

**Trace T4
Secrets en
cascade**

Griffin, Laura

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LAURA GRIFFIN

Romantic Suspense

Secrets en cascade



POUR elle

LAURA GRIFFIN

Romantic Suspense

Secrets en cascade



POUR elle

LAURA
GRIFFIN

Secrets en cascade

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie Villani*



Laura Griffin

Secrets en cascade

Collection : Romantic Suspense

Maison d'édition : J'ai lu

© Laura Griffin, 2011

Pour la traduction française :

© Éditions J'ai lu, 2015

Dépôt légal : Dépôt légal : avril 2015

ISBN numérique : 9782290114605

ISBN du pdf web : 9782290114629

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782290114360

Composition numérique réalisée par [Facompo](#)

Présentation de l'éditeur :

Par une accablante journée, un fou furieux ouvre le feu sur un campus. À la fin du carnage, on dénombre quatre morts, dont l'assassin, et vingt-cinq blessés. Sophie Barrett, réceptionniste dans un laboratoire médico-légal alors venue s'inscrire à un cours, s'en sort quasi-indemne. Une enquête est lancée mais, alors que certains détails émergent, aucun mobile n'est trouvé, et les policiers tournent en rond. Pourtant, quand Sophie leur livre une information capitale, personne ne la croit. Pas même Jonah Macon, qui l'a autrefois tirée des griffes d'un tueur en série...

Biographie de l'auteur :

Laura Griffin a débuté comme journaliste avant de se consacrer à l'écriture. Ses ouvrages ont été récompensés par de nombreux prix aux États-Unis.

Création de couverture : Claire FauvainPhotographie : © 2013 Stephanie Frey

© Laura Griffin, 2011

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2015

***Du même auteur
aux Éditions J'ai lu***

SECRETS SOUS HAUTE PROTECTION

N° 9807

SECRETS EN SÉRIE

N° 9909

SECRETS IMPARDONNABLES

N° 9952

Pour Meredith.

Remerciements

Un roman, c'est toujours un travail d'équipe, et j'aimerais remercier tout le monde, chez Pocket, pour avoir permis la naissance de celui-ci, notamment Abby Ziddle, Lisa Litwack, Ayelet Gruenspecht, Renee Huff, Parisa Zolfaghari, et de nombreux autres qui œuvrent dans les coulisses. Vous êtes tous géniaux ! Mes sincères remerciements, également, à mon agent, Kevan Lyon, ainsi qu'aux membres des forces de l'ordre et aux experts médico-légaux qui m'ont aidée côté enquête : Ruben Vasquez, Luke Causey, Kathy Bennett, Marc Wright, Jessica Dawson et Pat Whalen. D'éventuelles erreurs ne seraient que de mon fait.

À titre personnel, je dois tout particulièrement remercier ma mère, qui se trouvait à Austin ce jour fatal où tant d'innocents ont perdu la vie. Merci, maman, pour t'être confiée à moi, et m'avoir inspiré cette histoire.

1

Se garer sur le campus était une vraie galère, et en galère, Sophie l'était. En tout cas, elle était d'une humeur de chien. Elle avait chaud, faim, et était condamnée à passer la majeure partie de sa pause-déjeuner à faire la queue au bureau des inscriptions.

C'est alors qu'elle la repéra : une éblouissante, parfaite, superbe place vacante à même pas quinze mètres devant elle ! Et le petit drapeau vert qui, sur le parcmètre, indiquait qu'il restait encore du temps, fut la cerise sur son sundae du midi.

— Merci ! lâcha-t-elle dans un soupir alors qu'elle dépassait légèrement l'emplacement et enclenchait la marche arrière, puis son clignotant.

Elle commençait juste à reculer quand un ancien modèle Volkswagen pila net derrière elle.

— Eh !

Sophie frappa son klaxon de la paume tandis que le conducteur de la Coccinelle lui piquait sa place de parking tout en faisant mine de ne pas la voir. Elle eût tout aussi bien pu être invisible.

— J'y crois pas !

Sophie enfonça l'index sur la commande d'ouverture de la vitre, puis se pencha pour hurler :

— Eh, chauffard ! C'est *ma* place !

Un bruit de klaxon retentit, et elle regarda autour d'elle. Elle bloquait la circulation. Jurant entre ses dents, elle repassa en mode conduite, puis entreprit de scruter les rues encombrées en quête d'un autre fragment de bitume assez grand pour accueillir sa Tahoe. Évidemment, il n'y en avait aucun. Elle consulta sa montre. Bon sang, elle allait déborder sur sa pause, et il y avait belle lurette qu'elle avait dépassé son quota de billets de retard ! Dans un dernier juron, elle bifurqua dans un parking souterrain hors de prix trois pâtés de maisons plus bas que sa destination. S'étant insérée dans une place, elle bondit hors de sa voiture, puis se rua en direction de la sortie, tout en composant hâtivement un numéro sur son portable.

— Mia ? C'est moi.

Arrivée sur le trottoir, elle cligna les yeux, aveuglée par l'éclat du soleil.

— Qu'y a-t-il, Soph ? J'ai du boulot par-dessus la tête.

— Mince ! Laisse tomber, alors.

— Quoi ?

— Je suis à la fac, expliqua Sophie. Je m'apprêtais à te demander de couvrir le standard pour moi quelques minutes au cas où je ne serais pas rentrée pour treize heures.

— Je descendrai si je peux, mais...

— Ne t'inquiète pas, je demanderai à Diane.

Diane était, au Delphi Center où travaillait Sophie, la greffière adjointe, mais elle n'était pas exactement connue pour son amabilité.

— Elle me doit un service, de toute façon. C'est toujours d'accord pour les margaritas avec Kelsey, n'est-ce pas ? Dix-huit heures ?

— Au bar *Chez Schmitt*, confirma Mia. À tout à l'heure.

Sophie rangea son portable dans son sac, puis poursuivit sa progression à l'assaut de la pente. Le soleil tapait fort, et son chemisier commença à se tremper de sueur. Au supplice, ses pieds étaient la preuve qu'acheter des sandales Victoria's Secret en soldes était une véritable folie. Après quelques minutes à attendre une accalmie dans la circulation, elle traversa en toute hâte, et sentit la chaleur irradier en vagues de l'asphalte. Nom d'un chien, il faisait *vraiment* chaud. Heureusement qu'elle s'inscrivait à un cours du soir !

Enfin, elle atteignit la vaste pelouse centrale en forme de quadrilatère, et put profiter de quelques zones d'ombre alors qu'elle approchait du bureau des inscriptions. Des flots d'étudiants remontaient ou descendaient les allées latérales, conversant entre eux ou consultant des SMS. Sophie balaya d'un regard nostalgique leurs shorts courts en jean découpé et leurs débardeurs. À une époque, elle aussi s'habillait grunge. Ce n'était pas tant cette liberté vestimentaire qui lui manquait que cette période de sa vie, où elle n'avait rien d'autre à faire que se rendre à des soirées bières le week-end ou sécher les cours pour traîner avec son petit ami du moment. Aujourd'hui, pires que triviales, l'une comme l'autre activité lui paraissaient être une pure perte de temps. Comment quelques années à peine avaient-elles pu modifier à ce point sa conception de l'existence ?

L'ironie de la chose l'étonna. Dire qu'elle alignait ses dollars durement gagnés pour assister à un cours qu'elle se serait fait un plaisir de sécher quelques années plus tôt ! La revanche parfaite pour ses parents et leurs « on te l'avait bien dit », sauf qu'ils n'auraient jamais l'occasion de prononcer ces mots puisqu'elle n'avait aucune intention de leur avouer qu'elle retournait à l'école. C'était sa mission secrète et, si elle échouait, personne ne saurait jamais qu'elle s'y était risquée.

Sophie navigua entre les grappes d'étudiants, regrettant amèrement de ne pas être chaussée de Birkenstock au lieu de ses talons. Elle consulta de nouveau le cadran de sa montre et *sut*, sans l'ombre d'un doute, qu'elle serait en retard.

Pan !

Elle stoppa net.

Des hurlements s'élevèrent derrière elle, et elle pivota vivement. Son

regard atterrit sur une silhouette étendue en travers de l'allée. Un homme. Sous le choc, Sophie fixa sa veste, sa cravate, et le tas de chair sanglant qui aurait dû être sa tête.

Pan !

Quelqu'un tirait ! Les mots envahirent son cerveau tandis qu'elle scannait les alentours du regard. Elle était à découvert. Une cible parfaite.

D'autres hurlements retentirent alors qu'elle fonçait en direction des arbres. Puis un staccato de balles. Des touffes d'herbe explosèrent devant elle, et elle retomba en arrière, atterrissant violemment sur les fesses. Devant ses yeux, une femme s'effondra à terre, une main crispée sur sa gorge. Une fillette avec des couettes cria. Rampant tel un crabe à reculons, Sophie regarda frénétiquement autour d'elle. Que se passait-il ? D'où cela venait-il ? Des cris de terreur se répercutèrent tout autour alors que la foule s'éparpillait en tous sens en quête d'abris.

Basculant sur les genoux, elle plongea en direction du plus proche objet solide, en l'occurrence le bloc de ciment qui servait de base à une statue. Elle s'accroupit derrière, haletante, chacun de ses nerfs vibrant de terreur.

Où était-il ?

Autres coups de feu. Autres hurlements. Les mains sur la tête, Sophie s'efforça de se faire toute petite.

— Elle te l'a *prêté* ? Tu n'as pas mieux que ça ?

L'enquêtrice de la police de San Marcos, Allison Doyle, fusilla le délinquant boutonueux du regard, et attendit. Cela ne prit pas longtemps.

— C'est que... ce n'est pas exactement ce qu'elle a dit.

— Et qu'a-t-elle dit *exactement* ?

— Eh bien, c'était comme qui dirait... sous-entendu, prétendit le gamin, avachi contre la porte ouverte de sa chambre de dortoir. Un peu du genre : « tu peux t'en servir aussi longtemps que tu veux, à condition que tu le rapportes »...

— Je vois.

Allison désigna d'un signe de tête, par-delà l'épaule du garçon, l'étalage de butin en évidence sur son lit monoplace : quatre iPod, deux BlackBerry, et un iPad encore dans son emballage – raison même de sa petite visite à cette chambre qui puait les chaussettes sales et Dieu sait quoi d'autre.

— Et les iPod ? insista Allison. Tu les as empruntés aussi ?

Une fille déboula dans le couloir.

— Quelqu'un tire ! Oh, Seigneur, il y a des *morts* !

Allison arracha son Glock de son étui, puis se précipita vers elle.

— Qui tire ? Où ?

— Dans la cour ! Quelqu'un *tue* des gens !

— Rentrez tous dans vos chambres et verrouillez vos portes ! Tout de suite ! Et ne vous approchez pas des fenêtres !

Traversant le hall d'entrée en courant, Allison franchit la porte vitrée et

eut l'impression de pénétrer droit dans un four. Elle prit un instant pour s'orienter, puis fonça en direction de la pelouse centrale de l'université, à l'instant où sa radio grésillait.

— À toutes les unités ! Tireur fou sur le campus ! Quadrilatère sud !

D'ordinaire posée, la voix de la dispatcheuse était stridente, et Allison éprouva un début de panique.

— Victimes signalées. Toutes les unités au rapport !

Allison décrocha sa radio de sa ceinture. Nom de Dieu !

— Ici Doyle. Où est le tireur ? Terminé.

L'espace d'un instant, silence. Suivi par un lointain vagissement de sirènes à l'autre extrémité de la ville. Allison sprinta au travers d'University Avenue, puis se retourna pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas : tous les véhicules étaient immobilisés au milieu de la chaussée, portières ouvertes. Les moteurs toujours allumés, mais sans personne à l'intérieur.

— Localisation du tireur inconnue, répondit la dispatcheuse. Je répète : inconnue.

Jonah Macon contemplait la demeure délabrée où absolument rien ne s'était produit depuis les sept dernières heures. Il détestait le travail de planque, et pas seulement à cause de l'ennui. Son mètre quatre-vingt-treize n'était pas fait pour être entassé à l'arrière d'un van plusieurs jours d'affilée.

— Si j'ingurgite une goutte de plus de ce café, ma pisse va virer au noir !

Jonah jeta à Sean Byrne un regard de dégoût, mais ne répondit pas.

— Jolie métaphore ! repartit Ric Santos, le coéquipier de Jonah, lançant son gobelet en styromousse dans un emballage de Krispy Kreme vide.

Ce matin, c'était Ric qui s'était porté volontaire pour fournir le petit déjeuner ; la boutique de doughnuts se trouvait juste au coin de la rue où habitait sa petite amie.

Ils étaient là tous les trois à s'ennuyer comme des rats morts, dopés à la caféine et à des quantités de sucre qui n'attendaient que d'être brûlées. S'adossant à son siège, Jonah fit craquer ses articulations tout en regardant le moniteur vidéo.

— Sérieusement, il va dormir encore longtemps ? reprit Sean. J'ai bien envie de débouler là-dedans pour lui sortir moi-même le cul de là !

— Mouvement à la porte, signala Jonah.

Et les trois policiers furent aussitôt aux aguets.

Un homme apparut sous le porche, brisant enfin la monotonie des lieux. L'équipe de Jonah planquait dans le van depuis bien avant l'aube, à attendre que leur suspect embrasse sa petite amie puis les conduise à l'endroit où, ils en étaient à quatre-vingt-dix-neuf pour cent certains, se terrait leur meurtrier présumé. Et effectivement, ils virent, sur l'écran, l'homme prendre congé de sa dulcinée à grand renfort de remuements de langue, avant de dévaler les marches branlantes du perron.

— Vous croyez qu'il va chercher le journal ? ironisa Sean.

— Pas sûr qu'il sache lire !

S'extirpant du siège baquet de l'arrière, Ric se glissa derrière le volant et démarra. Jonah récupéra sa radio pour avertir leurs collègues, en planque dans une autre voiture en bas de la rue.

Le téléphone à sa ceinture vibra. Puis celui de Ric. Après quoi s'élevèrent de la poche de Sean des bribes de musique rap.

Tout en décrochant chacun de leur côté, tous trois échangèrent des regards sombres. Jonah répondit le premier.

— Macon.

— Filez au campus ASAP ! Où est le van du SWAT ?

— C'est Perkin qui l'a, répondit Jonah à son lieutenant. Il est à Austin pour un entraînement...

— Un cinglé est en train de descendre tout le monde sur la pelouse du campus ! Filez là-bas et équipez-vous. Embarquez tous les gars que vous pourrez !

Jonah s'arc-bouta contre la paroi du véhicule comme Ric s'écartait brusquement du trottoir. À voir l'expression de son coéquipier, il sut que ce dernier était en train de recevoir des instructions similaires.

— De quel équipement disposez-vous ? s'enquit le lieutenant Reynolds.

Jonah se penchait déjà par-dessus la banquette arrière afin de procéder à un rapide inventaire de l'espace de chargement.

— Deux fusils d'assaut, un à lunettes, et quelques grenades à main.

Son poulx commença à s'accélérer.

— Combien de tireurs ?

— On n'en sait rien.

— Quel type d'arme ?

— On n'en sait rien non plus. On sait que dalle ! Tout ce que j'ai, c'est des appels hystériques au standard, selon lesquels quelqu'un abattrait les passants sur la pelouse. Un gamin vient juste de se faire dégommer de son vélo. Heure d'arrivée estimée ?

Jonah jeta un regard au travers de la vitre teintée derrière laquelle défilait une succession indistincte de devantures.

— Deux minutes, grand maximum.

— Alors à vous de jouer, Macon. Je suis à plus de quinze. Vous avez des Kevlar, les gars et vous ?

— Trois GPB¹ normaux et un renforcé.

— Prenez tout. Et appelez-moi quand vous serez sur place.

Pan !

Autre éclat de ciment sur le trottoir voisin. Sophie se recroquevilla davantage sur elle-même, puis jeta, derrière elle, un coup d'œil à la fillette qui hurlait toujours.

— Baisse-toi ! lui cria-t-elle.

De la chaussée s'éleva un bras qui tirailla faiblement sur le short de la petite. Le bras appartenait à une femme très enceinte étendue dans une flaque de sang qui ne cessait de s'élargir.

Seigneur. Il fallait que quelqu'un les sorte de là, mais il n'y avait personne alentour. Alors que, quelques instants plus tôt, le campus grouillait d'étudiants, il n'était désormais plus qu'une ville fantôme. Sophie regarda de tous côtés. Où était le tireur ? Se dépliant lentement, elle risqua un œil par-delà la base de la statue de bronze.

Pan !

Cri d'agonie derrière elle. Sophie se recula vivement, regarda sous son coude tremblant. Effondré au pied d'un mât porte-drapeau, un homme agrippait sa cheville ensanglantée.

L'attention de Sophie fut attirée par le corps qui, derrière elle, cuisait sur le bitume. Au bord de la pelouse, un autre homme gisait de tout son long, un sac à dos à ses côtés. Un étudiant. Le cœur de Sophie se mit à cogner sourdement contre sa cage thoracique quand elle vit que les mouches bourdonnaient déjà autour de lui.

Ce n'est pas possible. Ça ne peut pas être en train d'arriver.

Les hurlements s'intensifièrent. Sophie regarda de nouveau la fillette. Allongée sur sa mère, elle sanglotait sans pouvoir se contrôler. Elle ne devait pas avoir plus de deux ou trois ans. La femme se tourna lourdement de côté, sans doute pour protéger l'enfant de son corps. Dieu merci, la mère et la petite se trouvaient derrière le tronc d'un énorme chêne. Mais si la fillette remuait un peu trop...

Pan !

Du verre éclata dans un bâtiment voisin.

Pan ! Pan ! Pan ! Une à une, les vitres du deuxième étage explosèrent. Sophie songea à ces stands de tir de fête foraine, où les cibles étaient de petits canards jaunes.

Le son des sirènes se rapprocha tandis qu'elle balayait du regard les toits en quête du moindre signe de mouvement ou de la moindre étincelle. Elle inspecta bâtiment après bâtiment tout autour de la pelouse, scrutant les toitures de tuiles rouges et les plus hautes rangées de fenêtres.

Son regard s'attarda sur le monolithe de calcaire blanc qui trônait au sommet de la butte, surplombant le campus tout entier tel un sphinx géant. Et tout à coup, elle comprit : le tireur était au dernier étage de la bibliothèque.

Et de là, il dominait tout.

1. « GPB » est l'abréviation de « gilet pare-balles ». (N.d.T.)

2

Bo McCoy grimpa en courant les marches du perron de sa résidence étudiante, puis poussa la porte d'entrée du bâtiment d'un coup d'épaule. Deux garçons qui jouaient au ping-pong lui crièrent quelque chose, mais il ne put les entendre par-delà la musique que beuglait une chaîne stéréo. Il gravit l'escalier deux marches à la fois, sprinta dans le couloir. Devant la salle de bains, il glissa sur une flaque d'eau, mais se redressa tant bien que mal et reprit sa course folle, ne s'arrêtant que lorsqu'il fut devant son placard, où il leva les yeux sur un long étui en plastique. Il le tira à lui, puis attrapa, sur l'étagère du haut, une boîte de cartouches, qu'il fourra dans la poche arrière de son jean. À côté, sa casquette de chasse orange fluo attira son regard. Il faisait trente-sept degrés dehors, mais il s'en saisit néanmoins, histoire de se porter chance, et la coinça sous sa boucle de ceinture. Après quoi il se rua hors de sa chambre puis de nouveau dans l'escalier.

— Eh, McCoy, y a le feu ? lui lança l'un de ses camarades du seuil de la porte comme Bo dévalait les marches du perron, puis piquait un sprint à travers la pelouse.

L'ignorant, Bo continua à courir en direction du quadrilatère central.

Hâtivement désigné, le poste de commandement était le hall du bâtiment de psychologie, situé sur le côté sud du quadrilatère. Malheureusement, sa façade était faite de verre. Mais il avait pour avantage d'offrir une vue dégagée sur l'ensemble de l'esplanade, et l'accessibilité en était protégée par un tunnel de maintenance souterrain également relié à plusieurs autres bâtiments. Jonah s'y trouvait, occupé à jongler entre les appels de différents patrons – Reynolds, son lieutenant de police, et Cosgrove, son commandant SWAT. Cosgrove et la plupart des coéquipiers SWAT de Jonah étaient à cet instant même en train de se rapatrier fissa d'Austin.

— La police s'active à barricader toutes les entrées du campus, l'informait Reynolds sur son portable. La sécurité a fait évacuer tous les bâtiments donnant sur le quadrilatère, et les autres sont bouclés. Toujours aucune confirmation quant à la localisation de notre type ?

— A-t-on localisé le tireur ? hurla à travers la pièce Jonah à Ric, en communication sur sa radio.

— Le standard vient juste d'avoir un appel du 911, cria en retour Ric.

D'une femme coincée à la base d'une statue. Elle dit que le tireur est au sommet de la bibliothèque.

Jonah se précipita vers la façade vitrée et regarda dehors.

— Merde ! Il domine tout le campus !

Il espéra vivement que l'appelante se trompait, mais il en doutait. La bibliothèque était le point le plus élevé à des kilomètres à la ronde. S'il avait lui-même voulu prendre position, il aurait choisi exactement le même endroit.

Une boule de glace se forma dans ses entrailles. Bon sang, à qui avaient-ils donc affaire là-haut ?

Jonah reporta son attention sur son chef.

— Un témoin dit qu'il tire du toit de la bibliothèque. Donc d'une hauteur de six étages.

— Délimitez un périmètre intérieur. Combien d'hommes avez-vous ?

Jonah balaya le hall du regard. Il disposait d'un gars SWAT du département du shérif qui se trouvait au dispensaire du campus quand l'appel général avait été lancé. Brian était en civil, et seulement armé d'un Sig. Infirmière, sa femme était occupée à soigner un étudiant qui s'était traîné jusqu'à l'entrée avec un pied ensanglanté.

— Moi inclus, deux SWAT, plus deux inspecteurs de la SMPD, répondit Jonah.

— Trois avec moi.

Pivotant, Jonah vit Allison Doyle déboucher d'une cage d'escalier. Les pommettes cramoisies, comme si elle avait couru tout du long jusque-là.

— Quand a eu lieu le dernier coup de feu ?

Cette fois, c'était Cosgrove.

— Il y a huit minutes environ, répondit Jonah.

Était-ce terminé ? Le tireur s'était-il buté ?

— Je suis à vingt minutes du campus, l'informa Cosgrove. La police d'Austin nous envoie un hélico, mais il n'a pas encore décollé.

Se rapprochant de la paroi vitrée, Jonah évalua la situation. De l'autre côté du quadrilatère, plusieurs étudiants étaient accroupis derrière une jardinière en béton. Une jeune fille blessée s'était écroulée derrière une fontaine en brique, hors de vue depuis la bibliothèque, son bras sanglant plaqué contre elle. Un peu plus au sud, une paire de jambes dépassait d'un râtelier à vélos. Jonah n'aurait su dire si la personne était en vie.

— Macon ? Quelle est la situation ?

Pan !

Tous se tournèrent aussitôt vers la façade.

— On ne peut pas attendre, affirma Jonah. Il faut l'intercepter tout de suite.

Son commandant hésita. S'abstenir de toute intervention le temps que l'équipe soit rassemblée de manière à agir selon la procédure eût été moins risqué. Mais d'ici là, combien d'autres gosses mourraient ?

— Je préférerais que ce dingue nous tire dessus plutôt que de s'en

prendre à des innocents, insista Jonah.

— OK, allez-y.

Jonah coupa la communication, prit une profonde inspiration, puis se tourna face aux quatre policiers qui attendaient ses instructions.

— Ric, Brian, vous mènerez l'assaut avec moi.

Il hocha la tête à l'adresse de Sean, qui était le meilleur tireur du lot en dehors de Jonah lui-même.

— Sean, donne ton gilet pare-balles à Brian. J'ai besoin de toi au sommet de ce bâtiment-là, avec le fusil. (Il pointa l'index en direction du plus haut bâtiment après la bibliothèque, lequel se trouvait à l'extrémité opposée du quadrilatère.) Emprunte le tunnel pour t'y rendre.

Allison s'avança d'un pas. Balayant une mèche brune de son visage, elle le gratifia d'un regard qui le mettait au défi de la tenir à distance. Allison travaillait au département des cambriolages. Elle était aussi inexpérimentée qu'un bleu, mais elle avait un badge.

Il lui tendit une paire de jumelles.

— Vous voyez le grand bâtiment plutôt moche, au nord ?

— Le département architecture.

— Peu importe. Grimpez au sommet de ce truc-là et allumez votre radio. Nous allons avoir besoin de bons yeux.

Les portes de l'ascenseur coulissèrent, et Allison se rua hors de la cabine, manquant se heurter à un gamin coiffé d'une casquette de chasse orange.

Quand elle aperçut l'étui à fusil, elle l'agrippa par son tee-shirt.

— Eh ! Où tu vas avec ça ?

— Sur le balcon, croassa-t-il. À l'angle du bâtiment.

Allison s'accorda un instant pour réfléchir. Pour ce qu'elle en savait, c'était peut-être leur tueur. Mais ses tripes lui soufflaient que ce n'était qu'un gamin désireux de jouer au héros. Elle lui arracha l'étui, puis le lâcha.

— Conduis-moi.

Il la guida promptement au travers d'un couloir jusqu'à une vaste salle de conférences dont le balcon donnait plein nord. Avec une vue directe sur la bibliothèque.

Ils n'étaient pas les seuls à s'en être aperçus : un homme s'y trouvait déjà, penché sur la lunette de visée d'un fusil. Assis sur une chaise de bureau en plastique, le canon de l'arme appuyé sur une poche lestée posée sur la rambarde du balcon.

Allison s'avança.

— SMPD. Je vais devoir confisquer votre arme.

L'homme pivota, puis plissa les yeux pour la dévisager de sous la visière de sa casquette de camouflage. Il portait un jean, un tee-shirt délavé, et des rangers éculés. Il cracha sur le béton une giclée de tabac à priser.

— Pour ça, faudra d'abord me descendre, rétorqua-t-il.

Puis il se détourna, et se pencha de nouveau sur son fusil.

Merde ! Elle n'avait pas pris en compte le facteur « milice ». Et cette ville regorgeait de détenteurs d'armes !

Allison sentit son cœur cogner sourdement tandis qu'elle s'interrogeait sur la conduite à tenir. Pendant la majeure partie de sa carrière, elle s'était contentée de coincer voleurs à la tire et drogués. Mais ce qu'elle accomplirait aujourd'hui compterait. Vraiment. Et elle ignorait si elle était prête pour cela.

Elle se décida d'un coup. Même s'ils ne parvenaient pas à débusquer le tireur, peut-être pourraient-ils du moins le distraire et accorder un peu de répit à tout le monde.

Son regard se porta sur la bibliothèque.

— Vous avez un bon angle ?

— J'attends juste de faire mouche, répondit l'homme.

Allison déposa l'étui sur le sol, puis en débloqua les fermoirs. À l'intérieur se trouvait un Remington 700, semblable à celui sur lequel elle avait été entraînée, mais dans une version plus récente.

Elle jeta, par-dessus son épaule, un regard au garçon.

— Comment tu t'appelles ?

— Bo McCoy.

— Dois-je en déduire que tu chasses, Bo ?

— Oui, m'dame.

— Excellent.

Ôtant les jumelles de son cou, elle les lui lança.

— Tu seras mon guetteur.

Leurs pas résonnaient tels des grondements de tonnerre alors qu'ils martelaient le sol du tunnel de leurs bottes. En contraste avec l'étouffante chaleur qui régnait dehors, l'air sous le campus était frais et humide. Des rampes fluorescentes émaillaient les parois, mais il n'y avait que peu de visibilité et Jonah devait prendre garde à ne pas se cogner la tête contre la tuyauterie fixée au plafond.

Un agent de la sécurité du campus les guidait au fil du labyrinthe. Tandis qu'ils progressaient à petites foulées dans les entrailles de l'université, Jonah tria le peu d'éléments dont il disposait et tâcha d'élaborer un plan d'attaque. Avant tout, il lui fallait des données. Et il espérait vivement que les yeux de son équipe seraient en place quand sa brigade d'assaut atteindrait la bibliothèque.

Ils bifurquèrent à un tournant, et l'agent trottina en direction d'une rangée d'ascenseurs.

— Minute ! objecta Jonah. Il nous faut de l'info !

Regardant autour de lui, il sut qu'il ne capterait aucun signal ici.

— Là-haut, suggéra Ric, avant de se diriger vers un accès qui donnait sur une cage d'escalier.

Ils en gravirent les marches deux à deux. Au sommet, une pancarte, sur

une porte fermée, indiquait *niveau principal*. Ric et Jonah échangèrent un regard.

— Couvre-moi, déclara Jonah, avant de prendre la tête du groupe tandis qu'ils s'avançaient à demi baissés, armes à la main, selon le rythme qu'ils avaient développé au fil de plusieurs années de coopération.

Il fit glisser son regard de gauche à droite, d'avant en arrière. Il s'attendait à trouver sang et carnage, mais tout ce qu'il vit fut une bibliothèque désertée.

Il y régnait un silence inquiétant – ni murmures étouffés, ni cliquements de claviers informatiques, ni raclements de pieds de chaise sur le carrelage de marbre blanc. Les livres avaient été laissés ouverts sur les tables, les ordinateurs et les sacs à dos abandonnés. Jonah demeura un instant immobile, s'efforçant de réfléchir en dépit de l'acouphène qui retentissait à ses tympans, espèce de bourdonnement sourd qui n'avait plus cessé depuis le tout premier coup de fil.

À vous de jouer, Macon.

Se précipitant vers une fenêtre, il procéda à une rapide reconnaissance des lieux. La bibliothèque était située sur une petite butte. Déjà, du premier étage où il se trouvait, le campus tout entier s'étendait devant lui telle une fosse de tir. L'immobilité totale de la scène était surréaliste. Pas même un battement de cil alors que chacun se terrait derrière l'abri, quel qu'il soit, qu'il s'était déniché. Les six personnes étendues sur la pelouse étaient soit mortes, soit feignaient de l'être, et Jonah sentit ses tripes se contracter de fureur à cette vue.

À l'aide de sa radio, il entra en communication avec son lieutenant sur la fréquence sécurisée dont ils étaient convenus.

— Ici Macon. Nous sommes dans la bibliothèque, niveau un. Qu'est-ce que vous avez ?

— Il est toujours sur le toit. Sean l'a repéré.

— Il a pu l'avoir ?

— Il l'a raté. Doyle s'est procuré un fusil. Elle essaie également de le viser, mais il demeure hors de vue.

— Il y en a combien ?

— A priori, un seul, mais ça reste à confirmer.

Jonah se passa une main sur le visage. Il la retira trempée. Nom d'un chien, il suait à grosses gouttes !

Ric lui décocha un coup de coude dans les côtes, puis lui passa des jumelles.

— La statue en bronze, lâcha-t-il dans un murmure, désignant la fenêtre d'un signe de tête.

Son collègue porta les jumelles à ses yeux, puis inspecta la pelouse. L'un des corps, sur le quadrilatère, remua, et Jonah sentit son poulx tressaillir. Le gosse était en vie, mais pour encore combien de temps ? Il fit dévier les jumelles un peu plus au sud jusqu'à ce qu'il repère la statue de bronze, d'où la

femme avait contacté le 911. Elle s'y trouvait encore. Sandales à talons, jambes nues, jupe. Il aperçut un éclair de cheveux blonds comme, tout à coup, elle se penchait par-delà le socle en béton pour lever les yeux en l'air.

Sophie Barrett !

— Nom de Dieu ! marmonna Jonah.

Pan !

Tout le monde leva les yeux en direction du plafond.

— Il recommence, Macon. Je donne l'ordre à notre sniper de ne plus tirer. Votre équipe a le feu vert.

Pressant son front contre le béton brûlant, Sophie ramena davantage ses genoux contre elle. Elle tourna légèrement la tête, jeta un autre regard inquiet en direction de la femme, derrière l'arbre. Elle était morte, Sophie en était quasiment certaine. Les extrémités de ses doigts étaient bleutées, et elle n'avait plus remué d'un pouce depuis les quinze dernières minutes. Nichée à côté d'elle en position fœtale, la fillette suçait son pouce et fixait la pelouse d'un regard vide.

Où était l'ambulance ? Même les sirènes s'étaient tues. Elle n'entendait plus que les alarmes incendie en provenance des dortoirs et, au loin, de vagues injonctions criées au mégaphone. La sueur coulait le long de sa nuque et de ses bras. Elle humecta ses lèvres gercées, et s'efforça de ne pas penser à sa gorge desséchée.

Ou aux mouches qui bourdonnaient autour des corps, derrière elle.

La petite fille se redressa, et commença à observer autour d'elle. *Ne regarde pas !* voulut lui crier Sophie, mais la fillette continua. Ses yeux s'attardèrent sur sa mère. Sophie l'entendit hoqueter.

— Couche-toi, ma puce, lui enjoignit-elle, lui indiquant d'un geste de la main de baisser la tête. Couche-toi à côté de maman.

La fillette pivota, puis la fixa. Ses couettes étaient de travers, et son regard paraissait vitreux.

Un extrait de musique retentit. Sophie s'empara de son portable, sur le sol, et en consulta l'écran.

Jonah Macon !

— Seigneur, où êtes-vous ?

— Les secours arrivent, répondit-il. Surtout, restez où vous êtes.

— Il nous faut un urgentiste, ici ! Je suis sur le quadrilatère sud. Il y a une femme... (Sophie jeta un regard à la fillette, puis baissa la voix.) Jonah, elle ne bouge plus. Il faut une ambulance !

— Elles arrivent. Mais quoi que vous fassiez d'autre, surtout ne sortez pas de là !

— Personne ne peut-il donc intervenir ? Il est en haut de la bibliothèque.

Sophie inspira brusquement comme la fillette se relevait maladroitement. Elle se trouvait toujours derrière l'arbre, mais qu'elle amorce un pas dans l'une ou l'autre direction, et elle deviendrait une cible.

— Baisse-toi !

Sophie esquissa frénétiquement plusieurs gestes de la main, mais l'enfant ne la regardait pas.

— Sophie, vous m'entendez ? Restez derrière cette statue. Ne bougez *surtout pas*, vous m'entendez ?

La fillette baissa les yeux sur sa mère, puis se remit à pleurer. Elle recula d'un pas. Puis d'un autre.

— Non !

Bondissant sur ses pieds, Sophie plongeait en avant.

Pan !

Le cœur de Jonah manqua un battement.

— Maçon, là-haut !

Jonah releva les yeux de son portable alors que Ric s'immobilisait sur le palier, au-dessus de lui. Grave, son expression ramena Jonah à leur mission.

Ils avaient atteint une porte close où était inscrit RÉSERVÉ AU PERSONNEL. Jonah replaça son portable dans sa poche, puis se hâta d'aller composer le code d'accès à quatre chiffres que lui avait fourni l'agent de sécurité, plusieurs étages plus bas. Ne disposant pas de gilet pare-balles, il n'avait pas offert de les accompagner jusqu'ici, et personne ne lui avait tordu le bras pour l'y forcer.

Jonah accrocha le regard de Ric, puis celui de Brian, avant de presser le tout dernier chiffre. Ils hochèrent tous deux la tête. Léger déclic, et Jonah actionna la poignée. Lentement, il tira à lui le lourd battant métallique. L'un après l'autre, ils se faufilèrent à l'intérieur, puis refermèrent silencieusement derrière eux.

En comparaison de la cage d'escalier lumineuse, propre d'où ils arrivaient, celle-là était sombre et sale. Jonah s'attendait à une barricade, peut-être un traquenard. Mais l'escalier était désert et les trois hommes en gravirent les marches rapidement et sans bruit, Jonah en tête. Son pouls battait à tout rompre. Il s'imagina Sophie recroquevillée derrière cette statue, et son cœur s'emballa plus encore. Se remémorant ses étincelants cheveux blonds, il se demanda si le fils de pute, sur le toit, les avait pris pour cible. Jonah repoussa cette pensée. Avant tout, se focaliser sur la mission ! Deux volées de marches de plus, huit marches chacune, et il atteindrait le prochain tournant. Il décompta chaque pas, sans ignorer que, la prochaine fois qu'il repasserait par ici, ce serait peut-être dans une housse mortuaire.

Il atteignit l'avant-dernier palier, fit signe à ses coéquipiers. Son fusil prêt à tirer, il tourna à l'angle.

La dernière volée était vide, ses marches illuminées par des rais de soleil en provenance d'un vasistas qui donnait sur le toit. Jonah grimpa jusqu'à la dernière marche, puis désigna d'un signe de tête, à son équipe, la brique qui avait été calée pour maintenir la porte entrouverte de quelques centimètres.

Jonah en possédait aussi le code d'accès, mais du coup, il n'était pas nécessaire, avec cette brique qui trônait là comme une invitation à sortir sur ce fichu toit.

Et, à cet instant, Jonah sut que le plan du tireur fou était de se suicider par police interposée. En fait, il le savait depuis le début. Ce type voulait tirer sa révérence dans un éclat de gloire. La seule question était : combien d'innocents emporterait-il avec lui ?

Le bourdonnement réapparut dans ses oreilles, en plus fort. Le monde lui parut plus lumineux, plus net qu'il ne l'avait jamais été. Son corps tout entier vibrait. Son fusil sembla ne plus rien peser entre ses mains.

À vous de jouer, Macon.

Selon leur plan préétabli, Brian tendit le bras et appuya une paume sur le battant. Ils échangèrent un regard. Trois, deux, un...

La porte s'ouvrit à la volée, et Jonah s'élança sous le soleil brûlant.

3

Le toit était désert.

Jonah balaya du regard sa gauche, puis sa droite, puis s'écarta de la porte pour regarder en l'air et derrière lui, au sommet de la structure qui abritait la cage d'escalier. Il procéda ensuite à un second balayage visuel du muret de béton qui bordait le toit principal. Rien. Pendant ce temps, Ric et Brian s'étaient faufiletés en direction des angles extérieurs de la cage d'escalier.

Faible grésillement de voix.

Jonah en chercha l'origine, et repéra le minuscule talkie, appuyé contre le mur sud. À côté se trouvaient un sac polochon gris et une boîte de munitions.

Mais aucun sniper.

Soit il avait sauté du toit, soit il était derrière eux, du côté nord du bâtiment.

Pop !

Une giclée de poussière jaillit sur le mur sud comme si quelqu'un tirait d'en dessous.

Pop ! Pop !

Différentes armes, en provenance de différentes directions. Jonah n'avait pas le temps de se préoccuper des tirs amis. Il fit signe à Brian de contourner l'angle ouest de la cage d'escalier, Ric et lui contourneraient l'est. C'était le plan qu'ils avaient établi alors qu'ils s'élançaient à l'assaut des premières volées de marches. Jonah lui trouvait une bonne vingtaine de failles, mais c'était le meilleur qu'ils avaient.

Sans un bruit, Jonah ouvrit la voie. Dans son champ visuel périphérique, il vit des douilles étinceler sous le soleil de midi. Il y en avait des douzaines, peut-être des centaines.

Il essuya la sueur de son front. Son tee-shirt et son jean étaient trempés de transpiration, mais il ne regrettait pas de porter son gilet pare-balles et surtout ses Nike, qui lui permettaient de se déplacer de manière furtive. Il perçut la présence de Ric derrière lui, en train d'échanger des signaux avec Brian de façon à synchroniser leur assaut. Le ou les tireurs étaient peut-être en embuscade à l'angle du mur.

La main de Ric apparut à son côté, mimant le décompte : trois, deux, un.

Jonah contourna l'angle d'un bond. Rien. Côté ouest, un faible

raclement. Si le tireur ignorait encore qu'ils se trouvaient là, les bottes de Brian venaient juste de les trahir !

Maintenant ! ordonna une voix dans la tête de Jonah. Il plongeait en avant.

Éclair de mouvement au sommet d'une échelle.

— Sur le toit ! cria Ric à l'instant même où Jonah pointait son fusil en l'air.

Des bruits de pas retentirent au sommet de la structure de la cage d'escalier.

— Un seul tireur ! hurla Brian comme Ric et Jonah se repliaient tous deux côté sud.

Claquement sur le dallage. L'homme venait de retomber lourdement sur le toit. Jonah le vit à la seconde où ils contournèrent l'angle. Le soleil se refléta sur son pâle crâne chauve quand il introduisit le canon d'un pistolet dans sa bouche.

Pan !

Il s'écroula.

Et là où il se tenait ne resta plus qu'un éclatant ciel bleu.

Allison se pencha sur la lunette de visée du fusil et attendit, le cœur en plein galop. Était-ce un tir de pistolet ? Que se passait-il là-bas ?

Il y eut un peu d'agitation au bord du toit, et des tirs éclatèrent tout autour du quadrilatère tel du pop-corn.

— Cessez le feu ! hurla-t-elle dans son talkie, au cas où, à tout hasard, les tirs proviendraient de la police.

Elle suspectait toutefois qu'il s'agissait plus probablement de membres de la milice impatients de cueillir le tireur.

— Tireur à terre.

Les paroles de Jonah crépitèrent dans le haut-parleur, et les épaules d'Allison s'affaissèrent de soulagement. Elle appuya son front contre le fusil emprunté.

— Nous allons inspecter le toit, poursuivit-il d'une voix tendue.

Avait-il descendu le tireur ? Que s'était-il passé là-haut ?

— Il a tout l'air d'avoir agi seul, mais il nous faut nous en assurer.

— Inspectez la bibliothèque étage par étage.

L'ordre fut donné par une voix qu'elle ne reconnut pas, probablement le commandant SWAT.

— À tous les agents, cessez le feu. Je répète : cessez le feu. Et empêchez aussi tous ces gosses de tirer !

Se redressant, Allison chassa la sueur de ses yeux d'un battement de paupières, puis scruta de nouveau la bibliothèque, envahie par une sensation d'engourdissement mêlée de circonspection.

Aucun mouvement, ce qui était bon signe. L'équipe de Jonah progressait à demi baissée, et loin du bord. Elle ne pouvait qu'espérer qu'ils ne se

trompaient pas, et que le tireur était effectivement seul.

Elle jeta un coup d'œil à l'homme qui se trouvait à ses côtés, et dont le fusil était toujours pointé en direction du toit.

— Vous avez entendu ?

— Ouai.

Allison se leva, puis regarda, par-delà la rambarde, l'étendue herbeuse du quadrilatère. Une demi-douzaine d'étudiants – soit morts, soit blessés – étaient allongés en plein soleil. D'autres se terraient derrière des arbres, des poubelles et même des pots de fleurs. Tout était si tranquille qu'on eût cru voir une photographie. Son regard dévia de nouveau sur les corps sans vie.

— C'est fini ?

Elle pivota vers Bo McCoy, qui crispait les jumelles qu'elle lui avait données dans ses jeunes mains maigres.

— Nous n'en savons rien, répondit-elle bien que, dans son cœur, elle sût.

Ce n'était pas fini, pas encore. Et, pour plusieurs familles, ce ne le serait jamais.

Elle lui rendit l'arme.

— Reste là jusqu'à ce que l'alerte soit levée. Et ne tire sur rien, enjoignit-elle. Il y a des policiers là-bas.

Après quoi elle se hâta de redescendre – par l'escalier, car son cerveau encore sous le choc ne se souvint de l'existence de l'ascenseur que lorsqu'elle fut à mi-chemin. Alors qu'elle déboulait dans le hall ultramoderne du département d'architecture, elle entendit le son nasillard d'un mégaphone à l'extérieur.

— Je répète : fin d'alerte. Le tireur a été neutralisé.

L'espace d'un instant, il n'y eut aucune réaction. Puis, comme elle passait de l'intérieur climatisé à la chaleur étouffante du dehors, l'arrêt sur image prit fin et le film se remit en mouvement. Des étudiants émergèrent de derrière les buissons, les statues, et même les lampadaires. Quelqu'un sauta d'un arbre. Les autres sortirent des bâtiments pour se rassembler dans les allées. Tous avaient les yeux levés vers le toit de la bibliothèque, que certains pointaient du doigt, et le crescendo de voix anxieuses rivalisa bientôt avec la plainte de plus en plus rapprochée des sirènes d'ambulances.

Allison se fraya un chemin au travers de la foule en direction de l'endroit où elle avait vu une victime tomber. Étendu sur le flanc, le garçon serrait sur sa poitrine son bras ensanglanté. Ses doigts étaient rouge cramoisi, son visage livide et dégoulinant de sueur.

— Les secours arrivent, lui assura-t-elle en agrippant quelque chose que quelqu'un lui tendait – un tee-shirt en coton – qu'elle appliqua sur la blessure.

Le garçon gémit, mais au moins était-il conscient. Un autre tee-shirt apparut, et elle l'ajouta au bandage improvisé.

— Comment vous appelez-vous ? s'enquit-elle.

Il marmonna quelque chose qu'elle ne comprit pas.

— Vous entendez l'ambulance ? C'est pour vous. Attendez là sans

bouger, d'accord ? Vous avez mal ailleurs qu'à ce bras ?

Les yeux clos, le garçon esquissa un signe de dénégation de la tête, et Allison releva les yeux. Elle était entourée d'une forêt de jambes. Étudiants, professeurs, personnel. Mais où étaient les urgentistes ?

— Les secours arrivent, répéta-t-elle, avant de bondir sur ses pieds à la vue d'un ambulancier. Eh ! Par ici !

Elle le héla d'un geste de la main, puis s'écarta tandis qu'il s'agenouillait pour accomplir sa tâche.

Ayant rejoint la foule, elle se mit en quête d'autres victimes. Mais il était devenu impossible de repérer la moindre d'entre elles parmi l'épaisse cohue de passants. Certains criaient, d'autres pleuraient. D'autres encore titubaient, les yeux écarquillés, hébétés. Un nombre alarmant d'hommes, jeunes et plus âgés, pointaient des fusils de chasse en direction du ciel, et Allison espéra de tout cœur que tout ça n'était effectivement l'œuvre que d'un tireur isolé. Rien de plus facile pour un éventuel complice que de disparaître dans cette foule !

Jonah joua des coudes dans la mêlée.

— Allison !

Elle ne put l'entendre. Rien d'étonnant avec ce vacarme. Entre le hurlement des sirènes et le vrombissement des hélicoptères, c'était tout juste s'il pouvait s'entendre penser. Il se faufila entre deux barrières qui bloquaient l'accès au périmètre intérieur du campus. Quelqu'un lui agrippa le coude, puis remarqua son GPB et le relâcha.

Il la rattrapa près du poste de commandement. Derrière elle, le quadrilatère tout entier avait été clôturé par des bandes jaunes portant la mention SCÈNE DE CRIME.

— Allison, attendez !

Se saisissant de son bras, il la fit pivoter.

— Je vous croyais sur le toit.

Elle leva les yeux en direction dudit toit. Des hélicos tournoyaient au-dessus tel un essaim de frelons, et une tente blanche avait été érigée autour du cadavre de manière à empêcher les cameramen des chaînes télévisées de filmer alors que les techniciens de l'Identité judiciaire effectuaient leur travail.

Allison lui décocha un regard inquiet.

— J'ai cru comprendre que ça a été plutôt chaud là-haut ? Ça va ?

— Cette femme derrière la statue. L'avez-vous vue ?

Jonah retint son souffle.

— La statue ?

— Elle a appelé le 911. Il l'avait coincée derrière cette statue équestre en bronze, là-bas.

Un éclair de réminiscence traversa le regard d'Allison.

— Une blonde ? Plutôt grande ?

— Où est-elle ?

— Ils l'ont évacuée en ambulance.

Jonah sentit sa poitrine se serrer.

— Elle a été blessée ?

— Elle ne m'a pas paru l'être. Elle tenait debout, en tout cas. Mais son enfant saignait.

Jonah la fixa sans comprendre.

— Doyle ! J'ai besoin de vous pour contrôler la foule !

D'un geste, Reynolds dirigea la jeune femme vers un parking situé derrière le département de psychologie, où les infirmières du campus traitaient les blessures sans gravité. Le voyant là, le patron de Jonah fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que vous faites encore là ? Je vous croyais parti faire votre rapport !

— J'y vais.

Mais déjà, son supérieur avançait impérieusement dans sa direction. Grand, le torse puissant, Reynolds avait des cheveux argentés coupés en brosse qui contrastaient avec son teint rougeaud.

Il fit signe à Jonah de s'éloigner de la foule.

— Allez à ce débriefing, faites votre rapport, et rentrez chez vous. Soyez bref et concis. (Il pointa un index boudiné sur lui.) Et ôtez ce gilet ! Je ne veux pas que les journalistes vous repèrent. Toutes les chaînes télévisées du pays sont en train d'accourir par ici !

Jonah grinça des dents. Un véritable carnage venait de se produire à l'université, et son lieutenant ne s'inquiétait que des journalistes !

— J'y vais, répéta-t-il, tournant les talons.

— Allez à l'essentiel, cria Reynolds derrière lui. Trop d'infos tuent l'info, Macon. Ne l'oubliez pas !

On aurait pu croire que le service des urgences de l'hôpital du comté se trouvait en zone de guerre. Des rangées de civières occupées par des étudiants blessés se succédaient le long des murs. D'autres, assis par terre ou affalés dans des coins, tenaient leurs bandages de fortune en attendant d'être pris en charge par des infirmières et des internes débordés. Sophie n'avait encore vu aucun médecin, aussi présumait-elle qu'ils devaient tous être à l'arrière, à s'occuper des urgences vitales. Les chaises de la salle d'attente avaient été empilées contre un mur de façon à libérer de la place pour l'incessant flot de brancards que déversaient les ambulances. Les uns après les autres, leurs chargements en sortaient avec bras en sang, poignets foulés, pieds fracturés. Plusieurs souffraient d'entailles au visage, dues à des éclats de verre. Sophie porta une main à son sourcil et se demanda si sa blessure était profonde. Elle avait pris un gros morceau d'écorce en pleine tempe quand l'arbre sur lequel elle plongeait avait été touché par une balle.

La fillette, sur ses genoux, remua, et Sophie baissa les yeux sur elle. Toutes ses tentatives pour tenter de lui arracher un nom n'avaient abouti qu'à un silence, et elle ignorait quoi faire. Aussi allait-elle pour l'instant attendre là et tenir cette poche de glace contre le front de l'enfant tout en espérant qu'elle ne

souffrait pas de commotion. La fillette avait une grosse bosse bleue héritée de l'instant où Sophie l'avait plaquée au sol, et où elle avait heurté une racine. Et aussi une lèvre fendue. Le sang y avait séché, et Sophie avait pu la nettoyer un peu avec des lingettes, mais elle avait tout l'air d'avoir besoin de points de suture.

— Aimerais-tu jouer à un jeu ? (Sophie déplaça l'enfant de manière à voir son visage.) Ça s'appelle le jeu des prénoms. Je commence. Je m'appelle Sophie. Un peu comme sofa. Et toi, tu t'appelles comment ?

Se détournant, l'enfant nicha sa tête contre le chemisier maculé de terre de Sophie.

Sa gorge se noua de frustration. Elle était nulle avec les gosses. Jamais elle n'avait été du genre figure maternelle dont irradiant des ondes de compassion. Et voilà qu'elle se trouvait dans cette salle d'attente bondée, avec une fillette qui refusait de la lâcher !

— Comment ça va, ta tête ? demanda-t-elle, remplaçant la poche de glace qui avait presque fondu.

Aucune réponse, juste davantage de contorsions. Sophie scruta les doubles portes d'entrée des urgences. Elles étaient automatiques, mais là, elles restaient en permanence ouvertes tant le flot de personnes qui entraient et sortaient était incessant. En dépit des panneaux d'interdiction postés un peu partout, chaque main ou presque serrait un téléphone portable, et tout le monde parlait avec frénésie. Tout le monde cherchait quelqu'un – une fille, un petit ami, un camarade. Sophie s'était positionnée stratégiquement près de l'entrée, et quasiment tous les arrivants l'effleuraient du regard. Mais aucun ne s'attardait, aussi savait-elle que personne ici n'était venu s'enquérir de cette fillette aux cheveux bruns.

— Allons nous promener un peu, suggéra-t-elle.

Elle s'efforça d'ôter l'enfant de ses genoux, mais la petite s'y agrippa encore plus fort.

— Allez, viens. Juste quelques pas.

Sophie la cala sur sa hanche puis, des coudes, réussit à se frayer un passage au travers de la cohue de personnes qui grouillaient autour d'une table où une liste de noms était tenue par une employée assiégée. C'était pire qu'un bar après un match de foot, et Sophie ne disposait d'aucun de ses trucs habituels pour attirer l'attention. Se rabattant sur l'impolitesse, elle projeta d'un coup de coude un petit maigrichon hors de son chemin.

— Excusez-moi, lança-t-elle, détachant chaque syllabe.

La femme releva les yeux de sa liste écrite à la main.

— Cette fillette a perdu sa mère.

À ces mots, Sophie grimaça, mais comment le dire autrement ?

— Elles ont été séparées sur le campus, et j'ai besoin de savoir si sa maman a été admise ici...

— Nom ?

— Je n'en sais rien.

— Vous n’êtes pas de la famille ?

— Non. Écoutez, sa mère est enceinte. Elle a été blessée, amenée ici dans une ambulance séparée et...

Quelqu’un la bouscula, et elle trébucha en arrière, manquant lâcher la petite. Elle pivota, jura entre ses dents. Quand elle la regarda de nouveau, l’employée était déjà bombardée d’autres questions.

Sophie se dégagea de la bousculade. Sa place était déjà prise. Elle dénicha un peu d’espace à côté d’un ficus et, adossée au mur, décrocha son portable pour passer d’autres appels.

Une fois encore, aucune réponse au commissariat de San Marcos, probablement parce que tous les parents de tous les étudiants du campus devaient également être en train de tenter de le joindre. Faisant défiler sa liste de contacts, elle essaya de nouveau le bureau du shérif. Toujours rien. Elle appela également les services sociaux, mais fut de nouveau accueillie par un système de messagerie vocale et redirigée sur le répondeur de quelqu’un.

Sophie recala la fillette sur sa hanche et s’exhorta à la patience. Elle laissa son nom, ainsi qu’un autre message urgent et son numéro de téléphone.

L’enfant leva les yeux vers elle alors qu’elle raccrochait, et Sophie se força à sourire.

— Ça va mieux, ta tête ?

Une ambulance s’immobilisa toutes sirènes hurlantes devant la porte, ce qui noya sa question. La fillette enfouit son petit visage dans son cou jusqu’à ce que le signal sonore cesse enfin.

— Eh, vous !

Sophie agrippa la manche d’un homme en tenue chirurgicale qui passait précipitamment devant elle.

Il la fixa tel un chevreuil aveuglé par les phares d’une voiture.

— Il me faut une infirmière. Cette fillette a besoin de soins, et je dois aussi retrouver ses parents.

Il regarda par-dessus son épaule, en direction des salles d’examen bondées.

— Sa mère a été grièvement blessée, reprit Sophie. Elle n’est pas très grande, brune, enceinte d’environ huit mois. Savez-vous si elle est là-bas, au bloc ?

— Euh, je ne peux pas vraiment...

— Vérifiez. S’il vous plaît. Cette enfant n’a aucun parent ici. Je ne sais même pas son nom.

Il recula d’un pas, et Sophie lui attrapa la main.

— Attendez ! (Remontant la fillette sur sa hanche, elle saisit, dans la poche de poitrine de l’homme, le stylo qui en dépassait.) Je vais vous écrire mon numéro de portable.

Il avait des bras très poilus, aussi l’inscrivit-elle sur le dos de sa main.

— Je m’appelle Sophie, précisa-t-elle, s’efforçant désespérément de créer entre eux un lien personnel. Essayez de savoir s’il y a une femme

enceinte là-bas et appelez-moi. (Elle le gratifia d'un regard lourd de sens.) Ses blessures semblaient graves, alors peut-être est-elle au bloc.

Ou à la morgue.

— Mais j'ai au moins besoin de son nom. Il me faut contacter la famille de cette fillette.

— Je ferai ce que je pourrai.

Sur un dernier regard à sa main, l'homme repartit, et Sophie s'affaissa contre le mur. Elle se sentait faible, nauséuse. La pièce était étouffante, sans le moindre souffle d'air, saturée de trop de personnes anxieuses. Sophie ferma les yeux. Les maigres bras de l'enfant se resserrèrent autour de son cou, et elle éprouva un nouvel élan de panique. Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle pourrait faire de plus, aussi commença-t-elle à fredonner les premières notes qui lui vinrent à l'esprit. Celles d'un vieil air de gospel qui parlait de s'envoler loin, très loin, ce qui était exactement ce à quoi elle aspirait à cet instant même.

Peu à peu, les bras de la fillette se détendirent. Sophie continua à chanter. Elle baissa les yeux sur les frêles jambes égratignées enroulées autour de sa taille. Lissant d'une main les cheveux de l'enfant, elle ôta une feuille d'une de ses couettes. La petite tête dodelina, et elle fredonna encore, de plus en plus doucement, tout en se tournant en direction de la porte battante, tout au fond, par où le type avec son numéro de portable inscrit sur sa main avait disparu.

Un homme se tenait devant et la regardait. Étrangement immobile au sein du chaos qui régnait alentour. Sophie remua de manière à ce qu'il puisse voir la fillette qu'elle tenait dans ses bras, et le visage tout entier de l'homme refléta le soulagement. Il se fraya un chemin parmi la foule.

— Becca !

Sa voix se brisa sur la dernière syllabe. La fillette releva vivement la tête.

— Papa !

S'arrachant des bras de Sophie, elle alla se jeter dans ceux de l'homme, qui la serra très fort contre lui. Sophie recula d'un pas pour leur laisser davantage d'espace. Par-delà l'épaule de sa fille, l'homme croisa son regard. L'expression dévastée dans ses yeux injectés de sang en disait long, et Sophie sut que la maman de Becca était morte.

Jonah entra dans le parking de l'immeuble et leva les yeux vers la fenêtre de Sophie. Elle avait tout l'air d'être encore éveillée, ce qui était à la fois une bonne et une mauvaise chose. Une bonne, parce qu'il n'aurait pas à rebrousser chemin pour rentrer chez lui, et une mauvaise, parce qu'il eût mieux valu, là, tout de suite, qu'il rebrousse chemin et rentre chez lui.

Chez lui était exactement l'endroit où il aurait dû être. Il était tard, il était plus qu'exténué, et il ne serait de bonne compagnie que pour une bouteille de Jim Beam. Mais il avait pensé à Sophie toute la journée et, en

cours de route, il s'était convaincu que ce détour n'était pas une si mauvaise idée que ça.

Il gara son pick-up miteux, puis emprunta l'escalier extérieur jusqu'au premier étage. L'endroit était aussi sordide que dans ses souvenirs, sauf que quelqu'un s'était enfin décidé à verser un peu de chlore dans la piscine, pas plus grande qu'un mouchoir de poche. Un nouveau gérant, certainement.

Alors qu'il longea la rangée de portes, il entendit le beuglement des informations télévisées au travers des cloisons aussi fines que du papier. Apparemment, tout le monde en ville était à l'écoute de la même chaîne. Il atteignit l'appartement de Sophie, frappa à la porte, et patienta. Puis patienta encore. Il frappa de nouveau.

Son pouls tressaillit quand elle répondit enfin. Il ignorait à quoi s'attendre. Il était plus de vingt-deux heures. Peut-être avait-il pensé qu'elle serait en train de sangloter dans son oreiller, ou de parler au téléphone, ou de regarder la télé. Il ne s'attendait pas à la trouver nue.

— Vous ouvrez toujours la porte dans cette tenue ?

Elle ne portait, drapée autour d'elle, qu'une serviette de bain, qu'elle remonta plus haut sous ses aisselles.

— Avez-vous fini votre service, ou est-ce une descente ? rétorqua-t-elle.

— J'ai fini.

Elle recula d'un pas pour le laisser entrer, et il la gratifia d'un froncement de sourcils alors qu'il franchissait le seuil.

— Vous n'avez même pas demandé qui c'était !

— Vous avez une façon très caractéristique de frapper.

Regagnant le fond de son appartement, elle lui jeta un regard par-dessus son épaule nue.

Les pieds de Jonah demeurèrent fermement plantés dans son salon. La porte de la salle de bains était entrouverte, et il entr'aperçut son reflet alors qu'elle se penchait au-dessus du lavabo.

— Vous venez juste de terminer ?

— Ouai.

— Longue journée ?

— Ouai.

— Il y a de la bière dans le frigo.

— Ça ira, merci.

Elle acheva d'appliquer quelque chose sur ses yeux, avant de fermer la porte. Il entendit un tiroir s'ouvrir et se refermer, puis le bruit d'un sèche-cheveux.

Jonah prit alors le temps de détailler le décor. Il était tel qu'il se le remémorait depuis l'unique fois où il était venu : une petite télévision, des reproductions bon marché aux murs, et un mobilier défraîchi mais confortable. Tout était simple et d'un prix abordable, à l'exception notable de la stéréo. Flambant neuve et élégante, elle était perchée sur une étagère fixée à une hauteur d'environ un mètre quatre-vingts, à côté de son impressionnante

collection de CD. Pour le moment, un iPod violet y était branché, et il diffusait une mélodie aux accents de blues. À une époque, Sophie aspirait à devenir chanteuse, mais il ignorait si c'était toujours d'actualité.

Jonah jeta un coup d'œil dans le couloir. La porte de la salle de bains était entièrement ouverte, et il supposa qu'elle était passée dans la chambre. Ce à quoi ressemblait cette partie précise de l'appartement, il n'en avait aucune idée.

La dernière fois qu'il avait vu Sophie – avant de la découvrir recroquevillée à la base d'une statue –, il venait juste de clore un cas d'homicide. Il s'agissait d'un tueur en série, et elle s'était trouvée sur sa liste de cibles. Elle aurait dû perdre la vie, au lieu de quoi elle s'en était sortie avec quelques coupures et ecchymoses.

Et une tonne de séquelles émotionnelles.

Jonah était plongé jusqu'au cou dans l'affaire. Il avait inspecté les lieux du crime, consigné sa déposition. Et les pensées qu'elle lui avait inspirées alors avaient été aussi inappropriées qu'elles l'étaient en cet instant. D'ailleurs, il eût probablement agi en conséquence à l'époque s'il n'avait pas été pris sous une avalanche de boulot. Quand, enfin, il avait pu remonter à la surface pour respirer, Sophie Barrett avait repris le cours de sa vie, et lui oublié ses yeux gris troublés, ses jambes interminables, et ce petit sourire espiègle qu'elle affichait quand elle avait le dernier mot dans une conversation.

La porte de la chambre s'ouvrit, et elle revint dans le salon vêtue d'un jean délavé, d'un tee-shirt moulant arborant le logo des Cowboys de Dallas, et de sandales. Il n'y avait absolument rien de remarquable dans la tenue, si ce n'était la manière dont elle la portait.

— Alors, qu'est-ce qui vous amène ?

Jetant un sac de cuir sur le canapé, elle croisa les bras sur sa poitrine et le détailla.

— Je me suis juste dit que je devais m'assurer que vous alliez bien. Qu'est-il arrivé à votre visage ?

— Éclats d'écorce.

— Ça a tout l'air d'avoir besoin de points de suture.

— Ça a besoin d'un pansement. Pourquoi êtes-vous *réellement* venu ?

Elle inclina la tête sur le côté, et il s'avisa qu'il s'était raconté des blagues. Il n'était pas là pour vérifier qu'elle allait bien. Ses raisons étaient bien moins nobles. Dans un recoin de son esprit, il s'était dit qu'il frapperait simplement à sa porte, et qu'elle le laisserait entrer et lui ferait tout oublier.

Comme il ne répondait pas, elle reprit son sac sur le canapé, et en extirpa ses clés.

— Je sors avec quelques collègues du bureau. Vous en connaissez quelques-uns. Ça vous dit ?

Sophie était réceptionniste dans un laboratoire médico-légal. De par ses enquêtes passées, il connaissait beaucoup de ses amis. Ils étaient sympas, mais

il n'avait pas envie de les voir ce soir.

— Non, merci. Je vais vous laisser tranquille.

— Vous pouvez m'accompagner à ma voiture.

Elle le devança jusqu'à la porte, qu'elle verrouilla, et il la détailla de nouveau de la tête aux pieds alors qu'elle lui tournait le dos. Ses cheveux sentaient bon, et elle portait les mêmes sandales à talons hauts qu'un peu plus tôt. Elle faisait près d'un mètre quatre-vingts, mais il ne l'avait jamais vue autrement qu'en talons.

— Vous avez pu récupérer votre voiture sans problème ? s'enquit-il, rétrogradant en mode flic alors qu'ils descendaient l'escalier.

— Ça a pris un certain temps. Le campus est toujours bouclé, et j'ai dû attendre une escorte de sécurité rien que pour entrer dans le parking où je m'étais garée. Je suppose qu'ils cherchent toujours des indices ?

Elle se tourna pour le regarder.

— Ouais.

— L'avez-vous identifié ?

— Pas encore.

Ils traversèrent le parking et s'immobilisèrent à côté de sa Tahoe noir métallisé. Jonah n'ignorait pas que le fait qu'elle fût stationnée près de l'unique source d'éclairage de l'endroit n'était pas une coïncidence. Elle pensait constamment sécurité, et avait de bonnes raisons pour.

Elle releva sur lui un regard sombre.

— Merci.

— Pour quoi ?

— Pour ce que vous avez fait aujourd'hui. C'était très courageux.

Il haussa les épaules.

— C'est mon boulot.

— Répondre au téléphone est un boulot. Ou retourner des hamburgers. Pas affronter un meurtrier maniaque. Ça demande du courage.

— Un peu comme esquiver les balles pour sauver une gamine qu'on ne connaît même pas ?

— Vous m'avez vue ?

— J'étais dans une cage d'escalier. J'en ai entendu parler.

Elle le dévisagea pendant un long moment. Puis elle se hissa sur la pointe des pieds, et il se raidit quand il comprit ce qu'elle était en train de faire. Ses lèvres étaient douces et fraîches. Elles remuèrent contre les siennes avec douceur, taquines, jusqu'à ce que le désir triomphe du choc et qu'il la plaque durement contre lui. Et que le diable l'emporte si elle n'était pas aussi chaude et douce qu'il l'avait imaginé – et même mille fois plus ! Il voulut la ramener à l'étage. L'entraîner dans cette chambre et la laisser le scotcher au plafond.

Mais il n'était qu'un salaud de manipulateur d'être venu ici ce soir. La main de la jeune femme remonta sur son torse, et il s'en saisit.

Elle ouvrit les yeux et s'écarta.

— C'était pour quoi, ça ? demanda-t-il.

Ces mots résonnèrent comme une accusation.

— Je ne sais pas. Une manière pour moi de vous remercier ?

— Vous n'avez pas à me remercier.

— Ah non ? (Elle arqua un sourcil.) N'est-ce pas ce pourquoi vous êtes venu ? Être remercié ?

Il recula d'un pas.

Elle déverrouilla sa portière, puis jeta son sac à l'intérieur de sa Tahoe.

— N'ayez pas l'air si coupable. Chacun a sa manière de gérer les traumatismes. Certains ont besoin d'alcool, ou de cachets, ou de sexe. C'est un mécanisme d'adaptation.

Il croisa les bras, agacé d'être ainsi analysé, en grande partie parce qu'elle avait raison.

— Et quel est le vôtre ?

— Moi, j'ai besoin de compagnie. J'ai besoin de collègues de boulot, et d'un bar bruyant où il n'y aura pas une seule télé ! (Elle se glissa derrière le volant, releva les yeux sur lui, puis avoua avec un soupir :) Et probablement aussi d'une margarita ou trois pour oublier cette foutue journée. Vous êtes sûr que vous ne voulez pas venir ?

— Non merci.

— Alors bonne nuit. Ne veillez pas trop tard à ressasser votre affaire. Elle sera encore là demain matin.

— Bien sûr que non, affirma Jonah.

Mais, alors qu'il la regardait s'éloigner, il sut qu'il rentrerait chez lui tenir compagnie à sa bouteille de bourbon, et qu'il ne penserait guère à grand-chose d'autre qu'à la journée écoulée.

L'homme regarda la Tahoe bifurquer sur Main Street et accélérer devant un feu orange. Il était vingt-deux heures trente-cinq. Elle était pressée. Elle avait perdu trop de temps avec son visiteur, et celui ou celle qu'elle devait retrouver allait s'impatienter. Il s'arrêta tranquillement à l'intersection, puis suivit du regard le SUV, qui s'engagea dans un parking bondé.

Le feu passa au vert, et l'homme longea les cafés, boutiques et comptoirs de trocs de livres qui bordaient la rue. Quand il atteignit la terrasse du pub, il jeta un coup d'œil dans le parking mais ne tourna pas. Il fit le tour du pâté de maisons pour revenir se garer sur l'un des emplacements réservés à la clientèle du restaurant qui se trouvait directement en face. De là, il avait une vue dégagée de l'entrée.

De là, il put l'observer.

Alors qu'elle atteignait la porte, une femme aux cheveux auburn sortit. Toutes deux s'étreignirent longuement, puis s'écartèrent en essuyant leurs larmes.

Adieu l'attitude bravache affichée à son appartement !

Tandis que les deux femmes entraient dans le pub, il grinça des dents.

Plaque d'immatriculation KRG 624. Sophie Elise Barrett.

Sophie.

Elle était un détail. Un problème potentiel. Une erreur. L'unique erreur, mais c'était assez.

C'était une de trop.

San Marcos était une tranquille petite bourgade estudiantine nichée sur les berges d'une rivière, et lors des nuits claires, certains bars et restaurants ouvraient leurs fenêtres de manière à bénéficier de la brise en provenance de l'eau.

Comme celles de *Chez Schmitt*, ce soir, mais Sophie ne se préoccupait nullement du temps. Assise à l'extrémité d'une longue table poisseuse, elle grattait le sel du rebord de son verre de margarita tout en s'efforçant de ne pas écouter les conversations qui tournoyaient autour d'elle. Bien que ce fût l'un des rares bars en ville sans télévision, il n'était pas à l'abri de la catastrophe. Attablés au comptoir ou aux tables, les clients parlaient de l'endroit où ils se trouvaient quand c'était arrivé, et de ceux qu'ils connaissaient parmi les victimes. Près de la moitié d'entre eux suivaient les informations télévisées sur leur portable.

— J'étais au drive d'Arby, disait l'une des collègues de Sophie. On aurait dit des pétards. Je n'en ai rien pensé jusqu'à ce que je croise une troisième ou quatrième voiture de police sur le chemin du retour au boulot.

— J'étais au labo, enchérit quelqu'un d'autre. C'était déjà sur YouTube. Vous avez vu ce gamin sur le vélo ?

— Anderson Cooper l'avait aux nouvelles de CNN un peu plus tôt.

— Je croyais qu'il était mort ?

— Non, juste un coude fracturé, je crois. L'équipe de tournage était dans sa chambre d'hôpital.

Sophie détourna les yeux et se força à prendre une autre gorgée de son cocktail. Il n'avait le goût de rien. Elle eût tout aussi bien pu boire de l'eau glacée.

— Cette femme qui est morte, c'était l'épouse de mon assistant de TD.

— Nielsen ?

— Kincaid. Je l'avais en biochimie. C'est un type bien.

— Combien de morts, exactement ?

Les épaules de Sophie se raidirent.

— Aux dernières nouvelles, quatre. Eric Emrick, le professeur Graham, plus la femme de Kincaid. Et, évidemment, le tireur.

— Merde !

— Tu l'as dit !

Sophie posa bruyamment son verre.

— C'est cinq.

Tous regardèrent dans sa direction.

— Jodi Kincaid était enceinte, alors c'est plus exactement cinq. Je l'ai regardée saigner à mort.

Et n'ai pas levé un foutu petit doigt pour l'aider !

Tous, autour de la table, la dévisagèrent, puis détournèrent le regard, mal à l'aise. Ils l'avaient accueillie avec plaisir à son arrivée, mais son humeur devenue maussade jetait un froid sur leur discussion animée.

Se tournant à demi, Sophie fit mine de s'intéresser à des clients assis au comptoir.

— Est-ce que ça va ?

Sophie reporta son attention sur Kelsey, qui l'observait avec une expression inquiète.

— J'aurais dû rester chez moi, admit-elle. Je suppose... je ne sais pas. Je n'avais pas envie d'être seule, ce soir, mais là, vraiment, ça craint.

J'aurais dû rester chez moi, avec Jonah. Aussitôt que cette pensée lui effleura l'esprit, elle l'en chassa.

— Nous pourrions aller chez Mia, suggéra Kelsey. Ric s'y trouve aussi. Elle ne voulait pas le laisser seul après tout ce qui s'est passé, mais peut-être que nous pourrions essayer d'aller nous incruster, histoire de traîner un peu.

— Non.

La dernière chose dont Sophie avait envie était d'échanger des anecdotes avec Ric. Il avait fait partie de l'équipe d'assaut, ce qui signifiait qu'il avait vu l'homme se suicider. Nul doute qu'il ne devait pas plus tenir qu'elle à ressasser sa journée.

— Ils souhaitent probablement être seuls, ajouta-t-elle, reprenant son cocktail. Quand Mia m'a appelée un peu plus tôt...

Pan.

Sursautant vivement, Sophie lâcha son verre. Elle regarda par-dessus son épaule en direction de l'arrière de la salle, où quelqu'un jouait au billard.

Quelqu'un doté d'une puissante frappe.

Elle redressa son verre, puis regarda Kelsey.

— Désolée.

Se saisissant de plusieurs serviettes cocktail en papier, elle entreprit d'éponger la table.

— Peut-être était-ce une mauvaise idée, se désola Kelsey, s'emparant elle aussi des serviettes de plusieurs verres voisins pour l'aider. Cet endroit est si bruyant !

— Non, vraiment, c'est sympa, affirma Sophie.

Il y avait du granité de margarita partout et, curieusement, ses yeux commencèrent à la brûler.

— Je ne veux pas rester chez moi ce soir.

— Tu es sûre ?

— Absolument.

Elles empilèrent les serviettes imbibées à l'extrémité de la table, et Sophie tendit son verre vide à une serveuse qui passait.

— Je vous en ramène une autre ?

— Euh... (Sophie regarda la serveuse, puis le bar.) Je vais juste prendre une bière. Ce que vous avez.

La barmaid lui décocha un regard perplexe, mais Sophie était trop ébranlée pour s'en soucier. La bière serait probablement insipide elle aussi, de toute façon.

Inspirant profondément, elle se força à sourire. C'était elle qui avait convaincu Kelsey de venir ici, et il n'était pas juste de lui gâcher sa soirée, à elle aussi. En tant qu'anthropologiste médico-légale, Kelsey était d'ordinaire celle qui côtoyait la mort toute la journée et avait grand besoin de se changer les idées le soir. À présent, les rôles étaient inversés.

— Alors...

Sous le regard soucieux de son amie, Sophie chercha quelque chose à dire.

— Comment tu vas, toi ? Tu ne m'as rien dit de ta petite virée en Californie. Comment...

Elle s'interrompit à la vue d'une silhouette familière sur le seuil. Tom Rollins, de Channel 3. Elle reconnut aussitôt les dents un peu trop blanches des infos de dix-huit heures. Bon sang, était-il là pour le plaisir ou pour le boulot ? Le regard du journaliste parcourut l'endroit, puis il se tourna pour dire quelque chose à l'homme qui se tenait derrière – probablement son cameraman, bien que l'homme ne portât en l'occurrence aucun appareil. Mais à leur attitude déterminée, elle sut qu'ils étaient là pour une raison professionnelle.

Se redressant, elle se saisit de son sac. Les collègues indéclicats, elle pouvait supporter. D'être à bout de nerfs aussi. Mais ce qu'elle ne pourrait tolérer ce soir, c'était un journaliste, et tout particulièrement un journaliste qui connaissait son passé.

— Tout compte fait, dit-elle à Kelsey, je crois que je vais rentrer.

Kelsey se leva à son tour, l'air plus inquiète que jamais.

— Tu veux que je te suive jusque chez toi ? Ou si tu venais plutôt à la maison ?

— Non, ça ira, vraiment. Je crois que j'ai juste besoin d'un peu de repos.

Zut ! Rollins l'avait repérée, et avait dans le regard cette petite étincelle de reconnaissance. Se détournant abruptement, Sophie étreignit brièvement son amie.

— Annule ma bière, tu veux ? Je te verrai demain.

Les policiers les plus expérimentés du département avaient été embrigadés pour constituer cette unité opérationnelle, mais Allison n'avait pas la moindre idée de la raison pour laquelle elle y avait été conviée, elle.

Elle pénétra dans la salle de conférences, qui sentait le café réchauffé, et remarqua immédiatement l'absence de tout autre visage féminin autour de la table. Les représentants du sexe opposé étaient en nombre, toutefois : trois inspecteurs de la brigade des crimes contre les personnes de la SMPD, la police de San Marcos, deux adjoints du shérif, et pratiquement toutes les huiles de son propre département. Elle remarqua aussi le costume, au bout de la table – probablement un administrateur de l'université. Repérant un siège vacant, elle prit place à côté du chef de la sécurité du campus, qu'elle avait eu l'occasion de rencontrer à plusieurs reprises au cours de ses enquêtes pour vols. Elle fut heureuse de le voir là. Plus vite ils en auraient fini avec l'accusé, mieux ce serait.

Chacun s'installa avec son gobelet styromousse, et écouta le lieutenant Reynolds livrer un compte rendu des événements de la veille, alors que tous, autour de la table, avaient déjà entendu la même litanie de faits relayés en boucle par les chaînes d'information télévisées câblées.

Alors que le lieutenant parlait, Allison observa le visage de Jonah. Les deux autres inspecteurs et lui avaient une expression morne, un peu verdâtre, qui confirmait où ils avaient passé la matinée. À en croire le téléphone arabe, ils se trouvaient, à six heures du matin, à Austin, à regarder le médecin légiste de Travis County pratiquer les autopsies sur les victimes de la fusillade.

Cela avait dû être atroce, surtout celle de la femme enceinte. Si barbant soient les délits contre les biens, du moins n'avait-elle jamais eu à assister à ça.

Reynolds acheva son discours en langage flic typique :

— Macon et son équipe l'ont acculé du côté sud du toit, moment où le suspect a placé le canon d'un 9 mm dans sa bouche et pressé la détente.

— Quand va-t-on cesser de le qualifier de « suspect » ? objecta Ric, croisant impatiemment les bras. Les tests de résidus de tirs ont été concluants et ses empreintes ont été trouvées sur les deux armes.

— Nous tenons effectivement notre type, confirma le chef. La question est : qui est-il ?

Il décocha un regard appuyé aux techniciens de l'Identité judiciaire, installés face à Allison.

— J'ai planché toute la nuit, répondit Minh.

L'enquêteur de la police scientifique s'était spécialisé dans l'identification des empreintes. Allison avait eu l'occasion de collaborer avec lui sur des cas de cambriolages et de vols de véhicules.

— J'ai examiné aussi bien le Sig 9 mm que le Remington, et relevé les empreintes. Chacune de celles récupérées sur les armes correspond à celles du cadavre. Pas de problème de ce côté-là.

Au mot « problème », les inspecteurs se penchèrent légèrement en avant. Allison remarqua que Reynolds et le chef n'en faisaient rien. Quelle que soit la nouvelle qui allait tomber, ils l'avaient déjà entendue.

— Je les ai entrées dans le fichier automatisé, enchaîna Minh. Rien dans

la banque de données. J'ai contacté Quantico, histoire de m'assurer que je ne passais pas à côté de quelque chose. Pour être franc, notre équipement d'imagerie numérique est un peu vieillot. Les fédéraux ne m'ont pas encore rappelé, donc, pour l'instant, nous n'avons aucune identification.

Des sièges craquèrent comme tous s'y adossaient. Il y eut un soupir de frustration collectif.

— Je connais l'expert en dactyloscopie du Delphi Center.

Tous les regards se tournèrent vers Allison, et elle réalisa qu'elle venait juste de faire exactement ce qu'elle avait eu l'intention d'éviter pour cette première réunion de l'unité opérationnelle : attirer l'attention sur elle !

Elle se racla la gorge.

— Il m'a parfois dépannée sur des cas de cambriolages.

Regards sceptiques, autour de la table, quand elle remémora à tous qu'elle travaillait au département des crimes contre les biens.

— Quoi qu'il en soit, il a le meilleur équipement disponible et accès à diverses banques d'empreintes. Ça vaut le coup d'essayer.

Allison regarda Reynolds et sut qu'il songeait à son budget. L'homme avait des oursins dans les poches et n'aimait probablement pas l'idée d'engager des experts extérieurs alors qu'ils disposaient d'un enquêteur qualifié en identification d'empreintes. C'était l'un des rares aspects de l'affaire qu'ils auraient dû être en mesure de traiter en interne, mais de toute évidence, Minh était dépassé.

— Faites-le, décréta le chef Noonan. Et qu'ils prennent un échantillon d'ADN tant qu'ils y sont. Il doit forcément y avoir une trace de ce type quelque part. Il a tiré sur vingt-huit personnes, il doit avoir un casier.

— Pas nécessairement.

C'était au tour de Jonah d'être sur la sellette.

— En fait, je serais même surpris que ce soit le cas... chef.

Noonan eut l'air contrarié.

— Pourquoi ça ?

— Tous les tueurs de masse n'ont pas des antécédents criminels, argua Jonah.

— Oh, parce que vous êtes profileur, maintenant ?

Jonah se redressa sur son siège, semblant toutefois toujours sûr de lui.

— Je ne fais qu'énoncer un fait. Ce pourrait être un honnête citoyen victime d'un revers de fortune – perte d'un boulot, rupture sentimentale, difficultés financières, ou autre – et qui a tout simplement pété les plombs. Il n'y a aucune raison de présumer qu'il a déjà été arrêté et fiché.

— Envoyez le tout au Delphi quand même, décréta le chef, et fissa ! Doyle, appelez votre ami. Je prendrai la relève avec son supérieur.

Allison fut heureuse de constater que Noonan déployait la grosse artillerie. Le Delphi Center était l'un des laboratoires médico-légaux les plus réputés au monde, et il se trouvait tout près d'eux. Mais il était privé, ce qui signifiait : cher. Néanmoins, les retombées médiatiques de cette affaire

menaçaient d'être catastrophiques. Moins de vingt-quatre heures après le drame, la ville grouillait déjà de journalistes en provenance du pays tout entier. Les étudiants accordaient des interviews dans la rue. Des mères furieuses, venues arracher leurs rejetons à la session d'université d'été, déchargeaient sur CNN leur hargne contre le manque de contrôle sur les armes à feu et de sécurité sur le campus. Rien de surprenant à ce que le chef veuille reprendre la situation en main au plus vite.

Et qu'importait le nombre de cerveaux qu'ils mettraient en commun, ou de techniciens de labo high-tech qu'ils emploieraient pour expertiser les pièces à conviction, ils auraient du mal à paraître compétents s'ils n'étaient même pas fichus de mettre un nom sur l'homme qui avait pris pour cible vingt-huit personnes !

— Et les bases de données militaires ? suggéra Ric. Le type pourrait avoir suivi un entraînement de sniper ; c'est peut-être un Marine ou quelque chose comme ça.

— Si c'est le cas, il n'a rien d'un tireur d'élite, objecta Jonah. Vingt-cinq personnes touchées et seulement trois tuées ?

— C'est une piste, contredit Reynolds. Explorez-la. Et il nous faut aussi en savoir plus sur les armes. Que dit le Delphi Center sur la récupération de ces numéros de série ?

— Leur expert balistique m'a laissé un message, répondit Jonah. Il est tombé sur un os mais pense qu'il aura quelque chose d'ici la fin de la journée, demain sûr.

Le chef eut l'air agacé.

— Et les balles ? Avez-vous appris quelque chose d'utile aux autopsies ?

— Chaque victime a été atteinte d'une seule balle, rapporta Ric. Deux en pleine tête et une au cou. Les projectiles ont été apportés au Delphi, au même gars qui a déjà les armes. C'est le meilleur du coin.

— Oui, eh bien, il m'a pas l'air d'être une flèche, commenta Reynolds. Allez secouer un peu les cages, tous les deux. Il nous faut une identité !

Il ouvrit un dossier, en sortit une feuille, qu'il glissa à travers la table en direction d'Allison.

— En attendant, nous procéderons à l'ancienne. Nous avons dépêché une portraitiste à la morgue, ce matin. Elle nous a ramené un portrait-robot.

Allison baissa les yeux sur le croquis, qui sentait encore le fixateur. Il avait été crayonné à la craie de couleur sur papier gris, et il paraissait aussi ressemblant qu'un cliché. Comment quelqu'un avait-il pu dessiner ça à partir d'un cadavre, et notamment un cadavre dont l'arrière du crâne était explosé ? Elle étudia le portrait, fascinée par l'homme chauve et son glacial regard bleu. Quelles étaient les pensées qui lui avaient traversé l'esprit quand il avait pris pour cible au travers de cette lunette une femme enceinte ?

— Doyle ? Vous êtes avec nous ?

— Monsieur ?

Elle releva les yeux sur Reynolds.

— Je disais que, sur cette affaire, vous serez notre agent de liaison sur le campus. Vous êtes ici parce que vous disposez de tous les contacts nécessaires là-bas, et nous espérons que vous obtiendrez leur coopération. Je veux que vous alliez présenter ce portrait un peu partout, histoire de voir si vous pouvez dégoter un nom. Interrogez chaque agent de sécurité, chaque ouvrier de maintenance, chaque résident que vous pourrez dénicher. Ce gars a eu accès au toit, ce qui indique qu'il est en quelque sorte de l'intérieur.

— Nous ne pensons pas qu'il s'agissait d'un de nos employés, intervint, sur la défensive, le chef de la sécurité du campus. J'ai passé moi-même au crible les dossiers de toutes les personnes recrutées ces cinq dernières années. Mais difficile d'être catégorique, avec cette tête rasée. Peut-être était-ce un déguisement. Ou peut-être a-t-il travaillé pour nous, mais dans un passé plus lointain.

— Quoi qu'il en soit, reprit Reynolds, il a eu accès à ce toit d'une manière ou d'une autre, ce qui signifie qu'il avait l'habitude des lieux et donc que quelqu'un devrait le connaître. (Il regarda Allison.) Peut-être obtiendrez-vous une identité à partir de ce portrait avant que nous touchions le jackpot avec les empreintes ou les numéros de série. Mobilisez tous vos contacts là-bas, tous ceux sans exception auxquels vous penserez et qui auraient pu voir ce type.

Le chef Noonan rassembla ses dossiers, puis en aligna les bords sur la table, signalant la fin de la réunion.

— Ce sera tout, officiers. Il nous faut une identité, et vite. J'ai des parents en colère qui nous harcèlent au téléphone et des avocats qui menacent de poursuivre la ville et l'université. Et aussi des équipes de tournage à chaque coin de rue, qui appellent ça le « Massacre de la Fac d'Été » ! (Se levant, il regarda Allison droit dans les yeux.) Ainsi qu'une conférence de presse à seize heures. Ne m'y laissez pas m'y rendre les mains vides.

Jonah gravit les marches du perron du Delphi Center et prit le temps de regarder autour de lui. La pelouse jaunie, asséchée par le gel de janvier dernier, avait été remplacée par un tapis vert luxuriant, et les colonnes de marbre de l'édifice étincelaient sous le soleil de midi. Si l'on occultait le fait que le laboratoire se situait au milieu d'une étendue où pourrissaient des corps, ce n'était pas un endroit si désagréable où travailler.

— Es-tu revenu depuis cet hiver ? demanda Jonah à Ric alors qu'ils entraient.

Par rapport à la température extérieure qui avoisinait les trente-deux degrés, le hall d'entrée ressemblait à une chambre froide.

— Pas officiellement, mais je suis passé voir Mia une ou deux fois.

Mia Voss était la petite amie de Ric. Elle se trouvait aussi être l'un des meilleurs experts en identification génétique du labo. Les budgets restreints et la politique locale empêchaient la SMPD de faire appel à elle hormis pour les cas les plus importants, et leurs preuves portaient généralement pour le

laboratoire médico-légal d'Austin, où elles traînaient pendant des mois ou des années avant d'être expertisées. La triste réalité était que la plupart des départements de police n'avaient pas les moyens d'utiliser la technologie de pointe désormais disponible. Même quand des échantillons ADN étaient récupérés sur une arme ayant servi à un meurtre sanglant, ou encore un kit de viol, ils ramassaient habituellement la poussière dans une salle de stockage de pièces à conviction jusqu'à ce que l'affaire soit instruite, pour peu qu'elle le soit.

Mais rien à propos de celle-ci n'était habituel, à commencer par le fait que chacun de ses aspects était décortiqué par CNN.

Jonah s'avança vers le comptoir de réception, où les inspecteurs étaient d'ordinaire accueillis par un éblouissant sourire qui valait la peine de s'être déplacé jusque-là. Mais ce jour-là, Sophie n'y était pas, et sa demi-heure de trajet fut récompensée par un regard revêche.

— Cartes d'identité ? fit une femme en tendant la main.

Un bruit de coups de marteau leur parvint du couloir alors qu'ils exhibaient leurs pièces d'identité, puis attendaient que la réceptionniste les enregistre dans le système informatique. Jonah avait à cœur de toujours se lier d'amitié avec les gardiens d'accès – même les grincheux –, aussi la gratifia-t-il d'un sourire.

— Réagencement ?

Elle roula les yeux.

— Nouvelle salle de pièces à conviction. Ils doublent l'espace de stockage.

— Ah. Bonne idée.

— J'ai la migraine depuis ce matin !

Elle leur tendit leurs badges de visiteurs, et ils partirent chacun de leur côté : Ric en direction de la salle de stockage des pièces à conviction, puis à l'étage au service des empreintes, pendant que Jonah rendrait une petite visite au département balistique au sous-sol.

Alors que l'ascenseur entamait sa descente chuintante, il songea à Sophie. Il avait espéré la voir, mais il était préférable qu'elle soit en congé. Elle avait besoin de repos, et lui incontestablement de se concentrer. Il avait devant lui un objectif très clair, et s'il y avait une chose pour laquelle Sophie était douée, c'était le distraire. Il emprunta un long couloir sans fenêtre jusqu'au laboratoire des armes à feu, où il trouva l'expert balistique en chef du Delphi occupé à tirer sur un réservoir en acier avec un pistolet. De la jointure de l'index, Jonah tapota sur la paroi de verre, et Scott Black vint lui ouvrir.

— J'allais justement vous appeler.

Jonah désigna de la tête le pistolet à finition nickelée qu'il avait en main.

— Beau spécimen.

— Un peu trop flashy pour moi. C'est celui d'une des petites frappes d'un gang de la banlieue de Houston.

— Vous avez réussi à récupérer ces numéros de série ?

— J'ai fait quelques progrès sur le Remington. Venez jeter un œil.

Scott le conduisit à un long comptoir où le fusil trônait sur du papier d'emballage de boucherie. Le canon avait l'air humide.

— Est-ce de l'huile ? s'enquit Jonah.

— J'utilise la méthode Magnaflux. Vous connaissez ?

— Non.

— L'idée de principe est que quand le marquage d'une arme est fait par estampage, la couche métallique supérieure est frappée du chiffre, mais la couche inférieure subit également des modifications. Donc, même si le numéro est limé, on peut tout de même le récupérer.

Scott désigna, sur le côté gauche du canon, une succession de chiffres à peine visible.

— Dans le cas présent, j'ai soumis le fusil à une force magnétique, puis j'ai pulvérisé dessus une huile dans laquelle se trouvent des particules de fer en suspension. Les particules s'agrègent dans les endroits où le métal a été déséquilibré, ce qui révèle les chiffres. Nous avons obtenu ici une lecture tout à fait correcte, et notre gars est en train de passer en cet instant même le numéro dans les bases de données.

— Et le pistolet ?

Scott s'appuya contre le comptoir.

— Là, c'est un peu plus compliqué. La première méthode n'a pas marché. On dirait que votre tireur, ou quelqu'un d'autre, s'est vraiment acharné sur ce numéro. La plupart des gens se contentent de limer jusqu'à ce que les chiffres ne soient plus visibles, mais ici, quelqu'un a pris soin de racler beaucoup de métal.

— Vous croyez que c'est une arme illégale ?

— Peut-être. Je peux néanmoins vous dénicher ce numéro, mais il va me falloir recourir à une méthode que nous qualifions de « destructive » : la gravure chimique. Vous avez encore des empreintes à relever ou des clichés à prendre ?

— Nous avons tout ce qu'il nous faut, affirma Jonah.

— Alors je recommande ce procédé, mais je vais avoir besoin d'une approbation officielle.

— Vous l'avez.

Procéder à cette identification était la priorité numéro un, et Jonah avait l'autorisation d'user de quasiment n'importe quel moyen pour obtenir le nom du tireur. Il signa le formulaire de décharge, puis monta à l'étage voir Mia.

En tant que joyau du Delphi Center, la section ADN occupait un emplacement enviable au tout dernier étage du bâtiment. Le couloir de verre qui conduisait au bureau de Mia offrait une vue imprenable sur le pays des collines texan. C'était un endroit agréable où travailler. Vachement mieux que son minuscule box. Pourtant, jamais il n'échangerait sa place avec celle d'un rat de laboratoire, même un qui luttait contre le crime. Il éprouvait bien trop

de satisfaction à passer les menottes !

Mia l'aperçut alors qu'elle sortait de son bureau. Elle sourit.

— Eh, salut ! J'ai entendu dire que vous étiez dans les parages, avec Ric.

Elle était vêtue de son habituelle blouse de labo, qu'elle portait, Jonah en était certain, pour rétablir l'équilibre avec sa queue-de-cheval et ses taches de rousseur. Mais même avec la blouse et l'aspect très officiel de l'écritoire, impossible de lui donner plus de trente ans !

— Ric est en bas, l'informa-t-il.

— Il vient juste d'appeler. (Elle consulta sa montre.) Je descendrais bien lui dire un petit bonjour, mais je suis en retard pour une réunion de service. Tu m'accompagnes ?

Jonah rebroussa chemin au côté de Mia en direction de la salle de conférences qui se trouvait près de l'ascenseur.

— Si tu as parlé à Ric, alors tu sais qu'il vient de rentrer un échantillon de sang qui va être propulsé tout en haut de ta liste de priorités, dit Jonah.

— Le tireur de la fac. (Mia secoua la tête.) Je n'arrive toujours pas à y croire. Ça me rend tout simplement malade que vous vous soyez trouvés avec lui là-haut, Ric et toi, commenta-t-elle avant de lui décocher un regard grave. Merci de l'avoir sorti de là.

— Il s'en est sorti tout seul.

— Eh bien, tu l'y as aidé. En tout cas, je suis surprise que les empreintes n'aient rien donné.

— C'était son premier coup d'essai.

— Je m'attaquerai à cet échantillon dès que possible. Mais s'il n'a jamais été arrêté, il y a peu de chances que nous ayons une correspondance dans le fichier des contrevenants.

— Je pensais plutôt qu'il pourrait être dans celui des suspects, précisa Jonah. Peut-être pourrions-nous l'associer à une ancienne scène de crime, et dans ce cas j'appellerai l'inspecteur en charge de l'affaire pour voir s'ils en ont encore la liste. Si l'un d'eux est du coin ou a un lien avec la fac, cela pourrait nous mener à une identification.

— Bonne déduction, commenta Mia, s'arrêtant devant la salle de conférences. Je m'y mettrai aussitôt après cette réunion.

— En fait...

— Aha ! coupa-t-elle, serrant l'écritoire contre elle. Maintenant je vois à quoi je dois l'honneur de cette petite visite personnelle : tu veux que je laisse tout tomber tout de suite !

— C'est une affaire importante, insista Jonah, sans éprouver la moindre once de regret à torpiller ainsi sa journée.

Mia n'en parut pas le moins du monde impressionnée.

— Elles le sont toutes.

Pivotant, Jonah regarda par la baie vitrée. De la tête, il désigna l'horizon, par-delà les vertes collines ondoyantes, en direction d'Austin.

— Tu as entendu parler du massacre Charles Whitman, en 1966 ? L'une

des premières tueries de masse de l'histoire des États-Unis – la toute première fusillade en milieu scolaire.

Elle hocha la tête.

— Il a tué dix-sept personnes.

— Avant de monter en haut de cette tour, il a rendu une petite visite à sa mère pour lui défoncer le crâne à coups de crosse. Puis il est retourné chez lui, et il a poignardé sa femme en plein cœur alors qu'elle dormait dans leur lit. (Jonah marqua une pause de manière à lui laisser le temps d'assimiler ses paroles.) Plus vite nous identifierons ce type, plus vite nous saurons à qui nous avons affaire.

Mia jeta un regard anxieux à la salle de conférences où, apparemment, sa réunion semblait avoir déjà débuté.

— OK, j'ai compris, soupira-t-elle alors que la clochette de la cabine d'ascenseur retentissait et que d'autres blouses blanches en sortaient. Je descends avec toi.

Elle alla récupérer l'échantillon de sang, et Jonah retourna à la réception. Ric n'était pas encore revenu et la remplaçante de Sophie était occupée à jouer au solitaire sur son ordinateur.

Jonah remarqua l'iPod violet, à côté de son coude. Cet iPod, il l'avait vu hier soir. Déambulant jusqu'à l'une des portes latérales du hall, il jeta un coup d'œil, par la vitre, en direction d'une grappe de tables de pique-nique disposées sous un pacanier. Trente-deux degrés à l'ombre aujourd'hui. Pas vraiment l'endroit idéal pour un pique-nique, et pourtant quelqu'un paraissait le penser.

Jonah marmonna un juron. Poussant la porte, il sortit et se dirigea vers Sophie.

5

Le regard rivé au pittoresque paysage, Sophie songea de nouveau qu'elle devrait vraiment se mettre au yoga. Peut-être que si elle apprenait à mieux respirer et à s'entortiller en bretzel, elle disposerait d'un autre outil dans l'arsenal dont elle usait pour combattre ses céphalées de tension. Elle mordit à belles dents dans la barre Hershey qu'elle s'était achetée pour le déjeuner. Elle avait essayé l'aspirine, la musique classique et le chocolat, mais rien ne paraissait venir à bout des martèlements qui la harcelaient depuis huit heures du matin.

— J'ai cru que vous étiez de congé aujourd'hui.

Se retournant, elle vit Jonah pénétrer dans l'ombre de son pacanier.

— Qu'est-ce qui vous a fait penser ça ?

Ajustant son chemisier, elle dressa un état des lieux de son apparence. Côté coiffure, elle était décente, mais sa peau luisait de sueur. Et elle ne se berçait d'aucune illusion sur l'état de ses yeux après une nuit à se tourner et se retourner dans son lit.

— Miss Rayon de Soleil vous remplace au comptoir.

Jonah s'approcha. L'espace d'un instant, son regard s'égara sur son décolleté.

— Je me suis dit que vous vous étiez fait porter pâle.

Sophie fourra le reste de la barre chocolatée dans son sac, puis ramena les jambes de l'autre côté du banc de pique-nique, prenant soin de ne pas s'exhiber.

— C'est Diane. Elle couvre ma pause-déjeuner. Vous êtes seul ? demanda-t-elle, lançant un regard à la porte derrière lui.

— Ric et moi sommes venus apporter des échantillons.

À ce rappel de l'affaire, l'estomac de Sophie se noua. Rappel ? Comme si elle avait pu l'oublier ne serait-ce qu'une minute depuis qu'elle s'était réveillée ce matin !

Il désigna le banc d'un hochement de tête.

— Ça vous ennuie ?

— Non.

Il prit place à côté d'elle, et s'accouda à la table.

— Il fait un peu chaud ici pour un pique-nique, non ?

Sophie lança un autre regard en direction du bâtiment. Elle aurait dû y

retourner, mais elle l'appréhendait. Elle détourna son attention en détaillant l'homme assis près d'elle. Jonah était immense – un mètre quatre-vingt-treize, probablement une centaine de kilos. La centaine solide, pas le genre pâteux. Aujourd'hui, il portait sa tenue d'inspecteur classique : chemise boutonnée sur pantalon noir, avec son badge accroché à sa hanche, juste à côté de son arme.

Sophie détourna les yeux. Chaque fois qu'elle se trouvait en présence de Jonah, elle éprouvait un sentiment de sécurité. Peut-être était-ce sa taille. Ou encore l'insigne et l'arme, bien qu'elle connaisse plein d'autres policiers, et qu'aucun autre n'ait cet effet sur elle. Il lui fallait avancer avec prudence, là. La sécurité allait de pair avec la dépendance, et dépendre d'un homme n'était pas dans ses projets.

Jonah lui donna un petit coup de coude.

— J'avais un truc à vous demander : que faisiez-vous sur le campus hier ?

Elle reporta son regard sur les collines.

— Oh, vous savez... je passais, simplement.

Elle sentit qu'il la dévisageait.

— Je le découvrirai, dit-il. Vous feriez aussi bien de me le dire.

Il le découvrirait, en effet. C'était un inspecteur consciencieux, qui aimait épingle les détails.

Elle soupira.

— J'allais m'inscrire à un cours, d'accord ? Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Je ne sais pas. À vous de me le dire.

Elle regarda de nouveau vers l'horizon.

— J'ai commencé à suivre une formation en relations publiques.

— Pourquoi est-ce un secret ?

— Ce n'en est pas un, c'est juste que... je ne sais pas. En fait, je ne l'ai dit à personne.

— Relations publiques, hein ? Vous cherchez à vous faire une clientèle ?

Elle avait un autre objectif en tête, mais elle n'avait pas envie d'en discuter avec lui pour l'instant. Elle ne voulait discuter de rien de tout ça.

— Je croyais que vous aimiez travailler ici.

— C'est le cas.

Il la regarda, dans l'expectative.

— C'est juste que je ne veux pas répondre au téléphone toute ma vie. Ce n'est pas exactement le métier de mes rêves.

— Votre rêve était de devenir chanteuse, et donc ce job de réceptionniste ne sert qu'à payer les factures, non ?

Sophie détourna les yeux. Non, vraiment, elle ne voulait pas discuter de ça aujourd'hui. Son rêve de devenir musicienne professionnelle avait pris fin la nuit où elle avait été agressée dans un parking juste avant un concert. L'incident avait provoqué un véritable séisme dans sa vie, un séisme dont elle ne tenait vraiment pas à parler pendant sa pause-déjeuner.

Elle consulta sa montre.

— Il me faut retourner à mon poste.

Ils se levèrent. Elle jeta sa cannette de soda vide dans la poubelle, et Jonah lui embôta le pas dans l'allée en direction du bâtiment.

Elle leva les yeux vers lui.

— Des avancées sur l'affaire ce matin ?

— Pas exactement.

C'était au tour de Jonah d'être sur la défensive.

— Vous ne savez toujours pas qui c'est, déduisit-elle.

— Nous espérons que Mia pourra nous aider là-dessus.

— Vous recourez à l'ADN ? (S'immobilisant, elle le fixa avec consternation.) Et ses empreintes, ses armes, son portefeuille ?

Il baissa sur elle un regard circonspect, et elle s'avisa que, de toute évidence, il avait déjà essayé tout ça.

— L'expertise ADN pourrait prendre des jours, des semaines !

Sans qu'elle sache pourquoi, une boule de panique remonta dans sa gorge.

— N'y a-t-il pas un moyen plus rapide de découvrir son identité ?

Il la dévisagea attentivement de ses yeux noisette, qui étaient bien trop observateurs.

— Pourquoi est-ce si important pour vous ?

— Évidemment que c'est important ! Vous ne tenez pas à savoir qui est ce type, vous ?

— Était. Et oui, j'y tiens, parce que c'est mon affaire. Mais qu'est-ce que ça peut vous faire, à vous ?

Elle s'apprêta à dire quelque chose, puis s'arrêta. Elle n'était pas sûre de la raison pour laquelle il lui fallait le nom de l'homme qui l'avait placée dans sa ligne de mire la veille. Mais c'était le cas. Elle en avait *besoin*.

— Je ne sais pas, admit-elle avec un soupir. Je veux comprendre, c'est tout. J'ai besoin d'y trouver un sens.

— Certaines choses n'ont pas de sens, Sophie. Elles arrivent, c'est tout.

Relevant les yeux sur lui, elle sentit sa gorge se nouer. Il avait raison, elle le savait. Connaître le nom du tueur et ses antécédents, voir sa vie disséquée dans les journaux télévisés n'y changerait rien. Cela ne ramènerait pas Eric Emrick, vingt et un ans, à la vie, ni ce professeur, pas plus que cela ne rendrait sa mère à Becca Kincaid.

Jonah ouvrit la porte, et une bouffée d'air frais les enveloppa. Sophie pénétra à l'intérieur, désireuse de mettre un terme à la conversation avant que ses émotions ne débordent. Au diable la barre chocolatée, sa migraine était de retour à pleine puissance, depuis quelques minutes. Elle marcha à grands pas vers son bureau, que Diane s'était empressée d'abandonner à treize heures pile selon son habitude. Les bêlements du téléphone étaient noyés dans les stridulations aiguës d'une scie au fond du couloir, mais la rangée verticale de lumières clignotantes l'informa qu'elle avait une demi-douzaine d'appels en attente.

Elle s'empara du casque, et prit une profonde inspiration, les yeux fermés. *Calme. Aimable. Efficace.* Sa voix était pour beaucoup d'interlocuteurs la première impression du Delphi Center, et elle aimait qu'ils l'imaginent sereinement assise dans le hall, à transférer les communications. Quand elle faisait bien son travail, ils n'étaient pas informés de l'absentéisme, des perturbations causées par les chantiers en projet, ou des mesquines intrigues de bureau, lesquels étaient susceptibles de saper la crédibilité du centre. L'image avait son importance.

Elle attendit qu'il y ait une pause dans le vacarme, puis filtra les appels, l'un après l'autre. À ses côtés, Jonah observait le moindre de ses mouvements.

— Vous avez un don pour ça, complimenta-t-il quand elle eut terminé. Si j'essayais de le faire, je raccrocherais probablement au nez de la moitié et enverrais l'autre sur les roses !

Elle sourit.

— Il paraît que j'ai une voix sexy.

Il se contenta de la regarder, pendant qu'un autre appel entrain.

— Avez-vous besoin d'autre chose ? Parce que je dois me remettre au travail et...

Pop.

Sophie tressaillit, puis regarda anxieusement au fond du couloir. Le pistolet à clouer continua, et elle se mordit la lèvre.

Jonah suivit son regard en direction du bruit, puis reporta les yeux sur elle.

— Vous savez, personne n'aura une moins bonne opinion de vous si vous prenez quelques jours de congé.

— Pourquoi prendrais-je quelques jours de congé ?

— Vous avez eu une journée plutôt merdique hier.

Elle inclina la tête sur le côté.

— Et vous, quel genre de journée avez-vous eu ?

Sa mâchoire se crispa, et il eut l'air agacé. Parfait. Elle n'avait pas plus besoin que lui d'empathie. Ce n'était pas elle qui était coincée dans un hôpital avec un bandage autour de la tête, un coude explosé ou une jambe sur laquelle elle ne pourrait plus jamais marcher.

— Écoutez, Sophie...

Il regarda du côté des ascenseurs, probablement à l'affût de Ric, avant de reporter son attention sur elle. Le crissement de la scie reprit et, pendant un instant, ils s'entre-regardèrent. Quand le bruit cessa, elle attendit la suite des conseils, quels qu'ils soient, qu'il s'apprêtait à lui délivrer.

— Ça vous dirait d'aller dîner un peu plus tard ?

Elle ne put empêcher la surprise de s'inscrire sur son visage. La scie hurla de nouveau, lui évitant de répondre aussitôt.

Il voulait *dîner* ? Elle n'était pas certaine de ce qu'elle devait en penser. Les hommes la draguaient tout le temps – une des conséquences d'un job qui requérait d'elle une amabilité constante. Un bon nombre interprétaient son

sourire engageant comme une enseigne au néon qui disait : *invitez-moi à sortir, je suis une fille facile !* Les flics étaient les pires, parce qu'ils avaient tendance à avoir des ego surdimensionnés et qu'ils n'avaient pas besoin de beaucoup d'encouragements. Mais elle sentait qu'il y avait, derrière l'invitation de Jonah, quelque chose de différent.

D'un autre côté, peut-être le baiser d'hier avait-il été, à ses yeux, un néon clignotant. Sans blague !

— Prêt ?

Pivotant de concert, ils aperçurent Ric à côté d'eux. Son regard passa de Jonah à elle, puis retourna sur Jonah. En enquêteur perspicace qu'il était, il paraissait avoir compris qu'il interrompait quelque chose.

— Accorde-nous un instant, sollicita Jonah.

Ôtant le badge visiteur de sa poche de poitrine, Ric le déposa sur le comptoir.

— Nous sommes attendus à l'IMCT dans trente minutes, rappela-t-il à Jonah, avant de prendre congé de Sophie d'un hochement de tête et de se diriger vers la sortie.

L'IMCT était l'Institut médico-légal du comté de Travis. Sophie le savait parce que avec un minimum d'attention, elle avait saisi la signification des mystérieux codes dont tout le monde usait ici.

Jonah était en route pour une autopsie, et elle en éprouva un petit élan de compassion pour lui.

Il lui rendit son badge visiteur. Il semblait sur sa faim, depuis quelques secondes, et elle réalisa que son silence devenait impoli. Et aussi qu'on était jeudi.

— Juste pour dîner, reprit-il. Ce sera probablement tard, parce que j'ai encore un tas de trucs à faire avant la fin de la journée. Je vous appellerai dès que j'aurai fini, ou...

— Non.

Les sourcils de Jonah s'arquèrent.

— Je veux dire : merci pour l'invitation, mais je ne peux pas. Pas ce soir. Il attendit une explication et, sans savoir pourquoi, elle lui en donna une.

— J'ai déjà un rendez-vous.

Cela parut l'étonner encore plus, et elle en éprouva une certaine irritation.

Il frappa le comptoir des jointures d'une main.

— Soit. Alors à la revoyure, je suppose.

Il tourna les yeux en direction de la porte, derrière laquelle l'attendait Ric, puis les reporta sur elle.

— Prenez soin de vous, Sophie.

— Merci. (Elle le gratifia du sourire qui était sa marque déposée, cent pour cent factice.) Vous aussi.

L'examen post mortem de M. X était déjà en cours quand Jonah et Ric

arrivèrent. Penché sur le corps cireux, le légiste adjoint enfonçait un index ganté tout autour de la bouche.

— Ponctuations au-dessus des lèvres, indiqua le Dr Froehler à son assistant. Et également traces de salissures.

Le légiste inspecta les marques de brûlures laissées par les gaz échappés du pistolet juste après que la détente avait été pressée. Manifestement, il cherchait à étayer la conclusion qu'il s'apprêtait à consigner dans son rapport quant à la cause de la mort, à savoir le suicide.

Jonah s'empara du pot de Vicks sur le comptoir, juste derrière la porte. Il étala une noisette de gel sous chacune de ses narines afin de contrer les odeurs, puis tendit le pot à son coéquipier.

— Je déteste cet endroit, marmonna Ric.

— Ouais, moi aussi.

Jonah s'approcha de la table en acier, s'accordant le même poste d'observation que dans la matinée, quand il s'était trouvé là avec Jodi Kincaid puis Eric Emrick. Walter Graham avait été autopsié dans la salle attenante, en présence de Ric.

Trois autopsies en un jour. C'était, de toute sa carrière, un record, qu'il espérait ne jamais battre.

— Inspecteurs.

Relevant les yeux, Froehler les salua d'un bref hochement de tête.

— Doc.

Ric replaça le couvercle sur le pot de gel, puis le tout avec un claquement sur le comptoir.

— Le patron a pas voulu faire de rab aujourd'hui ?

L'adjoint renifla, ce que Jonah prit pour une réponse affirmative. Il était de notoriété publique que Froehler était le bourreau de travail, ici, alors que le médecin légiste en chef était davantage la figure de proue. Quand bien même, l'homme s'était traîné hors de son lit ce matin pour procéder à deux des quatre autopsies. Jonah s'était dit qu'il avait dû prendre bonne note de la couverture médiatique et en conclure qu'il lui fallait avoir l'air un minimum en charge.

— Toujours aucune identité, dit Jonah à l'adjoint. Des tatouages, ou cicatrices qui pourraient nous éclairer ?

— Ni l'un ni l'autre.

Jonah jeta un coup d'œil à la série de radiographies alignées sur l'écran lumineux, de l'autre côté de la pièce.

— Des prothèses, peut-être ? Ou des traitements dentaires inhabituels ?

— Ses os et ses dents paraissent normaux.

Jonah et Ric échangèrent un regard. Au ton de sa voix, ils devinaient que quelque chose ne paraissait *pas* normal. Mais, connaissant Froehler, il leur faudrait attendre avant de savoir quoi. Le médecin était méticuleux – parfois au point d'en être pénible – et il n'avancait jamais son opinion sans preuve pour l'étayer.

— Et ses effets personnels ? demanda Ric. Rien que nous ayons raté

dans ses poches ?

— Juste la montre Timex qui nous a été apportée ce matin.

— Ses affaires sont là-bas, ajouta l'assistant de Froehler. Je n'y ai rien trouvé.

Jonah regarda en direction d'une table de l'autre côté de la pièce, où des vêtements avaient été étalés. Un tee-shirt noir de chez Hanes, taille M ; un jean, taille 32 × 30 ; des chaussettes ; un caleçon ; et une paire d'Altama brun désert, pointure 43.

Ces bottes étaient très appréciées des militaires, et c'étaient elles, davantage que l'habileté du tireur avec un fusil, qui avaient convaincu Jonah que passer les empreintes dans une base de données militaire ne serait peut-être pas une totale perte de temps.

— Des traces d'injection ? persista Ric. Une preuve quelconque de consommation de drogue ?

Froehler rajusta ses lunettes cerclées de métal, mais sans relever les yeux.

— Nous le saurons quand nous aurons le bilan toxico.

Jonah serra les dents. Il était un peu irascible, aujourd'hui, et pas seulement parce qu'il avait dû se lever aux premières lueurs du jour pour venir jusqu'ici regarder deux innocents se faire charcuter.

— Y a-t-il *quelque chose* que vous puissiez nous dire alors ? Nous avons besoin d'identifier ce type.

Arrêtant ce qu'il était en train de faire, Froehler le regarda attentivement.

— Il y en a au moins une.

Remontant du côté gauche du cadavre, il en souleva le bras, devenu mou depuis que la rigidité cadavérique avait disparu.

— Il est possible qu'il ait divorcé récemment.

Jonah s'approcha et, les sourcils froncés, inspecta la main. Pas d'alliance, mais effectivement, il y avait une légère trace blanche autour de l'annulaire.

— Merde alors ! s'exclama Ric. Je n'ai pas remarqué la différence avec le bronzage, hier.

— Et notez aussi les callosités, reprit Froehler, séparant les deux derniers doigts pour leur montrer les traces où une alliance s'était frottée à la peau.

Ric coula un regard à Jonah.

— Donc, peut-être sa femme l'a-t-elle plaqué, et il a pété les plombs ?

Jonah recula et s'appuya contre le comptoir. Pour ce qui était des mobiles, c'était un des plus courants. Malgré tout, il n'aimait pas tirer des conclusions hâtives. Des tas d'hommes voyaient leur mariage se briser, et ils n'allaient pas tous tirer sur des campus pour autant.

Les pensées de Jonah retournèrent au cadre, à la méthodologie, aux victimes. Compte tenu de la planification de l'attaque, il avait la certitude que l'université avait une importance particulière. Peut-être son ex y prenait-elle des cours ou y travaillait-elle. Ils ne le sauraient que quand ils pourraient

procéder à une identification.

Froehler contourna la balance suspendue et sélectionna, sur un chariot couvert d'instruments étincelants, un scalpel. Jonah s'arma de courage pour l'incision en Y, juste au moment où le portable de Ric vibrerait.

Le veinard !

Ric consulta sur l'écran le numéro de l'appelant, puis lui jeta un regard.

— C'est Sean. Peut-être a-t-on un retour du Delphi.

Il sortit pour prendre l'appel, et Jonah l'observa à travers la paroi vitrée de la salle d'autopsie. Après quelques minutes d'écoute, Ric lui fit signe de venir le rejoindre.

Mais pas avant que ses narines aient été assaillies par d'immondes odeurs.

— Nous avons une correspondance pour ces empreintes, annonça Ric quand Jonah émergea dans le couloir. James Himmel, trente-sept ans, de Columbus, Géorgie.

— C'est près de Fort Benning. C'est un ex-militaire ?

— L'armée avait ses empreintes dans son fichier.

— Alors, qu'est-ce qu'il faisait ici ?

— Aucune idée, répondit Ric. Il ne fait partie ni du personnel ni des étudiants de la fac. Sean est en train de passer au crible ses dépenses de cartes de crédit, histoire de voir ce qui ressort dans le coin.

— Marié ?

— Nous vérifions.

Jonah imagina une jeune femme emménageant au Texas pour prendre un nouveau départ après une mauvaise rupture. Puis il se la représenta dans une chambre, quelque part, comme la femme de Charles Whitman.

S'il existait une scène de crime secondaire, il leur fallait la trouver au plus vite.

— Inspecteurs, vous allez vouloir voir ça !

Faisant volte-face, Jonah vit l'assistant de Froehler passer la tête par l'entrebâillement de la porte. Ric et lui hésitèrent. Quoi que ce fût, ce ne pouvait être aussi urgent que ces toutes dernières informations.

— Vas-y, dit Ric. Je commence à passer des coups de fil.

— J'expliquerai à Froehler. Je te retrouve dehors dans dix minutes.

Jonah retourna à la table d'acier, avec l'intention de n'accorder au médecin que deux minutes top chrono pour lui montrer ce qu'il y avait de si important. Une paire de cisailles ensanglantées était posée sur le chariot, à côté de lui. Seigneur, il avait déjà ouvert le torse.

Froehler releva les yeux sur lui.

— C'était ce que j'avais cru voir sur les radios et je peux maintenant le confirmer.

— Confirmer quoi ?

Froehler désigna d'un signe de tête la cavité thoracique béante.

— Des tumeurs. Cet homme était bouffé par le cancer.

6

Gretchen vida le paquet de poudre orange dans la poêle, puis remua d'une main tout en ouvrant la porte du réfrigérateur de l'autre.

Elle scruta les étagères. *Zut, pas de lait !* Se saisissant à la place d'un pot de margarine, elle prit mentalement note d'ajouter le lait à sa liste de courses – celle qui paraissait ne jamais diminuer.

— Il est prêt, le dîner ?

Elle jeta un coup d'œil dans le salon, où les jumelles étaient assises en tailleur, entourées de Lego.

— Presque.

Elle prit une généreuse cuillerée de margarine, et l'ajouta aux macaronis au fromage.

— Vous avez bu du lait chez Mme Garcia aujourd'hui, les filles ?

— Oui, confirmèrent-elles à l'unisson.

Gretchen en éprouva une pointe de soulagement. Elle avait beau être un peu chiche côté nourriture à la maison, du moins pouvait-elle compter sur Mme Garcia. Cette dernière s'occupait de six enfants pendant la journée, et son réfrigérateur regorgeait toujours de lait et de fruits. C'était, avec les *quesadillas*, la nourriture de base des jumelles depuis que l'école s'était terminée.

Gretchen versa les pâtes dans des assiettes, puis coupa une saucisse de hot-dog en deux.

— C'est prêt ! annonça-t-elle, transportant le tout jusqu'à la table.

Elle retourna dans la cuisine remplir deux verres d'eau pendant que les filles s'asseyaient.

— Alors...

Elle se laissa tomber sur une chaise. Les familles qui prenaient leurs repas ensemble restaient ensemble. Ou était-ce « qui priaient ensemble » ? Quoi qu'il en soit, elle faisait l'effort de s'asseoir avec ses enfants au moins quelques minutes chaque soir.

— Dites-moi ce que vous avez fait aujourd'hui.

Selon une sorte d'accord tacite, ce fut Angela qui parla ce soir.

— On a joué à chat perché, regardé *Bob l'Éponge*, et plié des habits.

— Les habits de qui ?

Toutes deux haussèrent les épaules.

Gretchen regarda ses filles enfourner les macaronis dans leur bouche. Leur appétit la stupéfiait. Probablement une autre poussée de croissance, qui allait mettre à rude épreuve son compte bancaire.

— Les habits de Mme Garcia ? insista-t-elle.

— Non. Des habits de garçon.

— D'*homme*, rectifia Amy.

Gretchen médita l'information. Mme Garcia vivait seule, donc, soit elle lavait le linge d'autres personnes, soit elle s'était dégoté un petit ami. Mme Garcia était âgée de soixante-quatre ans, et plutôt du genre mal fagotée, aussi Gretchen devina-t-elle que ce devait être une autre de ses petites combines. Elle n'était pas sûre d'apprécier que ses jumelles de six ans soient utilisées comme main-d'œuvre au noir, mais difficile de s'en plaindre. Les baby-sitters abordables étaient rares, et elle ne pouvait se permettre aucune perturbation au travail.

— Je peux avoir encore un peu de hot-dog ? demanda Amy, en jetant un morceau dans sa bouche.

— Utilise ta fourchette, ma chérie. Et non, il n'y en a plus.

Deux paires d'yeux bleus, solennels, se relevèrent sur elle. Elles ne dirent rien, ce qui était pire que se plaindre. Voilà que Gretchen se sentait coupable. Se redressant, elle alla récupérer sur la table basse la télécommande de la télévision, histoire de s'accorder un peu de répit.

Informations, sport, émission de télé réalité, d'autres informations. Elle s'arrêta sur CNN et retourna s'asseoir.

— Amy, ta fourchette, ma chérie.

Gretchen glissa l'ustensile en direction de la fillette, qui s'en saisit de mauvaise grâce. Sa sœur l'imita aussitôt.

— M'man, c'est quoi un massacre ?

Gretchen jeta un coup d'œil à l'écran. C'était encore cette fusillade au campus, au Texas.

— C'est quand quelqu'un tue beaucoup de gens.

Les deux enfants relevèrent la tête.

— Pourquoi quelqu'un voudrait-il tuer beaucoup de gens ? s'étonna Angela.

Gretchen jeta un autre regard, circonspect, à la télévision. Pourquoi, en effet ? Pourquoi les hommes battaient-ils leur femme, ou buvaient-ils trop, ou faisaient-ils ceci ou cela ?

— Je ne sais pas, ma chérie. Amy, ta *fourchette*.

— Mais les hot-dogs, ça se mange avec les doigts. C'est toi qui l'as dit !

Un coup retentit à la porte. Gretchen se leva.

— Pas sans pain, argua-t-elle. Et ne discute pas !

Écartant le rideau, à la fenêtre, à côté de l'entrée, elle regarda dehors.

Son cœur s'affola.

Deux hommes en uniforme d'apparat de l'armée se tenaient sur son seuil. Au cours de chacun des déploiements de Jim, elle avait fait des

cauchemars à propos d'une scène comme celle-là. Mais Jim n'était plus dans l'armée, et de toute façon ils étaient divorcés. Ces hommes devaient s'être trompés d'appartement.

Elle ouvrit la porte, et les détailla d'un bref coup d'œil. Deux coupes en brosse, deux paires de puissantes épaules, deux visages de pierre.

— Gretchen Himmel ?

— Non, répondit-elle, le cœur cognant sourdement. Enfin, plus maintenant.

Ils la fixèrent froidement.

— Êtes-vous l'ex-femme de James K. Himmel ?

— Je le suis.

La poitrine de Gretchen se serra. Jim n'était plus dans l'armée. Que faisaient ces deux hommes ici ?

Derrière elle, des voix bourdonnaient à la télévision, à propos de ce sniper qui, du toit de cette bibliothèque, avait tué tous ces gens.

L'un des soldats regarda en direction de l'écran, et tout à coup, elle *sut*. Son sang se glaça.

— Madame, nous avons à nous entretenir avec vous à propos de votre ex-mari.

Oh non ! Jim, comment as-tu pu ?

Gretchen porta une main à sa bouche et pensa aux jumelles.

James Himmel avait passé sa dernière nuit sur terre au Happy Trails Motel, à nettoyer ses armes.

Jonah regarda un des techniciens médico-légaux sortir une paire de chiffons huileux de la poubelle.

— À l'odeur, ça a tout l'air d'être de l'huile CLP, commenta Jonah.

Le technicien laissa tomber les chiffons dans un sac de collecte de preuves en papier kraft, puis replongea sa main gantée dans la poubelle. Coup de bol, l'unique qu'ils aient eu jusqu'ici dans cette affaire, la chambre de Himmel n'avait pas encore été nettoyée quand Sean avait contacté le motel afin de s'informer sur une transaction par carte de crédit. Jonah disposait désormais de sa scène de crime secondaire, laquelle n'était pas tout à fait aussi macabre qu'il l'avait craint.

— Je viens juste d'avoir Sean au bout du fil, annonça Ric. Ils ont interrogé l'ex pendant plus de deux heures, et elle jure qu'elle ne l'avait pas revu depuis plus d'un an. Ni dispute récente ni harcèlement.

Jonah marmonna un juron. Autre impasse, côté mobile.

Cela dit, la découverte du Dr Froehler, l'après-midi même, leur avait offert suffisamment de grain à moudre. Des tests étaient en cours sur des échantillons de tissu afin de le confirmer, mais manifestement, leur tireur avait eu affaire non seulement à un divorce récemment finalisé, mais également à un cancer en phase terminale. L'un ou l'autre aurait pu être à lui seul l'événement déclencheur susceptible de pousser quelqu'un au meurtre. Les

deux combinés étaient accablants.

Néanmoins, il restait des questions à élucider, la plus importante étant le lien de Himmel avec l'université, et de savoir s'il avait agi seul au moment de la fusillade. Même avec le tireur mort et identifié, même avec sa famille proche retrouvée saine et sauve, Jonah n'aurait l'esprit tranquille qu'une fois les réponses à ces questions obtenues.

Il s'écarta du chemin de manière à ce que plusieurs techniciens puissent envelopper le sac marin de toile kaki de Himmel avec le papier d'emballage en vue de le transporter au labo.

— Armée ou police ? demanda Jonah.

Ric releva les yeux d'une pile de relevés bancaires posée sur la commode.

— Tu parles de quoi ?

— Qui a interrogé l'ex ?

— Les deux. Deux MP¹ ont été la chercher, mais je crois qu'ils ne demandent qu'à refiler l'affaire aux locaux. Il a été démobilisé de l'armée il y a à peu près deux ans, et ils m'ont tout l'air de s'en laver les mains.

Jonah ne les en blâmait pas. Il n'avait pas vu les infos depuis que la conférence de presse de Noonan avait eu lieu, mais il imaginait sans peine les choux gras que devaient faire les médias de ce lien de Himmel avec l'armée.

Jonah y avait passé cinq ans avant de devenir flic, et il détestait tout ce qui pouvait nuire au prestige de l'uniforme. En même temps, ce qu'il détestait vraiment, c'était ceux qui s'estimaient au-dessus de la loi. La loi était la loi, et personne ne pouvait s'y soustraire.

— Eh, regarde ça, fit Ric, brandissant un des relevés. Apparemment, il a imprimé celui-là la semaine dernière.

— Quelle est sa situation financière ?

— Plutôt mauvaise. Rien que des retraits depuis les trois derniers mois.

Ric continua à feuilleter la paperasse pendant que Jonah traversait la pièce exiguë, puis passait la tête dans la salle de bains pour voir où en étaient les choses. Accroupi à côté des toilettes, Minh relevait des empreintes sur la poignée.

— Sûr que je suis parti pour des heures sup avec ça !

L'enquêteur était en rogne, et Jonah devinait sans peine pourquoi. Ils collecteraient probablement une cinquantaine d'empreintes digitales différentes dans cette minable chambre de motel, et il faudrait un nombre incalculable d'heures pour toutes les faire vérifier.

— Il faut couvrir toutes les éventualités, dit Jonah.

— Tu veux dire : couvrir le cul de Noonan, oui ! Ça, j'ai bien compris !

— Eh, Jonah, appela Ric de l'autre pièce. Enfile des gants et viens voir ça.

Jonah récupéra une paire de gants dans le kit de preuves de Minh, puis s'approcha du lit, à côté duquel, agenouillé, un des techniciens photographiait quelque chose.

Jonah s'accroupit près de lui.

— Qu'est-ce que vous avez ?

— On dirait un ours en peluche.

Ric retira l'objet de sous le lit. En l'examinant de plus près, ils s'aperçurent que ce n'était pas un ours en peluche, mais une couverture surmontée d'une tête d'ours. Miteuse, la fourrure était grisâtre, et un œil manquait.

— Qu'est-ce qu'un suicidaire de trente-sept ans pouvait bien faire d'un ours en peluche de gosse ? s'étonna Ric. Le gérant a dit qu'il était seul ici.

— Peut-être que c'est pas le sien. C'est peut-être quelqu'un d'autre qui l'a oublié.

— Probable. Dans un endroit minable comme celui-là, ils doivent pas être très regardants sur le ménage !

Ric lui passa la couverture, et Jonah l'examina, les sourcils froncés. Elle était usée, et même élimée par endroits. De toute évidence, elle avait été choyée – probablement le doudou d'un gamin – mais, pour une curieuse raison, elle donnait la chair de poule. Il passa la main sur l'étoffe plutôt chic.

— Eh, c'est pas un ours, c'est un lapin. (Il releva les yeux sur Ric.) On dirait que quelqu'un lui a coupé les oreilles !

L'homme avec lequel Sophie venait de dîner tourna dans le parking et trouva une place vacante juste à côté de sa Tahoe.

— Désolée d'écourter notre soirée, s'excusa-t-elle.

— Pas de problème.

Mark sortit de son Acura noir brillant, puis en contourna le capot pour venir lui ouvrir sa portière, nouvelle démonstration des excellentes manières qui l'avaient impressionnée toute la soirée.

— Êtes-vous sûre que vous n'avez besoin de rien ? s'enquit-il, lui offrant sa main pour l'aider à sortir.

Sa voix était sincèrement inquiète, et elle se sentit coupable d'agir ainsi.

— Ça ira, vraiment. Habituellement, quelques aspirines et une bonne nuit de sommeil suffisent.

Ils montèrent l'escalier ensemble, et ses nerfs commencèrent à tressauter. Elle détestait ce genre de moment. Allait-il essayer de l'embrasser, ou était-il assez perspicace pour laisser tomber ?

Ils atteignirent sa porte. Sophie fourragea ostensiblement dans son sac en quête de ses clés.

— Eh bien, dit-elle maladroitement, merci pour le dîner.

— Vous n'avez quasiment rien mangé.

Il lui sourit, afin qu'elle sache que ce n'était pas une critique. Une fois encore, manières irréprochables. Vraiment, ce type était parfait. Intelligent, courtois, une conversation intéressante. Son sourire était chaleureux et, bonus supplémentaire, il était plus grand qu'elle de cinq centimètres. Avec tous ces plus, elle pouvait aisément fermer les yeux sur une pomme d'Adam un peu

trop proéminente.

— Ce n'était pas la nourriture, affirma-t-elle. Je ne suis pas moi-même, ce soir.

— Vous n'avez pas à vous justifier. Vous avez eu une semaine éprouvante. Pour être franc, j'ai été surpris que vous n'annuliez pas.

À cet instant, Sophie comprit qu'elle aurait dû. Ainsi au moins, elle n'aurait pas gaspillé l'argent de quelqu'un d'autre sur une tranche de saumon qu'elle avait à peine touchée.

Se penchant, il l'embrassa sur le front.

— Bonne nuit, Sophie. Nous remettrons ça quand vous vous sentirez mieux.

Puis il s'écarta, mettant un terme au maladroit instant du baiser d'au revoir avant même qu'il n'ait débuté. Cet homme était décidément un prince.

Sophie lui adressa son premier sourire sincère de la soirée.

— Merci, murmura-t-elle avant de se glisser dans son appartement.

Appuyée contre le battant, elle écouta ses pas s'éloigner.

Seule, enfin. Une autre nuit avec pour unique compagnie ses pensées et son énergie anxieuse. En dépit de ce qu'elle avait dit à Mark, elle savait qu'elle n'aurait pas de bonne nuit de sommeil de sitôt.

Elle jeta son sac sur le fauteuil, puis alluma la télé en bruit de fond pendant qu'elle allait chercher un Diet Coke dans le réfrigérateur. Elle avala plusieurs aspirines, et resta là, attendant que les cachets descendent le long de sa gorge.

Sa tête l'élançait. Cela avait empiré après la visite de Jonah. Était-ce le bruit des travaux, au labo, ou le stress de lui avoir parlé ? Probablement une combinaison des deux.

Ôtant ses sandales à hauts talons, elle alla troquer sa robe du soir contre sa tenue de nuit la plus confortable – un vieux débardeur Austin City Limits, et un caleçon court. Puis elle se démaquilla et contempla son reflet dans le miroir de la salle de bains.

Qu'avait vu Mark ce soir ? L'entaille sur son visage, certainement. Cette balafre rappelait qu'elle avait été impliquée dans la fusillade d'hier. Peut-être était-ce aussi la raison pour laquelle il avait été si compréhensif lorsqu'elle l'avait laissé en plan si tôt. Elle espérait ne pas l'avoir vexé. Les types bien étaient rares ; elle ne voulait surtout pas les décourager.

Quand bien même, Sophie ne pouvait faire semblant. En dépit de ses espoirs quand elle avait accepté de sortir avec lui, il n'y avait eu aucune alchimie entre eux – aucun frisson quand il lui effleurait la taille, aucune palpitation dans le creux de l'estomac quand il lui souriait. C'était juste... le calme plat. Il y avait très, très longtemps qu'elle n'avait plus ressenti autre chose que le calme plat en présence d'un homme. La veille avait été une exception. Elle avait senti une étincelle de ce picotement brûlant qui lui manquait. Et donc, elle y avait réagi, bien trop impulsivement. Mais comme toujours, agir sous l'impulsion en ce qui concernait les hommes était une

mauvaise idée – le fait que, de toute évidence, Jonah croyait désormais qu'elle était candidate pour une petite partie de jambes en l'air occasionnelle en attestait.

Ce qui n'était pas ce dont elle avait besoin dans l'immédiat. Ni même jamais.

Elle contempla son reflet et soupira. Peut-être Mark aurait-il été bien pour elle. Il était différent des hommes avec lesquels elle sortait d'habitude. Non qu'elle soit beaucoup sortie ces derniers temps. Brillant, Mark était quelqu'un qui avait réussi, un scientifique. Les parents de Sophie s'amouracheraient de lui au premier coup d'œil.

Mais ils n'en auraient pas l'occasion, parce qu'il n'y aurait pas de second rendez-vous, encore moins de présentation à la famille. Si le picotement n'était pas là, à quoi bon ?

La voix parfaitement modulée du présentateur Tom Rollins flotta jusqu'à elle en provenance du salon. Le Massacre de la Fac d'Été continuait à dominer les nouvelles du jour, et Sophie en écouta les derniers développements tout en hydratant son visage. Manifestement, les enquêteurs avaient procédé à une identification, et donc, Rollins s'employait à retracer les antécédents du meurtrier : James Himmel avait grandi à Mobile, Alabama. Star de l'équipe d'athlétisme de son lycée. Grade Aigle chez les scouts.

Comme si cela avait la moindre importance désormais !

Elle contempla son reflet, et ce fut là, de nouveau. Depuis l'hiver, cela la hantait – toutes ces extrapolations sur ce qui *aurait pu* se passer, sur ce qui s'était *presque* passé. Elles chuchotaient autour d'elle tels des fantômes quand elle était assise derrière le comptoir de réception et que le téléphone ne sonnait pas, ou quand elle était debout dans une allée de l'épicerie, ou encore étendue la nuit dans son lit à repenser à la journée écoulée.

Parfois, elle se retrouvait dans une mauvaise passe, et sa vie lui paraissait vaine. Sans substance. Aussi inconsistante que des particules de poussière en suspension dans un rayon de soleil. Et tout ce à quoi elle songeait était : *pourquoi moi ?* Pourquoi avait-elle survécu, elle, et pas ces autres femmes ?

La culpabilité du survivant. Elle savait ce que c'était. Mais ça ne l'aidait pas à la bannir, à la refouler.

Dernièrement, quand elle s'était insinuée sournoisement en elle, elle s'était mise à en éprouver de la colère. À se sentir galvanisée en direction de quelque chose, bien qu'elle ne puisse déterminer exactement quoi. À aspirer à un but qui aille au-delà du fait de répondre au téléphone du Delphi Center. Elle voulait faire partie d'une mission, de quelque chose qui ait un sens. Elle voulait qu'il y ait une raison à sa présence sur terre, autre que le simple hasard.

Elle ferma la porte, occultant la télévision. S'approchant du miroir, elle inspecta l'entaille de la veille. Peut-être aurait-elle dû se faire faire des points de suture. Mais, après avoir vu Robert Kincaid, et lui avoir rendu Becca, elle

n'avait eu pour seule envie que de quitter au plus vite l'hôpital.

Elle retourna dans le salon, en quête de la pommade qu'elle était passée chercher à la pharmacie.

— ... une équipe d'enquêteurs a passé au peigne fin la chambre de motel récemment occupée par Himmel, disait Rollins. Pendant ce temps, une autre équipe était sur le campus aujourd'hui, sur le lieu où, paraît-il, son véhicule a été abandonné.

Sophie trouva le tube de pommade et repartit en direction de la salle de bains.

— De couleur verte, sa Coccinelle Volkswagen a été saisie par la police et remorquée en vue de tests approfondis.

Sophie se figea. Une *quoi* de couleur verte ?

Elle se rua dans le salon, mais l'émission s'achevait. Aucune séquence vidéo de la voiture, ni du campus, juste un présentateur bronzé devant une caméra. Elle s'empara de la télécommande, augmenta le volume.

— Allez, Tom, murmura-t-elle. Allez, allez. Redis-le.

Mais Tom avait fini son reportage, et seul son sourire Ultra Bright rayonna dans son séjour tandis qu'il rendait l'antenne pour la nuit.

1. Abréviation de *US Military Police Corps*. Il s'agit des policiers militaires américains. (N.d.T.)

Jonah vida une autre bière dans l'espoir de noyer la journée.

— C'est ton record, trois ?

— Ouaip.

— Une fois, j'en ai fait quatre.

Jonah regarda son coéquipier.

— Merde alors ! Coups de feu tirés d'une voiture ?

— Non, triple meurtre à Bexar County, quand j'étais encore qu'un bleu, répondit Ric. Un trafic de drogue qui avait mal tourné. Quand nous avons coincé le suspect, il a aussi tiré sur l'un de nos agents, et donc ça s'est terminé par quatre.

— Tu as dû assister à l'autopsie du flic ? s'exclama Jonah en secouant la tête.

— Je le connaissais pas, alors ils m'ont désigné. Ça paraissait pas correct qu'un de ses copains s'y colle.

D'un signe, Jonah demanda une autre bière au serveur, et Ric en commanda une aussi.

— Celle-là est pour moi !

Une puissante main tapa dans le dos de Jonah.

— Je connaissais Walt Graham. C'était un type bien.

Jonah reconnut en l'homme un des pompiers de San Marcos. *El Patio* était le repaire des intervenants d'urgence de tous bords, probablement parce qu'il se situait entre le commissariat et la caserne.

— Merci, lui dit Jonah, imité par Ric.

Autre tape.

— C'est de bon cœur. Vous avez fait plus que votre part, les gars !

L'homme déposa de l'argent sur le comptoir, puis s'éloigna. Jonah le regarda, mal à l'aise. Il n'aimait pas trop ces conneries de remerciements. Les gens étaient bien intentionnés, mais il ne paraissait pas légitime d'être applaudi pour n'avoir fait que son travail.

Il jeta un coup d'œil à l'écran de télévision, derrière le bar, où la une du journal présentait une rediffusion de la conférence de presse de Noonan survenue un peu plus tôt.

Ric regarda le patron, puis marmonna quelque chose en espagnol. Jonah n'en comprit pas les termes exacts, mais il en capta l'essentiel. Son coéquipier

était furax. Aussitôt que ces empreintes avaient été identifiées, Noonan était monté sur cette estrade pour emballer l'affaire d'un gros nœud rouge, alors même que l'enquête était loin d'être bouclée.

Autre gorgée de bière. Il songea qu'une montagne de paperasse l'attendait sur son bureau, qu'il lui faudrait se lever tôt demain matin, et qu'il n'allait pas beaucoup dormir avec ces visions d'autopsie qui lui tournoieraient dans la tête. Il entendait encore le bruit de la scie thoracique.

— Alors, c'est quoi le plan entre Sophie et toi ?

Il tourna son regard las vers Ric.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Elle n'a pas l'air d'être ton type.

— Depuis quand les filles aux jambes interminables et à forte poitrine ne sont pas mon type ?

Ric avala un peu de sa bière, puis la reposa sur le zinc.

— Fais gaffe où tu mets les pieds, là. Cette fille a des problèmes.

Jonah le fixa. Même le cerveau complètement cuit, il s'avisa qu'il était en train de recevoir des conseils relationnels de la part de Ric Santos, entre tous !

— T'es sérieux, mec ?

— Complètement.

— Des problèmes. Tu veux dire, du genre à faire bouillir un lapin vivant dans une marmite comme dans *Liaison fatale* ? Des problèmes avec les hommes en général ? Quel style, exactement ?

— Tu devrais le savoir, répliqua Ric, sans lésiner sur la nuance de désapprobation de son ton.

— Qu'est-ce que ça veut dire, bon sang ?

— Exactement ce que je viens de dire : fais gaffe avec elle.

Jonah serra les dents. Il se remémora que Ric lui aussi venait d'endurer à peu près les mêmes quarante-huit heures pourries que lui. C'est pour cette seule raison qu'il ne lui rétorqua pas de se mêler de ses foutus oignons.

Il fit mine de regarder la télé, sa rancœur en ébullition. Ric pensait qu'il profitait d'une fille qui avait été traumatisée. Par deux fois. L'implication le mettait en rogne – primo, parce qu'elle sous-entendait que Sophie était suffisamment esquinée pour qu'on pût profiter d'elle et, secundo, parce qu'elle présumait que lui, Jonah, en était capable.

D'un autre côté, peut-être l'était-il.

Il s'était bel et bien rendu chez elle hier soir avec l'espoir d'une petite gâterie sexuelle post-expérience de mort imminente. Cela, il pouvait l'admettre. Mais il s'était ressaisi et, bon sang, il avait fait marche arrière. Et d'ailleurs, c'était *elle* qui l'avait allumé !

Ce qui prouvait qu'elle était traumatisée, comme l'assurait Ric.

Merde. Ric avait raison. Sophie était vulnérable, et il profitait de sa confiance. Il devait la laisser tranquille.

Jonah se passa une main sur le visage. Nom d'un chien, il était trop

lessivé ne serait-ce que pour y penser, là, à cet instant. Il lui fallait vraiment rentrer.

— Vous voilà ! Bon Dieu, je vous ai cherché partout !

Il pivota et, pendant un instant, crut qu'il avait une hallucination. Mais quand il cligna les yeux, Sophie était toujours là, empourprée et les yeux fous, les deux poings sur les hanches. Elle portait un débardeur un peu trop court sur un short en jean. De son épaule pendait un sac à main qui, Jonah le savait d'expérience, dissimulait un revolver Ladysmith.

Et elle semblait la femme la moins vulnérable sur laquelle il avait jamais posé les yeux.

— Où étiez-vous ? accusa-t-elle. J'ai écumé toute la ville ! Ne répondez-vous donc jamais au téléphone ?

Ric lui jeta un coup d'œil en biais.

— Et toi, poursuivit-elle en pointant l'index vers lui. Mia n'a aucune idée d'où tu es ! Personne ne le sait !

Ric décocha à Jonah un long regard qui signifiait clairement : « je n'ai rien à ajouter », tout en descendant de son tabouret. Il sortit une liasse de billets de sa poche, en laissa un de vingt dollars sur le comptoir.

— Je crois que je vais y aller.

Il salua Sophie d'un signe de tête, puis la contourna prudemment, comme si elle était sur le point de lui en coller une. Cela paraissait fou, mais... elle paraissait plutôt folle, en cet instant.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? lui demanda Jonah quand Ric fut parti.

— J'ai une information cruciale pour vous ! Je vous ai appelé deux fois !

Il n'avait pas reconnu le numéro, sans quoi il aurait décroché et ce bien qu'elle l'ait rejeté à peine quelques heures plus tôt. En dépit de sa rebuffade – ou peut-être à cause d'elle – il les avait eues à l'esprit, sa bouche de miel et elle, toute la soirée.

— Qu'est-ce que vous regardez ? Avez-vous entendu ce que je viens de dire ?

Il repoussa sa bière.

— Quel genre d'information ?

— C'est à propos de l'affaire. La fusillade. James *Himmel*.

Cela capta son attention, de même que celle de quatre autres policiers accoudés au bar.

Du coup, Jonah l'étudia plus attentivement. Elle n'avait pas vraiment l'air d'être sortie avec un homme, ce soir. Elle n'était pas maquillée, et ses cheveux étaient ébouriffés au sommet de son crâne. Et puis il y avait ce débardeur, qui était tant de fois passé au lavage qu'on voyait quasiment au travers. Rien à voir avec son look habituel, loin de là même.

— Sortons d'ici.

Jonah se leva, bloquant la vue que ses collègues avaient d'elle. Ils la fixaient sans vergogne, ce dont il ne pouvait les blâmer.

Une blonde en colère entre dans un bar...

Cela ressemblait au début d'une mauvaise blague, et Jonah avait le sentiment qu'il en ferait les frais. Jetant de l'argent sur le comptoir, il agrippa le bras de Sophie pour l'entraîner en direction de la sortie.

Quand ils furent dehors, il se tourna pour lui faire face. Elle se dégagea de sa poigne.

— Je peux parler, maintenant ?

— Je vous en prie.

— Il a été dit aux infos que James Himmel conduisait une Coccinelle verte. Vous l'avez fait remorquer hors du campus comme pièce à conviction.

— D'accord.

— J'ai vu cette voiture dans la rue ce jour-là, quelques minutes avant la fusillade.

— D'accord.

— Il m'a fait une queue de poisson ! Pour me piquer ma place !

Jonah croisa les bras et la dévisagea.

— Je ne vous suis pas.

— Vous ne comprenez donc pas ?

Elle lui secoua le bras.

— James Himmel n'était pas dans la voiture. C'était quelqu'un d'autre. Il avait un complice !

Sophie filait à travers la ville, accélérant à chaque feu orange entre *El Patio* et le campus. Elle darda un regard en direction de Jonah qui, assis sur son siège passager, se frictionnait l'arête du nez.

— Combien de verres avez-vous bus, ce soir ?

Il ricana.

— Pas encore assez !

— Eh bien, j'ai besoin que vous vous remettiez dans le bain. Tenez.

Se saisissant de son mug de café isotherme du matin, elle le lui passa.

Jonah en sirota une gorgée, puis fronça les sourcils.

— Il date de quand ?

— Seulement quelques heures. J'ai besoin que vous soyez alerte pour que je puisse vous montrer.

Elle bifurqua dans le parking réservé au corps enseignant, près du bureau des inscriptions, puis s'arrêta dans un crissement de pneus.

Jonah replaça le mug dans le porte-gobelet.

— Allons-y.

Il descendit, et Sophie l'imita, claquant sa portière avec un peu trop de force. Elle était énervée. Très énervée. Là-bas, au bar, elle lui avait exposé toute sa théorie, et il s'était borné à la fixer bêtement.

— Venez. Je vais vous montrer.

Elle le conduisit en traversant le parking jusqu'à une rue habituellement bondée de part et d'autre de véhicules. L'université était curieusement calme, même pour une session d'été. Les cours avaient été annulés jusqu'à nouvel

ordre, et beaucoup d'étudiants avaient tout simplement plié bagage pour rentrer chez eux.

À l'intersection entre University et Meadowlark, elle s'arrêta pour regarder autour d'elle. Le trottoir était jalonné de parcmètres gris.

— Tenez. (Elle s'arrêta devant un emplacement.) C'était là, ma place. Il me l'a soufflée sous mes yeux !

Jonah s'immobilisa à côté d'elle avec un soupir. Il contempla l'emplacement, complètement perplexe.

— Pourquoi n'êtes-vous pas déjà au téléphone, à prévenir le chef de la police ? s'impatiente-t-elle en tapant du pied. Il y a un complice en cavale, dans cette histoire !

Jonah se passa les deux mains sur le visage.

— Sophie. Cela ne prouve rien. Vous avez vu une voiture se garer ici. Et alors ?

— Je vous l'ai dit : le timing ne colle pas ! Quand je suis passée ici, il était environ midi trente. La fusillade a débuté à midi quarante. Comment quelqu'un peut-il garer une voiture ici, traverser tout le campus, et monter au sommet de la bibliothèque en si peu de temps ?

— Le premier coup de feu a été tiré à midi quarante et une. Un agent de sécurité l'a entendu et l'a tout de suite signalé.

Il avait l'air plus alerte, désormais, comme s'il s'était enfin extirpé de la légère ivresse de la bière. Mais il ne paraissait toujours pas comprendre.

— Le timing ne colle toujours pas, répéta-t-elle.

— En supposant que vous ne vous trompiez pas dans vos estimations.

Elle recula d'un pas.

— Comment ça, « en supposant » ? Je vous dis, là, maintenant, exactement ce qui s'est passé. Ce n'est pas parce que je ne porte pas d'insigne que je ne suis pas capable de remarquer quelque chose quand ça se produit pile sous mes yeux !

— Et vous regardiez votre montre à chaque minute ?

— Non.

— Donc, n'est-il pas possible que vous vous trompiez de quelques minutes ?

Elle croisa les bras.

— Pourquoi bloquez-vous là-dessus ? Pourquoi ne pouvez-vous simplement me croire quand je vous dis qu'il y a une faille dans cette affaire ?

— Je vous croirais, s'il y en avait réellement une. Notre gars a déjà relevé toutes les empreintes du véhicule.

— Et ?

— Et des empreintes, il y en avait partout. Elles appartiennent à James Himmel.

— Insinuez-vous que je ne sais pas ce que j'ai vu ?

Elle n'en revenait pas.

— Cette Coccinelle verte m'a coupé la route. J'ai apostrophé l'homme

qui se trouvait dedans. Je m'en souviens parfaitement.

— C'est James Himmel qui vous a coupé la route.

— Ce n'était pas lui. Il n'en aurait pas eu le temps. C'était quelqu'un d'autre, quelqu'un qui a dû le déposer à la bibliothèque avant d'abandonner sa voiture sur le campus.

— OK, éclairez-moi, déclara Jonah avec un geste en direction de l'emplacement. La Coccinelle vous pique votre place. Et ensuite ?

Inspirant profondément, Sophie fit un effort pour se calmer.

— Ensuite, j'ai fait le tour.

— Combien de fois ?

— Une seule. Aucune place. Alors je me suis garée dans un parking souterrain, à côté du terrain de basket. Après quoi j'ai remonté tout le trottoir en direction du bureau des inscriptions. Et ensuite, la fusillade a commencé.

— Et vous avez fait tout ça en dix minutes ? Vous êtes sûre ?

— Pourquoi est-ce impossible à croire ?

— Il paraît peu probable que vous ayez couvert une telle distance si vite.

— C'était ma pause-déjeuner. J'étais pressée.

— Il paraît également peu probable que notre tireur suicidaire – qui venait juste de divorcer, était atteint d'un cancer, et quasiment fauché, à propos – se soit offert un voiturier qui lui gare sa voiture pendant qu'il grimpait au sommet de cette bibliothèque pour décharger sa rage sur tout le monde.

Jonah regarda vers la butte, puis hocha la tête.

— J'y étais aussi, Sophie. Il n'y avait qu'*un seul* tireur sur ce toit, et il a assassiné trois personnes et en a blessé vingt-cinq autres. Toutes les balles provenaient d'*un seul* fusil, excepté celle qu'il s'est lui-même tirée dans le crâne. Les empreintes retrouvées sur le fusil sont celles d'*une seule* personne : James Himmel. Celles retrouvées sur les douilles collectées sur le toit sont celles d'*une seule* personne : James Himmel. Celles retrouvées sur le pistolet dont il s'est servi pour se tuer sont celles d'*une seule* personne : James Himmel. Il a fait ça seul, Sophie. Pourquoi aurait-il eu besoin d'un complice ?

Les bras de Sophie retombèrent le long de ses flancs. Sa poitrine se comprima. Non, pas possible, elle n'était pas en train d'entendre ça !

— Vous ne me croyez pas.

Jonah soupira.

— Sophie...

Il regarda au loin, vers la bibliothèque.

— Ça ne colle pas. Nous sommes en présence d'un individu très en colère et très perturbé. Un seul fusil. Une seule source de tirs mortels. Quel qu'ait été l'objectif tordu qu'il avait quand il est monté en haut de ce bâtiment, il l'a atteint seul. Que viendrait faire un complice là-dedans ?

Sophie suivit le regard de Jonah en direction de la bibliothèque. Ses lumières étaient allumées, et l'édifice brillait comme un phare en haut de la butte. Elle songea au carnage qui y avait eu lieu à peine quelques heures plus

tôt, et frissonna.

— Vous devriez rentrer et dormir un peu, lui recommanda-t-il. Vous êtes épuisée.

Et cinglée.

Il ne le dit pas, mais ce n'était pas nécessaire. C'était dans sa voix, son langage corporel, la pitié qu'elle décelait dans ses yeux.

Elle ravala une boule de frustration. Il pouvait le mettre sur le compte des nerfs, de la fatigue, ou de tout ce qui lui chantait, mais elle savait qu'elle avait raison.

Seulement, elle allait devoir le prouver.

8

— Vous voulez me faire croire que cette femme a ratissé le campus en quête d'une place, qu'elle s'est garée dans un parking souterrain d'Elm Street, puis est remontée sur cinq cents mètres pour se rendre au bureau des inscriptions, le tout en l'espace de onze minutes ?

En talons hauts, eût pu ajouter Jonah. Il n'en fit rien.

Le regard incrédule du lieutenant se reflétait dans ceux des autres personnes rassemblées autour de la table, dont celui du chef Noonan, qui était venu assister à cette réunion tout spécialement pour entendre la nouvelle théorie de Jonah sur l'affaire.

Théorie qui paraissait fichtrement plus bancale qu'elle ne lui avait déjà paru à deux heures du matin !

— Le timing est serré, mais faisable, affirma Jonah. Je l'ai vérifié moi-même, deux fois.

Il ne mentionna pas qu'il avait procédé à la reconstitution au milieu de la nuit, stimulé par près d'un demi-litre de café de station-service.

— J'ai aussi chronométré le trajet à pied de l'emplacement où nous avons récupéré la Coccinelle jusqu'à la bibliothèque. Les six volées de marches incluses, il prend au minimum treize minutes. Et j'ai une longue foulée. Ce qui signifie que si c'est cette voiture qu'elle a vue se garer, ce n'était pas Himmel qui se trouvait au volant.

Reynolds lança un regard consterné à Noonan, qui demeurerait silencieux sur sa chaise.

— Qu'est-ce que nous avons d'autre sur la voiture ? demanda Ric, ce qui ôta un peu de pression à Jonah. Minh ? Vous avez fini d'examiner les empreintes ?

Leur expert en empreintes digitales semblait encore plus mal en point que Jonah, ce matin. Ses yeux étaient injectés de sang, et il lampait le café comme de l'eau. Après être resté debout la moitié de la nuit à expertiser les empreintes en provenance de la chambre de motel de Himmel, il avait retrouvé Jonah au commissariat à sept heures pour s'attaquer à la Coccinelle.

— J'ai passé cette voiture au peigne fin du coffre au capot. Toutes les empreintes relevées sont celles de Himmel.

Il jeta à Jonah un regard exaspéré.

— S'il y a eu un type mystère au volant de cette voiture, il a dû porter

des gants. Du coup, difficile de passer inaperçu par une telle chaleur !

Regards impatients autour de la table. Personne ne souhaitait entendre parler de ce qui, comme l'avait très justement fait remarquer Sophie, pouvait être une faille dans l'affaire. Les projecteurs des médias étaient toujours braqués sur eux, et désormais, ils avaient comme pression supplémentaire tout un tas d'avocats représentant les étudiants blessés plus, depuis ce matin, la famille du professeur décédé. L'université et la police étaient poursuivies de tous côtés pour n'avoir pu empêcher les événements de mercredi, et n'avoir pas réagi à temps, quoi que cela veuille dire. La pression était intense, et personne ne tenait à ce qu'un contretemps survienne, du genre complice non identifié. Le département avait une occasion en or ici, et tous en étaient conscients. Quand James Himmel avait introduit le canon de ce pistolet dans sa bouche et pressé la détente, il leur avait fourni l'échappatoire idéale. Et Noonan et Reynolds étaient tentés de la saisir, Jonah le lisait dans leurs yeux. Nom d'un chien, lui aussi ! Mais il ne le pourrait pas, pas tant qu'il ne connaîtrait pas toute la vérité. Des gens étaient morts, et il ne pouvait laisser passer ça sans obtenir toutes les réponses.

— Quel serait son mobile ?

La question venait de Sean, qui du moins paraissait envisager l'éventualité.

— Celui du conducteur ? demanda Jonah.

— Ouai. Tu parles d'un travail d'équipe, maintenant, non ? Es-tu en train de dire qu'il n'était qu'un petit crétin qui ne savait rien et qui se serait fait payer pour déposer Himmel à la bibliothèque, puis abandonner sa voiture ? Ou parles-tu de complot en vue de commettre un meurtre ?

— Je ne sais pas.

Reynolds eut l'air agacé.

— Un complot ? Allons, nous ne parlons pas d'une bande d'ados, là. Himmel avait trente-sept ans. Il n'avait pas besoin d'un pote là-dessus !

Le silence s'abattit sur la table de conférences.

— En tout cas, ses mobiles tiennent la route tout seuls, poursuivait Reynolds. L'armée l'a remercié. Sa femme l'a plaqué. Il avait des problèmes d'argent *et* un centre de cancérologie ou autre lui avait quasiment délivré une sentence de mort, énuméra-t-il à l'aide de ses doigts. Ajoutez-y le fait que c'est un fana des armes, et il est le candidat idéal pour une fusillade au hasard.

S'appuyant contre le dossier de sa chaise, Jonah croisa les bras sur sa poitrine.

— Et si ce n'était pas au hasard ?

Reynolds fronça les sourcils.

— Que voulez-vous dire ? Il a tiré sur vingt-huit personnes !

— Oui, mais une fusillade meurtrière implique un accès de violence aléatoire, souligna Jonah. Ce que je dis c'est : et si ce n'était pas aléatoire ?

Noonan posa ses coudes sur la table.

— Vous suggérez qu'il avait une cible précise ?

— Pourquoi pas ? Je veux dire : nous nous sommes empressés de conclure qu'il s'agissait d'une autre de ces fusillades insensées en milieu scolaire. Peut-être n'était-elle pas insensée du tout.

— Qui serait la cible ? s'enquit Reynolds.

— Je l'ignore, concéda Jonah. Il nous faudra enquêter davantage sur les victimes.

Et là, il était diplomate. En vérité, ils n'avaient pas enquêté du tout sur les victimes. Ils avaient été bien trop occupés à courir partout en quête d'une identification, de manière à ce que Noonan puisse annoncer qu'ils avaient résolu l'affaire. Et le tireur, désormais identifié en toute certitude comme étranger à leur communauté, se trouvait, en toute certitude également, en enfer, là où était sa place.

Cette enquête tout entière n'avait été qu'un jugement trop hâtif, et Jonah n'arrivait pas à croire qu'il avait fallu une réceptionniste pour le lui faire remarquer.

— Vous suggérez donc que nous fichions nous-mêmes notre théorie en l'air et provoquions un tollé général dans cette ville sur la foi d'un unique témoin ? (Reynolds se pencha en avant, les sourcils froncés.) Qui diable est cette fille, d'ailleurs ?

— Elle s'appelle Sophie Barrett.

— Qui ?

Cette fois, la question venait de Noonan.

— Sophie Barrett.

Noonan se tourna vers Reynolds.

— Pourquoi est-ce que ce nom me dit quelque chose ?

— Elle travaille au Delphi Center, précisa Jonah. Elle...

— C'est la fille de janvier, l'interrompit Reynolds. Celle qui a été kidnappée.

— Qui ça ?

Noonan paraissait toujours perplexe.

— Celle qui a été kidnappée dans un bar à Austin, clarifia Ric. Son ravisseur était l'auteur de plusieurs meurtres à l'arme blanche.

— La chanteuse ! s'exclama Noonan en tapant sur la table. Je m'en souviens maintenant. Elle était partout aux infos.

Reynolds se tourna vers Jonah.

— Ce ne serait pas un autre de ses petits coups de pub, par hasard ?

La colère enfla dans la poitrine de Jonah.

— Un coup de pub ? Elle a été frappée à la tempe avec une lampe de poche et jetée dans le coffre d'une voiture !

— Peut-être qu'elle a fait ça pour attirer l'attention des médias, et passer de nouveau à la télé, insista Reynolds avec un regard tout autour de la table. Vous avez dit qu'elle était chanteuse, non ? Peut-être cherche-t-elle à être découverte par un producteur.

Un des poings de Jonah se crispa.

— Je dirais que c'est peu probable, intervint Ric, décochant à Jonah un regard qui signifiait : « calme-toi ». Mais si sa crédibilité vous inquiète, je peux toujours procéder à un contre-interrogatoire.

Jonah se mordit la lèvre, tout à fait conscient que le grand patron assistait à cette réunion et pouvait le suspendre en deux temps trois mouvements pour insubordination. Il était également on ne peut plus conscient qu'il n'avait jamais éprouvé une si puissante envie de décocher un bon direct à quelqu'un.

Il fusilla Reynolds du regard. L'homme n'avait aucun don de leader. À l'armée, il y avait eu des colonels qu'il aurait suivis jusque devant la bouche d'un canon. Il ne suivrait pas Reynolds autour du pâté de maisons.

— Demandez à Doyle d'aller lui parler, ordonna Noonan. Elle y verra probablement plus clair. Où est-elle, d'ailleurs ?

— Sur le campus, répondit Reynolds, à montrer le portrait-robot et essayer de découvrir comment Himmel s'est procuré ces codes de porte.

— Faites-lui interroger cette fille. Et, Minh, repassez cette voiture au crible et assurez-vous qu'aucune empreinte ne correspond à celles relevées dans la chambre du motel. Des infos, du côté du portable du type ?

— Il n'en avait pas, indiqua Sean. Ou du moins, il n'avait pas d'abonnement. Il en avait peut-être un jetable, mais si c'est le cas, nous ne l'avons pas encore trouvé.

— Continuez à chercher. S'il avait un complice, ils ont probablement échangé des coups de fil.

— Ce sera fait, monsieur.

— Je vais rapatrier Doyle, annonça Reynolds, manifestement contrarié de la tournure prise par l'enquête. Plus tôt nous vérifierons le témoignage de cette fille, plus tôt nous pourrions en finir avec cette histoire.

— Au boulot, les gars.

Noonan se leva, puis pointa l'index en direction de Jonah.

— En attendant, rien ne doit sortir de cette pièce, ajouta-t-il en lançant à la ronde un regard sévère. Que j'entende un mot aux infos à propos d'un mystérieux complice, et quelqu'un perdra son insigne !

Le Delphi Center était plus grand que ce à quoi Allison s'était attendue, et elle s'était attendue à grand.

À bord de sa Buick de service, elle s'engagea sur la route tortueuse tout en contemplant avec stupeur la structure en forme de Parthénon qui trônait au sommet de la colline. C'était quelque chose qu'elle penserait trouver sur le Mall, l'esplanade centrale de Washington, et non pas niché dans les collines en plein centre du Texas !

Elle se gara sur un emplacement visiteur, et s'appliqua à ne pas avoir l'air d'un gosse ébahi alors qu'elle grimpait les marches du perron, puis passait au travers d'une paire de colonnes grecques. Corinthiennes ? Ioniques ? Elle avait la mémoire des détails, mais là, ce qu'elle avait retenu de

son lointain cours d'introduction à l'art occidental lui échappait.

Ouvrant la porte d'entrée à vitre teintée, elle s'accorda un instant pour profiter de l'air agréablement climatisé. Sa vision s'ajusta, et elle s'aperçut qu'elle était jaugée par un agent de sécurité basané, et une réceptionniste souriante. Allison reconnut la femme du quadrilatère, celle qui avait été piégée derrière une statue le jour de la fusillade.

— Vous devez être l'inspecteur Doyle. Je suis Sophie.

Les présentations furent interrompues par des coups de marteau au fond du couloir. Allison ôta ses lunettes de soleil et s'avança vers le comptoir.

— Désolée d'être en retard, s'excusa-t-elle. J'ai sous-estimé le temps de trajet jusqu'ici. Cette route serpente beaucoup.

Elle rangea ses lunettes dans la poche du blazer en léger coton qu'elle portait pour dissimuler son holster.

— Pas de problème. J'ai juste besoin d'une pièce d'identité, s'il vous plaît.

Allison sortit sa carte et son badge tandis qu'un coursier arrivé derrière elle tendait un bloc-notes électronique par-dessus le comptoir. Sophie signa le bon de livraison, puis entra le numéro de matricule d'Allison dans l'ordinateur. Elle lui remit ensuite un badge visiteur.

— C'est à épinglez au revers de votre veste, précisa-t-elle tout en se levant pour s'emparer, à l'extrémité du comptoir, d'une pile d'enveloppes d'expédition cartonnées. Juste ça, aujourd'hui, Leo.

Elle les donna au coursier avec un sourire qui aurait aisément pu vendre du dentifrice.

— Bon week-end.

— À vous aussi, Sophie.

Elle se tourna ensuite vers Allison.

— Delphi Center. En quoi puis-je vous aider ?

Il fallut quelques secondes à Allison pour comprendre qu'elle parlait dans un dispositif fixé à son oreille.

— Un instant, s'il vous plaît, je vais voir s'il est là.

Elle pressa une touche, sur le téléphone, puis s'adressa de nouveau à Allison :

— Prête ? Je nous ai réservé une salle de conférences.

Et ensuite à l'appelant :

— Désolée, le Dr Snyder est en réunion. Souhaitez-vous laisser un message ? (Pause.) Je vous transfère sur sa messagerie vocale. Delphi Center, en quoi puis-je vous aider ?

Allison la regarda filtrer plusieurs autres appels. Elle avait une de ces voix de velours qui, au téléphone, véhiculent une impression de calme même au sein d'un tourbillon d'activités.

Une femme à l'expression austère apparut à côté du comptoir et toisa Allison de la tête aux pieds. Sophie lui tendit le casque.

— Clovis est en arrêt maladie aujourd'hui, et Lemberger et Snyder ne

sont pas rentrés de déjeuner, dit-elle en consultant sa montre. Un inspecteur de Harris County ne cesse de casser les pieds à Mia depuis ce matin à propos d'une expertise, mais elle a pris du retard. S'il rappelle, dis-lui qu'elle est en réunion et transfère-le sur sa messagerie. Je reviens pour treize heures.

La femme marmonna quelque chose qui pouvait être, ou ne pas être, amical. Sophie invita d'un signe de tête Allison à lui emboîter le pas dans un long couloir, loin du bruit des travaux.

— Travaux de rénovation ? s'enquit Allison.

— Extension de la salle de stockage des pièces à conviction. Vous n'avez pas idée de tout ce qui arrive ici.

En fait, si. Doté des meilleurs experts en science médico-légale du pays, le Delphi Center bénéficiait d'une réputation égale à celle de Quantico. N'eussent été ses tarifs, plutôt élevés, toutes les agences de maintien de l'ordre du pays y enverraient leurs pièces à conviction.

Sophie ouvrit une porte. Allison la suivit à l'intérieur d'une pièce dont l'aspect très ordinaire la déçut.

— Je vous offrirai bien du café, mais franchement, nous n'avons pas le temps. Diane ne peut me remplacer que jusqu'à treize heures.

Allison consulta sa montre. Quinze minutes.

— J'irai droit au but, mademoiselle Barrett.

— C'est Sophie.

Lui souriant, elle l'invita d'un geste à s'installer sur la chaise qui se trouvait en bout de table, ce qui plaçait Allison en position dominante. L'inspectrice trouva l'initiative étrange, mais peut-être relevait-elle d'une stratégie.

Elle s'assit, puis ouvrit son calepin.

— Je ne suis là que pour éclaircir quelques points concernant l'information que vous avez transmise à l'inspecteur Macon.

Un sourcil parfaitement dessiné se haussa sur le visage de Sophie.

— Je vous aiderai de mon mieux.

— D'accord. J'ai cru comprendre que vous étiez présente sur le campus, mercredi. Qu'y faisiez-vous ?

Elle croisa les jambes.

— J'allais m'inscrire à des cours.

— Donc, vous êtes étudiante ?

— Seulement quelques heures par semaine. J'essaie d'étoffer mon CV avant septembre.

— Qu'est-ce qu'il se passe en septembre ?

— La directrice adjointe des relations publiques part en congé maternité, expliqua Sophie. Ils vont devoir la remplacer, et j'aimerais me porter candidate. Or pour l'instant, mon expérience professionnelle ne me le permet pas vraiment.

— Quelle est votre expérience professionnelle ?

Allison posa son crayon. Elle n'avait pas vraiment besoin de cette

information, mais cela ne ferait pas de mal d'avoir une idée plus précise du sujet de son interrogatoire. Pour peu qu'il soit crédible, ce témoin jetterait un sacré pavé dans la mare, dans cette affaire.

— Eh bien, voyons voir.

Se penchant, Sophie pianota sur la table de ses doigts manucurés. Elle avait de jolies mains. Évidemment, vu qu'elle avait aussi un corps à se damner, ses mains n'étaient probablement pas ce que la plupart des inspecteurs remarquaient chez elle.

— Il y a d'abord eu ce petit boulot de six mois au centre commercial. J'ai été surclassée de vendeuse d'extensions de cheveux à vendeuse de téléphones portables. Puis j'ai décidé que je ferais aussi bien de travailler pour des pourboires, alors j'ai été serveuse dans un night-club de Dallas jusqu'à ce qu'on m'offre ma chance et que je commence à chanter. Seulement, ça n'a plus été une chance quand le patron m'a dit qu'il me fallait m'agenouiller devant lui pour récupérer ma paie.

Allison la dévisagea, stupéfaite.

— Ne vous inquiétez pas, il s'est fait coincer après ça.

— Pour harcèlement sexuel ?

C'était une accusation difficile à prouver.

— Arriéré de pensions alimentaires. Après quoi j'ai été engagée par la personne qui l'avait coincé. C'était une détective privée spécialisée dans la criminalité informatique et les pères mauvais payeurs. Ça a été mon premier travail de bureau. Ensuite, j'ai suivi Alex ici...

— Excusez-moi. Alex est... ?

— La détective privée. Alexandra Lovell. C'est un génie de l'informatique, aussi le Delphi l'a-t-il recrutée pour le labo de lutte contre la cybercriminalité. Et elle a été assez sympa pour me dégoter mon premier poste ici à la comptabilité comme employée chargée du classement. Extrêmement chiant, si vous voulez savoir la vérité. Mais la paie était bonne, alors je ne me plaignais pas. De plus, je n'avais pas à dépenser beaucoup d'argent pour mes tenues, à l'époque. Le code vestimentaire devient plus strict au fur et à mesure qu'on s'approche de la porte d'entrée, comme vous pouvez le constater. (Elle désigna d'un geste sa robe de lin noir et ses sandales à brides en cuir verni.) Et ensuite, la réceptionniste est partie. Je suis bien meilleure avec le public que les classeurs, alors j'ai passé l'entretien pour obtenir ce job-ci, que j'occupe depuis l'année dernière. Ça suffira comme antécédents ?

Allison baissa les yeux sur sa page vierge. Elle n'avait pas eu le temps d'écrire, aussi lui faudrait-il s'en souvenir. Elle jeta un coup d'œil à l'horloge sur le mur, et s'avisa que Sophie Barrett venait, mine de rien, de grignoter la moitié de leur temps d'interrogatoire. Était-ce intentionnel ? Elle n'en était pas sûre, mais elle s'en voulut de l'avoir laissée faire.

— OK, donc, vous étiez sur le campus mercredi. À quelle heure êtes-vous arrivée ?

— Environ midi vingt-cinq. (Elle sourit.) J'ai repéré l'emplacement vacant à midi trente.

— Vous êtes sûre de ça ?

— Absolument.

Elles détaillèrent les minutes suivantes, décisives, pas à pas, du moment où le conducteur de la Volkswagen verte avait prétendument volé la place de parking de Sophie, jusqu'au tout premier coup de feu. Allison prit consciencieusement note, non seulement des faits alors qu'ils lui étaient relatés, mais également des tics de Sophie.

— Et avez-vous bien vu le conducteur ?

— Pas vraiment, admit-elle. Je n'ai fait que l'apercevoir.

— OK. Et la voiture ? Un autre détail que vous n'auriez pas mentionné ?

Le regard de Sophie se porta vers le haut, côté droit, ce qui, à en croire les experts en langage corporel, signifiait que le sujet était en train de se remémorer un fait, et non d'échafauder un mensonge – à supposer que Sophie soit droitière, ce qu'Allison avait déduit en la voyant signer ce bon de livraison un peu plus tôt. Et aussi, évidemment, que ce qui avait été écrit par les psys dans ces bouquins n'était pas que des conneries. Ce sur quoi Allison nourrissait quelques doutes.

— Comme je l'ai déjà dit, c'était une Volkswagen vert foncé. Une Coccinelle ancien modèle.

— Des parties endommagées côté carrosserie ?

— Non.

— Vous êtes sûre ? insista Allison.

— Oui.

— Vous n'avez pas remarqué un pare-chocs abîmé ? (Allison feuilleta son calepin pour revenir à une page précédente.) Côté gauche, quand on est face au véhicule ?

— Non.

— Et vous en êtes certaine ?

— Oui, confirma Sophie après une courte pause.

Allison consigna d'autres notes.

— Et, une fois encore, vous avez noté l'heure à laquelle ça s'est produit, et c'était...

— Midi trente. J'en suis sûre. J'ai même gardé mon ticket de parking pour vous le montrer, comme confirmation de l'heure à laquelle je m'y suis garée. Souhaitez-vous le voir ?

— Volontiers.

— Il est dans mon sac, précisa-t-elle avant de consulter sa montre. Désolée, mais à propos d'heure, nous débordons, ce qui signifie que mon poste est vacant. Avez-vous autre chose à me demander ?

Allison repoussa sa chaise et se leva.

— Ça devrait suffire.

Sophie la conduisit hors de la pièce, puis jusqu'au hall, où le comptoir

était effectivement vide, comme elle l'avait prédit. Sortant son sac d'un tiroir, elle lui tendit un ticket de parking jaune avec la date et l'heure imprimées dessus. Il y était inscrit : 12 :36.

— Vous savez, il est de notoriété publique que les témoignages oculaires sont peu fiables, commenta-t-elle.

Allison la fixa avec circonspection tout en lui rendant le badge visiteur, sans répondre.

— Je suppose que c'est ce pour quoi vous êtes venue ?

— Vous supposez bien.

Quelque chose étincela dans les yeux de la réceptionniste.

— Pour ça, et parce que je pourrais simplement être une hystérique qui ne sait pas ce qu'elle a vu ?

— Écoutez, mademoiselle Barrett...

— Si vous voulez vraiment en avoir le cœur net, pourquoi n'amenez-vous pas cette Coccinelle ici, au labo ? Nous expertisons déjà toutes vos autres pièces à conviction, et nous disposons des meilleurs experts au monde. Ils peuvent établir un profil à partir d'un unique follicule pileux. C'est vraiment stupéfiant. Si quelqu'un se trouvait dans cette voiture en plus de James Himmel, nos traceurs le découvriront.

Allison ne put s'empêcher de sourire.

— Vous m'avez tout l'air de déjà vous entraîner pour ce job de relations publiques !

— Je crois en notre mission.

— Mission ? répéta Allison.

À l'entendre, c'était une sorte de quête religieuse.

— L'objectif principal du labo est d'expertiser les pièces à conviction accumulées au fil des années de manière à ce que l'ADN puisse servir à résoudre des affaires, et pas seulement à étayer celles qui ont déjà été résolues. (Elle marqua une pause, puis conclut :) C'est un travail crucial. Il sauve des vies.

— Je n'en doute pas.

Alors que les coups de marteau reprenaient au fond du couloir, Allison dévisagea attentivement Sophie. L'hôtesse plaisante n'était plus, remplacée par une femme cassante avec, dans les yeux, un éclat d'acier. Loin d'être la blonde écervelée à laquelle s'attendait Allison, Sophie Barrett était intelligente. Et elle savait exactement quel degré de crédibilité les forces de l'ordre accordaient à son témoignage.

Le vacarme cessa, et la sonnerie du téléphone se fit entendre derrière le comptoir.

— Autre chose ? s'enquit aimablement Sophie.

— Pas pour l'instant.

Se saisissant de son casque, elle la gratifia d'un autre de ses sourires parfaits.

— Merci d'être venue, inspecteur Doyle. Si je peux vous être utile en

quoi que ce soit d'autre, n'hésitez pas à me le faire savoir.

Le cœur lourd, Gretchen regardait ses filles jouer en silence sur le parquet du salon.

— J'apprécie ton offre, Marianne, vraiment. C'est juste que... je ne sais pas.

— Qu'est-ce que tu ne sais pas ? répliqua sa sœur à l'autre bout du fil. Comment pourrait-ce être pire que ce que tu affrontes maintenant ?

Sa sœur n'avait pas tort. Entre les journalistes qui campaient devant son immeuble, les regards torves des voisins et les appels incessants, elle était au bord de la crise de nerfs.

— Gretch ?

— Tu n'as pas de place pour nous, objecta-t-elle tout en progressant à travers un champ de mines de jouets pour aller jeter un coup d'œil par la fenêtre. Et si quelqu'un découvre qu'on est là-bas... crois-moi, tu n'as aucune envie que ces vautours sachent où tu habites.

Elle écarta les rideaux, et passa en revue les vautours en question. Certains avaient laissé tomber depuis qu'elle était rentrée, après le travail, en distribuant à la ronde des « aucun commentaire ». Mais il restait encore quelques traînants, et elle ne serait pas surprise que certains viennent tambouriner à la porte en quête d'une dernière interview avant le bulletin télévisé de vingt-deux heures.

— Gretch ? As-tu entendu ce que je viens de dire ?

— Pardon ? Quoi ?

— Viens, c'est tout. D'accord ? Tu dois te sortir de là. Ce n'est pas bon pour les filles.

Gretchen regarda Amy et Angela assises au milieu de l'océan de Lego – un cadeau d'anniversaire ridiculement tardif de la part du père qu'elles connaissaient à peine. Quand le paquet était arrivé la semaine précédente, Gretchen avait été contrariée. En colère, même. Mais désormais, elle le prenait pour ce qu'il était : une sorte d'ultime, pathétique effort de la part d'un homme désespéré.

Seigneur, Jim, comment as-tu pu nous faire ça ?

— Gretch ?

— Je... je ne peux tout simplement pas me permettre de perdre mon travail, Mar. Qu'est-ce que je pourrais bien faire, à Houston ?

— Nous verrons ça quand tu seras là.

— Marianne...

— Réfléchis-y, d'accord ? Promets-le-moi.

— J'y réfléchirai.

Gretchen raccrocha, puis se laissa tomber sur le tapis. Angela releva la tête de ses Lego.

— Tu aimes ma maison, maman ?

— Oui.

La maison d'Angela avait un toit rouge vif et des volets jaunes, et ne ressemblait en rien aux appartements à loyer modéré où elle avait passé ses six premières années.

Gretchen scruta le visage de sa fille, en quête de traces de chagrin. Angela n'avait pas encore pleuré. Amy non plus. Elle se demanda si elles le feraient. Elle n'était pas sûre de ce dont elles se souvenaient exactement à propos de l'homme qui entra et sortait de leur vie de manière si sporadique. Se souvenaient-elles de lui en uniforme, quand il était si beau ? Qu'il les avait emmenées au zoo quand elles avaient trois ans, ou qu'il jouait à l'avion avec elles dans le salon ?

Ou se souvenaient-elles de lui en train de crier, de tout casser, ou empestant le gin ?

— Tu veux jouer, maman ?

Amy la regardait gravement.

Gretchen s'aperçut qu'elle pleurait. Elle sécha ses larmes, se força à sourire.

— Avec plaisir, ma puce.

— Tu seras les blancs, décréta la fillette en poussant une pile de briques en plastique blanc. Je serai les jaunes et Angie les bleus.

— Ça m'a l'air d'être un bon plan, répondit Gretchen, attirant la boîte à elle pour fouiller dedans.

Un plan. Pour le bien des jumelles, il lui fallait se ressaisir et élaborer un plan. Elle ne pourrait supporter une journée de plus à esquiver la meute des journalistes, les frêles mains de ses filles crispées dans les siennes.

Saviez-vous que votre ex-mari était prêt à tuer ?

Avez-vous vu des signes avant-coureurs ?

Saviez-vous qu'il était sur le point de craquer ?

Gretchen fourragea dans le tas de Lego. Peut-être Houston serait-il le mieux pour elles. Son emploi n'avait rien de spécial, et elle n'avait plus de raison de rester près de la base. Peut-être était-il temps de prendre un nouveau départ.

Quelque chose de blanc pointa de sous la mosaïque de couleurs. Elle écarta les briques qui se trouvaient autour. Une enveloppe, scotchée au fond de la boîte. Son estomac se serra d'appréhension.

Griffonné dessus, de l'écriture familière de Jim, il y avait son prénom.

9

Dans l'après-midi du samedi, Jonah repéra Sophie au Squeaky Clean Car Wash sur Riverview. Il faillit poursuivre son chemin. Mais un coup d'œil dans le rétroviseur le fit se raviser. Il avait plusieurs questions à lui poser concernant l'enquête, et plus tôt il obtiendrait des réponses, plus tôt il pourrait avancer.

Ouaip. Ce fut la raison pour laquelle il effectua un demi-tour interdit, puis bifurqua brusquement dans une station de lavage saturée d'humidité alors qu'il était en costume-cravate.

Hissée sur la pointe des pieds, elle pulvérisait de l'eau sur le toit de sa Tahoe, tout en fredonnant le morceau qui passait sur son iPod. Short découpé là encore, tee-shirt des cow-boys de Dallas mais, pour une fois, elle portait des tongs et non des talons.

Descendant de voiture, il se débarrassa de sa veste, qu'il jeta sur la banquette arrière. Alors qu'il relevait ses manches, Sophie s'arrêta et l'observa par-delà la monture de ses lunettes de soleil plutôt branchées.

— Eh bien, eh bien, regardez-moi ça ! (Elle ôta ses écouteurs à son approche.) Quelle élégance, inspecteur Macon !

Il lui prit la lance d'arrosage, contrarié qu'elle lui rappelle qu'il était, dans cette affaire, l'inspecteur, et elle le témoin, ce qui rendait les fantasmes de tee-shirt mouillé et de mousse de savon qui tournoyaient dans son esprit tout à fait inappropriés.

— Attention, avertit-elle, vous allez abîmer vos beaux mocassins !

Sans répondre, il entreprit d'arroser le toit. Elle saisit un autre tuyau, et commença à vaporiser le savon.

— Ric vous a vue à l'enterrement, dit-il.

— Je l'ai vu aussi.

Jonah était surpris qu'elle y soit allée. Les funérailles de Walter Graham et de Jodi Kincaid avaient eu lieu simultanément, et il aurait cru qu'elle se rendrait plutôt à celles de la femme, surtout après s'être liée comme elle l'avait fait avec la fillette de celle-ci.

Coupant le jet de mousse, elle s'essuya le front de l'avant-bras. Sa peau était humide, ses cheveux collés à son cou.

— Vous étiez à l'autre, je suppose ?

— Ouaip.

Détournant le regard, elle le porta sur les voitures qui circulaient alentour.

— Je voulais y aller, mais... (Elle secoua la tête.)... quoi qu'il en soit, c'est probablement mieux ainsi.

— C'était sympa à vous d'aller à celui du prof.

Elle ricana.

— Ce n'était pas « sympa », c'était égoïste. Je ne le connaissais même pas.

— Au moins, vous lui avez rendu hommage.

— Je suis restée coincée à côté de son corps sanglant pendant trente minutes. J'avais besoin d'une image différente de lui pour remplacer celle qui me hante. (Son regard gris se leva vers lui, hésitant.) Ça paraît un peu malsain, non ?

Jonah troqua la lance d'eau contre celle, de savon, qu'elle tenait.

— Ça me paraît tout à fait logique.

Après avoir été témoin de l'autopsie de Jodi Kincaid, il la comprenait parfaitement. Il s'évertuait encore à remplacer l'image mentale qu'il avait d'elle, disséquée sur cette table d'acier, par le portrait affiché devant l'église. Mais la première était probablement enracinée à jamais dans son esprit.

Il s'accroupit pour s'attaquer aux passages des roues.

— Donc, était-ce par devoir civique ou par obligation professionnelle ? reprit-elle.

Il releva les yeux.

— Un peu des deux, je suppose.

En dépit des avancées faites sur l'affaire dans la matinée, il n'arrivait pas à lâcher prise. Il se sentait obligé d'enquêter sur les victimes, bien que tout le monde hormis Ric paraisse penser que c'était une perte de temps. Il s'était donc rendu à l'un des enterrements, et Ric à l'autre. Celui d'Eric Emrick aurait lieu en Oklahoma, aussi ne serait-il pas possible d'y assister, mais il comptait tout de même procéder à une investigation de base. C'étaient là des victimes de meurtres commis dans sa juridiction, et il leur devait au moins ça.

Les deux pneus avant nettoyés, il passa à l'arrière. Quand il releva la tête, Sophie le regardait, une des commissures de ses lèvres relevée en un demi-sourire.

— Quoi ?

— Il y a un type en costume noir qui lave ma voiture. On va penser que vous êtes mon chauffeur !

Elle souriait complètement, désormais, et Jonah en éprouva une vive attirance. C'était le vrai, celui-là. Elle souriait constamment, mais la plupart du temps, ce n'était qu'une façade.

Se redressant, il s'attaqua au pare-chocs arrière. Elle récupéra sur la banquette un chiffon et du nettoyant pour vitres, avec lesquels elle entreprit de polir le rétroviseur droit. Elle n'était pas venue les mains vides.

— Alors, c'était comment, ce rendez-vous ? s'enquit-il.

Elle lui coula un regard.

— Bien.

— Quelqu'un que je connais ?

Elle hésita un instant, ce qui répondit à sa question.

— Mark Royers.

Il fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien, dit-il, j'essaie juste de me le rappeler.

— Il travaille au Delphi. Il a effectué plusieurs tests pour votre affaire

l'hiver dernier.

— Mark Royers ? Le type du département ADN ?

— C'est ce que je viens de dire.

Elle cessa de polir le rétroviseur.

— Quoi ?

— Rien.

— Qu'est-ce qu'il y a ? insista-t-elle, un poing sur la hanche.

— C'est juste que je n'aurais pas cru que vous ayez grand-chose en commun.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

— Rien. Laissez tomber.

— Vous voulez dire, parce qu'il a un doctorat ? Je n'ai pas assez de diplômes pour sortir avec quelqu'un d'intelligent.

Jonah n'avait aucune envie de se faire dégommer par un jet à haute pression, aussi prit-il cela comme une question rhétorique.

Secouant la tête, elle contourna le capot pour s'attaquer à l'autre rétroviseur. Quand il eut fini ses roues arrière, elle fulminait toujours.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, et vous le savez.

Elle marmonna quelque chose qu'il ne saisit pas. Raccrochant les lances, il lui arracha le chiffon des mains.

— Merci, Jonah, pour m'avoir aidée à laver ma voiture sous trente-sept degrés à l'ombre, énonça-t-il.

— Merci, Jonah, répéta-t-elle tel un perroquet.

Après quoi elle se pencha de nouveau sur sa banquette arrière pour sortir une cannette de soda allégé d'une glacière. Elle l'ouvrit, en prit une gorgée, la lui tendit. Il détestait les sodas sans sucre, mais c'était une vraie fournaise, là-dehors, aussi en vida-t-il la moitié.

— Ce que je voulais dire, c'est qu'il n'a pas l'air d'être votre type, physiquement, reprit-il. Il est un peu maigrichon, non ?

Elle n'aima pas cela non plus. L'authentique sourire d'un peu plus tôt céda la place à un authentique froncement de sourcils. Il était temps de changer de sujet.

— Écoutez, je me suis arrêté pour vous dire quelque chose.

Il jeta le chiffon sur le plancher de la voiture et claqua la portière.

— Hmm, laissez-moi deviner : j'ai réussi le test ?

— Quel test ?

— L'inspecteur Doyle. Elle a été envoyée pour un contre-interrogatoire, non ?

Ayant bu le reste de la cannette, elle la lança dans une poubelle.

— C'était bien joué, le coup du pare-chocs froissé. J'ai presque failli m'y laisser prendre. Elle m'a fait douter !

Jonah fit mine d'ignorer de quoi elle parlait.

— Vous savez ce qu'on a trouvé dans la voiture de Himmel quand on l'a embarquée pour inspection ?

— Quoi ?

— Une caisse contenant un couteau de chasse de vingt centimètres, un calibre vingt-deux, et cinq grenades.

— Des *grenades* ? s'exclama-t-elle, l'air affolée. Qu'est-ce qu'il comptait faire avec ?

— Je n'en sais pas plus que vous. Mais voilà ce qu'on a *pas* trouvé dans cette voiture : des empreintes autres que celles de Himmel. Et nous l'avons examinée trois fois.

Elle détourna les yeux avec un soupir.

— Je sais ce que j'ai vu.

— Ce que vous *croyez* avoir vu. Nous n'avons pas trouvé un seul autre témoin qui puisse confirmer avoir vu cette Coccinelle se garer sur le campus vers midi ce jour-là.

Une lueur de colère étincela dans son regard.

— Êtes-vous en train d'insinuer que...

— Écoutez-moi jusqu'au bout. Nous avons établi la liste de tous les véhicules inscrits dans la base de données du campus, et il y a quatre Coccinelle. L'une d'elles se trouve être bleu foncé.

Il la dévisagea attentivement alors qu'elle comprenait peu à peu où il voulait en venir.

— Allison a interrogé le propriétaire du véhicule ce matin. Il s'avère qu'il s'est garé sur University Avenue à peine un pâté de maisons au nord de Meadowlark un peu après midi le jour de la fusillade.

Elle le fixa, bouche bée.

— Mais...

— Y a-t-il la moindre possibilité que ce soit la Coccinelle que vous avez vue ?

— La Coccinelle que j'ai vue était verte.

— Vous êtes sûre ?

Il retint son souffle, dans l'attente de sa réponse. L'affaire tout entière dépendait de cet unique témoignage, et il lui fallait être certain.

— Elle était verte.

Il soupira. Elle était convaincue de ce qu'elle avait vu. Ou *croyait* avoir vu. Mais entre-temps, la nouvelle de l'existence de cette Coccinelle bleu foncé avait quasiment annihilé la moindre chance qu'il ait pu avoir de

convaincre le reste des forces de l'ordre de le prendre au sérieux sur ce coup-là.

Ou de prendre Sophie au sérieux, car c'était plutôt là le problème. Ce n'était pas le cas.

— Donc, qu'est-ce que ça signifie ?

Elle savait exactement ce que ça signifiait car elle le regardait avec de la déception dans le regard. Elle pensait qu'il ne la croyait pas.

Et, franchement, il n'était pas sûr de la croire. Le moindre élément de preuve tangible indiquait qu'il n'y avait eu qu'un seul auteur. Or l'unique témoignage oculaire qui eût pu tendre à indiquer le contraire pouvait désormais s'expliquer par une coïncidence.

— Ça signifie que nous sommes revenus à la théorie initiale.

— En d'autres termes, c'est tout ? C'est fini ? Vous autres, flics, avez votre homme, et inutile de se poser d'autres questions ?

Ce n'était pas le sentiment de Jonah, mais elle venait de décrire très précisément ceux de Reynolds et de Noonan.

— Sophie...

— Laissez tomber.

Elle ouvrit violemment sa portière.

— Croyez ce que vous voulez, Jonah. Mais je sais ce que j'ai vu.

Wyatt Macon vivait dans une zone autrefois considérée comme en pleine cambrousse, mais qui devenait rapidement la périphérie de la ville. Jonah passa devant un énième lotissement flambant neuf, avant de tourner dans l'étroite allée de gravier qui desservait la maison en bardeaux à un seul étage où il avait grandi.

Il gara son pick-up sous un chêne, puis ouvrit la portière. Ayant aussitôt passé la tête à l'intérieur, un golden retriever posa une patte sur sa cuisse.

— Eh, ma belle !

Il gratta Duchess derrière les oreilles. Elle le suivit joyeusement sur la pelouse jusqu'à l'endroit où son père poussait sa tondeuse Toro, le visage rouge comme une tomate. Il s'arrêta à son approche.

— Tu devrais faire ça le matin, objecta Jonah.

En vérité, il ne devrait plus le faire du tout, mais impossible de dire quoi que ce soit à son père !

— J'avais de la compagnie, ce matin.

Wyatt sortit un bandana de sa poche pour éponger la sueur de son visage, et Jonah se tourna vers la maison en secouant la tête. Par l'un de ces étranges retournements de la vie, ses parents avaient mis un terme, l'été dernier, à trente-neuf années de mariage. Apparemment, ils s'étaient « éloignés » l'un de l'autre. Et depuis quelque temps, son père avait des invitées le week-end et sa mère un compte sur un site de rencontres.

— Je me disais bien que tu passerais aujourd'hui.

Après avoir traversé la pelouse en se traînant lourdement, son père gravit

les marches de la véranda, sous laquelle l'attendait un pichet de citronnade avec, flottant à la surface, des rondelles de citron. Or le père de Jonah ne savait rien préparer qui ne sortît pas d'un barbecue.

Il s'en versa un verre, en vida la moitié d'une gorgée, puis regarda Jonah.

— T'en veux ?

Jonah s'appuya contre la rambarde en bois.

— Non.

— Macey fait de la bonne citronnade.

— Ça ira.

Jonah n'avait rien contre Macey, mais il n'aurait pu boire la citronnade d'une autre femme dans une maison qu'il considérait encore comme celle de sa mère, et peu importait qui avait demandé le divorce.

— Paraît qu'il va faire très chaud demain, déclara son père en se laissant tomber dans un fauteuil pour contempler la pelouse. Trente-huit, t'arrives à y croire, toi ?

Autre gorgée de citronnade, puis il dévisagea Jonah.

— Tu as été à l'enterrement, je suppose ?

— Celui de Jodi Kincaid.

Duchess se coucha aux pieds de Jonah. Il se pencha pour lui gratter les oreilles.

— Sacré truc. J'ai lu dans le journal que ce Himmel avait un cancer du pancréas. Tu crois que ça lui a court-circuité le cerveau ?

— Le toubib dit que non.

Jonah savait ce que son père pensait. Quand Charles Whitman avait été autopsié, en 1966, les médecins lui avaient découvert une tumeur au cerveau, laquelle avait conforté le sentiment de beaucoup que son accès de folie meurtrière de quatre-vingt-seize minutes était l'œuvre de quelqu'un qui n'avait plus toute sa tête.

Jonah n'en était pas si sûr. Certains experts avaient soutenu que, vu la taille et la localisation de la tumeur, elle n'avait probablement eu aucun impact sur le comportement du tueur ce jour-là. C'était une explication commode, toutefois.

Le père de Jonah était une toute nouvelle recrue de la police d'Austin le jour de cette fusillade. Ç'avait dû être un des pires jours de sa carrière, mais il en parlait rarement, ce qui expliquait sans doute pourquoi, au fil des années, Jonah avait lu tout ce qu'il pouvait se procurer sur le sujet. Sa mère lui avait dit un jour que Whitman était la raison pour laquelle ils avaient quitté Austin. La tour de l'Horloge était le plus haut bâtiment de la ville, et elle ne pouvait supporter qu'elle lui remémore chaque jour ce qui s'était passé.

Les bras croisés sur son torse, Jonah regarda son père.

— Nous avons quelque chose qui pourrait indiquer que quelqu'un d'autre a pu jouer un rôle dans la fusillade.

Les sourcils gris de Wyatt s'arquèrent.

— Un second tireur ?

— Peut-être un chauffeur. Un témoin pense avoir vu quelqu'un d'autre que Himmel conduire sa voiture.

— Un seul témoin ?

— Jusqu'ici, oui.

Wyatt se frotta le menton, comme il en avait l'habitude lorsqu'il réfléchissait à quelque chose.

— Les témoins oculaires, c'est délicat, observa-t-il en secouant la tête. Parfois ils mentent, ou oublient, ou quelquefois même, ils voient de drôles de choses. Bref, ils sont pas vraiment fiables, si tu veux vraiment savoir. Vous avez de l'ADN, ou des empreintes, ou autre ?

— Non.

— Hmm.

— Il y a d'autres trucs qui m'embêtent, aussi. Ce type n'était pas d'ici. Nous ne savons toujours pas quel était son lien avec la fac. Pourquoi a-t-il fait ça ici ? Et il a pris la peine de limer les numéros de série. Pourquoi ? Il devait savoir que nous finirions par l'identifier avec ses empreintes. Il était dans l'armée.

Son père vida son verre, puis soupira. Pendant quelques instants, ils contemplèrent tous deux la pelouse. Peu importait le nombre de fois où il le lui avait proposé, sa tête de mule de père n'acceptait aucune aide. Un de ces jours, Jonah allait simplement se pointer et raser lui-même ce satané gazon !

Il consulta sa montre. Il lui fallait rentrer chez lui s'occuper de son propre jardin.

— Fais-moi plaisir : ne va pas faire une crise cardiaque sous cette chaleur !

Son père se leva lourdement de son fauteuil.

— Je crois entendre Macey ! grommela-t-il.

Jonah descendit les marches.

— À propos de l'enquête...

— Ne t'en fais pas.

Il était entendu que, quand ils parlaient boutique, c'était confidentiel. Mais Jonah éprouvait le besoin d'insister sur ce point. En ville, tout le monde s'affolait, et il n'ignorait pas que les voisins viendraient cuisiner Wyatt pour obtenir des détails qui ne se trouvaient pas dans les journaux.

Replaçant sa casquette sur son crâne, son père se tourna vers lui.

— Ne te casse pas la tête avec toutes ces questions. Tu essaies de trouver un sens à quelque chose qui n'en a pas.

Jonah secoua la tête et regarda au loin. Il avait dit quasiment la même chose à Sophie l'autre jour, mais depuis, il avait du mal à suivre son propre conseil.

— C'est juste que... de quel côté dois-je aller, maintenant ?

Jonah se sentit idiot d'énoncer la question, mais s'il y avait bien une personne sur terre à qui il pouvait se confier, c'était son père.

— Je ne suis pas sûr de ce que je dois faire.

Wyatt lui assena une tape dans le dos.

— Fais ton boulot, Jonah. Cette ville souffre. Elle a besoin de toi. Classe cette affaire et laisse tous ces gens reprendre le cours de leur existence.

Étendue sur son lit, Sophie écoutait la télévision de son voisin tout en s'efforçant de ne pas penser à Jodi Kincaid. Elle avait fait tout ce qu'elle pouvait pour se distraire avant de se coucher ce soir. Elle avait lavé sa voiture, fait ses courses, et s'était même rendue à son club de gym pour un double cours de spinning. Mais, bien que ses muscles soient endoloris et son énergie dépensée, l'insomnie ne la laissait pas en paix.

Elle ferma les yeux, et se retrouva derrière cette statue, à regarder la vie d'une femme s'écouler d'elle goutte à goutte.

Pourquoi n'avait-elle rien fait ?

Elle aurait pu sprinter jusqu'à elle, presser un vêtement sur la plaie pour stopper l'hémorragie. Peut-être aurait-elle pu la réanimer ou même la sortir de là.

Et il t'aurait tuée, toi aussi.

La même réponse revenait, encore et encore. Chaque fois que quelqu'un avait tenté de bouger, de se relever, ou de courir pour se mettre à couvert, il avait été touché par une balle. Elle avait fait la seule chose qu'elle *pouvait* faire, qui était d'attendre que l'équipe de Jonah monte là-haut.

Afin qu'ils puissent, eux, risquer leur vie pour d'autres.

Elle n'appréciait guère l'ironie de la chose. Pourquoi était-elle encore là, dans son appartement de célibataire bon marché où personne n'avait besoin d'elle, alors que ce soir, Becca Kincaid dormait dans sa maison, privée de mère ?

Robert Kincaid l'avait appelée ce matin alors qu'elle retournait l'appartement sens dessus dessous en quête de la notice nécrologique qu'elle avait découpée dans le journal.

Ne vous formalisez pas, mais il serait préférable que vous ne veniez pas aujourd'hui. J'ai peur que, si elle vous voit, Becca en soit perturbée.

Cette logique paraissait un peu inversée à Sophie. Qu'est-ce qui pourrait être plus perturbant pour un enfant que d'assister à l'enterrement de sa mère, quelles que soient les personnes qui y assistent ? Mais elle avait respecté le souhait et s'était rendue à la place aux obsèques du professeur, où elle avait entendu vanter sa brillante carrière et sa réussite universitaire. Les éloges avaient été longs, la cérémonie morne et digne.

Au moins vous lui avez rendu hommage. Les paroles de Jonah lui revinrent, de même que l'implacable prise de conscience qu'elle n'avait rien rendu à qui que ce soit. Elle n'aurait pas dû y aller. Assise dans cette église, elle s'était sentie suffoquer de colère, et être là n'avait rien fait pour l'aider à oublier la totale absurdité de tout ça.

Enfin, la télévision, à côté, se tut, et Sophie put entendre la musique en

provenance de sa chaîne stéréo. C'était le morceau de la forêt tropicale. Elle prit une profonde inspiration et s'efforça de se détendre. L'insomnie, c'était pénible, et elle avait tout essayé ces derniers mois, mais seule la musique marchait.

Snick.

Ses paupières se rouvrirent brusquement. Le bruit venait du séjour. Elle ne bougea plus, ne respira plus.

Y avait-il quelqu'un dans son appartement ?

Elle écouta par-delà le doux crépitement de la pluie, anxieuse de déterminer ce qu'elle avait entendu.

Snick.

Quelqu'un était à sa porte.

Ouvrant le tiroir de la table de chevet, elle s'empara de son arme. Le revolver assez lourd dans sa main, elle repoussa le drap, puis se faufila sur la pointe des pieds dans le couloir. Peut-être avait-elle rêvé. Elle avait été si ébranlée, ces derniers temps, voire même un peu parano – ce qu'elle n'avouerait jamais à Jonah !

Elle jeta un regard dans le couloir, mais l'appartement était sombre, et silencieux.

Elle gagna sans bruit le séjour, à l'affût du moindre son inhabituel. Elle écarta les stores de la fenêtre qui donnait sur la coursive. Personne de ce côté-là. Elle colla l'œil au judas. Rien. Elle vérifia une fois encore le verrou, puis accrocha la chaînette de sécurité qu'elle avait oublié de mettre avant d'aller se coucher.

N'était-ce que ça ? Elle avait oublié la chaînette et donc, se sentait à cran ? Ou avait-elle vraiment entendu un bruit ?

Elle détestait ce sentiment. L'une des pires séquelles de son agression était qu'elle doutait sans cesse d'elle-même. Sa confiance en ses propres instincts avait volé en éclats et désormais, elle n'accomplissait plus rien sans se remettre trente-six fois en question.

Elle regarda son portable, sur la table basse, saisie de l'impulsion d'appeler Jonah. C'était une impulsion stupide, et elle s'en voulut, mais pourtant, décrocher ce téléphone la démangeait. Jonah était un bon flic. Il avait une fibre protectrice d'un kilomètre de long. Si elle l'appelait pour lui dire qu'elle avait peur, il serait là en un clin d'œil.

Et penserait qu'elle était plus que jamais en plein délire.

Récupérant le plaid en chenille, sur le fauteuil, elle se laissa tomber sur son sofa. Elle déposa le revolver sur la table, puis jeta un regard de regret au téléphone avant de saisir la télécommande. Elle connaissait bien cette sensation, et savait qu'il était inutile de la combattre. Quoi qu'elle fasse, cette nuit serait sans fin.

Et celle du lendemain aussi. Et celle d'après, et encore celle d'après. Elle savait que cette agitation, ces démangeaisons qui l'empêchaient de dormir ne partiraient pas.

Pas avant d'avoir fait ce qu'elle avait à faire.

10

Sophie n'était pas chez elle quand Jonah passa la voir le lendemain matin. Après deux appels sans réponse sur son téléphone, il commença à s'inquiéter. Ce portable couleur argent brillant l'accompagnait partout.

Puis il la vit déboucher du coin de la rue, et s'engager en courant dans l'allée qui desservait son immeuble. Le parking atteint, elle s'arrêta, et se plia en deux, haletante.

Il se dirigea nonchalamment vers elle avec un sourire. Pas exactement digne d'une couverture de *Runner's World*, mais ces longues jambes faisaient leur effet.

— Je ne vous savais pas joggeuse.

Se redressant, elle avala de grandes goulées d'air.

— Je m'inflige de nombreuses formes de torture.

Elle le considéra curieusement tandis qu'elle reprenait son souffle, se demandant sans doute ce qu'il venait faire chez elle un dimanche matin. Elle portait un débardeur de running stretch et un short noir. Son corps était recouvert d'une fine pellicule de transpiration, et il eut soudain une vision d'elle en train de lutter au corps à corps avec lui dans son lit.

Elle se dirigea vers l'escalier qui menait à son appartement. Il la suivit.

— Est-ce une visite de courtoisie ou à propos de l'affaire ?

— À propos de l'affaire, mentit-il. J'avais quelques questions complémentaires à vous poser.

Elle extirpa une clé d'une petite poche, dans son short, puis déverrouilla sa porte.

— Laissez-moi une minute pour me doucher.

Ayant déposé sa clé sur la table basse, elle disparut dans la salle de bains. Il entendit le jet s'enclencher, puis elle passa la tête par-delà le montant de la porte.

— Vous avez déjà pris votre petit déjeuner ?

— Non.

Autre mensonge. Mais, alors qu'il se tenait dans son séjour, il s'avisa qu'il était impératif qu'ils sortent de son appartement. De l'endroit où il se trouvait, près de la porte, il pouvait voir, au fond du couloir, un coin de son lit défait. Et à entendre cette eau couler... Mais le détail le plus déconcertant était le panier à linge sur la table basse, qui débordait d'un assortiment de

lingerie de toutes les teintes de l'arc-en-ciel.

Histoire d'en distraire son attention, il déambula jusqu'au coin repas. Sur le comptoir se trouvait un article de journal brossant le portrait d'Eric Emrick. À côté, un bloc sténo avec des notes griffonnées de l'écriture pleine de boucles de Sophie :

*SWM 19
Norman, OK
Informatique/Math
Microsoft
D-Syst
Shelley Harris ??*

Il déplia le journal : le *San Marcos Bee*, autrement dit *Abeille de San Marcos*. L'auteur de l'article était un certain Tyler P. Dorion. *Correspondant spécial*, précisait-on sous son nom.

Un étudiant ? Peut-être un des collaborateurs du journal de la fac, avec des vues sur un job après l'obtention de son diplôme ? Il imaginait mal qui d'autre userait d'une telle signature dans ce torchon.

Il parcourut le reste de l'article tandis que son subconscient enregistrtrait que l'eau s'arrêtait de couler, puis que la porte s'ouvrait. Bruissement d'air dans le couloir comme la vapeur s'échappait, puis bref passage d'une femme dégoulinante, drapée dans une serviette et sexy en diable, de la salle de bains à la chambre.

Jonah lut entièrement l'article, mais ce à quoi il pensait vraiment, c'était à quel point il avait besoin de s'envoyer en l'air. Bientôt. Avant qu'il perde le peu de contrôle qu'il avait encore sur lui-même et commette une erreur carrément stupide avec une femme qui était désormais, pour le meilleur ou pour le pire, activement impliquée dans son enquête.

— Prêt ?

Debout devant lui, elle le regardait. Short en jean, tee-shirt noir avec le mot P!NK imprimé sur le devant. Humides, ses cheveux étaient torsadés avec une sorte de pince, mais ce furent les fins cordons violets, sur sa nuque, qui attirèrent l'attention de Jonah. Elle portait un maillot de bain sous cette tenue.

— Qui est Shelley Harris ? s'enquit-il.

— La petite amie d'Eric Emrick.

— Vous enquêtez sur les victimes ?

— En effet, pourquoi pas ?

Il se contenta de la dévisager, et elle reprit :

— Il est assez évident que si Himmel avait un complice, il doit y avoir plus derrière tout ça qu'une banale fusillade en milieu scolaire. Peut-être visait-il quelqu'un de précis.

— J'ignorais que vous étiez enquêtrice.

— Je me considère davantage comme une citoyenne impliquée, rétorqua-t-elle. Vous êtes prêt ? Je meurs de faim.

— Ça fait un bout de temps que je suis prêt.

Il sortit ses clés de voiture et la suivit hors de l'appartement. Alors qu'elle verrouillait la porte, elle lui jeta un de ses regards lourds de sens.

— Êtes-vous vraiment en train de vous *plaindre* du temps que j'ai mis à m'habiller ?

— Vous vous êtes maquillée.

— Et ?

— Et ça fait un peu trop de chichis pour un simple petit déj.

Il commença à descendre l'escalier, et sentit son regard brûlant lui transpercer le dos.

— Un peu trop de chichis ? Je n'ai pris en tout et pour tout que dix minutes !

— Quinze.

— Oh, s'il vous plaît ! Je me suis douchée, rasé les jambes, maquillée et j'ai aussi répondu à deux SMS pendant le laps de temps qu'il vous a fallu pour fureter dans ma cuisine. Je dirais que c'est plutôt pas mal.

Il la précéda sur le parking en direction de son pick-up. Il lui ouvrit sa portière, et réussit à ne pas lorgner ses jambes alors qu'elle s'installait.

Il contourna le capot pour rejoindre le siège conducteur. Elle le considéra d'un regard étréci alors qu'il se glissait derrière le volant.

— C'était quand, la dernière fois que vous avez eu une copine ?

Il la regarda, sans répondre.

— Ça fait un bail, n'est-ce pas ?

Il mit le contact.

— Pancakes ou doughnuts ?

— Ça fait un bail, je le vois bien.

— Et comment voyez-vous ça ?

— Parce que vous êtes complètement déconnecté de la routine beauté de base de toute femme !

Comme pour insister sur ce point, elle abaissa le miroir de courtoisie, puis sortit un tube de rouge de son sac à main. Elle en appliqua sur ses lèvres, se tourna vers lui et reprit :

— Alors ?

— Alors quoi ?

— Disons deux ans, non ? Depuis que vous avez eu autre chose qu'une aventure sans lendemain ? Je ne dis pas que vous n'avez eu aucun rapport sexuel, car de toute évidence, c'est le cas.

— De toute évidence ?

— Oh, allez, regardez-vous ! Vous roulez des mécaniques, et ce n'est pas seulement parce que vous êtes flic. Des mecs comme ça, ce n'est pas ce qui manque, mais beaucoup sont des losers. Ils n'abusent personne. Allez, ça fait combien de temps ?

— Ça vous regarde pas.

— Seigneur, ça fait trois ans ? S'il vous plaît, dites-moi que non. Quand un type reste trop longtemps sans une femme dans sa vie, il commence à avoir

des idées bizarres sur l'hygiène personnelle. Et j'ai deux frères, dont l'un est divorcé, donc je sais de quoi je parle. Sérieusement, vous pouvez me le dire. Je ne me moquerai pas de vous.

— Que diriez-vous du *Pancake Pantry* ? Ils font les meilleures omelettes de la ville.

Elle leva les yeux au ciel.

— Trouillard !

Dix minutes plus tard, ils étaient assis l'un en face de l'autre dans un box en vinyle brun. Jonah avec le dos au mur, comme à son habitude. Pendant que Sophie papotait avec la serveuse, il garda un œil sur la porte pour observer la parade d'étudiants victimes de gueule de bois qui défilaient pour un en-cas matinal.

La serveuse disparue, Sophie vida la moitié de son verre d'eau glacée, puis planta son gobelet en plastique sur la table.

— OK, je suis prête.

— Prête à quoi ?

— Vous avez dit avoir des questions. Il a dû y avoir un nouveau développement dans l'affaire. Je suis tout ouïe.

Jonah la dévisagea un long moment. Il y avait bel et bien un nouveau développement, mais il n'avait aucune intention de l'en informer. Elle était un témoin. Il existait une infime – mais grandissante – possibilité que son compte rendu des événements devienne crucial pour l'enquête, ce qui signifiait que dorénavant, l'information ne circulerait plus que dans un sens.

— Parlez-moi du conducteur de la Coccinelle.

Elle soupira.

— Encore ça ?

— C'est important.

— Je vous l'ai dit, je l'ai à peine vu.

— Mais vous avez vu quelque chose, n'est-ce pas ? Je veux dire : il vous a coupé la route. Selon vos dires.

Cela la fit réagir.

— Allons-nous encore revenir là-dessus ? Pourquoi avoir pris la peine de m'amener ici si vous...

Il leva une main.

— Du calme. Je ne voulais pas dire que je ne vous crois pas. C'est juste que s'il vous a piqué votre place de parking, ce qui vous a certainement énervée, je me dis que vous devez au moins avoir remarqué un détail ou autre à propos de son apparence.

Elle le scruta avec circonspection. La confiance était un élément à ne pas négliger avec Sophie, il l'avait compris. Elle n'appréciait pas que sa crédibilité ou son intelligence, d'ailleurs, soient mises en doute. Peut-être avait-elle entendu un peu trop de blagues sur les blondes. Il ignorait pourquoi, mais il la savait susceptible.

Là, les yeux clos, elle s'appuya contre la banquette.

— Laissez-moi réfléchir.

Il en profita pour étudier de nouveau les cordons violets. Une pièce ou bikini ? Qu'avait-elle prévu de faire après ?

Et le ferait-elle seule ?

— Il était grand.

— Grand ?

Elle rouvrit les yeux.

— Eh bien, avec le soleil, il était un peu dans l'ombre, mais je me souviens maintenant que sa tête touchait presque le plafond de l'habitable. Ce qui fait qu'il serait plutôt grand, non ?

— Celui d'une Coccinelle est plutôt bas. Il pourrait être de taille moyenne.

— Eh bien, c'est tout ce que j'ai, inspecteur.

Il la considéra pendant un long moment. Si les circonstances s'y prêtaient mieux, elle pourrait sans doute fournir davantage de détails.

— Vous savez, je suis plutôt doué pour les interrogatoires.

Elle feignit la surprise.

— Vous l'êtes ?

— En fait, oui, je le suis. Mais nous disposons de portraitistes capables d'obtenir de stupéfiantes précisions de la part des témoins, des trucs qu'ils ignoraient savoir. Seriez-vous d'accord pour vous entretenir avec l'un d'eux ?

— Que lui dirais-je ? Je vous le répète : je ne l'ai qu'entrevu brièvement.

Jonah songea à la manière dont il se ferait rembarquer quand il aborderait le sujet avec Reynolds, pour peu qu'il s'y risque. Qu'il ait de quoi corroborer tout ça aiderait. N'importe quoi qui ne vienne pas de Sophie.

Elle se pencha en avant avec des airs de conspiratrice.

— Il s'agit de quoi, au fait ? Qu'est-ce que vous avez trouvé, vous autres ?

Ce n'était pas ce qu'ils avaient trouvé, mais ce qu'ils n'avaient *pas* trouvé qui avait tenu Jonah éveillé une bonne partie de la nuit. Pas une seule empreinte sur les armes découvertes dans le coffre de cette Coccinelle. Ni sur le couteau ni sur le pistolet ou aucune des cinq grenades. Ni sur la caisse elle-même.

Où étaient celles de Himmel ? Si ces objets étaient à lui, n'y aurait-il pas au moins une de ses empreintes, même partielle, quelque part ? Ou avaient-ils été plantés là par quelqu'un de manière à renforcer le scénario du tireur fou isolé ?

C'était un détail mineur, mais qui le titillait. Il n'arrivait pas à laisser tomber. Il ne voulait pas seulement connaître la vérité à propos de cette affaire, il voulait *toute* la vérité. Il ne pensait pas l'avoir eue, et il savait que cette affaire ne le lâcherait pas tant que ce ne serait pas le cas.

— Eh bien ?

Elle arquait les sourcils.

— Je ne peux pas faire de commentaires sur une enquête en cours.

— Oh, allez. Nous sommes amis, non ?

Il ne répondit pas à cela, et leurs petits déjeuners arrivèrent avant qu'elle puisse insister.

— Early Riser avec chapelet de saucisses, et flocons d'avoine.

La serveuse glissa une assiette devant Jonah et un bol devant Sophie.

— Je croyais que vous étiez morte de faim ?

Il jeta un coup d'œil à son plat tout en aspergeant le sien de sauce Tabasco.

— Je le suis.

— Vous vous rendez compte que c'est le plat le plus rasoir du menu, n'est-ce pas ?

Elle saisit sa cuillère.

— C'est un plat basses calories.

— Vous sortez d'un jogging.

— En effet, et vous avez peut-être aussi remarqué que je mesure un mètre quatre-vingts.

— Et ?

— Et la plupart des gens utilisent des mots comme « sculpturale » pour me décrire. Si c'est par comparaison avec Claudia Schiffer, ça me va. Mais si c'est la Statue de la Liberté, pas vraiment.

Jonah la regarda plonger sa cuillère dans les céréales. Il ne lui était jamais venu à l'idée qu'elle puisse se considérer comme autrement que canon, ce qu'elle était. Les femmes le déroutaient parfois – ce qui expliquait probablement pourquoi il n'avait plus eu de relation suivie depuis bientôt trois ans. Non qu'il ait l'intention de le lui avouer.

— Et d'ailleurs, savez-vous ce qu'il y a dans ces viandes transformées ?

Elle désigna de la tête son omelette jambon-fromage, laquelle était accompagnée de trois saucisses bien grasses.

— C'est très mauvais pour vous. J'ai des frissons rien que d'y penser.

— Alors n'y pensez pas. Mieux vaut ne pas savoir comment sont faites nos lois et nos saucisses, répliqua-t-il en piquant sa fourchette dans son plat. En tout cas, c'est ce que disait toujours mon grand-père.

— Quoi d'autre, à propos de l'affaire ? demanda-t-elle. Vous avez dit « questions », au pluriel.

— Vous souvenez-vous d'autres voitures garées le long de ce trottoir ? Nous essayons de retrouver des propriétaires qui auraient pu voir quelque chose mais n'ont pas encore été interrogés.

— Vous voulez dire, pour corroborer mon témoignage ?

Plutôt que confirmer cela, il se concentra sur sa nourriture.

— Je ne me souviens pas, reprit-elle. J'étais pressée. Peut-être pourriez-vous interroger les employés des boutiques ?

— Déjà fait.

— Et ?

Il leva les yeux sur elle.

— Je sais ce que j'ai vu, Jonah. Une Coccinelle verte. Pourquoi ne pouvez-vous donc me croire sur parole ?

— Peut-être que ça ne dépend pas de moi.

Elle secoua la tête.

— Je sais ce qui se passe. Je ne suis pas idiot.

— Pourquoi avez-vous toujours cette arête en travers de la gorge ?

— Je n'en ai pas.

— Oh si, vous en avez une.

— Écoutez, je viens d'une famille de médecins. Mon père, mes deux frères. Et puis il y a moi.

— La jolie benjamine qui travaille pour un labo médico-légal de renommée internationale ?

Elle fit une petite moue.

— Merci pour le compliment, mais soyons réalistes. Je réponds au téléphone. Ce n'est pas exactement de la chirurgie à cœur ouvert.

— C'est un travail important.

— C'est un *endroit* important, rectifia-t-elle. Quoi qu'il en soit, vous changez de sujet. Nous parlions de ce dont il s'agissait vraiment.

— De quoi s'agit-il vraiment ?

— Votre chef veut que cette affaire soit classée, n'est-ce pas ? Comme ça nous pourrions tous dire que ce n'était qu'un cinglé qui heureusement, à présent, est mort. Et nous pourrions tous dormir la nuit, certains que notre petite ville est de nouveau sûre. Les parents pourront renvoyer leurs gamins au campus, de même que leurs précieux dollars de frais de scolarité. Circulez à présent, bonnes gens, il n'y a rien à voir.

Classe cette affaire et laisse tous ces gens reprendre le cours de leur existence.

C'était si semblable à ce que son père avait dit que Jonah put à peine y croire.

— J'ai raison ?

Il se contenta de la regarder sans rien dire.

— Seulement voilà, Jonah : je ne *peux pas* dormir.

Se penchant en avant, elle plongeait dans le sien des yeux gris vulnérables. Cette fragilité l'émut, car elle la laissait rarement transparaître.

— Je n'ai plus eu de véritable nuit de sommeil depuis des mois, Jonah. Plus depuis janvier.

Quelque chose se noua dans ses entrailles. Il haïssait ce qui lui était arrivé. Et plus encore ce qui *serait* arrivé s'il avait mis ne serait-ce qu'une heure de plus pour l'arracher à ce psychopathe. Elle serait morte, aujourd'hui. Et le monde serait bien plus terne.

Et tout à coup, il sut que Ric avait raison : cette femme avait de sérieux problèmes. Elle se débattait probablement avec un syndrome de stress post-traumatique, et s'il y avait bien une chose qu'il ne devait pas faire, c'était abuser de sa confiance.

— Il y a plus là-dedans qu’une simple histoire de tireur fou dans une fac. Je le *sens*. (Elle leva une main.) Et avant que vous me répondiez conneries de charabia psychique et autres, laissez-moi juste vous dire ceci : je *sais* que vous sentez les choses, vous aussi. Appelez ça l’instinct du flic, ou l’instinct tout court ou ce que vous voulez, mais je sais que c’est ainsi que vous avez résolu mon affaire, et mis un dangereux criminel derrière les barreaux. Alors ne me parlez pas de corroboration ou de manque de preuves ou Dieu sait quoi d’autre. Il y a quelque chose de plus, et bon sang, j’espère que je ne suis pas la seule encline à ôter mes œillères !

Jonah ne répondit rien.

S’adossant à sa banquette, elle le dévisagea, dans l’expectative.

— Quoi ? demanda-t-il.

— Allez-vous suivre cette piste ?

— Je vous l’ai dit : ça ne dépend pas de moi.

Apparemment, il l’avait déçue. Et il ne l’en blâma pas, car c’était une réponse de merde, une esquivé de flic, et ils le savaient tous les deux.

La fontaine, devant la bibliothèque, était devenue un mémorial de fortune aux victimes de l’attaque de mercredi. Allison était passée devant de nombreuses fois au cours de ses interrogatoires du corps enseignant et des employés de maintenance susceptibles d’apporter quelques éclaircissements sur le lien du tireur avec l’université. Mais c’était en journée. Là, c’était dimanche soir, et elle se surprit à voir le mémorial d’une tout autre manière.

Elle demeura devant un moment, à le contempler. Il était tard. Il lui fallait retourner à son bureau pour rattraper son retard sur la paperasse du week-end. Mais la douce clarté des bougies la fascinait, et elle ne put en arracher son regard. Elle s’approcha de la fontaine.

Trois croix en bois toutes simples gravées du nom des victimes avaient été érigées par les Campus Christians. Des bouquets de fleurs s’entassaient à la base de chacune d’elles, et des cierges miroitaient dans la moite nuit d’été. Allison s’attarda devant la croix de Jodi Kincaid, où quelqu’un avait déposé un ourson en peluche blanc tenant un hochet bleu clair.

Une boule se forma dans sa gorge. Elle songea au bébé qui ne naîtrait jamais, ni ne grandirait ni n’irait au collège et, peut-être un jour, à l’université. Son regard dévia sur la photographie d’Eric Emrick en compagnie de l’Ultimate Frisbee Team, son équipe de frisbee. Un frisbee bleu se trouvait à côté, couvert de signatures – celles de ses coéquipiers, devina-t-elle. La tristesse enfla dans sa poitrine alors qu’elle détaillait le reste des souvenirs apportés. Un sentiment qu’elle éprouvait depuis plusieurs jours, mais qui se mua en colère à mesure qu’elle regardait le mémorial.

Qui avait fait ça à sa ville ? À ce campus paisible où l’on venait développer son esprit ? Qui avait pu faire ça *ici*, à l’endroit qu’elle avait toujours cru immunisé contre la violence aveugle qui rongeaient les grandes villes au nord et au sud ? Elle était devenue flic ici pour apprendre à connaître

les gens, à faire partie d'une communauté au lieu de n'être qu'une anonyme en uniforme. Elle s'était attendue à ce que son travail consiste à protéger les quartiers, tenir la drogue hors de portée des enfants, et appréhender les étudiants de fac ivres au volant de leur voiture avant qu'ils ne renversent quelqu'un.

Elle ne s'attendait pas à ça.

Une lueur rouge apparut à l'angle de la fontaine. Elle dansa sur l'eau avant de disparaître dans la pénombre du quadrilatère. Un pointeur laser ? Jetant un coup d'œil derrière elle, elle vit que le discret faisceau rouge provenait du toit de la bibliothèque.

Elle pivota pour regarder en direction du côté sud du quadrilatère, où un homme était accroupi au sol, une lourde torche électrique en main. Jonah Macon. Ce devait être le test de trajectoire des balles dont elle avait entendu parler ce matin à la réunion de l'unité opérationnelle. Le lieutenant avait dit à Jonah d'oublier ; ils n'avaient ni le temps ni le budget pour effectuer des tests comme preuves de ce qu'ils savaient déjà.

Acquiesçant d'un respectueux hochement de tête, Jonah avait laissé tomber le sujet, ce qui aurait dû être pour elle le premier indice qui prouvait que Jonah – tout comme beaucoup de flics qu'elle connaissait, y compris elle-même – n'aimait pas s'entendre répondre « non ».

Elle franchit le trottoir pour aller le rejoindre à l'endroit où il était accroupi, devant un ordinateur portable ouvert.

— Salut, dit-elle.

— Salut.

Il ne releva pas la tête, aussi s'approcha-t-elle plus près et regarda-t-elle par-dessus son épaule. Sur l'écran s'affichait une simulation numérique des bâtiments entourant le quadrilatère. Tandis que Jonah pressait des touches, le regard d'Allison suivit le faisceau rouge du laser de la base de la statue au toit de la bibliothèque.

— Qui est là-haut ?

— Personne.

— Je suppose que c'est votre copain du Delphi Center ? Scott Black ?

Jonah leva les yeux sur elle.

— Scott n'est pas là, déclara-t-il, avant de reporter son regard sur l'écran. Je ne suis pas là. Et ce qui est sûr, c'est que vous ne devriez pas être là, vous !

S'emparant d'un talkie-walkie, il se redressa.

— OK, le dernier.

— Bien reçu.

Le faisceau s'évanouit, et Allison releva les yeux vers le toit. Bientôt, un autre faisceau pointa en provenance de l'angle le plus éloigné. Celui-là frappa, derrière elle, la statue équestre en bronze, marquant le poitrail du cheval d'un point rouge.

— Un peu plus haut, indiqua Jonah dans l'appareil. Plus haut. Encore un

centimètre. C'est bon, on l'a.

Le faisceau s'arrêta sur une légère déformation du métal.

— Restez là-dessus.

Sortant un minipointeur laser de sa poche, Jonah visa l'encoche faite par la balle, puis dirigea le faisceau vers un banc en béton à quelques pas de là.

— Vous pensez à un ricochet ? demanda Allison.

— Ouai.

Elle saisit la torche et l'orienta vers le banc, mais sans voir le moindre éclat sur le béton.

— Vous ne trouverez rien. La balle a atterri dans le cou de Jodi Kincaid. Vous mesurez combien ?

— Un mètre soixante-deux, pourquoi ?

— Elle faisait un mètre cinquante-sept. Tenez, mettez-vous là.

L'entraînant avec lui, il la positionna sur un X encore visible sur l'herbe. Il avait été tracé à la bombe aérosol par les techniciens médico-légaux quelques jours plus tôt. Puis il retourna à la statue et pointa le laser. Un point rouge s'imprima sur la clavicule d'Allison.

— Bingo. Vous pouvez bouger, maintenant.

Jonah s'accroupit et tapa d'autres notes sur son ordinateur.

— On a tout ce qu'il faut ? s'enquit l'inconnu à l'autre bout de la communication.

— Oui, ça suffira.

Les mains sur les hanches, Allison fixa Jonah.

— Ce n'est pas que je n'apprécie pas comme tout un chacun un spectacle laser secret, mais à quoi rime tout cela ?

Il ne releva même pas les yeux de son écran.

Allison regarda impatiemment autour d'elle.

— Je veux dire : quelqu'un pense-t-il sérieusement qu'un mystérieux inconnu choisissait les victimes de derrière un arbre pendant que tout le monde se focalisait sur la bibliothèque ?

— Non.

— Alors, qu'est-ce que tout ça prouve ?

— Rien.

Elle le dévisagea tandis qu'il continuait à pianoter. À l'intensité de son expression, elle devinait que cette petite expérience nocturne avait mis au jour un détail intéressant. D'accord, c'était son premier cas d'homicide, mais elle était flic depuis des années et elle en avait assez d'être traitée comme une novice.

— Écoutez, bon sang, je participe moi aussi à cette unité opérationnelle, et je veux savoir ce qu'il se passe !

Jonah s'interrompit enfin pour la regarder.

— Je m'intéresse à sa ligne de visée.

— Qu'est-ce qu'elle a de spécial ?

— Deux personnes visées à la tête. Tuées sur le coup. Puis un tir qui

ricoché sur une statue, pour finir par frapper au cou une femme enceinte.

— Vous voulez dire qu'il n'avait pas l'intention de la tuer ?

— Peut-être pas.

Allison en éprouva un certain soulagement. Comme si l'intention du tueur pouvait, d'une quelconque manière, faire la moindre différence pour l'époux ou la petite fille de Jodi Kincaid !

— Mais il avait l'intention de tuer l'étudiant et le prof ?

— J'ignore quelle était son intention. S'il était dans le coin, peut-être pourrais-je le lui demander !

Allison leva les yeux au ciel, puis se tourna pour observer la bibliothèque. Elle remarqua une silhouette sombre qui s'approchait d'eux sur la pelouse. Comme celle-ci s'encadrait dans le faisceau de la lampe torche, elle confirma son intuition qu'il s'agissait de Scott Black, l'expert balistique du Delphi, dont elle avait fait un jour la connaissance au commissariat. Ils échangèrent, en guise de salutation, des hochements de tête.

— Vous avez ce qu'il vous fallait ?

— Ouai.

Jonah ferma l'ordinateur, le rangea dans un sac à dos, puis se redressa.

— Tous les tirs sont répertoriés. Cinquante-trois au total.

— Cinquante-trois ? Je n'aurais pas cru qu'il y en avait eu autant.

— Ça fait beaucoup, commenta Scott. Je commence à voir où vous voulez en venir.

— Cinquante-trois tirs et seulement trois morts, et l'une d'elles n'était sans doute même pas intentionnelle. Qu'est-ce que ça vous indique ? demanda Jonah à Allison.

— Qu'il visait comme une merde ?

— Ce gars a fait l'Army Sniper School, l'école des tireurs d'élite de Fort Benning, précisa Scott. La même que celle où Jonah a été.

— Peut-être qu'il n'a pas fait des étincelles, là-bas, suggéra Allison.

Scott secoua la tête.

— Rien que pour passer la porte, il faut avoir fichtrement mieux qu'un taux de réussite de six pour cent.

— Un tir, un mort, dit Jonah. C'est la devise du sniper.

— Peut-être qu'il visait mal à cause de son cancer, observa Allison. Ou peut-être qu'il avait bu, ou pris de la drogue.

— Peut-être, concéda Jonah.

— On a les résultats de son dépistage toxico ?

— Pas encore.

— Alors quand on les aura, ils pourraient révéler qu'il était shooté aux antalgiques ou quelque chose comme ça.

— Ils pourraient, concéda encore Jonah.

Mais elle devina qu'il n'en croyait rien. Ce qu'il croyait, c'était qu'il y avait autre chose sous toute cette affaire, et qu'ils en avaient à peine gratté la surface.

Sophie s'arrêta devant chez Jonah, surprise. Ce n'était pas du tout ce qu'elle s'était figuré. Et d'une, elle s'était imaginé non pas une maison, mais un appartement. Et de deux, elle n'aurait pas cru que ce serait aussi douillet. C'était un pavillon de lotissement, semblable à tous les autres dans ce quartier ouvrier, avec une vaste véranda, une pelouse soigneusement tondue, et une haie de plantes herbacées en bordure du trottoir.

Elle sortit de voiture, puis s'avança, nerveuse. C'était un paisible dimanche soir. Ni fête ni bruit de circulation. Juste l'abolement d'un chien, au loin, alors qu'elle remontait le trottoir tout en humant une odeur d'herbe fraîchement coupée. Un pick-up Chevrolet bleu, dans l'allée, lui indiqua que Jonah était chez lui, mais elle ignorait s'il était encore éveillé.

Ou seul.

La lueur d'un écran de télévision filtrait entre les stores, et elle décida que c'était bon signe. Il était là. Et sans doute seul, car s'il y avait eu une femme avec lui, ils seraient probablement dans la chambre à cette heure de la nuit. Du moins, elle savait qu'elle y serait, elle, si elle se trouvait là avec Jonah. Non qu'elle soit susceptible de l'être un jour. En fait, après le lendemain, il serait douteux qu'il lui adresse de nouveau la parole, sans parler de l'inviter à passer la nuit chez lui.

Elle gravit les marches du perron, inspira profondément, puis frappa à la porte.

Les secondes s'égrenèrent. Puis les minutes. Elle entendit de nouveau le chien, et ensuite une voiture, au loin.

Elle essaya la sonnette.

Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit, et il se tint là, dans la clarté bleutée de sa télévision. Il portait un jean et un tee-shirt froissé. Ses cheveux étaient emmêlés d'un côté et, de l'expression ahurie sur son visage, elle déduisit qu'il était en train de dormir.

— Salut, dit-elle.

— Salut.

Sa voix était un peu râpeuse. Tout en se passant une main sur la tête, il la détailla de la tête aux pieds, s'attardant un instant sur ses jambes nues.

Peut-être aurait-elle dû revêtir un jean usé plutôt qu'un short, mais c'était une visite impulsive. Elle s'était saisie des premiers vêtements qu'elle avait repérés par terre quand elle était sortie de son lit pour venir chez lui.

— Désolée de vous réveiller.

— Non, non, je regardais un match.

Il paraissait plus alerte, depuis quelques instants, tandis que son regard redescendait de nouveau sur ses jambes, puis remontait sur son visage.

— Puis-je entrer ?

Il s'écarta pour la laisser passer, et elle s'immobilisa dans son entrée, les mains jointes. Elle pivota pour regarder autour d'elle. Avec un emballage de pizza par terre, et un tas de baskets empilées dans un coin, l'intérieur

correspondait davantage à ce à quoi elle s'attendait. Une bouteille de bière trônait sur la table basse, à côté d'un ordinateur portable fermé.

— Désolée, il est tard. Je...

Elle ne termina pas, car il l'embrassa. Doucement, pas durement, mais cela la choqua quand même, surtout quand il la fit reculer contre la porte et entremêla ses doigts à ses cheveux. Il avait bu de la bière, et elle se demanda quelle quantité, tandis que la langue de Jonah s'insinuait dans sa bouche sans la moindre hésitation. *Ça*. C'était ça, le picotement dont elle se languissait tant et qu'elle ne paraissait plus ressentir que quand elle était avec lui. Cela semblait tout naturel, comme s'il avait attendu toute la nuit qu'elle se présente sur son seuil pour interrompre sa séance de visionnage de baseball. Elle noua les bras autour de son cou, l'attira à elle, savoura la sensation de son grand corps solide contre le sien. Ça, ça, ça. Dieu, pourquoi lui avait-il fallu si longtemps pour le découvrir ?

Mais il était trop tard. Quelques heures après, il la haïrait.

De ses paumes, elle exerça une petite poussée sur ses épaules, mais il ne cessa de l'embrasser que quand elle détourna la tête.

— Arrêtez.

S'écartant, il la dévisagea d'un air incrédule.

— Désolée.

Il arqua les sourcils.

— Pourquoi ?

— Je n'étais pas venue ici pour ça.

Le feu, dans son regard, trahit que cela ne le dérangeait pas du tout. Sa main glissa hors de ses cheveux et retomba sur son flanc. Alors qu'il reculait d'un pas, il ne fit aucun effort pour masquer son érection. Et il n'avait pas à le faire, car c'était sa faute à elle.

— Désolée, répéta-t-elle. Je suis venue vous dire quelque chose. Peut-être pourrions-nous nous asseoir ?

Sans attendre de réponse, elle gagna le canapé et se percha sur le bord d'un coussin. Il la considéra avec méfiance, les paupières lourdes, tout en se laissant choir à côté d'elle. Elle se racla la gorge.

— Je tiens seulement à vous dire que je pense que vous êtes vraiment un bon flic. Je vous ai peut-être fait croire le contraire. Ce matin au petit déjeuner, je veux dire.

Se penchant, il posa les avant-bras sur ses cuisses, puis se tourna à demi pour la regarder, l'air circonspect, désormais.

— J'ai tellement de respect pour ce que vous faites, vous n'avez pas idée. Et je tiens à ce que vous le sachiez.

— Vous êtes venue pour me dire ça.

Il l'énonça comme un constat, pas une question.

— Oui, et aussi merci. Pour être... doué dans ce que vous faites. Pas seulement là, maintenant, mais avant.

Elle avait cru qu'elle serait capable de parler de l'hiver dernier, et de la

manière dont il l'avait aidée à la suite de son agression. Mais les mots étaient coincés dans sa gorge, et elle sut qu'elle s'étranglerait si elle essayait de les sortir. Des larmes lui brûlèrent les yeux. La perspective de s'effondrer devant lui la fit paniquer. Ce n'était pas pour ça qu'elle était venue ici.

Ou cela faisait-il partie de ses motivations ? Peut-être ses amis avaient-ils raison. Peut-être avait-elle besoin d'un psy.

Il se tourna pour la regarder, et son expression se fit inquiète.

— Venez là.

Il passa un bras autour de ses épaules. Elle tenta de s'écarter.

— Relax, je ne vais pas vous sauter dessus.

Alors, elle appuya la joue sur son torse et, pendant quelques instants, ferma les yeux et s'autorisa à se sentir en sécurité. La sensation d'étranglement s'évanouit, et elle se détendit. La seule odeur de son tee-shirt avait un effet apaisant sur elle.

C'était si bon d'être juste assise là, près de lui. Elle réalisa que c'était le moment le plus authentique qu'ils aient jamais eu ensemble, probablement parce qu'elle l'avait extirpé de son sommeil.

— Ça va ? s'enquit-il à voix basse.

— Oui.

Ce n'était pas un mensonge. Elle allait bien, maintenant. Mais, comme le silence s'éternisait, elle sut qu'elle devait partir.

Prenant sa main, il joua avec ses doigts.

— Vous êtes sûre ?

— Oui.

— Tant mieux. (Pause.) Je peux vous sauter dessus, maintenant ?

Elle s'esclaffa, et sentit la tension la quitter. S'échappant de sous son bras, elle se leva.

— Je dois y aller.

Se redressant à son tour, il la toisa d'un regard à la fois perplexe et inquiet, les mains sur les hanches.

— Retournez à votre match, dit-elle.

— En fait, je dormais.

— Je sais.

Elle gagna la porte, et fut soulagée quand il se pencha devant elle pour la lui ouvrir. Il ne lui forcerait pas la main. Heureusement, car elle n'était pas sûre de pouvoir résister ne serait-ce qu'à un tout petit peu de persuasion.

— Merci de m'avoir écoutée.

Elle sortit sous le porche, dans la tiède nuit d'été qui sentait les rognures de gazon, et éprouva un pincement de regret.

Elle avait l'impression de lui dire adieu.

Alors qu'il l'observait, tapi dans l'ombre, Sophie monta l'escalier qui menait à son appartement. Encore sortie tard. Avec le flic, cette fois ? Il n'en était pas certain. Et il n'était pas non plus certain de ce qu'elle savait.

L'homme sortit un porte-clés de sa poche, et attendit que la lumière s'éclaire dans la chambre. Après quoi il traversa le parking, puis déverrouilla la portière côté conducteur à l'aide d'une télécommande de déverrouillage à distance. Ayant scanné les environs du regard en quête d'éventuels témoins, il inséra la clé de rechange qu'il avait subtilisée dans un tiroir de sa cuisine pour démarrer la Tahoe. Il se pencha sur le système de navigation. Quelques pressions de l'index, et il découvrit tout ce qu'elle avait fait ces derniers jours – à commencer par la nuit de vendredi, quand la séquence vidéo du remorquage de la voiture de Himmel avait été diffusée en boucle sur toutes les chaînes télévisées.

L'homme inspecta l'écran devant lui. Elle avait vu les images, puis elle était partie enquêter.

Il regarda fixement la carte pendant quelques instants, puis ouvrit son téléphone, et composa un numéro à dix chiffres qu'il avait mémorisé des années plus tôt mais n'utilisait jamais.

Quelqu'un décrocha, mais il n'y eut aucune salutation. Il n'en attendait pas.

— C'est Sharpe, déclara-t-il.

Un long silence, puis :

— Je vous écoute.

Il leva les yeux en direction de la fenêtre de la chambre, toujours éclairée.

— Nous avons un problème.

11

Jonah traversa le vaste espace de bureaux décroisonnés, et laissa tomber ses clés sur celui devant lequel il ne s'était pas assis depuis plus de cinq jours. Des dossiers d'affaires négligées s'empilaient à côté de son téléphone. Messages et fax s'entassaient dans sa bannette de courrier entrant. Il jeta le rapport balistique qu'il venait de récupérer sur le tout, puis ouvrit une session sur son ordinateur.

Son téléphone sonna, mais il l'ignora alors qu'il cherchait un message de Minh, qui lui avait promis une mise à jour ce matin, au sujet des empreintes.

La sonnerie cessa, mais aussitôt, celle de son portable prit la relève. Avec un juron, il l'arracha de sa poche.

— Macon.

— Nous sommes dans la salle d'interrogatoire. Nous vous attendons.

Jonah envoya un bref rappel à l'enquêteur scientifique, puis alla rejoindre Reynolds dans la pièce exiguë, sans fenêtre, qui servait également de salle de réunion privée. Il y fut accueilli par quatre visages mécontents.

— On nous flanque un autre procès sur le dos, déclara Reynolds sans préambule. On l'a appris ce matin.

Le regard de Jonah effleura son lieutenant, le chef Noonan, puis Ric, avant de s'attarder sur la procureure du district. Ce devait être sérieux pour qu'ils aient besoin d'un point de vue juridique si tôt dans la partie.

— Quelqu'un l'intente au service ou...

Reynolds jeta son stylo sur la table.

— Le service, la fac, moi, vous, Ric !

— On nous poursuit personnellement ? s'étonna Jonah, avec un regard en direction de la procureure.

— Vous n'êtes pas cités comme défendeurs, mais vos noms le sont dans le corps de la requête, précisa-t-elle. Il est peu probable qu'ils vous attaquent personnellement, en vertu du principe souverain d'immunité, lequel, à la base, implique que vous ne pouvez pas être poursuivis à titre personnel pour avoir fait votre travail.

— N'empêche, ce sont de sacrées emmerdes, sans parler d'un véritable cauchemar, côté publicité, commenta Noonan.

Jonah jeta un coup d'œil à son coéquipier, assis à l'extrémité de la table, les bras croisés. Lugubre, son expression était une plus mauvaise nouvelle

encore que la présence de la procureure. Ric n'était pas un anxieux.

— Qui est le plaignant ? demanda Jonah.

— Robert C. Kincaid.

— *Kincaid* nous intente un procès ?

— Pour le décès injustifié de son épouse, précisa Ric. De toute évidence, si nous avons pris d'assaut ce toit plus tôt, elle serait encore en vie !

Jonah se remémora le veuf éploré avec la fillette sur ses genoux, au service religieux de samedi. Il avait eu l'air dévasté, impuissant. Terrassé par le chagrin.

Apparemment pas assez pour ne pas songer à tirer profit de la mort de sa femme.

Jonah se tourna vers la procureure.

— Devons-nous nous inquiéter ?

— C'est quoi ça, comme question ? s'impatienta Reynolds. Fichtre oui, qu'on doit s'inquiéter ! Il va essayer de nous extorquer des putains de millions de dollars devant un jury compatissant !

— J'aimerais vous répondre que non, ce n'est qu'une stupide tentative, répondit la procureure. Cependant, on ne sait jamais avec ces affaires-là. Il vous faudra consulter un avocat spécialisé dans ces sortes de cas. Je ne dirai qu'une chose : ça ne se présente pas bien.

— Le conseiller juridique du service arrive de San Antonio, dit Noonan. Nous avons un tas de trucs de ce genre à gérer. Ce n'est que le plus récent.

— Et le plus personnel, intervint Ric d'une voix tendue. Tous ceux d'entre nous qui ont participé à la brigade d'intervention sont mentionnés dans l'accusation.

La porte s'ouvrit, et Sean y passa la tête.

— Salut ! Faut que vous voyiez ça, les gars ! CNN est de nouveau sur le campus.

Noonan quitta la pièce en marmonnant. Reynolds le suivit.

Jonah s'attarda. Il en avait par-dessus la tête de la couverture médiatique. La dernière chose dont il avait envie était d'entendre une énième « histoire vécue » à propos du Massacre de la Fac d'Été. Il sentit une dure boule de rancœur se former dans ses entrailles. Un procès par Kincaid, entre tous !

— Nous aurions dû nous y attendre, commenta Ric avec amertume. Il ne peut plus y avoir de tragédie dans ce pays sans que les gens fassent la queue pour se faire du fric dessus !

Allison entra dans la pièce et s'adressa à Jonah.

— Vous avez eu mon message ?

— Pardon ?

— Ces codes de portes sont une impasse, dit-elle. Du moins, pour ce qui est d'établir un lien interne quelconque entre le tireur et la fac. J'étais dans le bureau central de la maintenance ce matin, et ils en ont une liste complète punaisée juste à côté de l'entrée, qui répertorie tous les codes d'accès.

N'importe qui a pu y jeter un coup d'œil sans se donner le moindre mal.

Jonah secoua la tête. Une autre piste volatilisée. Juste ce dont il avait besoin aujourd'hui !

Sean passa de nouveau la tête par la porte.

— Eh, Jonah. Il faut vraiment que tu viennes, mec.

Ce dernier sortit de la pièce et porta son attention sur l'unique télévision du service, accrochée à un mur de la salle d'attente derrière le comptoir d'accueil. Plusieurs officiers, en uniforme ou en civil, la regardaient.

Jonah planta ses mains sur ses hanches en reconnaissant le journaliste Tom Rollins.

— Ce gars est d'ici. N'avais-tu pas parlé de CNN ?

— Tais-toi et regarde, répliqua Sean. CNN a repris ça d'une chaîne de la banlieue d'Austin.

— Plus fort ! hurla Reynolds au travers de la pièce, et l'employée, à l'accueil, tâtonna en quête de la télécommande.

— ... autre témoignage direct qui fait froid dans le dos de la part d'une étudiante à mi-temps prise dans les tirs croisés du massacre de mercredi. Y a-t-il quoi que ce soit d'autre que vous souhaitiez que les familles des victimes, ou les téléspectateurs, sachent sur votre traumatisante expérience ?

La caméra quitta le journaliste pour zoomer sur une femme.

L'estomac de Jonah sombra. Sophie portait un très classique blazer bleu marine, et ses cheveux étaient tirés en arrière en un chignon strict. Très loin de la femme aux yeux exorbités qui était venue fulminer contre lui au bar l'autre nuit, celle-là était tout à fait calme et posée.

— Bon sang, on dirait une prof de catéchisme, marmonna Ric. Qu'est-ce qu'elle a fait à ses cheveux ?

— C'était tellement, tellement effrayant, déclara Sophie au journaliste. Comme je viens de le dire, je ne cessais de penser que je serais la prochaine. Je souffre pour les victimes et leur famille, mais c'est un réconfort de savoir que la police fait tout ce qu'elle peut pour identifier le ou les responsables de cette atroce tuerie.

— Excusez-moi, avez-vous dit « les » ? (Le micro se rapprocha.) Insinuez-vous qu'il pourrait y en avoir plus d'un ?

— Merde ! Qu'est-ce qu'elle est en train de faire ? s'exclama Reynolds en lançant un regard accusateur à Jonah. De quoi parle-t-elle ?

— Je ne peux faire aucun commentaire là-dessus, éluda Sophie. J'ai déjà été longuement interrogée par les enquêteurs, et en dehors de ça, je n'ai rien à dire.

— Mais vous pensez qu'il y a un autre responsable ? En plus de Himmel ?

— Je ne peux faire aucun commentaire sur ce dont j'ai été témoin ce jour-là. Je dirai simplement ceci...

L'estomac de Jonah fit un nouveau plongeon quand Sophie s'adressa directement à la caméra.

— Il est clair que la police s'est totalement investie dans cette affaire. Ils ont remis toutes les preuves au meilleur laboratoire médico-légal privé du pays...

— Comment sait-elle ça ? questionna Noonan.

— ... et je crois que nous pouvons être certains qu'ils mettront tout en œuvre pour enquêter sur ces meurtres.

— Bon sang, muselez cette fille ! s'emporta Reynolds.

— Juste pour être bien clairs, insista le journaliste, êtes-vous en train de dire que vous croyez qu'il y avait *quelqu'un d'autre* impliqué dans l'attaque ?

Un chœur de sonneries de téléphone s'éleva dans le commissariat. Les yeux rivés sur l'écran, Jonah sentit sa gorge se contracter de fureur.

— Désolée, mais je ne peux vraiment faire aucun commentaire, répéta Sophie tout en dédiant un sourire d'excuse au journaliste. Posez plutôt la question à la police.

Les puissants accords de basse pulsaient au travers de la salle plongée dans la pénombre, faisant vibrer l'estomac de Sophie alors qu'elle se donnait à fond.

— Plus vite, tout le monde, plus vite ! Vous y êtes presque ! Ne lâchez pas maintenant !

Les yeux clos, Sophie occulta la voix de sa prof de spinning et se concentra sur ses muscles brûlants. Plus que trois minutes de souffrance. Et puis deux. Et puis une. Elle pédala à fond, pantelante, puis juste au moment où elle eut l'impression que son cœur allait s'arracher de sa poitrine, elle entendit un soupir d'épuisement collectif.

Le plafonnier se ralluma sur elle et la douzaine d'adhérents ruisselants de sueur juchés sur des vélos stationnaires. La musique se transforma en une douce mélodie pour la minute de récupération optionnelle, et Sophie opta pour sortir fissa de là. Elle descendit du vélo, non sans s'agripper au guidon, tant ses jambes lui paraissaient être des nouilles molles. Elle saisit ensuite, sur le sol, sa serviette pour s'éponger le visage.

— Super spin, Sophie ! Wouhou !

Le sourire radieux de sa prof se braqua sur elle. Elle était aussi trempée qu'eux, mais pas un de ses cheveux ne dépassait, et son maquillage demeurait impeccable en dépit des soixante minutes de torture qu'elle venait de leur infliger. Sophie ne sut comment elle parvint à lui retourner, de la main, un geste amical plutôt qu'obscène tandis qu'elle s'éclipsait de la pièce sur des jambes flageolantes. Dans le couloir, elle vida trois gobelets d'eau à la fontaine avant de se diriger vers les vestiaires pour récupérer son sac, lequel pépiait quand elle s'en saisit. Elle avait oublié d'éteindre la sonnerie de son portable.

Le numéro de son frère s'afficha à l'écran.

— Ted ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Silence à l'autre bout de la ligne, et son estomac se serra d'appréhension. Ted était interne dans un hôpital de Dallas. Il avait rarement le temps de dormir, encore moins de papoter au téléphone. Elle s'imagina son père dans une unité de soins intensifs.

— Tu viens juste de monter un escalier en courant ? s'enquit-il d'une voix qui lui parut curieusement normale.

— Je sors d'un cours de spinning. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Tu fais du spinning ?

— Est-ce une urgence ?

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce que tu ne m'appelles *jamaïs*. Qu'est-ce qui se passe ?

— J'allais justement te le demander, répliqua-t-il tandis qu'elle franchissait d'un pas lourd le seuil des vestiaires. Comment se fait-il que tu n'aies pas passé un petit coup de « E.T.-téléphone maison » au module parental pour les informer de ton petit flirt avec la mort la semaine dernière ? Il nous faut passer par les médias pour avoir de tes nouvelles, maintenant ?

Sophie s'appuya contre le mur en soupirant.

— Merde. Papa et maman ont vu ça ? J'allais les appeler.

— Ouais, eh bien, compose le numéro un peu plus vite la prochaine fois. Maman m'a laissé trois messages hier soir, comme si j'en savais quelque chose ! Est-ce que ça va ?

La sincère nuance d'anxiété dans sa voix fit culpabiliser Sophie. Elle n'avait rien dit à sa famille parce que tous sans exception s'inquiétaient pour un rien. Ils avaient été horrifiés par son agression l'hiver dernier, et désormais, chacune des conversations qu'elle avait avec sa mère s'achevait sur la recommandation par cette dernière d'un thérapeute ou d'un autre auquel elle devrait parler. Tous à Dallas, évidemment.

— Sophie ? Eh, tu veux que je vienne ? Je peux peut-être prendre quelques jours de...

— Absolument pas, coupa la jeune femme.

Cette seule proposition de Ted indiquait à quel point sa famille devait s'alarmer.

— Je vais parfaitement bien.

— Alors pourquoi es-tu sur CNN à parler de ta « traumatisante expérience » ? Tu n'as pas été blessée, n'est-ce pas ?

— Je vais bien. C'est juste que... le journaliste m'a sollicitée pour une interview, et j'ai pensé que ça pourrait être cathartique. Alors je me suis dit : pourquoi pas ?

Elle attendit pour voir s'il tombait dans le panneau. Comme il ne répondait rien, elle sut qu'il était temps de couper la communication.

— Sophie... est-ce que tu vas vraiment bien ?

— Pour la dernière fois, oui ! Écoute, je dois te laisser. Appelle maman pour moi. Dis-lui...

— C'est *toi* qui vas le lui dire.

Agitation en fond sonore, et son frère échangea dans un jargon d'urgentiste avec quelqu'un.

— Merde. Il faut que j'y aille. On vient de nous amener une overdose !

Il raccrocha, et Sophie s'accorda une brève minute pour venir à bout d'un pincement de culpabilité filial. Vidant un dernier gobelet d'eau, elle émergea dans la nuit moite. Elle scanna le parking du regard en quête de sa Tahoe, mais ses yeux s'arrêtèrent sur le pick-up garé juste à côté.

Jonah était là, appuyé contre le pare-buffle, les bras croisés sur son torse de malabar, les doigts coincés sous ses aisselles. Le cœur de Sophie, toujours en pleine course, s'affola de plus belle.

Son regard était sombre, furieux. Il faisait penser à une digue sur le point d'exploser, et elle sentit un frisson de peur descendre jusqu'aux semelles de ses Reebok.

Bon sang. Elle ne s'était pas attendue à ce qu'il réagisse si vite. Cela dit, il était, de nature, un combattant, et elle eût dû savoir qu'il n'esquiverait pas un affrontement.

Elle s'efforça de ne pas paraître ébranlée tandis que, fourrageant dans son sac en quête de ses clés, elle s'avavançait vers la rangée de voitures. Elle s'arrêta devant le pick-up.

— Salut.

Sans répondre, il s'écarta du pare-buffle pour amorcer un pas en avant, menaçant.

Rejetant la tête en arrière, Sophie s'avança nonchalamment vers sa portière. Il lui bloqua le passage.

— Vous permettez ? protesta-t-elle.

— J'ai à vous parler.

— Si vous rentriez chez vous et m'appeliez quand j'aurai eu le temps de prendre une douche ?

— Maintenant.

— Si ça ne vous ennuie pas, je préférerais me décroiser d'abord.

— Ça m'ennuie. (Se penchant sur le côté, il ouvrit la portière côté passager de son pick-up, derrière elle.) Montez.

Sa mâchoire crispée lui indiqua qu'argumenter ne ferait qu'empirer les choses. Soit, s'il tenait vraiment à en parler, qu'ils en finissent !

Avec un lourd soupir, elle grimpa dans le véhicule.

Loin de paraître triomphant ou même ravi de sa capitulation, il continua à afficher une expression suprêmement mécontente tandis que, sortant ses clés de sa poche, il gagnait le siège conducteur. Il démarra le moteur cependant que Sophie piochait dans son sac à main un mouchoir en papier pour tamponner ses tempes toujours en sueur. Son pantacourt de yoga et son tee-shirt étaient trempés, et elle puait certainement à plein nez. Mais, alors qu'ils quittaient le parking, Jonah parut trop préoccupé pour le remarquer.

Le conducteur, devant eux, manqua une occasion de s'engager sur la chaussée. Jonah abattit un poing sur son klaxon.

Sophie lui coula un regard.

— Pressé ?

Il se borna à regarder droit devant lui.

— Où allons-nous, d'ailleurs ?

— Faire une petite balade.

Sophie reporta les yeux sur sa vitre et attendit qu'il commence. Il avait besoin d'évacuer sa colère, apparemment, et elle était à la hauteur du défi. Elle s'attendait plutôt à ce qu'il lui batte froid, mais elle pouvait gérer cela aussi. Elle n'avait qu'une envie : passer à autre chose.

— Je suppose que vous avez vu l'interview, dit-elle alors qu'il s'insérait dans la circulation.

— Avez-vous atteint votre objectif ? rétorqua-t-il sans la regarder.

— Eh bien, je n'ai pas vu la diffusion, mais je dirais que oui, je l'ai atteint, je présume.

— Était-ce d'emmerder tous les flics de la ville ? Ou juste moi ?

Elle leva les yeux au ciel.

— Il ne s'agit pas de vous.

— Quel était votre but, Sophie ?

— Je crois que c'est plutôt évident, non ?

— Pas à mes yeux, alors peut-être pourriez-vous m'éclairer. Parce que si c'était de faire avancer cette enquête, elle vient grâce à vous de reculer de deux bons pas en arrière !

Il tourna son regard vers elle, un éclair d'hostilité dans les yeux.

— Oh, vraiment ? Expliquez-moi donc, rétorqua-t-elle avec la dose adéquate de sarcasme alors que, sous son assurance, planait une sourde anxiété.

— Premièrement, vous avez mis les médias à nos trousses. Croyez-vous qu'il nous sera facile d'explorer votre théorie avec cette meute de chiens hurlants sur nos talons ?

— Ma « théorie », hein ?

Il ne la croyait toujours pas !

— Et même s'il y a du vrai là-dedans, vous venez juste de vous griller ! S'il existe bel et bien un mystérieux complice dans cette affaire, il est probablement en train de recouvrir ses traces, maintenant ! Vous voulez vous lancer dans les relations publiques ? Voici la première règle pour ce qui est de parler aux journalistes : ne le faites pas ! Ils font tout foirer !

Elle croisa les bras sur son tee-shirt humide. Dieu, qu'elle détestait ça. Le sex-appeal était une de ses armes de base, et elle n'appréciait guère de batailler avec un homme alors qu'elle devait avoir l'air d'un poisson mort, et puer tout autant !

— Il a déjà couvert ses traces, argua-t-elle. Ses empreintes n'étaient pas dans la Coccinelle, ce qui signifie qu'il portait des gants. Et à ce propos, vous devriez apporter cette voiture au Delphi pour que nos traceurs puissent y jeter un coup d'œil.

Jonah secoua la tête.

— Je suis sérieuse. Il pourrait s'y trouver un cheveu, de la terre, des fibres de tapis, des empreintes latentes, des cellules de peau, des tas de choses que vous pourriez faire analyser et...

— Depuis quand êtes-vous enquêtrice scientifique ? tonna-t-il. Vous êtes une putain de *réceptionniste*, Sophie ! Mettez-vous bien ça dans la tête. Et votre ingérence est en train de bousiller une enquête déjà épineuse ! Maintenant, à cause de vous, en plus d'une scène de crime ouverte à tous vents, de parents furieux et de procès, il me faudra me préoccuper de médias qui vont répandre partout la théorie du complot ! Et pour couronner le tout, je vais devoir quitter la ville et m'inquiéter de votre sécurité tout le temps que je serai parti !

Elle laissa un moment s'écouler de manière à s'assurer qu'il avait fini de crier avant de répondre.

— Pourquoi auriez-vous à vous inquiéter de ma sécurité ?

Il se tourna pour la foudroyer du regard.

— Parce que si, par chance, vous avez raison, alors vous venez juste d'annoncer au monde entier que vous êtes un témoin susceptible de pouvoir identifier un co-conspirateur ! À quoi diable pensiez-vous ?

Elle se détourna pour regarder par la vitre.

— Vous pouvez rayer la question de ma sécurité de votre liste de préoccupations. J'ai à peine vu ce type.

— Et ça, il le sait, évidemment ?

Elle éprouva une petite pointe d'anxiété.

— Je peux prendre soin de moi-même.

— Ah ouais ? Comme vous l'avez fait l'hiver dernier ?

Elle se tourna pour le regarder, frappée par sa véhémence. Il devait être drôlement chamboulé pour lui décocher un coup aussi bas. Mais, s'il ne pensait pas que son histoire tenait la route, il ne se soucierait pas comme ça. Était-il possible qu'il la croie, tout compte fait ?

Et où se rendait-il, d'ailleurs ? Elle ne s'attendait certainement pas à ce qu'il quitte la ville au beau milieu de l'affaire, et cela la mit mal à l'aise. Et que la question de savoir où il se trouvait importe le moins du monde la déranga plus encore.

— Quand partez-vous ? demanda-t-elle.

— Ce soir.

— *Ce soir ? !*

— J'ai rendez-vous à dix heures pile demain matin. Avec les arrêts pour refaire le plein, je serai probablement juste.

— Vous conduirez ?

Il ne répondit pas, les yeux rivés droit devant lui. Elle étudia son profil. Ses dents étaient serrées, et jamais elle ne l'avait vu aussi en colère.

— Et donc, vous craignez que j'accorde une autre interview pendant votre absence ?

— Entre autres choses, oui.

— Eh bien, je n'en ai pas l'intention. Et si c'est de ma sécurité dont vous vous souciez, Ric ou un autre peuvent garder un œil sur moi. Ou alors dites à l'une de vos patrouilles de me mettre sur son itinéraire ou quelque chose comme ça. Vous n'avez pas à vous inquiéter pour ça.

Il secoua la tête.

— Vous ne comprenez toujours pas.

— Qu'est-ce que je ne comprends pas ?

Son dernier plomb parut sauter. Tournant violemment le volant, il s'engouffra dans un parking, puis pila, ce qui les projeta tous deux en avant.

— Bon sang, Sophie ! Il n'y aura ni Ric ni patrouille pour garder un œil sur vous ! Il n'y a que moi ! Ne comprenez-vous pas ? *Personne* ne vous croit !

Elle se tassa contre la portière, loin du souffle de l'explosion, mais il ne s'arrêtait plus.

— Vous vous êtes fait un beau coup de pub, et devinez ce que tout le monde croit que c'est dans mon service ? De la pub ! Comme dans : revoilà Sophie Barrett, impatiente de réapparaître aux infos ! Félicitations ! Votre crédibilité est complètement torpillée. C'était ce que vous vouliez ?

Ce fut comme une gifle.

— Personne ne me croit ?

— Tout juste !

— Pas même Ric ?

Le silence de Jonah répondit à sa question. Il se prolongea, et elle commença à se sentir nauséuse. Ric était son ami. Mia était son amie. Toutes les personnes qu'elle connaissait doutaient-elles de sa crédibilité ? Pensaient-ils tous réellement qu'elle mentirait à propos d'une telle chose pour attirer l'attention ?

Jonah resta assis là, un muscle, dans ses mâchoires, tressautant d'émotion contenue. Une sensation glaciale s'empara d'elle.

— Et vous ?

Il ne la regarda pas.

— Vous connaissez cette affaire mieux que quiconque. Vous croyez que je mens ?

Il soupira lourdement, et un peu de sa colère parut le quitter.

— Sophie...

— Dites-moi juste ce que vous pensez. Je suis une grande fille, je peux gérer.

— Je pense que vous avez fait un honnête compte rendu de ce que vous croyez avoir vu.

Elle détourna le visage, pour qu'il ne voie pas à quel point cette conversation la blessait.

— L'autre Coccinelle est une coïncidence plutôt troublante à mes yeux,

poursuivit-il. Cela apporte un doute raisonnable. Et je crois raisonnable de déduire que c'est la voiture que vous avez vue, et non celle de James Himmel. Et non un mystérieux complice.

— Donc, l'affaire est close, conclut-elle amèrement.

— Loin de là. Surtout après aujourd'hui.

Sophie le regarda, et sut que ce ne serait que pour les apparences. Elle s'était affichée aux infos. Désormais, la police devait au moins *avoir l'air* de donner suite, même si elle n'en faisait rien.

Elle verrouilla ses émotions.

— Où allez-vous ce soir ?

— En Géorgie.

— Un rapport avec l'enquête ?

— Je ne peux pas en parler.

Ce qui signifiait que c'était le cas. Elle aurait dû le prendre comme un bon signe, mais qu'il conduise l'incitait à se demander si c'étaient les services de police qui payaient pour le trajet, ou s'il s'y rendait de sa propre initiative. Il était peut-être une sorte de franc-tireur.

Elle regarda autour d'elle.

— Ramenez-moi au club de gym. Vous avez de la route à faire.

Un silence tendu régna dans l'habitable tandis qu'il bifurquait dans plusieurs rues pour les ramener au club. Il s'immobilisa à côté de sa Tahoe. Le parking s'était vidé, et elle jeta un regard anxieux alentour. Elle détestait les parkings vides la nuit.

Ouvrant la fermeture Éclair de son sac fourre-tout, elle en sortit une liasse de papiers, qu'elle lui tendit.

— Tenez. Je comptais vous les donner demain, mais apparemment vous ne serez pas là.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les profils des victimes. Même si je ne suis qu'une *réceptionniste*, j'ai réussi à dénicher quelques infos, que je voulais vous transmettre. Ça vous intéressera peut-être d'apprendre que Walter Graham a souscrit il y a quelques mois une assurance vie de deux millions de dollars.

Jonah feuilleta les papiers, les sourcils froncés.

— Comment avez-vous eu tout ça ?

— J'ai de la ressource.

Il la fusilla d'un regard noir.

— Alex Lovell m'a aidée.

— Comment a-t-elle eu ça, elle ?

Elle le gratifia d'un regard torve.

— Vous ne tenez pas vraiment à le savoir, n'est-ce pas ? Tout comme pour les saucisses !

Elle ouvrit la portière d'une poussée, et s'apprêtait à descendre quand il lui attrapa le coude.

— Vous voulez que je vous suive jusque chez vous ?

— Pas la peine. Vous devez vous mettre en route.

Il la considéra d'un air sombre.

— Faites-vous discrète, recommanda-t-il, lui lâchant enfin le bras. Et essayez de ne pas vous attirer d'autres ennuis pendant mon absence !

12

À en croire la rumeur, le colonel William Fowler était un dur à cuire, et ce fut plus ou moins ce que Jonah découvrit quand il arriva juste à temps pour son rendez-vous à Fort Benning et fut laissé à poireauter pendant plus de deux heures sans explication. Quand enfin le colonel daigna se montrer, son regard se focalisa sur l'unique personne dans la pièce à porter des vêtements civils.

— Par ici, inspecteur Macon.

Il invita Jonah à passer devant la table de travail de son assistant, puis dans son bureau privé.

— Désolé de vous avoir fait attendre.

— Pas de problème, monsieur.

Fowler était grand, mince, et sa posture était celle, exagérément droite, de l'homme qui n'avait jamais connu et ne connaîtrait jamais que l'armée. Jonah attendit qu'il s'assoie, puis prit place sur une chaise en plastique de l'autre côté d'une table de travail en métal gris. Sa surface était, tout comme l'uniforme du colonel, immaculée.

— Tout ce chemin depuis le Texas.

S'adossant à son fauteuil, Fowler croisa les doigts derrière son crâne.

— Que pensez-vous de Benning ?

— Pareil que dans mes souvenirs.

Jonah jouait là la carte du vétéran, et tous deux le savaient.

— Long voyage. Je préférerais avoir de meilleures nouvelles pour vous.

— Comment ça, monsieur ?

— Vous êtes là pour James Himmel. J'ai bien peur de ne me rappeler fichtrement rien à son sujet, hormis ce que j'ai lu dans son dossier vendredi. Je crois d'ailleurs que nous vous en avons envoyé une copie, non ?

En effet. Jonah l'avait trouvée singulièrement dépourvue du moindre détail susceptible d'être utile à l'enquête. Le dossier avait été expurgé de tout ce qui aurait pu donner une image négative de l'armée.

— Ce dossier était plutôt mince, monsieur. Je suis là pour en apprendre davantage. Par exemple, un formulaire indique que le commandant d'unité de Himmel a refusé de le réengager, mais il ne précise pas pourquoi.

Jonah attendit une explication, qui ne vint pas.

— J'ai aussi besoin d'en savoir davantage sur ses compétences de tir, et j'aimerais donc m'entretenir avec quelqu'un qui aurait collaboré avec lui ici à

la base. J'ai cru comprendre que vous étiez l'un de ses instructeurs quand il a fait l'école des tireurs d'élite ? Il y aura neuf ans de cela cet été.

Fowler sourit.

— Pas mal, inspecteur. Vous avez à l'évidence fait vos devoirs. Le problème, c'est que nous accueillons plus de vingt-cinq mille nouveaux soldats par an ici, et je ne me souviens plus de celui-là. Je crains que vous ayez fait tout ce voyage pour rien.

Fowler se leva.

Jonah se redressa lui aussi, les mâchoires crispées. Il n'avait pas passé quatorze foutues heures sur la route puis deux à rester assis sur une chaise pour être congédié au bout de cinq minutes.

— Sauf votre respect, monsieur, je n'ai pas encore fini.

Fowler arqua les sourcils.

— Fini ?

— J'enquête sur un triple homicide commis par l'un de vos soldats, et il me faut les réponses à certaines questions.

Fowler le toisa d'un long, dur regard, et Jonah comprit qu'il venait de regagner un peu de terrain.

— Vous étiez là en 2004, si je ne me trompe pas ?

— C'est exact, monsieur.

— Que diriez-vous d'un petit tour de la base ? En souvenir du bon vieux temps ?

Fowler traversa la pièce pour ouvrir la porte.

— Appelez-moi Wolchansky, ordonna-t-il à son assistant.

Se tournant de nouveau vers Jonah, il le gratifia d'un hochement de tête cassant.

— Le sergent-chef David Wolchansky est votre homme. Il vous fournira ce dont vous avez besoin.

La rapidité avec laquelle le sergent-chef Wolchansky répondit à la convocation indiqua à Jonah deux choses : primo, qu'il avait réussi une sorte de mise à l'épreuve, et secundo, que cette passation avait été prévue depuis le début.

Un instant plus tard, Jonah se trouvait à côté de l'homme en question dans une Jeep sans portières au pare-brise abaissé. La base était exactement telle qu'il s'en souvenait, du bruit des salves sur le champ d'entraînement au tir à arme légère, jusqu'à l'étouffante humidité. Jonah observa une rangée de nouvelles recrues qui avaient le visage dans la poussière et se remémora l'enfer de l'entraînement physique – les pompes, les ciseaux, les relevés de buste ou les exercices au poids du corps comme les *mountain climbers*. Les douches de trente secondes maximum et les sandwichs engloutis tout en étant déjà en chemin pour davantage d'entraînement. Les courses et les marches avec sac à dos sur plus de cent cinquante kilomètres, avant de revenir s'écrouler sur son lit de camp la nuit, puis se relever le lendemain pour tout recommencer. Les journées entières passées à s'exercer en tirs réels, et les

coupures et ecchymoses, sur son corps, dues aux impacts des balles en argile. Et il se remémora avoir pensé, à l'époque, que c'était vachement dur, pour s'apercevoir des mois plus tard que ce n'était rien comparé à la brutalité d'un véritable combat.

Wolchansky ralentit devant un champ de tir désert et s'arrêta devant un caisson en bois. Descendu de la Jeep, Jonah inspecta le lieu tandis que le soldat déverrouillait le caisson, puis en sortait du matériel.

En remarquant le M24, à l'arrière de la Jeep, Jonah s'était bien dit qu'il allait avoir droit à un autre test. Ôtant sa veste, il la jeta sur le siège passager, puis roula les manches de sa chemise Oxford blanche.

— Vous tirez toujours ? demanda Wolchansky, lui tendant une paire de bouchons d'oreilles.

— De temps à autre.

Wolchansky désigna le champ de tir de la tête.

— J'y étais ce matin avec une équipe de Rangers. Un des types a touché la zone T d'une cible à six cents mètres.

Merde alors ! La zone T était, sur une silhouette humaine, le front et le nez.

Wolchansky lui tendit le fusil.

— Voyez ce que vous pouvez faire à cinq cents.

Jonah ne doutait plus que ces types s'amusaient à ses dépens. Il s'empara de l'arme et l'examina. Peinte en couleur camouflage désert, elle disposait d'une lunette de visée Leupold.

Wolchansky récupéra, sur le plancher de la Jeep, une paire de jumelles, puis s'engagea sur le champ de tir.

— Je me place en observation.

Lui emboîtant le pas sur le gazon, Jonah s'efforça de s'imprégner de l'endroit. L'air sentait les cartouches brûlées, l'huile CLP et la terre. Jonah inspira le tout, et le laissa pénétrer ses poumons. Il repéra un endroit plat, et s'y accroupit de manière à évaluer les alentours du point de vue le plus bas.

Le champ de tir s'étendait sur plus de mille mètres, avec des panneaux marquant chaque centaine. L'unique cible en cet instant était en plein milieu, à la marque des cinq cents. Il y avait dessus un petit drapeau rouge, qui non seulement lui indiquait la direction du vent, mais aussi que cela faisait encore partie du petit plan du colonel.

Il se tourna vers Wolchansky. L'homme était l'image même du militaire – mince, musclé, sûr de soi. Contrairement aux nouvelles recrues aperçues en chemin, il avait, dans le regard, l'éclat froid de l'opérateur expérimenté. Tous ces gars étaient hyperagressifs et dopés à l'ego et à l'adrénaline, mais il émanait de Wolchansky une maturité qui confirma à Jonah qu'il avait vu sa part de combats. Il le catalogua comme membre des Opérations Spéciales.

— Vous êtes Ranger ? lui demanda-t-il.

— Affirmatif.

— Depuis combien de temps êtes-vous instructeur ici ?

— Deux ans. En majeure partie pour les Opérations Spéciales.

Jonah avait confiance en ses aptitudes au tir, mais il n'était pas idiot. Mieux valait glaner quelques infos d'abord, au cas où il échouerait au test.

— Vous connaissiez Jim Himmel ?

Le Ranger sortit plusieurs cartouches de sa poche et les tendit à Jonah.

— J'étais avec lui à Ramadi, en Irak, en 2005.

Jonah chargea le fusil tandis que Wolchansky reportait son regard en direction de la cible.

— Il était comme moi dans une des équipes de snipers. À l'époque, nos gars déterraient une centaine de mines artisanales par semaine. Notre mission était d'épingler ceux qui les plaçaient et de les neutraliser.

— Comment vous en êtes-vous sortis ?

— Le boulot a été fait, dans l'ensemble.

Jonah vérifia l'arme. À cause du dispositif optique sophistiqué, elle était plus lourde que le Remington qu'il avait chez lui.

Déposant le fusil à terre, il s'allongea sur le ventre, à côté. À partir de là, ce fut un rituel. Il régla la lunette sur cinq cents mètres, puis saisit le fusil et en ajusta le talon contre son épaule. Il installa le bipied, remua hanches et jambes, enfonça les orteils dans la terre. Après quoi il appuya la joue contre la crosse.

Il colla l'œil à la lunette, et fut aspiré par un univers distant de plus de cinq terrains de football.

Wolchansky s'étendit face contre terre à côté de lui, les jumelles en main.

— C'était plutôt chaud, comme zone, poursuivit-il. Nous étions au turbin vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je me rappelle qu'à l'entraînement, ils nous avaient dit de ne pas rester en visée plus de quarante-cinq minutes d'affilée, mais là-bas, impossible d'arrêter. C'était une obsession. Ces lignes de mire sont marquées au fer rouge dans votre esprit, même quand vous fermez les yeux. Et vous ne voulez pas fermer les yeux, parce que vous pensez : « Et si j'en rate un ? Combien de nos gars mourront parce que j'étais ailleurs ? »

Jonah comprenait tout à fait. Il éprouvait la même chose en tant que policier. Il pensait beaucoup, non seulement aux violeurs, assassins et membres de gangs qu'il ôtait des rues, mais également à ceux qu'il ratait, ceux qui, un jour, s'en prendraient à quelqu'un.

— Premier tir pour calibrage, histoire de marquer le coup.

L'homme lui accordait un tir d'échauffement. Jonah n'ignorait pas qu'il en avait besoin. Il s'entraînait tout le temps, mais les tireurs d'élite de la police se concentraient sur des portées plus courtes – habituellement moins de cent mètres.

Jonah s'installa. Il regarda le drapeau, et repéra la direction du vent. Après quelques corrections mentales pour parer à d'éventuels tourbillons ou remous, il orienta la ligne de visée en haut et à gauche de la cible.

Il se détendit, força le rythme de son cœur à ralentir. Trois profondes inspirations, jusqu'à la pause naturelle, le point le plus calme dans le cycle respiratoire.

Puis il cessa de penser à sa respiration. Il cessa de penser tout court. Et il pressa la détente.

Le talon de la crosse rebondit contre son épaule.

— Vous êtes trop bas, à peu près quatre heures.

Jonah colla de nouveau l'œil à la lunette. Il ajusta la ligne de mire. Trois autres inspirations. Trois autres pauses. Il pressa la détente.

Autre rebond dans l'épaule.

Wolchansky siffla.

— Touché !

Il fallut un instant à Jonah pour réaliser l'exploit qu'il venait d'accomplir. Il ignorait si c'était par habileté, ou par chance, mais c'était plutôt jouissif.

Lâchant le fusil, il s'agenouilla à côté.

— Pas mal.

Le Ranger reprit le fusil et se redressa.

Jonah l'imita, puis essuya ses mains poussiéreuses sur son pantalon. Wolchansky contemplait la cible. Le soleil tapait fort, mais il demeura là et attendit car il savait qu'il était sur le point d'obtenir ce qu'il était venu chercher.

— Je me souviens de ce jour avec Himmel, à Ramadi. Nous étions dispatchés en deux équipes, et tous les deux, nous devons couvrir plusieurs de nos gars partis déminer. C'est alors qu'on apprend qu'un groupe d'insurgés est en approche, et qu'ils sont bardés de RPG.

Le Ranger le regarda, et Jonah s'imagina le groupe d'insurgés irakiens trimballant des lance-roquettes.

— Finalement, l'un d'eux s'élance. J'ai vu Himmel atteindre à la tête une cible en plein sprint à une distance de huit cents mètres.

Debout, dans ses vêtements sales de civil, Jonah sut qu'il avait réussi le test. Et son prix était l'information de ce Ranger. Il digéra ces paroles, ainsi que leurs implications.

Le gars avait atteint une cible en pleine tête à près d'un kilomètre de distance. Une cible mouvante, pas plus grande que vingt-cinq centimètres.

Himmel était un sniper. Un multiplicateur de force. Une arme mortelle. La semaine dernière, il avait tenté cinquante-trois tirs, et manqué la plupart d'entre eux. Et Jonah sut alors ce qu'il n'avait fait que suspecter jusque-là.

James Himmel n'avait rien manqué du tout.

Allison terminait son déjeuner très tardif quand un homme grand, brun, et séduisant entra dans le restaurant et ôta ses lunettes de soleil. Fixant son regard droit sur elle, il s'approcha de sa table alors qu'elle avalait la dernière bouchée de son panini un peu mou.

— Cette chaise est libre ?

Lui décochant un sourire, il tira le siège qui se trouvait en face du sien.

Grand, brun, et arrogant. Et jeune. Nom de Dieu, il était assez jeune pour être... eh bien, peut-être pas son fils, mais peut-être un neveu.

Toujours souriant, il se laissa tomber sur la chaise et lui tendit la main.

— Je suis Tyler Dorion. Et vous êtes l'inspecteur Doyle, si je ne me trompe pas ?

Elle s'essuya la main sur sa serviette avant de serrer la sienne.

— Comment allez-vous, Tyler ?

Était-il là pour l'informer d'un vol sur le campus ? Une effraction de véhicule, peut-être ? Elle prit note de sa chemise Oxford bleu pâle et de son visage rasé de près. À moins qu'il ne fasse partie des Jeunes Républicains et s'apprête à lui servir son boniment.

— Je vous ai vue sur la scène.

— La scène ?

— La scène de crime. Mercredi dernier.

Le sourire s'atténua un peu – mais pas assez au goût d'Allison – comme il sortait une carte de sa poche de chemise et la glissait sur la table.

— Je travaille pour le *Bee*.

— Le quoi ?

Nouveau sourire.

— Vous connaissez notre journal local, n'est-ce pas ?

Elle baissa les yeux sur la carte de visite professionnelle. Tyler P. Dorion. Sous le nom étaient listés plusieurs sites Internet, aucun d'eux n'appartenant au *Bee*.

Allison froissa son emballage de sandwich en une petite boule compacte.

— Que puis-je faire pour vous, Tyler ?

— C'est Ty.

— Que puis-je faire pour vous, Ty ?

Les coudes sur la table, il se pencha en avant, l'air tout à coup plus sérieux alors qu'il levait les yeux sur elle. Ces derniers étaient exactement de la même teinte que sa chemise, et elle se demanda s'il pratiquait ce regard grave devant le miroir.

— Écoutez, inspecteur Doyle. Puis-je vous appeler Allison ?

— Non.

Il hocha la tête.

— Soit. Inspecteur. J'ai appris que vos services exploraient l'angle de la conspiration dans le cadre du *Summer School Massacre*.

Il le prononça comme s'il s'agissait d'un titre de film. *Summer School Massacre*, *High School Musical*. Allison croisa les bras sur sa poitrine.

— Je ne peux pas parler d'une enquête en cours.

— Naturellement. Mais permettez-moi de vous informer de quelque chose que j'ai découvert à propos de l'affaire.

— Quel âge avez-vous, Ty ?

Il fronça les sourcils.

— Pourquoi ?

— Question standard dans les interrogatoires.

Il la gratifia d'un hochement de tête solennel.

— Vingt et un ans.

— Vous serez bientôt en dernière année, n'est-ce pas ?

— C'est exact.

— Et j'en déduis que vous êtes en stage au *Bee* cet été ?

— Pas exactement.

— Vous venez de dire que vous étiez...

— Je suis plutôt un jomo. Je travaille pour plusieurs publications, précisa-t-il, de nouveau plus sûr de lui alors qu'il tapotait sa carte sur la table. Elles sont listées ici, si vous souhaitez vérifier mes antécédents.

— Qu'est-ce qu'un jomo ? demanda Allison, cédant à sa curiosité.

Il sourit.

— Un journaliste mobile. Je couvre les événements en free-lance et ensuite, je les poste sur le Net, en podcast. Enfin, vous savez.

Le portable d'Allison vibra sur sa hanche, et elle baissa les yeux pour vérifier le numéro. C'était le cabinet de son dentiste. Elle laissa l'appel atterrir sur sa messagerie, ce qui parut accroître le sens qu'avait déjà Tyler de son importance.

— Croyez-moi, inspecteur. Vous voudrez vraiment entendre ce que j'ai à dire.

— OK, j'écoute.

Il parut surpris.

— Quoi ? Vous voulez dire : ici ?

Balayant du regard la sandwicherie déserte, elle haussa les épaules.

— Bien sûr. Pourquoi pas ?

— C'est une information très sensible.

Il jeta un coup d'œil, par-dessus son épaule, à la femme coiffée d'une charlotte en résille qui vidait dans la poubelle du marc de café.

— Lancez-vous.

— OK. (Il inspira profondément.) Eric Emrick m'a contacté deux semaines avant sa mort. Il voulait que je l'interviewe.

Allison le dévisagea longuement. Sa peau, sur sa nuque, la picotait, tout à coup, et elle n'aurait su dire pourquoi.

— L'interviewer sur quoi ?

— J'en sais rien. Mais c'était sérieux. Et il avait peur.

— Peur de quoi ?

— Ça, j'en sais rien non plus.

S'appuyant sur ses coudes, Allison se pencha elle aussi en avant. Le sourire flagorneur avait disparu, et il paraissait tout à fait sérieux. Son ton n'était plus le même.

— De quoi *croyez-vous* qu'il avait peur ?

— Il pensait que quelqu'un voulait le tuer.

Sophie traîna son troisième panier de lessive à l'étage d'en dessous tout en se réprimandant de tant s'intéresser aux fringues. D'accord, elle les achetait dans des magasins d'usine, mais son compte épargne serait en bien meilleure forme si elle réussissait à grappiller quelques dollars de temps à autre.

Un étudiant en âge d'être en fac qu'elle n'avait encore jamais vu était assis en tailleur sur l'un des lave-linge quand elle entra dans la buanderie. Les mardis soir n'avaient habituellement pas beaucoup de succès, côté lessive, aussi avait-elle espéré avoir le lieu à elle seule.

Relevant la tête de son volume de pensées de Kierkegaard, il la détailla effrontément des pieds à la tête.

— Assez sexy pour toi ? railla-t-elle en déposant son panier à terre à côté d'un des lave-linge au hublot ouvert.

La pièce était un vrai sauna, probablement parce que les trois sèche-linge étaient en route.

— Celle-là est hors service, l'informa-t-il alors qu'elle commençait à déverser son linge dedans.

Sophie soupira.

— Merci.

Les deux autres machines étaient utilisées. Elle allait devoir passer toute la nuit ici !

Elle consulta sa montre. Encore vingt minutes avant que son premier chargement soit sec. Juste le temps de courir à l'épicerie acheter davantage de lessive. Elle pouvait aussi essayer d'en emprunter au jeune philosophe, mais elle n'en vit nulle part. Peut-être ne recourait-il qu'à la méthode « lavage à l'eau pure ».

— Ça t'ennuie pas de surveiller mes affaires ? Je reviens tout de suite.

Il ne releva même pas les yeux.

— Pas de problème.

Sophie sprinta jusqu'à l'épicerie du coin de la rue, où elle s'empara du tout dernier flacon de lessive liquide. Elle cueillit, dans le grand frigo, une boisson gazeuse à base d'extraits végétaux, puis céda à la tentation et prit une barre de Almond Joy avant de se diriger vers la caisse.

Son téléphone sonna, et elle le sortit de sa poche. Jonah, qui l'appelait pour l'informer d'un récent développement de l'affaire ? Mais ce fut le numéro de Kelsey qui s'afficha sur l'écran.

— As-tu vu les infos, ce soir ?

— Non, pourquoi ?

Sophie glissa son billet de vingt dollars sur le comptoir en souriant au gérant aux cheveux gris. Elle l'aimait bien. Il gardait ses étagères propres, son café frais, et passait la serpillière dans son magasin deux fois par jour.

— Eh bien, ils diffusent de nouveau ton interview, répondit Kelsey. Et tu

vas adorer ça : ils ont réuni un panel de zinzins. Tom Rollins a dégotté une grappe de théoriciens du complot qui délirent à tout-va à propos de ton éventuel complice. Il est en train de les interviewer tous en même temps, à la Larry King !

— Gardez la monnaie, chuchota Sophie au gérant alors qu'il lui donnait son sac en papier.

Puis, à Kelsey :

— Qu'est-ce que tu veux dire par « zinzins » ?

— Oh, tu sais bien. L'un d'eux est un de ces tordus du Deuxième Amendement, qui dit que toute l'affaire a été mise en scène par le lobby du contrôle des armes pour attirer l'attention sur leur cause. Un autre débite quelque chose sur les Francs-Maçons et autres sociétés secrètes, et j'essaie encore de décrypter la théorie du dernier, qui semble penser que Himmel n'est pas vraiment Himmel mais quelqu'un ou quelque chose déguisé en humain qui aurait été mis là pour... en fait, je n'en suis pas sûre. Son point de vue est toujours en cours de développement.

— Seigneur, quel cirque ! s'exclama Sophie. (Elle sortit sur le trottoir, regardant à droite et à gauche en quête d'éventuelles ombres suspectes.) On dirait que j'ai ouvert une boîte de Pandore. Y a-t-il la moindre personne sensée ?

— À toi d'en juger. Il y a eu ce porte-parole de la police, un peu plus tôt, qui nous a sorti le classique « aucun commentaire sur une enquête en cours ». Et ensuite ce...

Quelqu'un heurta Sophie par-derrière. Elle s'affala en avant sur le trottoir. Un poids s'abattit sur elle, et on lui tira violemment la tête en arrière par les cheveux. Elle hurla, donna des coups de pied. Tâtonna en quête de son sac, de son portable, n'importe quoi...

Boum ! Sa tête frappa l'asphalte. Un élanement de douleur lui traversa le crâne, et elle vit des étoiles. Sa main se referma sur quelque chose de dur. Une bouteille. Elle lutta pour respirer, crier, se débattre. Elle lança son bras en arrière.

Un juron explosa à ses oreilles.

— Eh là !

Des pas, qui se rapprochaient.

— Eh !

Le poids disparut. Autres bruits de pas. Puis le cliquetis caractéristique d'une cartouche enclenchée dans un fusil. Prise d'un accès de panique, elle roula sur elle-même à l'instant où un coup de feu déchirait l'air.

Elle demeura étendue là, sous le choc, à cligner les yeux sous le ciel nocturne, dans l'attente de la douleur. Elle la percevait dans son dos, dans sa tête. Mais elle n'avait pas été touchée.

Le visage du gérant de l'épicerie se profila au-dessus d'elle.

— Est-ce que ça va ? J'ai appelé le 911.

Il tendit la main en direction de sa tête, qu'elle écarta vivement. Elle

tenta de se tourner de côté, mais elle ne pouvait pas encore se mouvoir, pas vraiment. Elle ne pouvait pas vraiment respirer non plus. Haletant et soufflant telle une asthmatique, elle força ses poumons à aspirer un peu d'air.

Une main noueuse l'attrapa par le bras pour l'aider à s'asseoir.

— Est-ce que ça va ? Il vous a blessée ? Il avait un couteau sur lui, et ç'avait pas l'air d'être un jouet !

La langue de Sophie était complètement engourdie. Elle reconnut le goût de cuivre du sang dans sa bouche alors qu'elle portait une main à sa lèvre et regardait autour d'elle. Elle entendit un chien aboyer, puis le hurlement de plus en plus distinct d'une sirène.

Plantant la crosse de son fusil sur le trottoir, le gérant se hissa sur ses pieds. Il lui tendit une main. Elle la regarda et, tout à coup, se sentit partir.

La sirène se rapprochait. Elle retomba sur l'asphalte tiède. Sa tête pulsait. Ses tympan vibraient. Elle cilla en direction du ciel, qui lui parut s'abattre sur elle.

13

— Êtes-vous sûre que vous n'avez vraiment rien vu ? demanda Allison. Pas même sa couleur de cheveux ?

Appuyée à l'arrière de la Buick, Sophie regarda pour la énième fois par-dessus son épaule.

— Tout ce que j'ai vu, c'est un bras. Je vous l'ai dit. Il avait un de ces tatouages tribaux – le bras complet, je crois.

Allison ajouta une autre note sur son calepin. Tatouage bras complet ? C'était un détail intéressant, mais ces tatouages étaient si communs aujourd'hui qu'il ne la mènerait sans doute pas bien loin. Elle tourna les yeux vers l'endroit, sur le trottoir, où un officier de patrouille interrogeait le gérant, et espéra qu'il aurait plus de chance. Les vols à la tire étaient légion, mais la présence du couteau constituait une circonstance aggravante.

Elle regarda les éclaboussures de sang sur le trottoir. Quand elle était arrivée sur les lieux, elle avait d'abord cru qu'il s'agissait de celui de Sophie, mais il s'avérait qu'il appartenait au délinquant. Apparemment, elle l'avait, avant que le gérant ne le fasse fuir avec son calibre .12, entaillé à l'aide d'une bouteille de boisson gazeuse ébréchée.

— OK. Autre chose dans ce porte-monnaie ?

Sophie la regarda sans comprendre.

— Quoi ?

— Ce porte-monnaie qu'il a volé. Autre chose en dehors des espèces ? Une carte d'identité peut-être ? Ou de crédit ? Ou encore de sécurité sociale ?

Sophie ajusta la poche de glace sur sa tempe.

— Euh, non. Juste l'argent. Mon sac est en haut. Je faisais ma lessive, alors... (Les paroles se tarirent, et elle tourna la tête de l'autre côté, vers l'immeuble d'habitation.) Flûte, mon linge !

— Pardon ?

— Rien.

Sophie jeta un coup d'œil à l'officier de patrouille, qui s'entretenait toujours avec le gérant à l'entrée de l'épicerie. Les gyrophares bleu, blanc, rouge avaient créé un attroupement, et Allison aurait été prête à parier que le vieil homme espérait en finir au plus vite de manière à retourner vendre ses bières et ses cigarettes.

— Vous savez, il y avait quelque chose, reprit Sophie. Sa voix.

— Qu'est-ce qu'elle avait ?

— Il a crié quelque chose quand je l'ai coupé. J'ignore ce que ça voulait dire, mais ç'avait l'air d'être de l'espagnol.

Ah, enfin un détail utile. Allison le nota tandis que Sophie regardait nerveusement autour d'elle.

— Croyez-vous que le gérant l'a suffisamment vu pour le reconnaître ? Au cours d'une séance d'identification, peut-être ?

— Nous lui ferons étudier des fiches signalétiques, déclara Allison. Vous êtes sûre que vous ne voulez pas essayer aussi ?

— Je vous l'ai dit, je n'ai pas vu son visage. Il était derrière moi.

Autre regard alentour. Elle arrangea de nouveau la poche de glace. Allison constata que ses mains tremblaient encore.

— Vous savez, vous feriez sans doute mieux de vous rendre aux urgences y faire examiner cette tête. Je peux vous y conduire.

— Ça ira.

— Vous devriez consulter, insista Allison. Vous avez peut-être une commotion.

— Je sais ce que c'est qu'une commotion, et c'est beaucoup plus douloureux que ça !

Sophie se pencha pour ôter de la saleté d'une écorchure sur son genou, et Allison la regarda faire avec irritation. Cette jeune femme n'aimait décidément pas recevoir des ordres.

— En fait, il y a quelque chose que vous pourriez faire pour moi, nuança-t-elle en se redressant. Je n'ai pas verrouillé ma porte quand je suis descendue à la buanderie, et j'apprécierais que vous veniez jeter un coup d'œil chez moi, au cas où.

Ayant fait signe à l'officier, Allison emboîta le pas à la jeune femme à travers le parking en direction d'un escalier extérieur. Au lieu de l'emprunter, Sophie fonça sur une porte à côté d'une alcôve abritant des distributeurs.

— L'enfoiré !

Allison entra dans la pièce, de quelques degrés à peine plus fraîche qu'un four à pizza. Debout à côté d'un sèche-linge au hublot ouvert, les mains sur les hanches, Sophie fronçait les sourcils au-dessus d'un tas de vêtements trempés empilés sur le sol.

— Il m'a piqué mon cycle de séchage, ce petit con !

Elle entassa les vêtements mouillés dans un panier à linge déjà plein.

— Qui ça ?

— Philosophe man.

Soufflant comme un bœuf, Sophie hissa le panier sur sa hanche, puis sortit de la pièce.

Allison la suivit dans l'escalier, tout en s'imprégnant de l'endroit. Ce n'était pas l'immeuble le plus chic de la ville, mais pas le plus minable non plus. Il y avait une petite piscine. Les locataires conduisaient des voitures à peu près décentes, et beaucoup étaient étudiants, à en juger par les vignettes

de stationnement. Mais, du point de vue de la sécurité, l'endroit était épouvantable. Un seul lampadaire pour tout le parking. La moitié des ampoules qui éclairaient la coursière étaient grillées, et celles qui ne l'étaient pas n'éclairaient vraiment pas grand-chose.

Sophie s'arrêta devant l'une des portes. Allison posa la main sur la crosse de son arme, puis tourna la poignée. Déverrouillée, tout comme elle l'avait dit.

Une lampe était allumée dans le séjour. Allison reconnut la voix éloquente de Diana Krall diffusée par une paire de haut-parleurs Bose sur une étagère. Un ordinateur portable était ouvert sur le comptoir du coin repas, à côté d'un sac à main en cuir, ce qu'Allison considéra comme un bon signe. S'il y avait eu un intrus ici ce soir, il aurait pris au moins le sac.

Elle vérifia la salle de bains, la chambre, ainsi que les deux minuscules placards de l'appartement, puis retourna dans le séjour.

— RAS.

Ayant déposé le panier de vêtements mouillés sur la table, Sophie regardait nerveusement autour d'elle. Il était clair qu'elle n'était pas rassurée.

— Vous avez vérifié le contenu de votre sac ?

— Tout y est.

Des notes de musique retentirent, et Sophie sortit son portable de sa poche. Elle l'avait lâché lors de l'attaque. Il était tout éraflé mais, apparemment, fonctionnait toujours.

— Allô ? dit-elle avant d'exhaler un soupir. Vraiment, ce n'est pas nécessaire. Je vais bien. (Pause.) Juste mon porte-monnaie. À peu près vingt dollars... Je sais, je sais. Écoute, je te rappelle plus tard, Kels. Je suis avec la police.

Sophie raccrocha puis posa le téléphone sur le comptoir. Ses mains tremblaient toujours, et elle avait l'air encore plus mal en point sous cet éclairage que dehors. Elle était carrément livide.

— Vous savez, vous ne fermerez certainement pas l'œil de la nuit toute seule ici. Pas après toute cette adrénaline.

Sophie la regarda.

— Ça m'est déjà arrivé.

— Quoi ? De vous faire agresser ? s'étonna Allison.

— Il y a quelque temps, mais jamais je n'oublierai.

Sophie observa l'arme de poing de l'inspectrice. Puis, anxieux, son regard balaya de nouveau la pièce.

— Avez-vous un ami que vous pourriez appeler ? Un parent, peut-être ? suggéra Allison. Un autre endroit où vous puissiez rester ce soir ?

Détournant les yeux, la jeune femme parut décider quelque chose.

— En fait, il y a quelqu'un que ça ne dérangerait peut-être pas, dit-elle avant de reporter les yeux sur elle avec un faible sourire. Peut-être n'est-ce pas une si mauvaise idée.

Le lendemain, Sophie alla trouver Kelsey dans l'ensemble de bureaux souterrains connu par le personnel du Delphi sous l'appellation de « département des os ».

— Comment va cette tête ? s'enquit Kelsey, relevant les yeux du crâne qu'elle avait perché sur une sorte de tripode.

C'était un crâne humain, et Sophie réprima un frisson. Elle ne s'était jamais vraiment faite à l'idée que certaines de ses meilleures amies passaient leurs journées à étudier des morts.

— Elle va bien, affirma-t-elle. Tout ce dont elle avait réellement besoin était d'une poche de glace.

Kelsey la dévisagea d'un air sceptique, s'efforçant sans doute de déterminer si elle mentait. Et c'était le cas. Sa tête n'allait pas trop mal aujourd'hui, mais l'agression elle-même l'avait secouée plus qu'elle ne souhaitait l'admettre.

Néanmoins, elle était descendue dans les entrailles du labo pour assurer à Kelsey que a), elle n'était pas grièvement blessée et que, b) son coup de fil inopportun n'était en rien responsable de l'incident.

— Alors... (Approchant un tabouret de la table de travail, Sophie afficha un sourire.) Sur quoi travailles-tu ? Qui est-ce ?

— Pour l'instant, elle s'appelle Mme X, répondit Kelsey, déposant le pointeur laser dont elle se servait pour prendre des mesures numériques. Un couple de spéléologues l'a découverte près d'un sentier dans le comté de Menard. Le shérif de là-bas m'a demandé de lui fournir les « quatre basiques » : race, sexe, âge, taille.

— Et le pourras-tu ?

— Le squelette est incomplet, mais j'ai le crâne et le bassin, alors ça ne devrait pas être un problème. Le plus grand défi, ce sera l'identification. J'ai quelques idées pour lui sur ce plan, toutefois, précisa Kelsey avant de croiser les bras sur sa poitrine. Quoi qu'il en soit, assez à mon sujet. Comment s'annonce ton affaire ?

Laquelle ? voulut demander Sophie. Mais elle n'était pas certaine de ce que savait Kelsey à propos de son implication dans la fusillade du campus.

— Le gérant de l'épicerie a parcouru quelques fiches et peut-être identifié quelqu'un, répondit-elle. Il ne semblait pas très sûr, mais c'est au moins une piste.

— C'est Jonah qui s'en est chargé ?

— Jonah ?

— Vous aviez l'air plutôt copains à la table de pique-nique, l'autre jour. Je me suis dit qu'il était sans doute impliqué. Vous sortez ensemble, tous les deux ?

— Ha ! Sortir avec un homme n'est pas vraiment sur ma liste de priorités ces temps-ci, éluda Sophie. Et d'ailleurs, il n'est pas en ville. C'est Allison Doyle qui est sur l'affaire.

— Connais pas.

Kelsey ôta ses gants en latex et les jeta dans une poubelle.

— Dis donc, puisque tu es là, autant que je te rapporte la rumeur que j'ai entendue à ton propos ce matin dans le bureau du directeur.

— À mon propos ?

— Ouai, confirma Kelsey, avec un sourire. L'assistante du dirlo est une vraie commère, et à ce qu'elle dit, tu es présélectionnée pour le poste de RP.

— Tu plaisantes ?

— Il est tombé sur ton interview et estime que ce serait un gâchis de te laisser au standard. Il pense que, je cite, ton « aisance devant les caméras » a davantage sa place dans notre département relations publiques.

— Waouh ! s'exclama Sophie, quelque peu stupéfaite du compliment.

Elle n'aurait pas cru que le directeur soit au courant de son existence.

— Il est peut-être simplement ravi que j'aie fait un peu de pub au labo et que ça ait atterri sur CNN.

— Jolie manœuvre, en tout cas. Tu viens peut-être de décrocher une belle promotion !

— Je ne l'ai pas fait pour « décrocher une promotion », protesta Sophie. Je crois que la police rate quelque chose.

— Et tu as sans doute raison, concéda Kelsey en la dévisageant longuement. Qu'en pense Jonah ? Je suppose qu'il n'a pas été ravi que tu partages ta théorie du complice avec les médias ?

Sophie se remémora l'expression, sur le visage de l'inspecteur, quand il l'avait retrouvée au club de gym.

— Tu supposes bien. J'ai dû mettre en rogne tous les flics du coin.

Kelsey balaya le constat d'un geste de la main.

— À ta place, je ne m'inquiérais pas. Ils sont probablement juste embarrassés que tu aies repéré quelque chose qu'ils n'ont pas vu. Jonah te sera sans doute reconnaissant un jour d'avoir eu les tripes de te manifester.

Sophie renifla de dédain.

— Ça, ça m'étonnerait. La dernière fois que je l'ai vu, il avait l'air prêt à me tordre le cou !

La Coccinelle modèle 1976 arriva au Delphi Center dans un camion de déménagement, et Allison ne put s'empêcher de penser que, si les procès ne poussaient pas son service à la faillite, la facture faramineuse de ce laboratoire scientifique enfoncerait certainement le clou. Debout à l'intérieur du vaste garage entièrement clos, elle regarda le conducteur du camion achever sa livraison. Le poids lourd se mit à siffler et à grincer.

— Qu'est-ce que c'est que ce bruit ?

— Vérins hydrauliques, répondit le traceur qui se tenait à quelques pas de là, prêt à démonter l'habacle tout entier du véhicule en quête d'indices.

Allison lui jeta un regard, attendant qu'il entre dans les détails, puis détourna aussitôt les yeux. Avec sa silhouette athlétique, son teint hâlé et sa casquette de baseball défraîchie, Roland Delgado était en train de dissiper

rapidement l'idée qu'elle se faisait d'un rat de laboratoire. Sans sa combinaison Tyvek, elle l'eût pris pour un moniteur de kayak, et non un scientifique.

— Nous préférons laisser la gravité accomplir son travail, précisa-t-il comme une rampe pointait hors de l'espace de stockage et s'abaissait au sol. La dernière chose que nous voulons, c'est que quelqu'un se place derrière le volant et contamine la scène de crime.

D'autres grincements s'élevèrent tandis que la Coccinelle émergeait, attachée à un treuil qui se déroulait lentement. Le camion cracha l'insecte, Roland s'avança pour décrocher le treuil du pare-chocs avant, et la plateforme se retira à l'intérieur telle une langue de métal géante.

Allison resta sur le côté cependant que le traceur enfilait des gants chirurgicaux et se mettait au travail. Tâche numéro un : photographier le véhicule sous tous les angles, ce qu'il fit à l'aide d'un petit appareil photo numérique.

— Dites, vous voulez bien m'éclairer avec cette lampe, là ? lança-t-il avec un regard dans la direction d'Allison, tout en ouvrant la portière côté passager et en s'accroupissant devant.

C'était le garage le plus étrange qu'Allison avait jamais vu. En plus d'avoir un sol qui paraissait assez propre pour faire aussi office de table d'opération, il disposait de toute une variété de dispositifs d'éclairage – plafonnier, baladeuse, lampe torche. Roland désigna d'un signe de tête le projecteur sur pied qui se trouvait le plus près d'elle, et elle en orienta le faisceau vers l'intérieur de la voiture.

— Pas vraiment un maniaque de la propreté, ce type, commenta Roland, penché au-dessus du tapis de sol, sa pincette à la main. Je l'aime déjà.

— Vous êtes au courant qu'il a tiré sur vingt-huit personnes ?

Le traceur déposa quelque chose qu'Allison ne put voir dans un petit sac en papier.

— Ouais, mais regardez tout ce qu'il nous a laissé : terre, matière végétale, fibre synthétique... À elle seule, la matière végétale pourrait nous occuper plusieurs jours !

D'accord, peut-être tenait-il davantage du bidouilleur d'éprouvettes qu'elle ne l'avait cru de prime abord.

— Waouh !

S'approchant, Allison baissa la tête.

— Quoi ?

Il prit quelques clichés, puis piocha une autre paire de pincettes dans sa poche et tendit le bras sous le siège passager. Il retira une petite boulette grise.

— Chewing-gum, annonça-t-il avec un sourire. Mia va adorer ça. C'est notre experte ADN. Elle pourra procéder à une analyse STR et établir un profil.

— Pas mal, commenta Allison. Et si notre homme mystère a été assez malin pour porter des gants, mais assez crétin pour cracher son chewing-gum,

je vous offrirai une bière pour célébrer ça !

Il arqua un sourcil, mais sans relever les yeux.

— Je vous le rappellerai. Et on ne sait jamais. Les criminels font parfois de drôles de gaffes.

— Ça, je ne vous le fais pas dire, concéda Allison en s'approchant plus près. J'ai bossé un jour sur une affaire de cambriolage dans laquelle le type se servait d'une carte en plastique souple pour débloquer le verrou. Vous savez, ces cartes de crédit bidon qu'on reçoit par courrier ?

— Ouais ?

— Ce sont les meilleures, les plus solides et les plus fines. En tout cas, le type ne devait pas en avoir sous la main ce jour-là parce qu'à la place, il s'est servi de son permis de conduire. Il n'a pas réussi à ouvrir la porte, a fini par lâcher le truc dans l'appartement, si bien que le document attendait sagement la victime quand elle est rentrée chez elle.

Roland prit un autre cliché.

— S'il n'est pas entré dans l'appartement, comment savez-vous qu'il s'apprêtait à le cambrioler ?

— Parce qu'il s'était déjà introduit dans tous les autres appartements du palier.

Elle se pencha davantage, s'efforçant de voir ce qui retenait son attention.

— Qu'est-ce que vous photographiez ?

— Un emballage McDo. Et un reçu.

— Dites-moi que c'est une transaction de carte de crédit.

— Désolé.

Il recueillit les bouts de papier dans des sachets séparés, puis passa du côté conducteur, qui se trouvait être le principal centre d'intérêt d'Allison. Si les déclarations de Sophie Barrett étaient fiables, c'était là qu'ils étaient susceptibles de trouver le plus de preuves.

Roland orienta d'autres lampes avant de s'accroupir de nouveau. Il secoua la tête.

— Nom d'un chien ! Votre spécialiste des empreintes s'en est donné à cœur joie là-dedans ! Il y a de la poudre partout !

— Il s'efforçait d'être consciencieux.

— La prochaine fois, adressez-vous plutôt aux meilleurs.

Il lui décocha un regard de ses chaleureux yeux bruns, ainsi qu'un sourire suffisant qui fit s'accélérer son pouls.

— Je m'en souviendrai.

S'écartant de lui, elle fit mine d'être en train d'inspecter la voiture plutôt que de se demander de quoi il avait l'air sous cette combinaison. Il lui fallait sortir davantage. Elle n'avait plus eu de rendez-vous galant depuis une éternité, et commençait à avoir des démangeaisons en présence des hommes avec lesquels elle collaborait.

La porte, derrière elle, s'ouvrit en grinçant. Une femme vêtue d'une

blouse de laboratoire entra. Ses cheveux étaient blond vénitien, et son nez parsemé de taches de rousseur.

— Mia, mon chou, tu vas m'adorer.

— Qu'est-ce que tu as ?

Elle vint se placer à côté d'Allison, et elles échangèrent des salutations.

— De la gomme DM.

Allison regarda la femme.

— DM ?

— Déjà Mâchée, précisa Mia avec un sourire. Nous avons nos petits acronymes, ici.

— Malheureusement, elle est passablement durcie, et elle vient du côté passager. Je doute qu'elle appartienne au gars que vous cherchez.

Mia enfila une paire de gants chirurgicaux, puis sortit de sa poche un petit tube en verre. À l'intérieur se trouvait un coton-tige.

— Tu as déjà fait la porte ? s'enquit-elle en rejoignant Roland.

— Je me suis dit que je te la réserverais.

— Que c'est délicat de ta part !

Elle prit un petit flacon de liquide, y trempa le coton-tige, qu'elle entreprit de frotter en minuscules cercles le long du rebord intérieur de la portière.

Allison s'approcha, intriguée.

— Vous cherchez des cellules de peau ?

— Cellules, et peut-être traces de sueur, confirma-t-elle en relevant les yeux sur Allison. Quiconque a conduit cette mini voiture a sans doute posé un coude sur le rebord de cette portière. Il avait beau porter des gants, il faisait près de quarante degrés mercredi dernier, et je serais surprise qu'il ait eu des manches longues. Avec un peu de chance, nous aurons de l'ADN.

— On dirait bien que c'est justement notre jour de chance.

Allison et Mia regardèrent toutes deux Roland tandis qu'il sortait l'appareil photo de sa poche pour prendre un cliché de l'appuie-tête.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Mia.

Il troqua l'appareil photo contre une pincette.

— Un cheveu.

Il le décrocha précautionneusement d'un pli, sur le tissu, puis le brandit pour qu'elles le voient.

— Environ six centimètres, châtain.

Il jeta un coup d'œil à Allison.

— Votre spécialiste des empreintes a-t-il les cheveux châtain ?

— Noirs. Il est vietnamien.

L'estomac d'Allison tressauta d'exaltation alors qu'elle fixait le poil.

Mia lui décocha un regard empli d'espoir.

— Et le tireur ? De quelle couleur étaient ses cheveux ?

— Il n'en avait pas, répondit Allison. Il était aussi chauve qu'une boule de billard.

— Ce n'était pas du tout au hasard. Je parierais mon badge dessus, déclara Jonah à Ric au téléphone.

Il dépassa une énième paire d'arches dorées en forme de M, et eut une petite crampe à l'estomac. Au bout de quatorze heures de conduite, il était exténué, revêche, et ne tenait plus que grâce à ses toutes dernières ressources.

— C'était même foutrement chirurgical : chevilles, mains, poignets. Il a tiré sur des fenêtres et des statues. Il ne cherchait pas à dégommer des étudiants, il cherchait à terroriser. Je crois que tout ça n'était qu'une mise en scène.

— Qui était la véritable cible, alors ? Ou visait-il les trois ?

Jonah continua à fixer la route, devant lui, anxieux de ne pas dévier de sa voie. Plus que quelques kilomètres, mais c'était à peine s'il pouvait encore tenir sa tête droite. Il avait fait plus de deux mille huit cents kilomètres, ces deux derniers jours, et passé une nuit merdique dans un motel bon marché à Columbus après avoir gâché le reste de la journée de la veille à chercher l'ex-épouse de Himmel. Elle était portée disparue.

Le silence régnait, à l'autre bout du fil, et il se remémora que Ric venait de lui poser une question. Merde. La cible.

— Je ne crois pas que c'était Jodi Kincaid, répondit-il. Il n'avait pas l'intention de la tuer. C'était un ricochet. Je l'ai vérifié avec Scott Black l'autre jour.

— Donc il n'avait pas l'intention de tuer la femme enceinte, mais ça ne lui a posé aucun problème de dégommer un prof et un étudiant. C'est bon à savoir. La question est : pourquoi ?

— Je travaille dessus.

Jonah passa devant une autre bretelle de sortie, ignorant délibérément les panneaux de fast-food. Il comptait piller le peu qui devait rester dans ses placards avant de s'écrouler sur son lit.

— Allison m'aide là-dessus. Elle est en train d'établir le profil des trois victimes. Si nous déterminons le mobile, nous pourrons aussi déterminer qui d'autre serait susceptible d'être impliqué, pour peu qu'il y ait quelqu'un d'autre.

— Cela paraît de plus en plus probable. Au fait, Noonan a enfin craqué et envoyé la voiture au Delphi.

— La Coccinelle ?

Jonah eut peine à croire que le chef se soit fendu de la dépense. Mais, vu le battage médiatique, il estimait probablement que couvrir ses fesses justifiait cette utilisation des fonds publics.

— Ils ont trouvé un cheveu sur l'appuie-tête, l'informa Ric. Mia travaille sur l'ADN.

Il fallut au cerveau complètement cuit de Jonah une seconde supplémentaire pour assimiler ces paroles.

— Merde alors !

— Exactement ce que je pensais.

Le crâne de Himmel était complètement rasé. Parce qu'il se préférait comme ça ? Ou à cause de la chimiothérapie ? Jonah ne le savait pas encore. Mais un cheveu retrouvé sur l'appuie-tête de la Coccinelle de Himmel, à supposer que ce ne fût pas le sien, serait la toute première preuve matérielle de l'existence d'un éventuel complice.

Silence à l'autre bout de la ligne. Même dans l'état d'épuisement où il se trouvait, il devinait que Ric avait quelque chose d'autre en tête.

— Quoi que ce soit, crache-le. Je suis trop crevé pour jouer aux devinettes.

— Cette nouvelle info...

Son coéquipier marqua une pause, à l'évidence mal à l'aise à la perspective de ce qu'il allait dire.

— Elle tend à prouver que c'était un assassinat ciblé. Cette théorie du complot devient de plus en plus vraisemblable. Tu comprends où ça place Sophie, n'est-ce pas ?

— En plein foutu milieu de notre foutue enquête !

— C'est un témoin crucial, précisa Ric.

— C'est l'unique témoin.

— Tu comprends ce que je suis en train de dire, mec ?

— Ouais.

— Quoi que tu aies entrepris avec elle...

— J'ai compris, bon sang !

— Je ne fais que souligner l'évidence, je sais, mais tu as l'air un peu claqué.

— Je le suis.

— Va dormir, recommanda Ric. Je te rappelle demain matin.

Jonah jeta le téléphone sur son siège passager. La brûlure, dans son estomac, s'intensifiait. Ce n'était pas que la faim. C'était la désillusion aussi, celle du genre cuisant. Parce que tout à coup, il sut qu'il escomptait que l'histoire de Sophie ne tienne pas la route. Non seulement il l'escomptait, mais il l'espérait, et pas qu'un peu, parce que curieusement, dans l'état de privation de sommeil, de nourriture et de sexe qu'il était, il avait décidé qu'elle était pour lui une proie légitime. Il la désirait. Problèmes ou pas, cinglée ou pas, il la désirait, et il avait décidé de lui courir après. De cesser de se demander si c'était bien ou mal, et de céder enfin au désir qui le rongait depuis des mois.

Ce plan venait de voler en éclats.

Sophie n'était plus seulement impliquée dans cette affaire, elle en était un témoin. Et désormais, plus seulement *un* témoin, mais *le* témoin, le seul qui comptait. S'il se souciait le moins du monde de son travail, elle était désormais hors limites.

Le badge, ça peut aider, côté cul, mais le cul peut te coûter ton badge.
Le conseil entendu lors de sa toute première année de boulot lui revint. Il ne

l'avait pas pleinement compris à l'époque, mais aujourd'hui, si. Lorsqu'il était question de témoins, d'informateurs confidentiels, et surtout de victimes de crime, son badge inspirait la confiance, parfois même le désir. Or, si cela pouvait paraître appréciable, cela pouvait aussi impliquer des tonnes de problèmes pour celui qui n'était pas prudent.

Toute sa carrière, Jonah n'avait rien été d'autre que *prudent*. Jusqu'à ce qu'il rencontre Sophie.

Il atteignit enfin son quartier, et bifurqua dans sa rue. Il ralentit alors qu'il s'approchait de son pavillon, devant lequel une petite citadine en provenance de la direction opposée venait de s'arrêter. Le signal lumineux « livraison » étincelait sur son toit.

Jonah s'engagea dans son allée, attrapa son sac marin, puis descendit. Un arôme de pizza fraîche manqua le faire craquer. Il regarda en direction de son salon, derrière la fenêtre duquel la télévision était allumée. Il jeta ensuite un coup d'œil à la porte fermée de son garage, et commença à soupçonner vaguement ce qui se trouvait derrière.

— C'est pour vous ?

Un gamin dégingandé avec pas moins de dix anneaux dans le sourcil gauche le rejoignit.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une végétarienne extra-large.

Jonah sortit son portefeuille dans un soupir. Il tendit deux billets de vingt au gamin, puis attendit la monnaie, sans cesser de fixer sa porte d'entrée. Enfin, celle-ci s'ouvrit, et Sophie apparut, sa silhouette parfaitement dessinée dans la clarté projetée du salon. Elle portait un débardeur, et un jean coupé, mais ç'aurait tout aussi bien pu être un string, car éclairée par-derrière comme ça, elle était, en chair et en os, l'incarnation même de tous les fantasmes pornos qu'il avait jamais eus. Debout dans l'embrasure de sa porte, prête à l'accueillir à la maison après un voyage d'affaires. Un rêve devenu réalité, et tout à la fois un foutu cauchemar !

Le gamin laissa échapper un son étranglé. Jonah lui jeta un coup d'œil. Sa mâchoire était quasiment tombée sur le trottoir. Jonah lui arracha sa monnaie des mains, puis le réprimanda d'un regard noir.

— Eh bien, eh bien, qui voilà ? Je ne vous attendais pas si tôt.

Sophie inclina la tête sur le côté avec un sourire, tandis que Jonah récupérait la pizza des mains du livreur hébété.

Il gravit ensuite les marches de son perron, tout en la foudroyant du regard. Elle ne cilla même pas.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

Lui prenant l'emballage tiède des mains, elle lui décocha un sourire sensuel.

— C'est vraiment une très longue histoire. Entrez, que je vous la raconte.

Jonah paraissait tendu. Et pas seulement tendu, mais... empli d'amertume. Sophie avait espéré que deux jours lui suffiraient pour évacuer sa colère à propos de son apparition télévisée, mais de toute évidence, non. Peut-être était-il un de ces machos qui, plutôt que de « démêler » leurs émotions, les laissent mijoter.

Il était à son avantage, cependant. Au lieu de sa tenue d'inspecteur habituelle, il arborait un jean délavé, un tee-shirt gris, et une barbe de deux jours.

Elle emporta la pizza dans la cuisine, la posa sur le comptoir puis, avec un hoquet de saisissement, se rappela les gressins. Pivotant, elle se rua de nouveau vers la porte.

Mais les feux arrière de la citadine à hayon s'éloignaient déjà.

Elle retourna dans la cuisine où Jonah, appuyé contre le comptoir, la dévisagea froidement.

— Eh bien, tant pis, pas de gressins, gazouilla-t-elle. Mais c'est sans doute mieux, n'est-ce pas ? Qui a besoin de sentir l'ail ?

Il croisa les bras sur son torse, à l'évidence nullement amusé par sa tentative d'alléger l'atmosphère.

— Qu'est-ce qui se passe, Sophie ?

— Eh bien...

Elle se dirigea vers le placard et en sortit plusieurs assiettes tout en essayant de gagner du temps. Son petit laïus était prêt, mais elle ne s'était pas attendue à tant d'hostilité.

— Avant de partir, vous m'avez dit de me faire discrète. Et de ne pas m'attirer d'ennuis.

Attrapant une part de pizza, elle en ôta quelques fils de fromage qui pendaient, puis la déposa sur l'assiette de Jonah. Après quoi elle sourit.

— À mon appartement, c'était un peu difficile, alors je me suis invitée ici.

Elle lui tendit l'assiette. Il la posa sur le comptoir sans même la regarder.

— Comment êtes-vous entrée ?

— Grâce à votre petite cachette.

Il fronça les sourcils.

— La boîte magnétique derrière la gouttière, à côté de votre porte de

service. (Nouveau sourire.) J'ai toujours été championne pour les trouver, mais j'aurais imaginé plus futé de la part d'un flic !

Jonah secoua puis détourna la tête. Elle se servit une part.

— Vous n'aimez pas la pizza ?

— Ce n'est pas de la pizza, c'est de la salade !

— Végétarienne extra, miam !

Mordant dans sa tranche, elle mâcha, sans cesser de le regarder. Il irradiait presque le stress. Le trajet avait dû être long.

Posant la part de pizza, elle alla chercher dans le frigo une bouteille d'eau de source vitaminée. Elle lui en offrit une, mais il refusa. Manifestement, son choix de boisson laissait aussi à désirer.

— Les médias campent devant votre appartement ? s'enquit-il. C'est ça ?

Elle inclina la tête sur le côté.

— Je ne sais pas trop. Pas la dernière fois que j'y suis passée, en tout cas.

— Et c'était ?

— Hier.

— Vous êtes ici depuis hier ?

Il paraissait furieux, et elle éprouva un tiraillement de doute. Peut-être avait-elle opté pour la mauvaise tactique. Elle aurait pu simplement l'appeler pour demander la permission de rester ici, mais elle avait eu peur qu'il refuse.

— Je me suis dit que ça ne vous gênerait pas. (Autre sourire.) Après tout, c'est vous qui m'avez dit de me faire discrète.

Il détourna les yeux, secoua de nouveau la tête. Sur une impulsion, elle se rapprocha légèrement, mais cela sembla augmenter sa tension d'un cran. Les muscles de ses mâchoires se crispèrent.

— Pourquoi êtes-vous si contrarié ? demanda-t-elle.

— Pourquoi me mentez-vous ?

— Je ne vous mens pas.

— D'accord, à votre guise. Mais vous ne pouvez pas rester là.

— Comment ça ?

— Vous ne pouvez pas. Point barre.

— Mais...

— Si vous avez besoin d'un endroit où dormir, appelez Mia.

Elle croisa les bras.

— Ric vit chez elle. Et c'est vous qui m'avez dit qu'il me prend pour une mythomane, alors je ne me sens pas vraiment à l'aise à l'idée de traîner avec eux.

— Alors, allez dans un motel.

— Nos motels sont pleins à craquer d'équipes de tournage !

— Alors, appelez Mark.

— Qui ?

— Mark Royers ! rétorqua-t-il en la fusillant du regard. Votre rendez-

vous de l'autre soir. Je suis sûr qu'il sera ravi de vous héberger.

— Je connais à peine Mark. Nous n'avons pas ce genre de relation.

— Sophie, *nous* n'avons pas ce genre de relation.

— Je partirai demain. Ce n'est que pour une nuit ! Quel est le problème ?

— Ma carrière, Sophie. Voilà le problème ! Je suis inspecteur criminel. Vous êtes un témoin. Je ne peux tout simplement pas vous laisser crêcher chez moi.

— Pourquoi êtes-vous si susceptible ? Tout ce que je demande, c'est un endroit où dormir. Rien que pour une nuit !

Vexée par son rejet, elle sentit ses joues s'empourprer.

— Oh, et puis laissez tomber ! J'irai ailleurs !

Elle s'apprêtait à sortir de la cuisine quand il lui agrippa le bras.

— Lâchez-moi !

— Non.

— Non ?

Elle tenta de se libérer de sa poigne, mais elle était tel un étau d'acier.

— Pas tant que vous ne m'aurez pas donné une réponse honnête.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

— Vous croyez que j'ai gobé votre petite histoire ? « Oh, eh, Jonah, je ne vous attendais pas si tôt ! » Vous portez un soutien-gorge rouge, Sophie. Et vous ne m'attendiez pas ?

La fureur enfla en elle.

— Allez vous faire foutre !

— Exactement ce que je pensais.

Elle leva la main pour le frapper, mais il la lui bloqua. Elle essaya avec l'autre, qu'il attrapa aussi. Il la fustigea du regard, les deux mains de Sophie coincées dans ses énormes paluches, et la frustration lui brûla la gorge.

— Arrêtez vos conneries, Sophie, et dites-moi ce qui s'est passé.

— Lâchez-moi !

Elle s'arracha à son étau. Cette fois, il la laissa faire. Elle alla se réfugier dans un coin, entre la gazinière et l'évier, d'où elle tenta de l'incinérer d'un regard.

Il ne cilla pas.

— Je me suis fait agresser, d'accord ? Et mon appartement me terrifie. Tout me terrifie. Alors je suis venue ici. Vous êtes content, maintenant ?

Suraiguës, ses paroles planèrent dans l'air, et elle se donna l'impression d'être une gamine.

Il s'approcha, les sourcils froncés.

— Quand est-ce arrivé ?

Baissant les yeux sur ses pieds, elle s'efforça de se ressaisir.

— Hier soir.

— Vous êtes blessée ?

Il porta une main à son visage, mais elle s'écarta. Elle ne voulait pas

qu'il la touche. Il parut recevoir le message cinq sur cinq.

Elle inspira profondément.

— J'étais en train de faire ma lessive. Je suis sortie acheter du détergent...

— En pleine *nuit* ?

Elle releva vivement les yeux.

— Vous voulez connaître l'histoire ou non ?

Il fourra les mains dans ses poches.

— Je veux la connaître. En entier. N'oubliez aucun détail.

Elle la lui relata donc, passant sous silence le fait qu'elle parlait encore au téléphone quand elle était sortie de l'épicerie. Il le devina néanmoins – elle le vit à la manière dont ses mâchoires se crispèrent. Quand elle arriva à la fin de son récit, il la dévisageait attentivement, le visage dur et mécontent.

Il demeura ainsi un long moment, puis avança d'un pas.

— Puis-je vous toucher, maintenant ?

Elle haussa les épaules.

Avec douceur, il prit son visage entre ses mains, comme pour chercher des ecchymoses. Tandis qu'il l'examinait, elle garda les yeux rivés sur son torse, et son pouls s'accéléra. Elle brûlait de se blottir contre lui, de passer les bras autour de sa taille et de se sentir en sécurité.

Le pouce de Jonah effleura la bosse, juste à la naissance de ses cheveux. Elle s'écarta.

— Aïe.

— Vous pourriez avoir une commotion. Vous auriez dû laisser Allison vous conduire aux urgences.

— Je vais bien, affirma-t-elle avant de s'éclaircir la voix. Mais ça m'a fait flipper. Ajouté à tout le reste, ça...

Elle se détourna, contempla la cuisine immaculée, dépouillée. Le frigo où Jonah stockait bière et sauce salsa. La porte de service à côté de laquelle il laissait ses bottes de travail boueuses. Puis elle lui fit de nouveau face et plongea droit dans ses yeux noisette, qui la regardaient avec tant d'intensité, tant d'intelligence.

— Ça me paraît lié, d'une manière ou d'une autre. Ne me demandez pas pourquoi je pense ça, je le pense, c'est tout. Je ne peux pas l'expliquer, c'est juste une intuition. Et je me sens plus en sécurité ici que partout ailleurs. Même quand vous n'êtes pas là, je me sens à l'abri. La nuit dernière, j'ai mieux dormi que je ne l'avais fait depuis des mois.

— Pourquoi ce guet-apens, Sophie ? Vous auriez simplement dû m'appeler !

— Et vous auriez répondu : « Bien sûr, mon chou, venez » ?

Il ne protesta pas.

— Je me disais bien qu'il devait y avoir certaines règles ou, je ne sais pas, au moins des lignes directrices à propos du fait que nous ayons une relation alors que je suis impliquée dans votre affaire. (Elle marqua une pause,

s'efforçant de déchiffrer son expression.) Je ne me trompe pas, n'est-ce pas ? Vous êtes resté deux jours entiers en Géorgie, aussi je devine qu'il y a eu une sorte de percée là-bas. Et vous venez juste de dire que je suis un témoin, alors...

— Je ne peux pas parler de l'enquête, coupa-t-il.

Ce qui répondait à sa question.

— Quoi qu'il en soit, je me suis dit que si vous me laissiez rester ici, ce serait une sorte de faveur, reprit-elle, et j'ai toujours eu plus de succès en sollicitant des faveurs en face-à-face plutôt qu'au téléphone.

Il se borna à la dévisager. Elle remarqua que la bretelle de son soutien-gorge dépassait, et tira sur l'encolure de son débardeur.

Cela non plus n'échappa pas à Jonah. Et alors, elle se sentit honteuse d'avoir présumé qu'il était comme tous les autres hommes qu'elle avait connus. Et que, s'il l'aidait, il souhaiterait quelque chose en retour.

D'un autre côté, peut-être était-ce le cas. Impossible de se méprendre sur l'intense flamme, dans son regard, sous toute cette inquiétude sincère. Cette flamme, elle l'avait déjà vue, et elle savait exactement ce qu'elle signifiait.

Croisant les bras, elle le regarda avec défi.

— Donc, voilà. C'est pour ça que je suis là. Allez-vous me laisser rester ou non ?

Jonah regarda Sophie debout à tout juste quelques centimètres de lui dans sa cuisine, et sut qu'il était foutu. Hors de question qu'il la fiche dehors après ce qu'elle venait de lui dire. Ce n'était tout simplement pas envisageable. Il n'aimait pas qu'elle se soit fait agresser, point, et encore moins, bon sang, que ça se soit produit en même temps que tout le reste. Il ne savait pas exactement ce qui se passait, mais tant qu'il ne l'aurait pas découvert, il préférerait qu'elle reste là avec lui, bien qu'il soit également hors de question qu'il se permette de la toucher – surtout après les avoir démasqués, elle et son petit jeu de séduction.

Croyait-elle vraiment qu'il était ainsi ? Qu'il attendrait d'elle du sexe en échange d'un endroit où dormir quelques nuits ?

De toute évidence, oui. Et alors qu'une partie de lui savait qu'il avait davantage d'autodiscipline, davantage de *décence* que ça, toute une autre partie était en train, en cet instant même, de l'imaginer sur le dos, sur cette table de cuisine, uniquement vêtue de ce foutu soutien-gorge rouge !

Peut-être était-ce lui, le cinglé !

— Vous pouvez rester ici cette nuit, répondit-il. Ensuite nous trouverons autre chose.

— Merci. (Elle sourit, manifestement soulagée.) Vous ne verrez même pas que je suis là.

Ce flagrant mensonge planait encore entre eux quand le portable de Jonah vibra. Il le sortit de sa poche et vérifia le numéro.

— C'est le boulot, annonça-t-il. Je vais probablement devoir y aller.

— Pas de problème. Je verrouillerais derrière vous.

Le téléphone vibra de nouveau.

— Macon.

Il écouta quelques instants, pendant que Sophie restait là, feignant de ne pas tendre l'oreille. Elle avait peint ses ongles de pieds, remarqua-t-il – en rouge cerise.

— D'accord. J'arrive.

Il raccrocha et la regarda.

— Quelqu'un sait-il que vous êtes là ?

— En dehors de vous ? Absolument personne.

— Vous vous en sortirez, toute seule ici ? Je rentrerai peut-être tard, en fonction de ce que c'est.

Elle désigna d'un signe de tête, sur le comptoir, le petit revolver posé à côté de la jarre à biscuits.

— J'ai Ladysmith pour me tenir compagnie.

— Ouais, j'ai vu ça.

Jonah jeta un coup d'œil à l'arme, qui restait habituellement dans son sac à main. Elle n'avait pas de permis pour l'utiliser, mais loin de lui l'idée de tenter d'appliquer la loi avec cette fille-là ! Et d'ailleurs, ces temps-ci, il était content qu'elle ait cette arme.

Il reprit ses clés sur le comptoir, puis son blouson de cuir sur le dossier d'une chaise.

— Verrouillez derrière moi, ordonna-t-il. Et faites-moi plaisir : à mon retour, essayez de ne pas me tirer dessus !

Sean remarqua qu'il était suivi à la seconde où il émergea du parking du commissariat. Une filature intéressante pour deux raisons : d'une, elle était incroyablement facile à repérer, et de deux, la personne derrière le volant de la Ford Focus bleue était une femme.

Tout en gardant un œil sur son rétroviseur intérieur, il passa mentalement en revue la liste des femmes qu'il avait rencontrées récemment, en quête d'une susceptible d'être portée sur le harcèlement. Il n'en trouva aucune. Quelle que soit celle-là, il ne tenait pas particulièrement à la conduire chez lui, aussi remania-t-il ses plans pour la soirée et s'engagea-t-il dans le parking d'*El Patio*.

Dix minutes plus tard, il était assis sur un tabouret à siroter une Budweiser quand il la repéra dans un autre miroir – celui derrière le bar, cette fois. Ayant franchi le seuil, elle regardait autour d'elle avec appréhension. Cheveux bruns courts, taille moyenne. Elle portait un jean, un tee-shirt noir, et des tennis. Incontestablement pas une de ses ex. Elle n'était même pas son type, mais cela ne l'empêcha pas de la reluquer alors qu'elle traversait la salle et se rapprochait avec hésitation du tabouret voisin du sien.

Il reporta son attention sur la partie de baseball et attendit de voir quel genre d'entrée en matière elle allait lui servir.

— Cette place est prise ?

Il se tourna pour la regarder. Teint pâle, lèvres pleines, et une belle paire de seins que, pour une mystérieuse raison, elle avait choisi de ne pas mettre en valeur. Elle le dévisageait, dans l'expectative.

— Elle est toute à vous. Est-ce que nous nous connaissons ?

Cela parut la prendre au dépourvu, et elle se figea un instant avant de se jucher sur le tabouret.

— Euh, je ne crois pas. Pourquoi ?

— J'aurais pu jurer vous avoir vue dans mon rétroviseur il y a quelques minutes.

Elle en resta bouche bée. Le barman choisit cet instant précis pour venir nonchalamment prendre sa commande. Elle jeta un coup d'œil à sa bouteille, et demanda la même chose. Il prit une gorgée de sa bière et attendit.

— Navrée pour ça. J'ai pensé vous appeler au travail, mais... (Elle laissa cette curieuse admission s'éteindre tout en balayant le bar du regard.) Est-il sûr de parler ici ? Je veux dire : vous savez bien, de quelque chose d'important ?

Là, Sean pivota pour lui faire carrément face, las de ce petit jeu.

— Qui êtes-vous, exactement ?

— Marianne Parker.

Elle tendit la main. Sean laissa passer une fraction de seconde avant de la lui serrer. Elle était fraîche et minuscule, et il l'enveloppa complètement de la sienne. Comme sa bière arrivait, elle la retira et la posa sur ses genoux.

— Sean Byrne, déclara-t-il. Mais ça, je suppose que vous le savez déjà.

Elle ne répondit pas, et il la regarda siroter sa bière.

— Vous êtes du coin, Marianne ?

— Pas vraiment.

— Et vous êtes en ville pour... ?

Remuant sur son tabouret, elle parut décider quelque chose et, pour la première fois, le fixa droit dans les yeux.

— Vous êtes l'un des inspecteurs qui enquêtent sur l'affaire Himmel.

Il arqua un sourcil.

— J'ai vu votre photo dans le journal, expliqua-t-elle. Vous étiez sur la scène de crime, n'est-ce pas ?

Elle parlait d'un cliché de lui et d'un technicien médico-légal accroupis près d'une flaque de sang là où la femme enceinte avait été abattue. Il n'avait pas donné son nom au journaliste, ce jour-là, mais le gars était d'ici, et le connaissait de toute façon.

— Qu'est-ce que vous vouliez me dire ? demanda-t-il.

Il la considéra avec intérêt. Manifestement, quelque chose la rendait nerveuse, car elle demeura là, à faire rouler le fond de sa bouteille sur le zinc alors qu'elle réfléchissait à la manière de répondre à sa question.

— Je suis la sœur de Gretchen Parker. (Elle attendit une seconde, puis précisa :) L'ex-femme de Jim Himmel.

— OK.

Il n'allait pas lui faciliter les choses. Peut-être était-ce mesquin, mais il s'amusait de la voir ainsi au supplice. Des représailles, en quelque sorte, pour avoir joué les Mata Hari alors qu'elle aurait dû tout simplement aller au poste demander à parler à un inspecteur.

Elle se racla la gorge.

— J'ai une information, de la part de ma sœur, que je pense importante pour l'enquête.

— Alors pourquoi votre sœur n'est-elle pas ici ?

Aux dernières nouvelles, Gretchen Himmel était introuvable. Elle s'était volatilisée après la toute dernière série d'interrogatoires réalisés par la police de Columbus.

— Ma sœur a deux petites filles, précisa Marianne en tripotant nerveusement sa bouteille. Elle a estimé préférable que les jumelles et elle se fassent discrètes quelque temps.

— D'accord.

Sean la regarda d'un air sceptique. Quelque chose, à propos de son histoire, sonnait faux, mais il ne savait pas encore quoi.

— C'est quoi, l'information de votre sœur ?

Elle se racla de nouveau la gorge.

— Gretchen est récemment entrée en possession d'une grosse somme.

— Grosse comment ?

— Très grosse. Elle a été donnée à ses filles, et placée directement à leurs noms sur deux comptes différents.

Sean la regarda tirailler sur l'étiquette de sa bouteille. Il n'aimait pas qu'elle soit aussi évasive, et encore moins où cette conversation menait.

— D'où venait cet argent ?

Elle releva les yeux.

— De Jim. J'en suis quasiment sûre.

— D'après nos dernières vérifications, Jim était fauché.

— Il l'était, concéda-t-elle avant de marquer une pause et de se mordre la lèvre. Mais je crois qu'il a peut-être été recruté pour un job, récemment. Comme tueur à gages.

La ruelle située derrière le *Mario's Bar* puait l'urine et le vomi, et il ne fallut pas longtemps à Jonah pour déterminer la raison de ces odeurs.

— C'est le gamin ? demanda-t-il à l'officier de patrouille qui avait été appelé sur les lieux par le patron du bar.

— Ouais. Il dit qu'il était juste sorti pisser quand il a vu une jambe dépasser.

Jonah lança un coup d'œil au gamin au visage verdâtre assis sur le bord du trottoir à côté de la voiture de patrouille, puis évita une flaque de dégueulis tout frais et s'engagea dans la ruelle. Derrière une pile de cartons de bouteilles de bière, une basket émergeait de l'embrasement d'une porte.

Il regarda de nouveau le gamin.

— Mineur ?

— Dix-neuf ans. Fausse carte d'identité. Ça explique sans doute au moins en partie pourquoi il meurt de trouille.

Jonah inspecta de haut en bas l'étroit passage, dont l'accès avait déjà été condamné par un ruban jaune. Le mur de la ruelle, côté bar, était en brique rouge taguée de couches successives de graffitis. L'autre appartenait à un magasin de musique qui avait fait faillite plusieurs mois auparavant.

— Le proprio du bar connaît la victime ?

— Il affirme qu'il ne l'a pas vu ce soir, relaya l'officier de patrouille. En tout cas, il ne le reconnaît pas.

Jonah s'approcha du corps, étendu face contre terre sur le pavage. L'homme portait un blouson de cuir bon marché et un jean, et toutes ses poches avaient été retournées, signe d'un possible vol. Pas de portefeuille en vue, ni renflement dans la poche arrière. On lui avait tiré dessus par derrière, près du rein droit, et la flaque de sang, sous le corps, s'était déjà coagulée.

Jonah reporta son attention sur le blouson. Il n'existait qu'une seule raison pour en porter un par cette chaleur. Mais quoi que l'inconnu ait voulu planquer ce soir, cela avait probablement disparu en même temps que son portefeuille.

— À quelle heure le gamin a-t-il appelé ? s'enquit-il.

— Vingt-deux heures vingt-deux. D'abord au 911 et ensuite, il est parti prévenir le barman.

Jonah consulta sa montre. Vingt-trois heures vingt-cinq. S'agenouillant près du cadavre, il sortit de sa poche une mini Maglite de manière à voir le visage. Jeune Hispano. Tatouages de gang. Il lui parut curieusement familier, mais difficile d'en être certain avec toutes les mouches qui bourdonnaient autour des yeux, de la bouche et du nez. Peut-être avait-il déjà eu affaire à la police. Jonah pointa sa lampe torche sur la deuxième blessure par balle, sur le côté du cou, celle-là. Une armée de fourmis, en file indienne, s'était déjà mise au travail.

Deux blessures par balle, ou peut-être plus, une au moins tirée à bout portant, à en juger par les traces résiduelles. S'il avait laissé son agresseur s'approcher si près, c'était probablement qu'il le connaissait.

Jonah releva les yeux sur l'officier de patrouille.

— Personne n'a entendu les coups de feu ?

— Si c'est le cas, personne ne s'est encore manifesté.

— Il nous faut interroger tout le monde dans le bar, et aussi à la station essence, au coin de la rue. Tout le reste paraît fermé.

Le policier soupira. Il était sur le point de finir son service quand l'appel avait été reçu, et manifestement, passer la majeure partie de la nuit à interroger des piliers de bar ne l'enchantait guère.

— Où est le proprio ?

Jonah avisa, du côté illuminé de la ruelle, là où elle donnait sur la rue, la foule croissante de curieux.

— À l'intérieur. Pas trop ravi d'avoir un macchabée derrière son bar, pouvez me croire !

— Ouais. Ce gars-là n'en a pas l'air ravi non plus, répliqua Jonah.

— Eh, c'était juste pour dire !

Jonah regarda au fond de la ruelle. Elle conduisait à un parking, mais il doutait d'y trouver le véhicule de la victime, ce qui accélérerait son identification. Ce serait trop facile, et rien, depuis le début de cette nuit, n'avait été facile.

Il se frictionna les yeux avec lassitude. Sa dispute avec Sophie l'avait un peu réveillé, mais maintenant, il sentait le poids des derniers jours peser de nouveau sur lui.

— Merde, je reconnais ce type !

Jonah tourna la tête. L'officier de patrouille était accroupi à côté du cadavre, les sourcils froncés.

— C'est qui ?

— Roberto Consuelo. J'ai vu sa bobine tout à l'heure à l'appel. On devait le convoquer pour interrogatoire. Un gérant d'épicerie l'a reconnu à une séance d'identification photo.

Jonah eut un mauvais pressentiment.

— Quelle séance d'identification ?

— Une agression hier soir, à l'autre bout de la ville. Il s'est attaqué à une fille avec un couteau, et s'est tiré avec son porte-monnaie.

15

Sophie ouvrit les yeux, et vit que Jonah la regardait.

— 'jour, lâcha-t-il brusquement.

Elle se redressa, balaya le salon du regard. Le soleil filtrait à travers les stores, dessinant des motifs sur la couverture qu'elle avait sortie de la penderie. Étirant ses bras au-dessus de sa tête, elle le dévisagea.

— Vos cheveux sont mouillés.

— Je sors de la douche, précisa-t-il en déposant une tasse de café sur la table basse. Vous auriez pu vous mettre dans le lit, vous savez. J'aurais pris le canapé.

Il avait l'air penaud, comme si, en quelque sorte, elle avait offensé ses manières de gentleman du Sud. L'ignorant, elle prit le café. Il embaumait le mélange hyperrobuste qu'elle avait préparé la veille. Jonah prenait le café au sérieux. Pas un légume dans la maison, mais il conservait près d'une année de provision de robusta au freezer.

Elle repoussa une mèche de son visage.

— Alors ? Cas d'homicide, hier soir, j'ai cru comprendre ?

— Ouaip.

— Je ne vous ai pas entendu rentrer.

— Vous étiez trop occupée à ronfler.

— Je ne ronfle pas.

— Comment le sauriez-vous ?

Elle sirota encore un peu de café tout en remarquant son visage rasé de frais, l'arme de poing ainsi que le badge, tout contre sa hanche. Il avait l'air si *flic* que son cœur en eut un petit pincement.

— Combien d'heures avez-vous dormi ?

— Assez. Vous serez dans le coin, un peu plus tard ? Je passerai peut-être.

Retourné dans la cuisine, il récupéra ses clés sur le comptoir.

— Vous voulez dire, au boulot ?

— Oui. J'aurai peut-être besoin de vous parler.

Repoussant la couverture matelassée, elle balança ses jambes hors du canapé.

— Parlez-moi maintenant. Qu'y a-t-il ?

— Rien encore. Je vous tiendrai au courant. Restez vigilante,

aujourd'hui.

Et sur ce, il sortit. Elle entendit sa clé tourner dans la serrure, puis son pick-up ronronner en marche arrière dans l'allée.

Elle emporta son café dans l'unique salle de bains de la maison, encore embuée de la douche de Jonah. Enclenchant le jet d'eau, elle s'efforça d'ignorer l'odeur de mousse à raser qui s'attardait dans l'air. Elle se représenta une vision de lui torse nu, en train de se raser, penché au-dessus du lavabo, et s'efforça d'en faire abstraction également.

Quelques instants plus tard, elle était prête pour aller travailler, vêtue d'une robe débardeur en lin turquoise et d'escarpins à bouts ouverts. Alors qu'elle pliait la couverture dont elle s'était servie, elle entendit le bruit d'un autre pick-up dans l'allée, un peu plus fort que celui de Jonah, cette fois, peut-être même un diesel.

Se saisissant de son revolver dans son sac, elle atteignit la cuisine juste au moment où un homme gravissait lourdement les marches de l'entrée de service. Démarche assurée, larges épaules, mâchoires puissantes. Le portrait craché de Jonah, à l'exception des cheveux gris.

Alors que la porte moustiquaire s'ouvrait en grinçant, elle cacha le revolver derrière la jarre à biscuits. Le visiteur essaya d'actionner la poignée, puis tapa sur le carreau.

— Jonah ?

Elle tourna le loquet, tira le battant vers elle.

— Bonjour !

Il la détailla de la tête aux pieds. Il avait à la main un sac en papier brun, et elle aperçut des tomates à l'intérieur.

— Est-ce que Jonah est par là ?

— Il est au travail.

Elle s'écarta pour le laisser entrer.

— Voulez-vous un peu de café ?

Il hésita un instant, puis ôta sa casquette John Deere et essuya ses bottes sur le paillason avant de franchir le seuil.

— Si vous en avez déjà de prêt, je ne suis pas contre.

Il déposa sa casquette sur le comptoir, puis le sac à côté de l'évier.

— Je suis Wyatt Macon, le père de Jonah.

— Et moi Sophie Barrett. Sucre ?

Ouvrant un placard, elle en sortit un mug.

— Non, noir, merci.

Elle lui servit le breuvage tandis que, appuyé contre le comptoir, il l'observait. Il portait une chemise de travail en batiste et un jean. Ses bottes éraflées lui remémorèrent celles de Jonah, tout comme sa carrure — à l'exception de la légère bedaine qui dépassait de sa ceinture. Elle se demanda si Jonah en aurait une un jour.

Elle alla poser le mug sur la table, et il accepta son invitation à s'y asseoir.

— Vous êtes du nord du Texas ?

— De Lubbock. (Il marqua une pause.) Je suis ici depuis cinquante ans, pourtant. Je pensais avoir perdu mon accent.

Elle sourit.

— J'ai l'oreille, pour ça.

Ils burent leur café tout en s'observant par-delà le rebord de leur mug. Les mains de Wyatt étaient grandes, brunes et calleuses, et elle remarqua qu'il ne portait aucune alliance. Était-il veuf ou divorcé ? Le regardant siroter sa boisson, elle s'avisa qu'elle ne connaissait rien de la vie personnelle de Jonah.

Elle jeta un regard en direction du sac en papier.

— Donc. Vous faites pousser vos propres tomates ?

— Principalement des Brandywine. Et aussi des italiennes et quelques tomates cerises.

Se levant, elle gagna l'évier, avant tout parce qu'elle avait besoin de s'occuper les mains. Elle n'avait jamais particulièrement apprécié d'être examinée à la loupe par les parents de ses connaissances. Elle s'empara, sur le comptoir, d'un torchon, l'étendit à côté de l'évier, puis déballa les tomates et entreprit de les rincer.

— Depuis combien de temps vivez-vous ensemble, tous les deux ?

— Eh bien, voyons voir... (Elle lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, puis fit mine de consulter sa montre.) Je dirais à peu près neuf heures. En voulez-vous une ?

— Non, merci.

Elle sortit une assiette, puis prit un couteau à steak du bloc près de la gazinière. Elle choisit une grosse tomate brillante, qu'elle coupa en épaisses tranches. Elle la saupoudra ensuite de sel et de poivre, et retourna à la table.

— Ce n'est pas ce que ça a l'air d'être, nuança-t-elle.

Il lâcha un « humph ! ».

— Quoi ?

— Si ce n'est pas ce que ça a l'air d'être, mon fils est soit aveugle soit stupide, et je sais qu'il n'est pas aveugle.

Sophie sourit tandis qu'elle mordait dans une tranche de tomate. Elle était sucrée et juteuse, et elle ferma les yeux pour la savourer.

— Elle est sensationnelle !

— Cueillie du jardin. C'est la seule manière de les manger.

— C'est la meilleure que j'aie jamais goûtée.

Il sourit.

— Je le dirai à la maman de Jonah. Ces plants sont sa joie et sa fierté.

Elle regarda de nouveau ses grandes mains.

— J'espère que vous en avez gardé pour vous.

— Plus qu'il ne m'en faut.

La cuisine se fit silencieuse, à l'exception du ventilateur au plafond, et du pépiement des oiseaux moqueurs de l'autre côté de la moustiquaire. Wyatt se leva, puis récupéra sa casquette sur le comptoir.

— J'apprécie, pour le café, mais je ferais mieux de rentrer. Macey va croire que j'ai pris la poudre d'escampette.

Vissant sa casquette sur son crâne, il la gratifia d'un hochement de tête.

— Ravi de vous avoir rencontré, monsieur Macon.

— Wyatt, rectifia-t-il. Et tout le plaisir a été pour moi.

La moustiquaire grinça quand il la poussa.

— Prenez soin de vous, Sophie. Et ne laissez plus ce Ladysmith sur le comptoir quand des inconnus vous rendent visite. Vous pourriez vous attirer des ennuis.

Roland entra dans la salle de conférences et se laissa tomber sur le siège qu'avait occupé Allison lorsqu'elle était venue y interroger Sophie.

— Tout compte fait, vous ne me paierez pas cette bière, annonça-t-il.

— Pas d'ADN sur ce chewing-gum ?

— Si, il y en avait. Mais selon Mia, c'est celui du tireur.

— Et le cheveu ?

— Je l'ai analysé sous toutes les coutures, mais je ne peux pas vous dire à qui il est.

Il tendit un rapport d'une page, qu'Allison prit avec un soupir.

— Que *pouvez*-vous me dire ? insista-t-elle. Est-ce un poil animal ou humain ? Peut-on en déduire une race ou un sexe ?

— L'être humain *appartient* au règne animal, répliqua le scientifique, avant d'enchaîner avec un léger sourire : mais je vois ce que vous voulez dire, et oui, il est humain. Je peux aussi vous dire que ce cheveu n'est pas teint, qu'il est châtain clair, et qu'il appartient à quelqu'un d'ascendance européenne. Impossible de déterminer l'âge ou le sexe.

Allison parcourut le rapport, qui contenait beaucoup d'acronymes et de vocabulaire spécialisé.

— Votre principal problème est que vous n'avez pas d'échantillon de comparaison. Si vous en aviez un, je pourrais déterminer avec une quasi-certitude si le contributeur de l'échantillon a ou n'a pas laissé ce cheveu dans cette voiture. Vous avez des suspects ?

— Non, répondit Allison, dépitée.

Elle avait espéré que le cheveu serait une piste.

La porte s'ouvrit, et Mia pénétra dans la pièce.

— Désolée d'être en retard.

Elle ne prit pas place. Allison en déduisit qu'elle était pressée. Et aussi qu'elle n'allait pas apprécier ce que Mia avait à lui dire.

— Pas d'ADN ? demanda-t-elle.

— Pas d'ADN nucléaire, non. Ce cheveu paraît être tombé naturellement, aussi n'avons-nous pu récupérer aucune cellule folliculaire.

Elle détacha de son écritoire un compte rendu qu'Allison ajouta à sa pile grandissante de rapports inutiles.

— L'ADN mitochondrial peut être utile si nous disposons d'un

échantillon connu auquel le comparer.

— Mitochondrial ?

— Il est plus abondant que le nucléaire, expliqua Mia. Il se trouve dans les tissus non vivants tels les cheveux et les os, qui sont extrêmement résistants. Donc, c'est pratique pour identifier les restes. Mais pour passer un profil dans la base de données des délinquants connus, ce que vous espériez faire, j'ai bien peur que ça ne suffise pas. Il faut de l'ADN nucléaire.

— Dis-lui pour la portière, intervint Roland.

— Oui, la portière ?

Allison épingla un regard plein d'espoir sur Mia.

— J'ai en effet pu récupérer plusieurs cellules de peau sur la portière, sur laquelle un homme a appuyé son bras.

— Pas possible !

— Principe de Locard, précisa Roland. Tout contact laisse une trace. C'est grâce à ça que Mia et moi avons un job !

Allison regarda Mia.

— Un homme, avez-vous dit ?

— J'ai isolé le chromosome Y, indiqua Mia avec un sourire. Ça tombe bien, n'est-ce pas ? Nous cherchons toujours une concordance pour le profil, toutefois. Si nous touchons le jackpot, je vous le dirai. Ce que je peux déjà vous certifier, c'est que ce profil ne correspond pas à celui de James Himmel, dont nous avons récupéré un échantillon ADN à l'autopsie.

Elle consulta sa montre.

— Et à propos, avez-vous vu Jonah ? Je pensais qu'il venait avec vous.

— Je ne l'ai pas vu de la journée. Pourquoi ?

— Il était censé m'apporter un autre échantillon, celui d'une victime de meurtre qui était autopsiée cet après-midi.

— Le membre de gang retrouvé derrière le bar ? s'enquit Allison, surprise. Ils envoient son ADN *ici* ?

— Jonah tenait à ce que je l'analyse.

Allison la fixa, déconcertée. Qu'avait à voir le type de la ruelle avec tout ça ? Et pourquoi la laissait-on dans l'ignorance ?

Elle s'efforça de ne pas laisser transparaître sa contrariété alors que, se redressant, elle rassemblait les documents.

— Merci pour votre aide, dit-elle d'un ton un peu crispé. Faites-moi savoir si vous obtenez des résultats.

— Vous serez la première informée, affirma Mia. Moi non plus je n'aime pas être mise à l'écart.

Elle la gratifia d'un regard lourd de sens, et Allison se remémora que la scientifique vivait avec un policier.

— Et si vous voyez Jonah, dites-lui que je le cherche !

Jonah filait à toute vitesse sur l'étroite route nationale, jonglant avec son téléphone et la pile de Polaroid pris avec l'appareil photo du médecin légiste.

— Un coup de fil aurait été sympa, continua à récriminer Allison. Comment voulez-vous que j'apporte ma contribution à cette affaire si je dois constamment cavalier après les infos ? Pourquoi Roberto Consuelo a-t-il droit au traitement VIP aujourd'hui ?

— Je crois qu'il a peut-être un lien avec la fusillade du campus.

— C'est une petite frappe de seconde zone. Je ne vois pas le rapport.

— Le rapport, c'est Sophie Barrett, indiqua Jonah. Je crois que le type qui l'a agressée l'autre nuit pourrait être celui qui conduisait la voiture de Himmel.

— Intéressante théorie. J'aurais aimé avoir l'info, toutefois. J'aurais pu participer.

— Soit. La prochaine autopsie est pour vous.

Jonah dénicha plusieurs clichés des avant-bras, et les fourra dans la poche de sa veste, ainsi qu'un autre du visage. Sophie affirmait qu'elle n'avait pas vu son agresseur de face, mais peut-être qu'une photo lui rafraîchirait la mémoire. Ou peut-être l'avait-elle déjà vu auparavant. Le type avait pu la suivre.

— Vous savez, il ne s'agit pas seulement de savoir qui pissera le plus loin !

Allison ne lâchait toujours pas l'affaire.

— Ah non ?

— Il s'agit de communication. Alors moi, je vous accorde une petite séance de rattrapage : à en croire le Delphi, le cheveu châtain *clair* recueilli dans la Coccinelle de Himmel est d'origine européenne. Consuelo est mexicain.

Jonah médita cela alors qu'il serpentait à travers les collines. Le soleil de fin d'après-midi projetait de longues ombres sur les versants, lui rappelant qu'il était près de dix-sept heures et que son organisme n'avait rien absorbé d'autre, depuis la matinée, que des litres de café.

— Eh bien ?

— Eh bien quoi ?

— Mia perdra son temps. Le type de la Coccinelle n'est pas Consuelo.

— Elle ne perdra rien du tout. Que cette piste nous ramène à la Coccinelle ou pas, ce gars a des tatouages tribaux et une entaille toute fraîche sur le bras, et je tiens à confirmer s'il est ou pas l'auteur de l'agression de Sophie.

— Et comment exactement vous proposez-vous de faire ça ? C'est moi qui me suis rendue sur les lieux ce soir-là, Jonah. Elle n'a pas vu son visage. Tout ce que vous avez, c'est un témoin de soixante-douze ans qui était bien trop occupé à tirer un coup de feu en l'air pendant que le gamin se tirait avec un porte-monnaie.

— Il y a aussi du sang sur le trottoir.

Petit silence.

— Vous avez lu mon rapport ?

— Évidemment.

Autre silence, pendant lequel Jonah put presque entendre les rouages mentaux d'Allison grincer à l'autre bout de la ligne. Elle était futée, or il ne fallait pas être neurochirurgien pour deviner que son intérêt pour Sophie allait bien au-delà de celui d'un flic dans le cadre d'une affaire. S'il ne faisait pas attention, elle comprendrait aussi qu'il avait demandé à Mia d'analyser ce dernier échantillon d'ADN comme une faveur personnelle. Jamais Reynolds n'aurait donné son aval pour une analyse ADN concernant quelque chose d'aussi secondaire qu'une banale agression.

— Vous pensez vraiment que Consuelo a un lien avec Himmel ?

— Je n'aime pas la coïncidence, répondit Jonah. Peut-être Sophie a-t-elle été visée par Consuelo parce qu'elle affirme avoir vu un complice.

— Mais pourquoi aurait-il fait ça ?

— Pourquoi la plupart des gens font-ils ce qu'ils font ? Quelqu'un l'a probablement payé pour.

— Et maintenant il a été assassiné. Des mains de ce même quelqu'un ?

Jonah ne répondit rien. Il négocia un autre virage, puis consulta sa montre.

— Jonah ?

— Je vous informerai de ce que je trouverai, promit-il. Je suis en chemin pour le Delphi, je vais déposer cet échantillon et montrer des clichés d'autopsie à Sophie.

— Eh bien, vous allez être déçu. Je viens juste de quitter le labo. Mia vous attend, mais Sophie est déjà partie.

— Où diable êtes-vous ?

Sophie marqua un temps d'arrêt, le temps d'absorber la pointe d'hostilité dans le ton de Jonah.

— Dans ma voiture. Pourquoi ?

— Pourquoi n'êtes-vous pas au Delphi ? accusa Jonah. Je vous ai dit que j'y passerais aujourd'hui.

— Et moi que j'avais rendez-vous avec un agent immobilier après le travail.

— Vous ne m'avez pas dit ça.

— J'ai laissé un message sur votre répondeur, au bureau.

Il marmonna quelque chose. Sophie en déduisit qu'il entrait dans l'exaspérante sous-catégorie de personnes qui n'interrogeaient jamais leur répondeur, hormis celui de leur portable.

— Alors, quel est le problème ? s'enquit-elle. Où êtes-vous et pourquoi êtes-vous en rogne ?

— Je suis en chemin pour le labo. J'ai quelque chose à vous montrer.

Elle entendit l'urgence dans sa voix, et son estomac se crispa.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Cet homicide, hier soir, je sors juste de l'autopsie. La victime

s'appelle Roberto Consuelo. Je suis à quatre-vingt-dix pour cent certain que c'est le type qui vous a agressée devant votre immeuble. J'ai des clichés à vous faire voir.

— D'accord.

Elle s'efforça d'avoir l'air calme, mais son poulx battait la chamade.

— Vous auriez plus de succès avec le gérant de l'épicerie. C'est lui qui...

— Ric l'a déjà vu. Il n'a obtenu qu'une identification approximative.

Sophie leva le pied de l'accélérateur alors qu'elle approchait d'un virage. La route était sinueuse, il lui fallait se concentrer, et non laisser son imagination s'emballer sur des hypothèses.

— Sophie ?

— Je suis là. C'est juste que... Savez-vous qui l'a tué ?

— Nous ne savons pas qui, mais quoi. Deux coups de feu, à bout portant. Nous n'avons pas encore procédé à l'analyse balistique, mais nous pourrions avoir de la chance et tomber sur une concordance. J'ai deux balles à faire examiner par Scott Black.

— Combien de temps ça prendra ? Les tests balistiques, ce n'est pas un peu long, d'habitude ?

— Ça dépend. Où êtes-vous, exactement ? Nous devons nous voir, et le plus tôt sera le mieux.

— Eh bien, je pourrais annuler mon rendez-vous.

Un pick-up apparut dans son rétroviseur intérieur. Il roulait très vite, et elle se serra sur le côté pour qu'il puisse la dépasser.

— Je suis censée visiter un appartement à dix-sept heures trente mais...

— Annulez. C'est important.

— Ah oui ? Et moi qui croyais que trouver un endroit sûr où habiter était important, ironisa-t-elle.

Elle jeta un coup d'œil au rétroviseur. La camionnette s'approchait de plus en plus près.

— Crétin, marmonna-t-elle.

— Pardon ?

— Pas vous !

Enclenchant son clignotant, elle se déporta sur le bas-côté. Le pick-up accéléra. Son estomac se noua alors qu'elle le regardait combler la distance entre eux.

— Sophie ?

Il avançait droit sur son pare-chocs, depuis quelques secondes, assez près pour qu'elle aperçoive l'emblème Dodge et les éclaboussures de boue sur le capot noir. Son pied hésita sur le frein. Elle ne voulait pas se faire percuter par l'arrière mais, alors qu'il s'approchait encore plus, elle s'avisa que c'était exactement l'intention du conducteur.

— Oh, mon Dieu !

— Qu'est-ce qui se passe, Sophie ?

Son portable tomba bruyamment tandis qu'elle agrippait le volant à deux mains. D'un bond, le pick-up avança encore. Instinctivement, elle enfonça le pied sur l'accélérateur, alors même que son cerveau lui hurlait de *ralentir*.

Arrachant les yeux du rétroviseur, elle regarda devant elle, aperçut le S noir sur le panneau à fond jaune. La peur serpenta le long de sa colonne vertébrale. Elle allait bien trop vite.

Le virage arrivait sur elle. Elle donna un coup de volant, le prenant au plus large. Les pneus dérapèrent et, l'espace d'un instant, elle eut une vue aérienne de sa Tahoe oscillant de part et d'autre de la ligne jaune. Elle négocia à toute allure le virage, pria pour ne pas heurter le véhicule qui, elle en était certaine, se trouverait certainement de l'autre côté.

— S'il vous plaît, s'il vous plaît, s'il vous plaît...

À sa droite, une voie vide et une colline émaillée d'arbres. À sa gauche, un escarpement abrupt. Elle s'accrocha au volant. Pria. Enfin, la route se redressa, et elle lutta pour se replacer sur la voie de droite.

Autre coup d'œil dans le rétroviseur. Et son cœur manqua lâcher. Il était de nouveau là, aussi noir que la mort, tandis qu'elle fonçait sur le virage suivant.

Il va me heurter.

Elle accepta ce fait calmement tout en pressant la pédale de frein dans une ultime tentative pour conserver le contrôle. Trop tard. Elle avait pris bien trop de vitesse. Les pneus crissèrent. La rambarde parut l'aspirer alors qu'elle traversait une fois encore la ligne jaune. Elle s'agrippa au volant, lutta pour rester sur sa voie, pour s'orienter vers le versant de la colline plutôt que le ravin.

Autre dérapage incontrôlé, terrifiant. Raclement métallique. Elle retint son souffle comme les pneus quittaient la route.

Tout se fragmenta, à la manière d'un film au ralenti. Elle vola dans les airs, et ce fut comme si elle n'était plus entourée que d'eau, épaisse et bleue. Son estomac se souleva et elle baissa les yeux sur ses mains, crispées sur le volant. Elle remarqua les veines, qui saillaient sous la peau blanche alors qu'elle s'accrochait à la vie, à cette fragile, éphémère vie qui allait lui être arrachée. Un millier de détails distincts l'assaillirent, bataillant pour accaparer son attention au tout dernier, interminable moment : le reflet du soleil dans le rétroviseur, les frondaisons vertes des arbres qui défilaient, la voix de Jonah, qui l'appelait d'un endroit inaccessible.

Elle savait qu'il la trouverait. Il serait le premier sur les lieux, comme la dernière fois. Il verrait son corps mutilé, sans vie, et elle savait que cela le déchirerait jusqu'à la moelle, le genre de déchirement qui ne cicatrisait jamais vraiment, parce qu'il se considérait comme son protecteur. Elle le comprit en cet instant de culbute atrocement lent, alors que son existence se déroulait, morne et insignifiante, devant elle, et qu'elle plongeait droit dans la mort après trop d'heures et de jours gâchés à ne rien accomplir d'important. La mort, qu'elle avait déjà vaincue deux fois. Et aujourd'hui, c'était à son tour de

perdre.

Elle sentit l'implacable force d'attraction de la pesanteur, laquelle, aspirant le capot de sa voiture vers le bas, l'attirait droit vers la terre et dans le mur d'arbres. Et tout à coup, elle rejeta la mort de chaque fibre de son être, parce que même si c'était son tour de perdre, elle était une survivante, et elle se battrait jusqu'à son tout dernier souffle.

Le mur d'arbres arriva sur elle. Le pare-brise éclata. L'univers tout entier la frappa en plein visage.

Jonah fonçait au travers des courbes et des lacets, à la recherche de la Tahoe. Son cœur cognait sourdement. Ses paumes étaient moites sur le volant alors qu'il jouissait encore et encore dans son esprit les toutes dernières secondes de la scène.

Il y avait eu un cri, puis un atroce et strident froissement de métal avant un silence qui l'avait glacé jusqu'à la moelle.

C'est alors qu'il les vit, là, sur l'asphalte. Deux traces parallèles de dérapage traversant la ligne jaune.

— Putain !

Pilant net, il s'arrêta brusquement sur le bas-côté. Il rabattit le levier de vitesse en mode stationnement, puis bondit hors du pick-up, son cœur lui martelant les côtes tel un troupeau de bétail.

Il suivit les traces, repéra la portion de rambarde endommagée qu'il n'avait pas remarquée une seconde plus tôt. Elle avait été arrachée avec tous ses poteaux sauf un, et jetée sur le versant de la colline tel un déchet.

Jonah s'élança au travers du trou béant, dans les feuillages de l'escarpement, et se rattrapa à une branche quand son pied dérapa. Atterrissant durement sur le coccyx, il dévala les six mètres suivants sur le derrière avant de heurter un rocher qui affleurerait sur la pente raide. Il regarda frénétiquement autour de lui.

À environ douze mètres en dessous de lui, il aperçut le toit de la Tahoe.

— Sophie !

Sautant sur ses pieds, il fonça dans les buissons, se retenant aux racines et aux branches pour ne pas plonger tête la première sur l'ensemble de plantes et d'arbres sur lequel elle avait atterri. La nausée s'empara de lui, et son estomac se serra d'appréhension tandis qu'il dévalait, moitié en courant, moitié en glissant, la pente. Était-elle consciente ? S'était-elle extirpée de la voiture d'une manière ou d'une autre ? L'unique portière qu'il pouvait voir de cet angle – celle du passager – était fermée. Mais la vitre avait volé en éclats.

— Sophie !

Raque, son cri se répercuta dans les collines alors qu'il s'approchait de l'épave. Le côté flic de son cerveau inventoria la scène cependant que tout le reste s'éteignait. Le SUV avait atterri au sommet d'un chêne, le scindant en deux. Il remarqua les branches éclatées, les éclats de verre qui, tels des cristaux de glace, tapissaient le sol. La Tahoe était perchée sur l'arbre évasé,

ses enjoliveurs argentés tournoyant encore tels des moulinets dans l'air.
Puis elle explosa.

Le souffle de la déflagration la projeta à terre. Un élançement de douleur lui traversa le coccyx. Assommée, elle regarda une boule de feu fuser de l'épave et s'élever haut dans le ciel avant de se dissiper en un nuage de fumée. Une vive chaleur lui lécha les joues. Elle roula sur l'estomac, et plaça les mains en coupe sur sa tête comme une pluie de débris se déversait tout autour.

Les secondes s'égrenèrent lentement. Elle goûta de la terre dans sa bouche. Elle sentit la fumée et la poussière couler dans sa gorge alors qu'elle attendait la prochaine vague de terreur. Son pouls battait à une vitesse inimaginable, mais c'était la preuve qu'elle était en vie, et pour l'instant, c'était suffisant. Ses tympanes résonnaient. Elle se redressa. La terre lui parut trembler sous ses mains et ses pieds, jusqu'à ce qu'elle s'aperçoive que c'était elle qui tremblait, du sommet du crâne jusqu'à la plante de ses pieds nus.

J'ai perdu mes chaussures, songea-t-elle, et cette pensée inepte fut suivie d'une autre, plus pragmatique : *quelqu'un essaie de me tuer*.

Son cœur s'emballa. La voix intérieure paniquée qu'elle avait entendue à peine quelques minutes plus tôt – celle qui lui avait ordonné de s'arracher aux tentacules de sa ceinture de sécurité et de son airbag, puis de se faufiler au travers de cette vitre brisée pour braver la chute de près de deux mètres cinquante et tomber de l'arbre comme si ce n'était rien –, cette voix était de retour, plus forte que jamais. Et cette fois, elle lui enjoignait de cracher cette terre, de sauter sur ses pieds, et de se bouger de là ! Immédiatement ! Avant qu'on s'aperçoive qu'elle était sortie vivante de cette épave.

Ses tympanes continuèrent à vibrer alors qu'elle s'agrippait à ce qu'elle trouvait – un jeune arbre – puis se hissait sur ses pieds. Elle essuya ses paumes sales sur sa robe plus sale encore. Puis avança d'un pas mal assuré en direction des buissons. Ses jambes lui paraissaient tout à la fois raides et caoutchouteuses. La fumée lui piquait les yeux. Elle n'entendait plus rien. Son esprit était embrouillé, encombré. Elle n'avait de place que pour une pensée à la fois et, en cet instant, c'était que son bras lui faisait mal. Elle le cala contre sa poitrine, et se servit de l'autre pour écarter les buissons. C'est alors qu'une nouvelle pensée s'enracina en elle.

Elle devait se cacher.

Jonah atteignit la carcasse embrasée et regarda tout autour, désespéré.

— Sophie !

Elle en était sortie. Il lui fallait le croire. Il serra sa sandale dans sa main – une sandale propre, intacte – et s'évertua à se convaincre que c'était bon signe. Qu'il restait de l'espoir.

Par-delà les crépitements et sifflements des flammes, il entendit s'approcher les sirènes de la cavalerie. Il ne l'avait pas appelée. Son téléphone se trouvait dans son pick-up, vingt mètres au-dessus de lui, sur la corniche. Quelqu'un devait avoir vu la fumée et alerté les secours.

Bruissement dans les buissons. Lâchant la sandale, il fonça en direction du bruit.

— *Sophie ?*

Écartant branches et feuillages, il inspecta les alentours en quête du moindre signe de son passage. Du mouvement. Un éclair bleu, là, juste derrière le vert. Il se fraya péniblement un chemin au travers d'autres taillis. Et elle se trouva là, droit devant lui, à le regarder de ses grands yeux gris écarquillés.

Son cœur fit une embardée dans sa poitrine.

Elle saignait. Elle était maculée de saletés, et désorientée. Mais elle était en vie. Elle était aussi sur ses deux pieds, mais cela ne dura pas et, tout à coup, ses jambes se dérochèrent sous elle. Il la rattrapa juste avant qu'elle ne heurte le sol. Elle leva une main pour le toucher, comme pour vérifier qu'il était bien réel.

— Jonah. Je ne...

Elle ne put achever sa phrase, et agrippa convulsivement le devant de sa chemise.

— Ça va aller. Je vous tiens. Ça va aller maintenant.

Elle leva vers lui des yeux vitreux. Il palpa son visage, ses épaules, son cou, en quête de la moindre blessure. La plus évidente était son état de choc. Il avait vu cela en Afghanistan. Elle avait l'expression assommée du soldat dont le bunker venait d'être bombardé par un obus de mortier de trop.

Elle crispait un bras contre sa poitrine. Il le palpa précautionneusement.

— Êtes-vous blessée ? Faites-moi voir.

Des tremblements la secouaient de la tête aux pieds, mais elle lui tendit son bras. Il était sanguinolent, et il repéra l'éclat de verre, incrusté dans son poignet.

— La vitre éclatée, expliqua-t-elle, regardant son bras comme s'il appartenait à quelqu'un d'autre.

— Vous êtes sortie par la vitre éclatée ?

Elle hocha la tête.

— Et après, vous avez sauté ?

Elle hocha de nouveau la tête.

Tout en la dévisageant, il rit – comme un mélange de soulagement et de « mince alors, vous vous foutez de moi ! ». Il repoussa les mèches collées en travers de ses yeux.

— Vous l’avez échappé belle. Cette fichue bagnole s’est enflammée, mais vous l’avez vu, je suppose.

Le regard de la jeune femme s’égara par-dessus l’épaule de Jonah. Elle était toujours sous le choc. Il l’était, lui, en tout cas. Il n’arrivait pas à croire qu’il était accroupi là, devant elle, alors que quelques minutes plus tôt, il l’avait crue morte.

Il l’avait crue morte.

Il regarda, derrière lui, le panache de fumée, au-dessus de la cime des arbres. Les sirènes étaient plus fortes, désormais, et stationnaires. D’un moment à l’autre, une équipe de secouristes viendrait fouiller les buissons en quête d’éventuels survivants.

— Jonah...

Il reporta toute son attention sur elle.

— Votre bras va très vite se remettre, vous verrez, promit-il avant de déposer un baiser sur son front.

Elle s’affaissa contre lui, et il se cala sur ses talons pour éviter qu’ils ne basculent tous les deux. *Il l’avait crue morte.* La serrant contre lui, il regarda la fumée s’élever sur fond de ciel bleu.

Ça sentait l’hôpital, ce qui était logique car *c’était* un hôpital. Mais, depuis les deux dernières heures, cette pensée surgissait dans son esprit chaque fois qu’une civière passait ou qu’elle humait une bouffée toute fraîche de cette caractéristique odeur d’antiseptique.

Contrairement à la dernière fois, l’endroit n’était pas bondé, mais elle était tout de même coincée dans le purgatoire hospitalier tandis que des employés en blouse de chirurgie et de laboratoire s’affairaient en tous sens, l’ignorant totalement.

Enfin, une chétive infirmière en tenue rose s’approcha de sa table d’examen.

— Tenez.

Elle tendit à Sophie un petit tube blanc, puis s’empara de l’écritoire toute proche et y nota quelque chose.

— C’est pour vos coupures. L’ordonnance de codéine vous sera prescrite aussitôt que le Dr Broomfield pourra redescendre ici.

Sophie n’avait plus revu le Dr Broomfield depuis les quinze premières minutes quand, pointant un faisceau lumineux sur ses pupilles, il lui avait demandé quel jour on était. Son contact au patient avait été plutôt abrupt, mais il avait promis de lui prescrire quelque chose pour sa douleur au coccyx, aussi n’avait-elle pas encore fait une croix dessus.

— Et ensuite, je pourrai partir ?

L’infirmière sourit.

— Pas de problème de mon côté, mais à vous de voir avec les autorités.

Sophie jeta un regard impatient à l’officier de patrouille qui, appuyé au comptoir d’accueil, papotait avec les infirmières. Il était là depuis que Jonah

et Ric étaient repartis « vérifier quelque chose » au commissariat.

Les doubles portes battantes s'ouvrirent et, comme matérialisé par ses pensées, Ric Santos entra. À sa profonde déception, il était seul. Il s'arrêta pour dire quelque chose à l'officier, puis fonça droit sur sa salle d'examen, laquelle consistait en une table rembourrée entourée d'un fragile rideau resté ouvert.

— Sophie, salua-t-il.

— Ric, répondit-elle.

L'échange de banalités n'était pas le point fort de Ric.

— La sécurité civile est toujours sur les lieux, déclara-t-il.

— OK.

Sophie s'interrogea sur ce que cela signifiait. La patrouille routière était-elle toujours en train d'enquêter ? D'évacuer l'épave ? Elle s'avisa qu'elle s'en fichait royalement.

— Où est Jonah ?

— Au poste. Il promet de revenir aussitôt qu'il pourra se libérer.

Sophie jeta un coup d'œil en direction du comptoir d'accueil, devant lequel le policier traînait encore. Toujours en affectation baby-sitting, donc, sans quoi Ric l'aurait congédié.

Ce qui signifiait que Jonah allait encore en avoir pour un certain temps.

Les portes s'ouvrirent de nouveau, pour laisser passer Allison, cette fois. Vêtue d'une autre variation de l'ensemble jean-chemise-blazer que Sophie avait déjà vu par deux fois. Elle portait un grand sac brun avec le haut rabattu, et Sophie se demanda ce qu'il y avait dedans. Les inspecteurs se présentaient constamment au labo avec des sacs comme ça, et certains contenaient des trucs pas très beaux à voir.

Allison déposa le sac à l'extrémité de la table, puis prit part à leur petit conciliabule.

— Vous tenez le coup ? s'enquit-elle, l'air inquiète.

— Ça va.

Elle sortit une enveloppe de la poche intérieure de son blazer.

— Je suis passée à votre appartement, et le gardien m'a ouvert. Votre carte de crédit de réserve se trouvait bien dans le tiroir du bureau, tout comme vous me l'aviez dit.

— Merci.

Sophie prit l'enveloppe et la contempla. Son sac, son portable, son revolver, toutes ses possessions les plus vitales étaient parties en fumée et désormais, elle ne pouvait plus compter que sur une unique carte de crédit de réserve plafonnée à mille dollars.

Assez, au moins, pour régler sa quote-part pour ces soins d'urgence.

Elle se tourna vers Ric.

— Tu disais ? Qu'est-il arrivé à ma voiture ?

— Ils inspectent encore le lieu de l'accident, répondit Ric.

— *Accident* ? Ma Tahoe a explosé, au cas où tu ne l'aurais pas

remarqué. Comment peut-on qualifier ça d'accident ?

Allison décocha un regard à Ric, qui concéda :

— Ça n'en était probablement pas un.

Sophie croisa les bras.

— Probablement ? Où est Jonah ? Je veux des réponses franches.

— Nous avons d'abord quelques questions à vous poser, intervint Allison. Avez-vous vu quelqu'un tourner autour de votre voiture dans les dernières vingt-quatre heures ? Peut-être quand vous vous êtes arrêtée pour faire vos courses, disons, ou encore garée au club de gym ?

— Je n'ai fait ni l'un ni l'autre au cours des dernières vingt-quatre heures.

— Nous avons visionné la vidéo de surveillance du Delphi, précisa Allison. Si quelqu'un a trafiqué votre voiture au cours des trois derniers jours, ce n'était pas là-bas.

Le regard de Sophie passa d'Allison à Ric.

— Vous croyez que quelqu'un a placé une bombe dans ma voiture ?

Allison jeta un œil circonspect par-dessus son épaule, sans doute inquiète d'éventuelles oreilles indiscretes. Elle reporta ensuite son attention sur Sophie.

— À ce stade, nous ne pouvons le confirmer...

— Jonah pense que oui, coupa Ric.

Sophie sentit son sang se glacer. Ric la dévisageait attentivement, comme pour jauger sa réaction.

— As-tu reçu des menaces récemment ? Des coups de fil ou des lettres dont nous devrions être informés ?

— Je n'ai reçu aucune menace, non. Je veux dire : j'ai été agressée, nuança-t-elle en regardant Allison, et peut-être que ça compte ?

— C'est ce que nous cherchons à déterminer, confirma Allison.

Et le sang de Sophie se glaça plus encore.

Ça n'avait donc pas été un simple vol à la tire. L'homme au couteau avait eu l'intention de la tuer, et l'aurait probablement fait si quelqu'un ne l'avait pas chassé à coups de fusil.

— Donc, vous êtes en train de dire qu'on cherche à me... faire du mal ?

À me tuer, pensait-elle, mais apparemment, elle était incapable de l'énoncer à haute voix.

L'expression soigneusement neutre des deux policiers répondit à sa question.

— O... K, reprit-elle. C'est bon à savoir. Et maintenant, quelqu'un m'a éjectée de la route et a tenté de me faire sauter à l'explosif. Génial !

— Les explosifs, ce n'est qu'une hypothèse à ce stade, objecta Allison. Nous enquêtons toujours.

Sophie planta son regard dans le sien.

— Ne me prenez pas pour une idiote. Je travaille dans un labo médico-légal, d'accord ? Je sais pertinemment que les voitures ne se crashent pas dans

les arbres et ne prennent pas feu toutes seules, à part dans les films !

— Les enquêteurs sont toujours dessus, insista Ric. Mais jusqu'à ce qu'on en apprenne davantage, c'est considéré comme un accident.

Elle le fixa, bouche bée.

— Tu te fiches de moi ? L'enfoiré m'a *éjectée* de la route ! Il conduisait un pick-up Dodge noir. C'est écrit noir sur blanc dans la déclaration que j'ai faite à pas moins de *trois* personnes sur les lieux. Comment ça pourrait être un accident ?

Quelques têtes pivotèrent, et elle baissa la voix.

— Je ne l'ai pas inventé, poursuivit-elle, cassante. Je ne désire attirer l'attention ni des médias ni de la police, ou de je ne sais qui encore à qui vous pensez !

— Personne ne pense ça, affirma Ric. Ou plutôt, ne pense plus ça. Il est clair que tu es visée par quelqu'un, peut-être parce que tu t'es manifestée comme témoin dans l'affaire du tireur de la fac. Il y a davantage là-dessous que nous le pensions de prime abord, et quelqu'un veut se couvrir.

Elle le regarda, balayée par une vague de soulagement. Il venait d'admettre qu'il la croyait. Et devant Allison, qui plus est. C'était probablement une sorte de mea-culpa pour son scepticisme initial, et il n'avait certainement aucune idée de ce que cela représentait à ses yeux. Que quelqu'un qu'elle considérait comme un ami doute de sa sincérité l'avait vraiment peinée.

Elle s'éclaircit la voix.

— C'est bien, alors, que vous me croyiez tous. Donc, est-ce que ça signifie que je vais pouvoir bénéficier d'un programme de protection de témoins, maintenant ? Jusqu'à ce que vous ayez coïncé ce complice ?

Allison décocha de nouveau un curieux regard à Ric.

— Quoi ?

— Ce n'est pas aussi simple, objecta-t-elle.

— Le programme fédéral de protection des témoins concerne les témoins fédéraux, précisa Ric. En l'occurrence, ce n'est pas un cas fédéral.

— D'accord. Et qu'en est-il de la protection locale ?

— Ce n'est pas prévu, dit Ric.

— Ça craint, mais c'est exact, ajouta Allison. Notre service compte jusqu'au dernier sou. Une protection rapprochée de vingt-quatre heures n'est pas envisageable, pas avec tout ce que nous devons gérer.

Assise là, Sophie s'efforça de digérer l'information. Elle avait été visée par un tireur fou, agressée, on avait fait exploser sa voiture, et ils étaient en train de lui dire qu'ils ne pouvaient rien faire à cause d'une question de *budget* ? La pure banalité de la chose eût presque été drôle. Presque, si elle n'avait pas été aussi paniquée.

Se tournant vers Allison, Ric lui adressa un petit signe de tête.

— Je crois que je vais aller faire un tour au distributeur, annonça l'inspectrice, sans s'offusquer d'être congédiée.

Quand elle fut partie, Ric regarda Sophie droit dans les yeux.

— Jonah est certain qu'il s'agissait d'une bombe, mais pour l'instant il n'y a aucune preuve. Il pense que le dispositif, quel qu'il soit, a été posé hier soir pendant que vous dormiez.

L'estomac de Sophie se crispa. Tous deux savaient où elle avait passé la nuit.

— Il s'en veut à mort pour ça.

Elle déglutit.

— Il travaille sur ton cas, mais c'est compliqué. Il n'y a aucun budget, nulle part, et ce n'est pas qu'une question d'argent. C'est aussi une question d'effectifs. Avec tout ça, nous croulons tous sous le boulot.

— D'accord. Donc, où veux-tu en venir ?

— Jonah étudie d'autres options. Son père a une petite cabane de chasse à environ deux heures d'ici. Ça te sortirait du cœur de l'action.

— Tu veux dire, de ses pattes ?

Il ne répondit rien.

— Si Jonah croule sous le boulot, comment est-il censé venir me protéger dans une cabane de chasse ?

— Ce n'est pas lui qui irait.

— Qui alors ?

— Je ne sais pas encore. Peut-être son père.

Sophie sentit la tête lui tourner. Tout cela devenait vraiment trop bizarre. Quelqu'un avait mis une bombe dans sa voiture, vraisemblablement alors que celle-ci était garée dans le garage de Jonah. Jonah qui, pour commencer, ne voulait même pas qu'elle reste chez lui – elle avait quasiment dû le supplier pour cela. Et voilà qu'il était contraint de mettre sa vie sens dessus dessous afin de dénicher quelqu'un pour veiller sur elle vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept alors même qu'il avait déjà suffisamment à faire à résoudre un triple homicide !

Quelqu'un s'était infiltré *chez lui* !

Sophie se remémora le père aux cheveux grisonnants de Jonah, venu avec ses tomates, et en eut la nausée.

Allison réapparut avec un soda à la main. Accrochant le regard de Ric, elle tapota sa montre.

— Il nous faut y aller, annonça Ric. Jonah reviendra aussitôt qu'il le pourra, et te conduira là où tu voudras.

Si Allison remarqua le caractère évasif de sa formulation, elle n'en laissa rien paraître.

— Ce sac est pour vous, précisa-t-elle. Quelques petites choses récupérées chez vous.

Sophie marmonna un remerciement, puis les regarda tous deux disparaître derrière les doubles portes beiges.

— Et voilà ! lança l'infirmière, de retour avec un flacon de médicaments et une feuille de papier. Quelques cachets d'avance et une prescription pour le

reste, si vous estimez que vous en avez besoin.

Sophie accepta le flacon avec reconnaissance. Elle en aurait très certainement besoin ; son coccyx lui donnait l'impression d'avoir été frappé par une batte de baseball.

L'infirmière repartie, elle ouvrit le sac, regarda à l'intérieur. Un jean, un tee-shirt, ainsi qu'une paire de sandales et quelques produits de toilette pris dans le placard de son lavabo. Ajouté au tout se trouvait une barre géante d'Almond Joy, qu'Allison avait dû acheter quelque part. À ce petit témoignage de sollicitude, les larmes lui montèrent aux yeux.

Elle lâcha le flacon dans le sac, puis descendit de la table d'examen et amorça quelques pas chancelants. Il y avait un téléphone au mur. Elle passa deux coups de fil importants, tous deux à des personnes qu'elle connaissait du travail, avant de se mettre en quête des toilettes les plus proches. Sa colonne vertébrale était en feu. Sa robe en lambeaux. Ses membres pleins d'écorchures et de pansements, et elle puait la Bétadine. Elle revêtit les vêtements propres, puis jeta sa robe Calvin Klein autrefois très chic dans la poubelle.

Quelques minutes plus tard, elle passait devant le comptoir des infirmières d'une démarche aussi décidée que possible.

— Euh... madame ?

La paume déjà plaquée sur la porte, elle pivota.

— Oui ?

L'officier de patrouille s'avança.

— Vous ne partez pas, n'est-ce pas ?

Ah, de l'incertitude. Le pauvre était fichu. Elle lui décocha un sourire.

— En fait, si. La journée a été rude, et un bon bain moussant m'attend.

Il parut à court de mots.

— C'est que... je croyais que vous étiez supposée attendre l'inspecteur Macon.

Autre sourire.

— Il sait où me trouver.

Elle poussa la porte.

— Désolé, mais... madame ?

Il bloqua la porte, faisant preuve d'une irritante once de jugeote.

— On m'a dit qu'il vous fallait attendre l'inspecteur Macon. (Sourire d'excuse, puis :) Il vous escortera chez vous.

— Merci, mais j'ai déjà quelqu'un qui passe me chercher.

— Ah oui ?

— Oui, et l'inspecteur Macon a mon numéro.

Elle poussa fermement la porte. Il lui emboîta le pas dans la salle d'attente.

— Madame, attendez !

Sophie s'arrêta, puis exhala un lourd soupir.

— Y a-t-il un problème, officier... (Elle jeta un coup d'œil à sa plaque.) Woods ?

— Non. Oui. (Il s'empourpra.) Je ne peux pas vous laisser partir.
— Me *laisser* partir ? répéta Sophie, les yeux ronds. Suis-je donc en état d'arrestation ?
— Non, mais... l'inspecteur Macon a dit que...
— Dites à l'inspecteur Macon de m'appeler.
— Mais...
— Bonne nuit, officier Woods.
Agitant la main par-dessus son épaule, Sophie franchit le seuil.

Jonah repéra l'unité canine juste au moment où il sortait du commissariat pour aller chercher Sophie. La portière du SUV s'ouvrit, et le maître chien descendit. Le berger allemand demeura docilement assis sur le siège passager.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé là-bas ? demanda Jonah.
— Toujours rien.
— Comment est-ce possible ?
— J'aimerais pouvoir vous le dire. Œil de Faucon n'a rien reniflé de suspect.

Jonah regarda le chien.

— Il est bon, d'habitude ?
— C'est le meilleur. Tout ce que je peux vous dire, c'est que nous réessaierons demain. Peut-être avec un de ces renifleurs électroniques, au cas où on pourrait tomber sur quelque chose qu'il a manqué, précisa l'homme avant de regarder en direction du bâtiment. Eh, Allison est encore là ?

— J'en sais rien. Pourquoi ?
— Elle a l'air de pas mal s'intéresser aux chiens. Je passais voir si elle aurait pas envie de prendre un café.

Allison ne sortait pas avec des policiers. Il n'était même pas sûr qu'elle sorte avec qui que ce soit, mais rien n'empêchait ce gars de tenter sa chance.

— Essayez la salle de pause. On vient juste d'y livrer une pizza.

Son portable vibra, et il le sortit. Il ne reconnut pas le numéro.

— Et tenez-moi au courant ! lança-t-il.

— Je vous appellerai quand j'y retournerai demain. Ce sera assez tôt dans la matinée.

Le téléphone de Jonah vibra de nouveau. Il décrocha tout en se dirigeant vers son pick-up.

— Macon.

— Content de vous avoir.

C'était Sophie.

— Ne bougez pas. Je suis en chemin.

— Il y a eu un petit changement de programme.

Jonah s'immobilisa à côté de son pick-up.

— Comment ça ?

— Je quitte la ville.

— *Quoi ?*

— Vous savez, j'ai vraiment eu une semaine de merde, avec tout ça. J'aurais bien besoin de vacances.

Jonah demeura là, abasourdi. Puis son sang se glaça.

— Êtes-vous seule ?

L'espace d'une seconde, elle ne réagit pas.

— Sophie ? Toussotez si quelqu'un est avec vous.

— Vous vous demandez si quelqu'un tient le canon d'un revolver sur ma tempe ou quelque chose comme ça ? La réponse est non, je vais bien.

— Bien ?

— Un peu courbaturée, mais j'ai des antalgiques pour ça. Et un peu de repos devrait aider également. Ordres du docteur.

— Sophie...

Jonah s'efforça de tempérer sa frustration ; la dernière fois qu'il l'avait vue, elle était encore sous le choc.

— Quelqu'un vous veut du mal. Vous avez besoin de protection. Vous ne pouvez pas partir en vacances, juste comme ça...

— Vous voulez parier ?

— Où diable allez-vous ?

— C'est là tout le génie de la chose : je ne le sais pas encore. Ce qui signifie que personne d'autre ne le sait non plus.

Jonah crispa le poing et lutta pour ne pas l'abattre rageusement sur son pick-up. Il se remémora qu'elle était terrifiée. La bravade était sa réaction à la peur.

— Sophie...(Il prit une profonde inspiration.) Où êtes-vous, mon chou ?

— Pourquoi ?

— Je viens vous chercher. J'ai mis quelque chose en place.

— Vous voulez parler de la cabane de chasse ?

La nuance de dégoût, dans sa voix, le contraria.

— J'apprécie le geste, mais permettez-moi d'y apposer mon veto. Ne le prenez pas mal, mais ça m'a tout l'air d'être une sacrée prise de tête. Pour vous, votre père, tout le monde. C'est mieux ainsi.

— Sophie...

Voilà qu'il s'étranglait quasiment sur sa colère.

— Ne soyez pas stupide ! Vous ne pouvez pas vous sauver comme ça !

— Je vous contacterai demain. Gardez votre portable allumé, d'accord ?

Il faut que j'y aille.

— Nom d'un chien, Sophie, écoutez-moi !

Mais elle avait déjà raccroché.

Sophie s'éveilla, éblouie par un rayon de soleil. Elle tourna la tête, et fut instantanément traversée par une douleur, qui fusa le long de sa colonne vertébrale en irradiant tout autour avant de se loger dans sa nuque. Son crâne pulsait déjà sous l'effet des cris en provenance de l'extérieur.

Des mouettes.

Lentement, avec précaution, elle roula sur le dos et resta là, à lorgner la fenêtre, les yeux plissés.

Elle avait oublié de tirer les rideaux. Arrivée tard, exténuée, elle n'avait pensé à rien d'autre qu'à avaler un cachet, puis s'écrouler sur le lit. Et depuis quelques heures, étendue sur ce matelas bosselé, elle écoutait les mouettes et dressait mentalement l'inventaire de tous ses maux. Son coccyx arrivait en tête. Ensuite venait son poignet, qui lui parut étrangement brûlant sous le bandage. On lui avait fait quatre points de suture la veille aux urgences, et elle espérait qu'ils ne s'étaient pas infectés. Elle avait aussi un coude éraflé et deux genoux écorchés, ainsi que cet endolorissement de tout le corps normalement dû à une activité physique intense que l'on ne pratique pas souvent comme transporter des cartons de déménagement ou s'essayer au ski nautique.

Ou encore être heurté par un airbag et sauter d'un tas de tôle froissée d'une hauteur de près de trois mètres.

Se redressant lentement, elle parcourut la pièce du regard. La lumière du jour n'arrangeait pas le décor. Le couvre-lit bleu avait presque viré au gris, les murs autrefois blancs étaient striés de giclées d'eau. Comme un clin d'œil au thème sable et surf de la station, quelqu'un avait collé une frise à motifs de coquillages au plafond, mais elle se détachait aux extrémités.

Sophie s'en fichait. Ils avaient eu une chambre de libre, et avaient pris ses espèces sans discuter. La nuit dernière, à San Marcos, elle s'était servie de sa carte de crédit pour une petite avance de liquidités qui lui permettrait plusieurs jours de paisible anonymat. Il ne lui restait plus qu'à espérer que l'enquête avance avant que ses fonds ne s'épuisent.

Sophie remua ses épaules courbaturées, et grimaça de douleur. Il lui fallait une longue douche brûlante. Se déplaçant prudemment jusqu'à la salle de bains exiguë, elle resta brièvement sous un filet d'eau à peine tiède. Mais au prix qu'elle payait, elle pouvait difficilement se plaindre.

Drapée dans une micro-serviette, elle fouilla dans son sac d'épicerie Walmart et aligna ses achats sur la commode. Elle s'était procuré quelques vêtements, des articles de toilette et, le plus important, un mobile jetable. Son élégant petit téléphone à clapet n'était probablement plus qu'un tas de cendres calcinées, quelque part. Elle n'aurait pu le garder de toute façon, car c'était un jeu d'enfant d'utiliser la puce GPS pour la localiser.

L'une des nombreuses astuces qu'elle avait apprises en travaillant pour un détective privé.

Ce nouveau téléphone n'avait pas l'heure, pas plus que la chambre mais, à en juger par la profonde teinte de bleu, par-delà la fenêtre, la matinée était bien avancée. Le moment idéal pour piquer une petite tête, si elle n'avait pas été sur le point de tomber d'inanition. Elle devrait commencer par trouver un restaurant.

Elle passa le bikini qu'elle avait acheté sans même l'essayer. Turquoise à pois blancs, il lui allait parfaitement. La bande d'hématomes violets en forme de ceinture de sécurité qui lui traversait le ventre, en revanche, était moins parfaite. Tant pis pour le look bimbo de plage. Enfilant un short en jean, elle saisit son unique bagage – un fourre-tout en faux cuir –, y laissa tomber ses clés et son téléphone, ainsi que ses espèces, puis franchit le seuil.

Ce fut presque comme une gueule de bois, cette sensation douloureuse et vaseuse qu'elle éprouva en émergeant sous le soleil. Pas de coton dans la bouche, mais d'incontestables élancements derrière les yeux. Elle avait cruellement envie de nourriture et plus encore d'un café, et elle se mit en quête des deux.

Mustang Island était une station balnéaire décontractée, peuplée de retraités, de dingues de surf et de pêcheurs. L'endroit idéal pour tous ceux qui aspiraient à s'échapper quelques jours ou disparaître un peu de temps. Pour y être déjà venue, Sophie savait que ce coin serait parfaitement adapté à ses besoins actuels. L'île côtière était petite et rustique, et suffisamment de jeunes gens y transitaient pour qu'elle ne se fasse pas remarquer.

Elle balaya la rue du regard de gauche à droite. L'Island Breeze Motel était situé à quatre pâtés de maisons de la plage, et elle croyait se souvenir d'un stand à tacos pas très loin. Elle décida d'y aller à pied, et de laisser son véhicule emprunté dans le parking du motel.

Elle jeta un coup d'œil au pick-up. Il appartenait à Scott Black qui, ayant répondu à son SOS téléphonique la veille, était venu la chercher à l'hôpital. Scott avait été plus que ravi de le lui prêter, parce que, premièrement, elle en avait besoin et, deuxièmement, il possédait aussi une Harley, qu'il prenait parfois pour se rendre à son travail au Delphi Center. La troisième raison était un peu plus ambiguë. Scott était plutôt attaché à sa camionnette, aussi savait-elle que cette faveur particulière était assortie d'une condition encore à déterminer. Mais elle gérerait cela plus tard. Elle avait promis de le lui ramener dans quelques jours avec le réservoir plein, et cette promesse-là, elle pourrait au moins la tenir.

Elle prit la direction de la plage, cherchant du regard la petite hutte au toit de chaume avec une table de pique-nique devant. Elle la trouva sans peine, et s'offrit un taco végétarien et un grand gobelet de café. Qu'elle se fit rereniplir. La femme qui le lui servit ne cessait de lorgner ses hématomes, aussi Sophie emporta-t-elle sa boisson et déambula-t-elle dans la rue jusqu'à ce qu'elle tombe sur une boutique de surf. Elle y acheta un paréo bleu et vert qu'elle noua autour de son buste de manière à pouvoir flâner sans attirer les regards. Après avoir exploré à fond le centre-ville, elle décida d'aller à la plage. Elle se badigeonna de crème solaire, étala sa serviette, puis s'assit face aux vagues.

Elles étaient hautes, ce jour-là. Des adolescents arpentaient le rivage avec des planches sous le bras. Des enfants s'amusaient dans l'eau. Un camion de glaces passa en diffusant un air de reggae qui serinait « Don't Worry, Be Happy », autrement dit : « ne vous faites pas de souci, profitez de la vie ». Le refrain se mêla au bruit du ressac bien après que le camion fut parti, et Sophie s'efforça de tenir compte du conseil mais, évidemment, cela lui était impossible.

Un enfant poussa un cri perçant. Elle pivota pour regarder en direction du parasol aux couleurs de l'arc-en-ciel, à quelques pas de là, où une famille avait établi son camp pour la journée. Étendue sur un drap de bain, la mère lisait un magazine, pendant que le père et la fille construisaient tous deux un château de sable.

Sophie contempla la fillette. Avec ses longues couettes blondes, elle lui rappelait Becca Kincaid. Seulement, jamais Becca ne passerait un jour à la plage avec sa mère, jamais plus.

Elle ressentit une sourde douleur dans la poitrine, mais qui n'était pas due aux contusions. Elle composa, sur son portable, un numéro qu'elle connaissait par cœur, et n'obtint de réponse qu'au bout de cinq sonneries.

— Delphi Center, bonjour. À qui puis-je transférer votre appel ?

Jeune. Est du Texas. Sophie s'abstint de corriger sa syntaxe.

— Poste 939, s'il vous plaît.

— Un instant, répondit plaisamment l'intérimaire.

Silence. Sophie compta les bécasseaux, au bord de l'eau, jusqu'à ce qu'enfin, l'appel aboutisse.

— Botanique.

Sophie raccrocha, puis recomposa le numéro.

— Delphi Center, bonjour. À qui puis-je transférer votre appel ?

— Re-bonjour. Je voudrais le poste 939, s'il vous plaît. Je crois que vous m'avez redirigée vers le 936.

— Oh, désolée ! Je... un instant, je vous prie. J'ai un autre appel.

Silence, encore. Quelques clics. Nouvelle succession de sonneries.

— Ostéologie.

— Salut, Kels.

— Sophie ? Oh, Seigneur, où es-tu ?

— Hors de la ville, en fait. Comment ça va là-bas ?

— Eh bien... moi ça va. Et toi ? J'ai appris que tu avais eu un grave accident ?

— Ça va plus ou moins. Mais je me suis dit que j'avais besoin d'un peu de vacances.

Il y eut un silence à l'autre bout de la ligne, sans doute le temps que le radar à bobards de Kelsey s'enclenche.

— Dis, j'ai besoin d'un service, reprit Sophie. Pourrais-tu transmettre un message à quelqu'un pour moi ?

— Laisse-moi deviner : un certain inspecteur criminel de la SMPD ?

Le cœur de Sophie manqua un battement.

— Comment le sais-tu ?

— Hmm, peut-être parce qu'il est venu tambouriner à ma porte à vingt-deux heures la nuit dernière ?

— Il est venu *chez toi* ?

— Affirmatif.

— Que voulait-il ?

— En dehors de toi, tu veux dire ?

— Ce que je veux dire, c'est : t'a-t-il posé beaucoup de questions ou n'est-il passé que comme ça, histoire de voir si j'étais là ?

— Il n'était pas en mode inspecteur, si c'est ce que tu veux dire. Plutôt petit ami furax. (Elle marqua une pause.) Et quand est-ce arrivé, d'ailleurs ? Je croyais que tu étais en pleine traversée du désert.

Sophie examina ses doigts de pieds couverts de sable. En pleine traversée du désert, elle l'était incontestablement. Un désert aussi sec que le Sahara, même. C'était tout juste si elle se souvenait de la dernière fois où elle avait eu un véritable rapport et pourtant, jamais elle ne s'était sentie plus vibrante d'énergie sexuelle. La faute au soutien-gorge rouge. Toute cette mise en scène pour rien ! À bien y réfléchir, les six mois écoulés depuis qu'elle avait fait la connaissance de Jonah avaient été ainsi.

— Sophie ?

Elle soupira.

— Toujours aussi sèche que tes os, cette traversée. Mais je suis impliquée dans son enquête, alors il est consciencieux, c'est tout.

— Uh, uh, fit Kelsey. Alors, c'est quoi, ce message ?

Sophie se racla la gorge.

— Si tu pouvais juste lui dire que je vais bien. Je récupère de mes blessures, je me repose, et je donnerai de nouveau de mes nouvelles ce week-end.

— J'en déduis que je ne dois pas lui préciser que tu es à la plage ?

— Comment sais-tu ça ?

— J'entends les vagues. Ne t'inquiète pas, je relaierai ton message mot pour mot.

— Mot pour mot. Ne lui dis rien d'autre.

Jonah était un excellent enquêteur. Un détail, même minime, et son plan tomberait à l'eau.

— Ne t'inquiète pas, répondit Kelsey. Il n'arrivera pas à me tirer les vers du nez. Prends soin de toi, d'accord ?

Ayant pris congé de son amie, Sophie fixa le téléphone. Elle aurait aimé appeler Mia aussi. Et peut-être même son frère. Cela paraissait ridicule alors qu'elle n'était en vacances que depuis quelques heures, mais elle se sentait seule.

Elle chercha à se distraire en observant les passants, puis en piquant une petite tête dans le golfe du Mexique. L'eau salée picota ses coupures, mais elle savait que cela leur serait bénéfique. Et le bouillonnement des vagues sur sa peau lui donna l'impression de rajeunir. La plage était thérapeutique pour elle, elle l'avait toujours été. C'était ici qu'elle était venue après son agression, l'hiver dernier. Elle était arrivée sous le choc, avec l'impression d'avancer comme un robot, et était restée jusqu'à ce qu'elle se sente de nouveau humaine.

Elle contempla l'horizon au loin, là où le bleu du ciel rencontrait le bleu de la mer. Se trouver devant une si vaste étendue d'eau lui donnait l'impression d'être minuscule, et que ses problèmes l'étaient, eux aussi. C'était en partie pourquoi elle était venue dans cette station – pas seulement pour échapper aux dangers qui la menaçaient, mais pour remettre les choses en perspective. C'était là l'effet qu'avait l'océan sur elle.

Après sa baignade, elle s'étendit sur la plage et envisagea d'y faire une petite sieste, mais sa peau rosissait déjà. L'après-midi touchait à sa fin. Elle se drapa dans le paréo, puis reprit la direction du motel, attentive à la moindre voiture suspecte dans son sillage.

Elle emprunta le chemin le plus long, sans remarquer quoi que ce soit d'inquiétant. Aucun pick-up Dodge noir, aucun inconnu qui l'ait suivie à pied. Elle repéra la même berline grise deux fois sur deux pâtés de maisons successifs, mais ensuite elle bifurqua à gauche à un croisement en direction des docks. Elle s'autorisa un peu de lèche-vitrines, et les banderoles rouges, blanches et bleues, à certaines devantures, lui remémorèrent que c'était un week-end de fête nationale.

Son estomac gronda, et elle consulta sa montre. Peut-être qu'à la place de faire une sieste, elle prendrait une douche et ressortirait acheter un sandwich. Elle passa devant une pancarte de publicité pour une croisière d'observation des dauphins. Ou peut-être s'inscrirait-elle à l'une d'elles. Elle adorait naviguer, or elle ne se souvenait même pas de la dernière fois où elle avait pu admirer un coucher de soleil sur l'eau. Elle atteignit son motel, dont le néon OMPLET avec le C manquant clignotait. Elle avait dû avoir un sacré coup de pot de dénicher une chambre ici, même miteuse.

Elle sortit sa carte-clé de son sac, puis la glissa dans la serrure. Le petit voyant lumineux vert s'alluma. Elle jeta un coup d'œil en direction de la fenêtre de sa chambre, entrevit le reflet sur la vitre.

Une berline grise, qui entrait dans le parking.

Son cœur bondit. Elle pivota et regarda, paralysée, la berline s'insérer dans une place vacante toute proche. Un homme immense en descendit. Il lui jeta un regard rageur par-dessus le toit de la voiture avant d'en claquer la portière et de foncer droit sur elle.

La gorge de Sophie s'assécha. Elle ne pouvait plus respirer. S'immobilisant devant elle, Jonah désigna d'un signe de tête, dans sa main désormais tremblante, la clé, qu'elle avait brusquement sortie de la fente.

— Vous allez me laisser entrer, ou vous préférez faire ça dehors ?

18

Faire quoi ?

La question resta coincée dans sa gorge tandis qu'elle le dévisageait. Les mâchoires crispées, les lèvres pincées, l'étincelle de colère dans ses yeux – tout cela lui indiquait très exactement ce qu'il voulait : la bagarre !

Lui arrachant la clé des mains, il l'introduisit dans la fente, puis poussa la porte.

Le regard de Sophie dévia vivement vers le pick-up de Scott, à quelques pas de là. Les clés se trouvaient dans le sac fourre-tout jeté en travers de son épaule.

— N'y pensez même pas.

Alors qu'elle relevait les yeux vers lui, il déplaça son corps massif pour lui bloquer la vue de la camionnette.

Rejetant la tête en arrière, elle franchit le seuil de la pièce avec nonchalance, comme si c'était son choix et non celui de Jonah.

— Que faites-vous ici ? accusa-t-elle, déposant son sac sur la commode. Je vous ai dit que j'avais besoin de vacances.

La porte se referma brusquement derrière elle. Sophie pivota pour lui faire face. Il se tenait là, les bras croisés, dans une attitude similaire à celle qu'il avait eue l'autre nuit au club de gym, quand il l'avait attendue dans le parking. Ses yeux noisette étaient de nouveau fixés sur elle, brûlants, mais cette fois-ci, ce n'était pas uniquement de la colère. Il y avait quelque chose d'autre. Quelque chose qui provoqua des palpitations et dans son estomac et dans son cœur.

La pièce lui parut tout à coup étouffante, trop petite. Elle alla jusqu'à la fenêtre et actionna le climatiseur, qui toussa et cliqueta avant d'émettre un vrombissement régulier.

Quand elle se retourna, Jonah la regardait toujours avec cette même lueur dans les yeux. Il ne s'était pas encore déplacé pour la toucher, et elle eut un instant de doute. S'était-elle trompée sur ses intentions ? N'était-ce que la colère qui l'avait conduit ici ? Mêlée, peut-être, à un soupçon de fierté blessée ? Peut-être ses collègues le taquinaient-ils parce qu'il avait « égaré » un témoin ?

— Je ne rentrerai pas avec vous, déclara-t-elle posément.

Il ne répondit pas.

— Vous ne pouvez m’y forcer.

Là, il arquait un sourcil, mais ne remua toujours pas d’un pouce.

Le regard de Sophie glissa sur le Glock, sous son aisselle. Aucun badge ni menottes visibles, mais malgré tout, son autorité irradiait. Elle croisa les bras, et tenta d’imiter sa posture, mais difficile d’obtenir l’effet « mâle dominant » en tongs et paréo !

Il s’avança de quelques pas et regarda autour de lui.

— Bel endroit que vous avez là.

— Je ne rentrerai pas avec vous, répéta-t-elle.

Les yeux de Jonah parcoururent encore un peu la pièce, puis vinrent se poser sur le haut de son paréo. Il les laissa s’y attarder un instant avant de les remonter sur son visage.

— Vous savez ce qui me met le plus en rogne ?

Elle se borna à l’observer, sans répondre.

— Être plongé jusqu’au cou dans une enquête de meurtre, et devoir tout laisser tomber pour entrer dans votre petit jeu.

— Ce n’est pas un jeu.

— Vous vouliez que je vous coure après ? OK, Sophie, me voilà. Mais je ne rentrerai pas seul.

— Vous ne pouvez *m’obliger* à rentrer avec vous.

Il la dévisagea pendant un long moment. Puis il s’approcha encore, la fixant avec cette intensité qui faisait cogner sourdement son cœur. Ses entrailles se crispèrent. Il ne restait plus que quelques centimètres entre eux, et ce peu d’espace semblait chargé d’électricité.

Il inclina la tête. Son souffle fut tiède contre sa tempe.

— Ôtez-le.

Elle s’écarta pour le regarder.

— *Quoi ?*

— Cette espèce de foulard. (Sa voix était basse, rauque.) Ôtez-le.

À ces mots, son sang bouillonna.

— Vous voulez que je...

— Oui.

Les bras de Sophie retombèrent. Elle se sentait ridiculement embarrassée. Elle portait un maillot de bain, pour l’amour du ciel, mais cela lui paraissait être un strip-tease !

C’était précisément son intention. Il voulait que ce soit elle qui le fasse. C’était une question de *pouvoir*.

Elle eût pu lui dire d’aller au diable. Elle eût pu sortir, prétendre qu’elle ne voulait pas de sa présence ici, et que sa venue n’avait pas mis son stupide cœur rempli d’espoir dans tous ses états.

Il la regarda sans ciller, attendant qu’elle se décide.

Elle tira sur le nœud. Le carré de tissu se dénoua, puis s’étala au sol autour de ses pieds. Elle en retint un instant une extrémité d’une main, puis la lâcha.

Les yeux de Jonah errèrent sur elle, notant les éraflures et le bandage, avant de s'arrêter sur son chapelet d'hématomes. Ils étaient plus sombres aujourd'hui, presque noirs. Il ne bougea pas, ne tressaillit pas, mais elle vit son regard s'éteindre.

Il le releva sur le sien, toujours sans émotion. Quand il le redescendit sur son corps, elle se sentit encore plus embarrassée. Elle s'entraînait dur pour rester en forme, et elle aimait son apparence. Mais, debout devant lui uniquement vêtue de quelques bandes de tissu, alors qu'il affichait une expression si froide et insensible, elle brûla de récupérer le paréo.

S'approchant, il appuya un doigt juste au-dessus de sa hanche. Il remonta le long d'un hématome. Elle retint son souffle alors que le doigt effleurait son sein, puis s'immobilisait sur sa clavicule.

— Est-ce douloureux ?

Elle haussa les épaules. Sa gorge était trop sèche pour parler. Son poulx s'emballait, et elle se demanda si sa nervosité se lisait sur son visage.

La main de Jonah retomba. Il laissa de nouveau son regard errer sur elle, mais sans la moindre trace de la brûlante lueur d'appréciation qu'elle escomptait quand elle s'imaginait seule dans une chambre avec lui pour la première fois. Elle *savait* qu'il éprouvait de l'attirance pour elle. Elle l'avait vu, senti. Où était-elle partie ?

Rassemblant tout son courage, elle passa les mains dans son dos, et dénoua un cordon. Une flamme s'alluma dans le regard noisette de l'inspecteur quand, portant les mains à celui de sa nuque, elle le dénoua aussi. Avec un léger bruissement, le haut de son bikini atterrit sur le bout des bottes de Jonah.

Sa peau lui parut se consumer sous son regard. Se dressant sur la pointe des pieds, elle l'embrassa et, l'espace d'un instant, il demeura immobile. Mais ensuite, elle se pressa contre lui, puis traça de la pointe de sa langue le contour de sa lèvre supérieure et, quand il la plaqua contre lui pour l'embrasser à pleine bouche, elle en éprouva un frisson jusqu'au plus profond de son être. Il avait un goût si exquis, si viril. Quand ses bras puissants l'enveloppèrent, elle se sentit protégée, comme toujours auprès de lui. Ses grandes mains se refermèrent sur ses fesses, et elle sentit l'ivresse la gagner.

Elle aspirait désespérément à le toucher. Elle tirailla sur son tee-shirt. Il arrêta ce qu'il était en train de faire suffisamment longtemps pour le passer au-dessus de sa tête, puis le jeter en l'air. Elle plaqua les paumes sur ses pectoraux et les laissa lentement glisser, suivant avec ses pouces le sillon de toison qui descendait sous la ceinture du jean. Elle s'arrêta à la boucle. Il repoussa un instant ses mains de manière à détacher le holster et à se débarrasser de son arme, qu'il posa à côté de son sac.

— Viens, invita-t-il ensuite, l'attirant de nouveau à lui et s'appuyant contre la commode.

Écartant les jambes, il la nicha douillettement contre lui, de sorte que le renflement, sous son jean, s'aligne sur l'unique fragment de vêtement qu'il lui

restait. Une onde de plaisir la traversa comme il moulait ses seins de ses paumes, puis inclinait la tête pour les embrasser.

— Tu sens la noix de coco, murmura-t-il.

— Je reviens de la plage.

La bouche de Jonah se referma sur un mamelon et, ravalant un cri, elle renversa la tête en arrière. Il le lui lécha, le mordilla, le taquina, tandis qu'elle passait et repassait ses doigts dans ses cheveux. Sa barbe naissante lui éraflait la peau, mais ses mains étaient prudentes, et elle vit bien qu'il s'inquiétait de ses hématomes. Se pressant contre lui, elle s'efforça de lui faire comprendre qu'elle était de taille pour tout ce qu'il avait en tête. Elle voulait une véritable étreinte, sans restriction. Elle adorait sa puissance, son contact, l'intensité avec laquelle il l'embrassait et la caressait. Quand ses bras se resserrèrent autour d'elle, elle laissa échapper une sourde plainte.

Il commença à s'écarter. Elle le retint.

— Non, c'est bon, affirma-t-elle, lui mordillant le lobe de l'oreille. Ne t'oblige pas à être doux.

Une étincelle dans le regard, il s'empara de nouveau de sa bouche en un brûlant, farouche baiser qui dura et dura jusqu'à ce que chacune des cellules de son corps ressuscite et n'aspire plus qu'à son contact. Impossible de se rassasier de lui alors qu'elle descendait et remontait les mains sur son dos, ivre de sa musculature et de la cambrure de sa colonne vertébrale, de la soyeuse fermeté de sa peau. Elle fit onduler ses hanches contre les siennes, ce qui arracha à Jonah un sourd grognement.

Tout à coup, elle fut soulevée du sol. Il la porta sur les quelques mètres qui les séparaient du lit, puis la déposa au centre du matelas. Les ressorts grincèrent, et il jeta un regard autour d'eux.

— Cet endroit est un taudis, Sophie, marmonna-t-il, insérant un genou entre les siens et se penchant au-dessus d'elle, en appui sur ses bras tendus.

— Il est abordable.

Il sourit. Puis son regard s'égara sur ses hématomes, et le sourire s'évanouit.

— Je ne veux pas te faire mal, objecta-t-il.

Et la gravité, sur ses traits, lui fit monter les larmes aux yeux.

— Je ne me briserai pas, promis, affirma-t-elle en riant, soucieuse d'alléger l'instant.

N'étaient-ils pas censés prendre du bon temps ? Et même si elle se sentait un peu fragile, ce n'était pas à cause de ses contusions, mais plutôt des émotions qu'il avait éveillées en débarquant ici sans prévenir. Elle porta une main à sa joue.

— Vraiment, ça va bien. Plus que bien même.

Il parut la croire sur parole, car le baiser qui suivit fut un long et implacable assaut sur tous ses sens. Il l'embrassa jusqu'à ce que l'unique pulsion qu'elle ressentit, l'unique pensée qu'elle eut, fût ce besoin dévorant qu'elle avait de lui. Elle enroula les jambes autour de lui et, lorsque son jean

lui frotta la peau, s'aperçut qu'il portait encore la plupart de ses vêtements.

Comme s'il lisait dans ses pensées, il se redressa pour ôter ses bottes, puis sortir son portefeuille de sa poche arrière. Il le jeta sur la table de chevet et la rejoignit sur le lit. Crochetant une jambe autour de lui, elle l'attira à elle, et là, le lit grinça plus fort encore.

L'exaspération, sur son visage, la fit glousser.

— Je te jure que si ce truc s'effondre...

Il n'acheva pas sa phrase. À la place, clouant les deux poignets de Sophie de part et d'autre de sa tête, il inclina la sienne pour taquiner ses seins.

Sophie se contorsionna sous lui, mais il refusait de lui lâcher les poignets, et elle réalisa qu'elle aimait ça. Alors, elle ondula des hanches contre lui, encore et encore, lui indiquant le rythme qu'elle souhaitait jusqu'à ce que, enfin, il la relâche, sans cesser de la dévorer intensément des yeux, puis lui ôte le bas de son bikini, qui vola dans les airs. Ses paupières se fermèrent d'elles-mêmes quand il la toucha, et elle s'abandonna à la tiède magie de ses doigts.

Il trouva de nouveau sa bouche. Enroulant les jambes autour de sa taille, elle lui rendit son baiser avec toute l'ardeur refoulée et le désir qui s'accumulaient en elle depuis des mois. Seigneur, comme elle avait voulu cela ! Cet homme. Ces sensations. Cette brûlante, insatiable faim qui lui donnait l'impression d'être tout à la fois au bord du vertige, de l'engourdissement et des larmes.

Se redressant sur un bras, il ouvrit son jean sans la quitter des yeux. Il tendit ensuite son autre bras au-dessus d'elle, en direction de son portefeuille.

— Tu n'as pas besoin de ça, affirma-t-elle.

L'espace d'une fraction de seconde, il hésita. Puis il se positionna au-dessus d'elle. Les yeux clos, elle arquait les hanches à sa rencontre. Il la pénétra.

La force de sa poussée lui arracha un hoquet de saisissement. Son corps se crispa, puis ses extrémités nerveuses explosèrent du pur, fulgurant plaisir d'être jointe à lui. Il demeura un instant immobile. Puis il se retira et se réintroduisit en elle, encore plus fort, et elle s'agrippa à ses épaules tandis qu'il adoptait un rythme puissant qui l'embrasa tout entière. Elle ne put plus parler, plus penser. Tout ce qu'elle put faire fut de s'enrouler autour de lui et s'accrocher. Les ressorts gémissaient. L'air s'échauffa. Leurs corps se couvrirent de sueur alors qu'il plongeait et replongeait en elle jusqu'à ce qu'elle ait l'impression d'être sur le point de se consumer.

— Sophie... lâcha-t-il d'une voix rauque, tendue.

— Oui !

Les puissantes épaules de Jonah se contractèrent sous ses paumes. Elle s'arc-bouta contre lui et, dans une soudaine, éclatante envolée, bascula. Alors qu'elle redescendait lentement sur terre, il exerça une dernière, violente poussée, puis tressaillit contre elle.

Aussitôt après, avec un sourd grognement, il roula sur le dos, l'exposant,

nue et en sueur, au froid. L'écho des ressorts se répercutait encore quand elle ouvrit les yeux et battit des cils.

Elle demeura étendue là plusieurs minutes, éblouie et à bout de souffle. Puis, roulant de côté, elle se dressa sur un coude.

Les paupières de Jonah étaient fermées. De la sueur perlait sur ses tempes. Sa poitrine se soulevait et retombait comme s'il venait de courir un marathon.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? demanda-t-elle.

Il ouvrit un œil pour la regarder.

— Un orgasme, j'espère.

Elle sourit.

— Je veux dire : après. Quand tu as roulé sur le côté.

Il ferma les yeux.

— Je ne voulais pas t'écraser.

Elle avait voulu qu'il l'écrase. Il y avait, en lui, quelque chose qui lui donnait envie de sentir son lourd et solide poids sur elle. Elle s'en languissait depuis des mois.

Ils devraient donc le refaire. Elle aimait assez l'idée, même s'il leur avait fallu un peu trop d'expériences de mort imminente pour les amener là.

Ses yeux étaient toujours clos, et elle en profita pour détailler son corps nu. Dix sur dix, sans hésiter. Elle aimait tout en lui, de ses pieds pointure 46 à ses mains calleuses, qui pouvaient être si douces. Sans parler de tout ce qu'il y avait d'appréciable entre.

Ouvrant les paupières, il fronça les sourcils.

— Es-tu en train de me reluquer ?

— Ouaip.

Il soupira. Elle lui donna une petite tape sur le bras.

— Quoi ? Tu me reluques tout le temps, toi !

— Viens là.

Passant un bras derrière ses épaules, il la rapprocha de lui. Elle nicha sa joue sur son torse, entendit que son cœur cognait encore après l'effort accompli.

— Je suis toujours en rogne contre toi, marmonna-t-il.

Elle glissa une jambe en travers des siennes.

— Et moi, je ne rentrerai toujours pas avec toi.

Sean la regardait marcher sur le trottoir, les bras chargés de sacs de provisions. Il aurait dû l'aider avec ses courses. Mais pour l'instant, il souhaitait l'observer à son insu. Il voulait voir qui elle était vraiment.

La coupe de cheveux courte était récente, se confirma-t-il à lui-même. La couleur probablement aussi. Sa nuque était plus pâle que le reste de son visage, et il se demanda pourquoi il ne l'avait pas remarqué la première fois. Au lieu des vêtements unisexes qu'elle portait l'autre soir, elle arborait un débardeur et une longue jupe ample. Davantage le look Mère Nature, mais

cela lui seyait mieux.

S'écartant du tronc d'arbre contre lequel il s'était adossé, il lui coupa la route.

— Bonjour, Gretchen.

Elle se figea. Ses yeux s'écarquillèrent. Son regard s'égara de tous côtés, et il vit qu'elle se demandait si elle devait ou non prendre la fuite.

S'avançant d'un pas, il s'empara des deux sacs.

— Fuyez, si vous voulez. Ça ne prendra qu'un tout petit peu plus de temps.

— De temps pour quoi ?

— Pour que je m'entretienne avec vous. Vous avez des explications à me fournir.

Elle jeta un regard par-dessus l'épaule de Sean, vers la porte du pavillon mitoyen à auvent de sa sœur. Il attendit patiemment, les sacs toujours dans les bras.

— Il n'y a que vous ? demanda-t-elle.

— Qui pourrait-il y avoir d'autre ?

— Je ne sais pas. Un autre inspecteur ?

— Il n'y a que moi.

Jamais il n'aurait demandé à un de ses collègues débordés de se joindre à lui pour cette petite virée. Surtout sur la base d'une intuition.

Elle redressa les épaules, et parut décider quelque chose.

— Par ici.

Il lui emboîta le pas sur le trottoir, regardant sa jupe virevolter autour de ses chevilles. Récupérant un trousseau de clés dans son sac en cuir extra-large, elle ouvrit.

Deux chats fusèrent pour l'accueillir. Ils se frottèrent contre les jambes de Sean, et il s'efforça de ne pas trébucher alors qu'il transportait les provisions à l'intérieur, puis les déposait sur le comptoir de la cuisine. L'air sentait le chat et la marijuana séchée. Le séjour était dans la pénombre, uniquement éclairé par une lampe de guéridon.

Une autre lampe s'alluma dans la cuisine, où Gretchen s'activa à ranger les achats.

— Je vous offre quelque chose ?

— Non.

Déambulant jusqu'à une bibliothèque, il contempla une rangée de photographies encadrées. Gretchen et ses jumelles. Gretchen, sa sœur et ses jumelles. Les jumelles avec leur tante. Apparemment, les deux femmes étaient proches.

— Je ne vous dirai pas où elles sont, reprit-elle, contournant le comptoir pour le rejoindre côté salon.

Il l'observa à travers l'espace faiblement éclairé. Elle posa avec désinvolture un bras sur le comptoir, mais sa nervosité était évidente.

— Je ne vous le demanderai pas.

Éclair de soulagement dans ses yeux.

— Vous inquiétez-vous pour elles ?

L'expression, sur son visage, répondit à sa question. Il se tourna de nouveau vers les clichés.

— Elles ont quoi, cinq ans ?

— Six, rectifia-t-elle avant de s'éclaircir la voix. Elles viennent juste de fêter leur anniversaire. Jim leur a envoyé un cadeau, et c'est comme ça que j'ai su. Pour l'argent. Il y a joint une lettre avec les numéros de compte.

— Je vais devoir lire cette lettre.

— Je l'ai brûlée.

Sean serra les dents. Il songea à la réprimander, puis la dévisagea plus attentivement. Ses pommettes étaient pâles, et ses pupilles dilatées. Elle était terrifiée.

Par sa présence ? Ou autre chose ?

— Avez-vous peur que quelqu'un s'attaque à vos filles ?

Elle resta debout là un instant, à le fixer. Puis elle contourna le canapé et s'y laissa choir.

— Cinquante mille dollars, c'est beaucoup d'argent. Quel qu'il soit, celui qui les a payés voudra peut-être les reprendre.

— Peut-être. D'un autre côté, cet individu était d'accord pour les lui payer, et il les a fichtrement gagnés.

Elle releva vivement les yeux.

— Il a tué trois personnes, et l'une d'entre elles au moins était sans doute sa cible. Et ensuite, il s'est offert en bouc émissaire pour le complot d'un autre ! (Elle crispa les mains sur ses genoux, et poursuivit :) Il était en train de mourir, de toute façon. Je ne l'ai su qu'après, mais... (Elle secoua la tête.) C'est tellement dingue, tout ça. Comment a-t-il pu faire ça ? Je ne cesse de me demander, je ne sais pas, peut-être qu'il croyait accomplir quelque chose de bien pour les filles. Faire amende honorable, qui sait...

Sean la fixa. Avait-elle seulement lu quoi que ce soit à propos des victimes ?

— Ne me regardez pas comme ça. Je ne pense pas pour ma part que c'était bien. Peu m'importe combien d'argent il leur a laissé. Vous ne connaissiez pas Jim...

Sur ses genoux, les mains se tordirent.

— Il avait cette espèce de... déconnexion. C'était comme si la pensée normale ne s'appliquait pas à lui. Il était... froid.

Sean n'ignorait rien de la froideur de Himmel.

Il marcha jusqu'au canapé, mais ne s'assit pas.

— Nos services ont enquêté sur lui. J'ai vu les rapports.

— Vous vous demandez sans doute pourquoi je l'ai épousé. Mais il n'a pas toujours été comme ça. Ça n'est venu que plus tard, après sa première mission. Il en est rentré différent.

Sean la regarda sans rien dire. Il avait besoin qu'elle s'ouvre à lui.

— Qu'êtes-vous venu me demander ? s'enquit-elle. San Marcos-Houston, c'est plutôt long, comme trajet. Ce doit être important.

Sous son regard inquiet, il prit place dans le fauteuil voisin.

— Qui l'a recruté pour ce job ?

— Je vous l'ai dit la dernière fois : je n'en sais rien. (Elle détourna le regard.) Tout ce que je sais, c'est qu'il a reçu de l'argent.

Sean attendit qu'elle reporte son attention sur lui.

— Quoi ?

— Je ne vous crois pas.

Elle se renversa en arrière, sur la défensive, depuis un instant.

— Je ne lui avais plus parlé depuis plus d'un an ! Je vous l'ai dit ! Je l'ai dit aux militaires, et aussi à la police de Columbus.

Sean continua à la fixer.

— Quoi ? répéta-t-elle.

— Vous êtes une femme intelligente, Gretchen. Et intuitive, aussi.

Elle ricana.

— Qu'en sauriez-vous ? Vous ne savez rien de moi !

— Là, vous vous trompez. Je sais que vous êtes diplômée en beaux-arts. Je sais que vous préféreriez travailler encore dans cette galerie plutôt que nettoyer des pots de chambre dans cette maison de retraite. Je sais que vous vous souciez de vos filles, que vous étiez consciente que votre mari avait un problème avec l'alcool, et que vous avez compris quand éloigner vos filles de lui avant qu'il ne déboîte *leurs* épaules.

Elle releva vivement les yeux sur lui. Ce détail-là ne figurait pas dans le rapport de police, mais Sean le connaissait parce qu'il avait été consciencieux.

Elle sembla abandonner son attitude défensive. Les coudes sur ses genoux, elle enfouit la tête entre ses mains.

— Je ne sais pas pourquoi il nous a fait ça. Les filles devront vivre toute leur vie avec. (Elle le regarda, l'expression tourmentée, depuis quelques secondes.) C'est une chose d'avoir un père alcoolique, une tout autre d'en avoir un qui est un meurtrier. Jamais elles ne s'en remettront.

Il attendit qu'elle se calme. Le regard rivé à ses mains, elle inspira profondément.

— Vous étiez sa femme. Vous saviez des choses. Vous en savez encore.

Cette fois, elle ne releva pas les yeux.

— Qui était-ce, Gretchen ? Vous n'êtes pas la seule qui pourrait être en danger dans cette affaire. Quiconque sait qu'il y a eu complot l'est aussi.

Fermant les yeux, elle se frictionna le front avec lassitude.

— Je n'ai pas de nom à vous donner.

— Qu'avez-vous ?

Le pouls de Sean s'accéléra ; elle *savait* quelque chose.

— Il y a eu ce type, reprit-elle avec un soupir. Il y a deux ou trois ans. Je ne connais pas son nom. Jim ne l'a jamais dit.

— Un gars de l'armée ? Qui ?

— Je n'en suis pas certaine. Peut-être.

Elle leva sur lui un regard coupable. Elle aurait dû le lui dire la dernière fois.

— Je suis presque sûre que Jim et lui se connaissaient depuis longtemps, mais ce n'est qu'une intuition. J'ai eu le sentiment que cet homme était allé plus loin, côté carrière. À la manière dont Jim en parlait, je me suis dit qu'il devait faire partie des Opérations Spéciales. Jim les appelait : les « guerriers de l'ombre ».

Jonah avait fait des recherches sur la carrière de Jim Himmel. Il avait voulu devenir Ranger, mais n'avait pas réussi. Non pas à cause de son incompétence au tir, mais parce qu'il n'avait pas l'esprit d'équipe.

Gretchen secoua la tête.

— Quoi qu'il en soit, après la démobilisation de Jim, ce type s'est repointé, un week-end.

Sean se pencha en avant.

— Vous l'avez vu ?

— Non, mais Jim est sorti boire une bière avec lui. (Elle leva les yeux au ciel.) Ou du moins, c'est ce qu'il a dit. Pour ce que j'en sais, ils ont tout aussi bien pu aller aux putes ! En tout cas, je crois que cet homme voulait le recruter pour une sorte de société de sécurité privée.

— Comment s'appelait-elle ?

— Je n'en sais rien. Je ne sais rien là-dessus. Mais je connais mon ex-mari, d'accord ? C'était un accro à l'adrénaline. Il vouait un véritable culte à toutes ces opérations secrètes. Quand ce type l'a contacté, j'ai compris qu'il songeait à changer de vie. Il s'est mis à parler de « louer ses services », quoi que ça veuille dire.

— Que s'est-il passé ?

— Eh bien, c'est à peu près à ce moment-là qu'un soir de beuverie, il m'a déboîté l'épaule, précisa-t-elle d'une voix tout à coup plus cassante. Le week-end d'après, je déménageais avec les filles pendant qu'il était à une de ses bringues. Après ça, je ne me suis plus souciée de ses plans de carrière.

La suite était assez bien documentée : Gretchen avait obtenu une ordonnance restrictive, puis le divorce. Et comme elle l'avait dit et redit, elle n'avait plus revu son ex-mari depuis.

Tête baissée, elle contemplait ses mains. Ses épaules s'étaient affaissées.

— J'ai peur de ces gens, avoua-t-elle à voix basse. Si j'avais un nom, je vous le donnerais.

Sean la crut. Il n'aurait su dire pourquoi, mais il la crut. Il avait obtenu tout ce qu'il lui serait possible d'obtenir ce soir. Il était temps pour lui de partir. Il se leva et, comme elle le regardait de ses graves yeux bruns, sortit sa carte de visite de sa poche.

— Mon numéro est au dos. Le fixe, le portable, tout.

Se redressant à son tour, elle retourna la carte.

— Si quoi que ce soit d'autre vous revient, appelez-moi.

Elle hocha la tête.

— Je veux aussi que vous m'appeliez si vous vous sentez menacée. Si vous avez un pressentiment ou l'impression que quelqu'un vous suit, ou vous observe, ou si vous vous inquiétez pour vos enfants.

Il marqua une pause pour lui permettre de digérer ses paroles. Il ne sous-estimait nullement ses craintes. Ces gens *étaient* dangereux. Et ils avaient déjà tué un étudiant, sans parler d'une femme enceinte et d'un grand-père. Pourquoi pas une mère et ses filles ?

— Sont-elles dans un endroit sûr ?

De nouveau, elle hocha la tête.

— Parfait. Je vous appellerai quand nous aurons résolu cette affaire. D'ici là, soyez prudente.

— Mais... ce sera quand ?

Sean gagna la porte.

— Je l'ignore. Bientôt, j'espère.

— Jonah ?

— Hmm ?

Un sein nu se pressa contre son flanc.

— Tu as faim ?

Il ouvrit les yeux, et contempla la femme étendue à côté de lui dans la pénombre. La clarté de l'enseigne lumineuse du parking s'infiltrait entre les lamelles du store, nimbant sa peau et tout le reste dans la pièce d'un halo rouge pâle.

— Tu veux dire, de nourriture ?

— Oui.

Se redressant sur les genoux, elle s'assit sur ses talons pour l'observer.

Le cerveau de Jonah, puis son corps enclenchèrent enfin la première vitesse. Il remonta une main sur sa cuisse.

— Je ne serais pas contre un petit en-cas.

— Je suis sérieuse.

L'attirant sur lui, il entreprit de lui mordiller le cou.

— Moi aussi.

Elle se rejeta en arrière, hors de sa portée.

— Jonah, je suis affamée. C'était quand la dernière fois que tu as mangé ?

Avec un soupir, Jonah dressa l'inventaire de l'état de son corps. Il se sentait lessivé. Il attribuait cela à un mélange de trop d'heures de conduite, pas assez de sommeil, et la session de sexe la plus athlétique qu'il ait jamais connue de sa vie.

Tout bien considéré, il mourait de faim.

Sophie bondit du lit. Il la regarda tâtonner dans l'obscurité pour ramasser ses vêtements éparpillés au sol.

— Sortons dîner. Il n'est peut-être pas trop tard.

Récupérant son jean par terre, Jonah en sortit son portable. Il était vingt et une heures vingt-cinq. Et il avait manqué deux appels.

— Merde, marmonna-t-il.

Il était en quelque sorte absent sans permission, pour l'instant. Ce matin, il avait laissé sur le répondeur de Reynolds un vague message indiquant qu'il « suivait une piste », mensonge qui l'avait un peu titillé pendant le trajet. D'ordinaire, il faisait preuve de davantage de professionnalisme.

Il regarda Sophie, qui se tortillait pour enfiler un jean. Elle saisit un soutien-gorge sur la commode, et il la contempla, fasciné, alors qu'elle y insérait un sein, puis l'autre.

Jonah décida que là, en l'occurrence, il se foutait complètement de Reynolds, car c'était exactement dans ce motel qu'il devait être. Et, en dépit de l'affirmation de Sophie un peu plus tôt, il avait la ferme intention d'être de retour au boulot le lendemain matin, avec Sophie mise à l'abri quelque part pas très loin.

S'extirpant du pseudo-lit, il s'habilla.

— Il y a un super restau de fruits de mer, dit Sophie. Je crois qu'il est ouvert jusqu'à vingt-deux heures. Dépêchons-nous.

Jonah prit son arme sur la commode, le glissa à l'arrière de son jean, puis laissa sa chemise flottante par-dessus.

Il attrapa ensuite ses clés de voiture.

— Ma voiture ou celle de Scott ?

Elle se figea.

— Comment as-tu... ? Laisse tomber. Nous pouvons nous y rendre à pied.

Sûr qu'ils s'y rendraient à pied ! Hors de question qu'il l'emmène dîner dans le pick-up d'un autre homme ! Il n'avait dit ça que pour l'asticoter.

La déplaçant de côté, il sortit le premier de la pièce, de manière à inspecter les alentours. Il était relativement certain qu'ils ne craignaient rien ici. Il doutait qu'elle ait été suivie, et il savait avec certitude que lui ne l'avait pas été.

— La rue parallèle à la plage, trois pâtés de maisons de ce côté-ci, l'informa-t-elle.

Il lui emboîta le pas, sans cesser d'observer les environs. La nuit était chaude et humide. L'air sentait la mer, avec un soupçon d'odeur de gaz d'échappement en provenance des véhicules circulant sur la grand-rue. Il était encore tôt pour un vendredi soir. Des touristes flânaient sur les trottoirs, dégustant des cornets de glace et s'arrêtant devant les vitrines, tout comme Sophie quand il l'avait repérée un peu plus tôt dans l'après-midi.

Ses entrailles se nouèrent de colère. Il l'avait un peu évacuée au lit avec elle, mais il lui en restait encore une bonne dose. Il n'arrivait pas à croire qu'elle s'était enfuie comme ça. À croire qu'elle l'avait fui, lui. Il savait qu'elle avait peur, mais il avait aussi pensé qu'elle lui faisait confiance.

Elle lui coula un regard en biais.

— Tu comprends ce que c'est, n'est-ce pas ?

— Ce qu'est quoi ?

— C'est un mécanisme d'adaptation.

— Quoi ?

— Le fait que tu sois venu jusqu'ici pour coucher avec moi. C'est ta réaction au traumatisme. (Se saisissant de sa main, elle la serra.) Tu es programmé pour ça : toute expérience de mort imminente t'incite à épingler quelqu'un.

Il fronça les sourcils.

— Es-tu en train d'essayer de me remettre en rogne ?

— Ce n'est qu'une observation.

— Il ne t'est jamais venu à l'esprit que je me suis traîné jusqu'ici pour te protéger ?

— Hmm.

Elle parut méditer l'affirmation.

— Donc, la partie de jambes en l'air, c'était quoi ? Une diversion ?

C'était bien plus qu'une diversion. C'était l'évacuation de plus de six mois de désir accumulé, de frustration et de...

Il comprit ce qu'elle était en train de faire : minimiser la chose de manière à ce que personne n'ait à admettre que cela comptait, à commencer par elle.

Elle le regarda.

— Eh bien ?

— Eh bien, je viens juste de comprendre quel était ton mécanisme d'adaptation, à toi.

Elle plissa les yeux, et il devina qu'elle jouait leur conversation dans sa tête, en quête de ce qu'elle avait trahi. C'était comme un jeu pour elle, ce badinage homme-femme pour lequel elle était si douée. Et elle tenait toujours à en sortir gagnante.

— Peu importe. (Elle haussa les épaules de manière un peu trop désinvolte.) J'apprécie l'intention, mais sache qu'il n'était vraiment pas nécessaire que tu accoures à ma rescousse.

Il émit un petit reniflement de dédain, et elle objecta :

— As-tu oublié que j'ai travaillé pour une détective privée ? Une professionnelle qui, à la base, opérait son propre programme de protection de témoins ? Et qui gagnait sa vie en aidant les personnes en difficulté à disparaître ?

Une odeur de fruits de mer frits indiqua à Jonah qu'ils approchaient de leur destination. Il regarda tout autour, repéra l'endroit au coin de rue suivant.

Sophie le dévisageait comme si elle attendait de lui une réponse.

— C'est donc ça ? demanda-t-il. Tu essaies de disparaître ? Je croyais que tu étais là pour prendre un peu de vacances.

— C'est le cas, mais tu sous-estimes le degré de planification que j'y ai consacré.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Elle contourna un trio d'adolescentes qui pouffaient et avaient l'air d'avoir un peu trop bu. Elle s'arrêta ensuite devant une façade en bois érodée par le temps : *La Cabane à crevettes de Tony*. C'était de la vente à emporter, avec en terrasse quelques tables et des parasols où des gens grignotaient en piochant dans des paniers en carton.

— Allons manger sur la plage, suggéra Sophie.

Il lui enserra la taille d'un bras.

— Je t'ai vue t'habiller, lui murmura-t-il à l'oreille.

— Ah oui ?

— Et il se trouve que je sais ce que tu ne portes pas sous ce jean, précisa-t-il, insérant un doigt sous la ceinture dudit pantalon. Retournons plutôt dîner dans la chambre.

Elle sourit.

— Tentant, mais je n'ai pas vraiment envie d'éparpiller des miettes partout pour attirer tous les rongeurs de la ville.

Quelques minutes plus tard, ils étaient assis sur une dune de sable face aux vagues illuminées par le clair de lune. Sophie avait ôté ses sandales et posé les paniers côte à côte, entre eux.

Elle mordit à belles dents dans son sandwich aux crevettes et épices cajuns, avec un soupir d'aise. Elle avait raison pour la nourriture, et il ne fallut pas longtemps à Jonah pour engloutir le sien.

— Tu disais ? reprit-il en terminant ses frites. À propos de toute la planification que tu as consacrée à ce voyage pendant ton bref passage de deux heures aux urgences ?

Sophie prit une gorgée de la bière qu'elle avait fait verser en douce dans des gobelets styromousses. Il lui avait dit qu'elle perdait son temps – n'importe quel flic sur cette plage était capable de repérer une boisson trafiquée à des lieues à la ronde ! – mais elle était têtue.

— Ce que *j'affirmais*, répondit-elle, c'est que je sais recouvrir mes traces, et comment échapper aux radars. Et aussi que je suis bien plus en sécurité ici que je le serais à mon appartement, chez toi, ou dans une cabane de chasse, parce que je suis quasi invisible.

Elle jeta une frite dans sa bouche.

— Si tu es si invisible que ça, comment t'ai-je retrouvée ?

— Tu savais quelque chose à mon propos que je n'ai jamais dit à personne d'autre.

Là, elle le surprenait.

— Tu n'as jamais dit à personne que tu aimais venir ici ?

— Ce n'est pas exactement ça, nuança-t-elle, baissant les yeux et tournant et retournant son gobelet entre ses mains. Je veux dire : aimer ça. Je ne suis venue qu'une seule fois, l'hiver dernier.

Il fronça les sourcils. Devait-il la croire ?

— Tu ne l'as dit à personne à part moi ?

— J'avais besoin d'être seule.

Elle releva les yeux, et il y lut cette tristesse de nouveau. Ce ne fut qu'une étincelle, mais il détesta cela.

— Disons que je me suis en quelque sorte effondrée, à l'époque. Et ensuite, je me suis ressaisie et j'ai repris le cours de ma vie.

— Juste comme ça, hein ?

Elle le regarda. Peut-être n'aurait-il pas dû insister, mais il savait pertinemment que ce n'étaient que des conneries. Ça ne s'était pas fait « juste comme ça ».

— Alors pourquoi me l'as-tu dit ?

— Tu t'inquiétais pour moi, je le voyais bien, répondit-elle avec un haussement d'épaules. Je tenais à ce que tu saches que je savais prendre soin de moi-même. Et je savais aussi que tu me laisserais tranquille, que tu ne me bousculerais pas. Pour ce qui est de me laisser tranquille, tu es plutôt doué.

Elle se trompait complètement. Il n'était pas doué du tout pour ça. Il était lamentable, même. Il s'y était efforcé pendant des mois, mais là, il venait de tout foutre en l'air, et désormais, il y avait peu de chances qu'il la laisse tranquille et ce, pendant un petit bout de temps.

Elle lui jeta un regard.

— Comment as-tu su, pour le pick-up de Scott ?

— Je l'avais déjà vu, au parking du Delphi. Quand je l'ai revu ici, j'ai fait une recherche sur la plaque d'immatriculation.

— Et c'est quoi, cette berline grise ?

— Une location. Je ne voulais pas que tu me repères avant que je t'aie repérée.

Là, elle ne le regarda pas, et il sut que si elle l'avait vu la première, elle aurait pris ses jambes à son cou.

— Il t'a aussi prêté un pistolet ?

Elle releva les yeux, surprise.

— C'est un fana des armes. Je sais qu'il te l'a au moins proposé.

Elle jeta un coup d'œil en direction de son sac fourre-tout. Jonah le tira à lui sur le sable. Il fouilla dedans, aperçut le Beretta.

— Est-il chargé ?

— Oui.

Contemplant les vagues, Jonah s'efforça de distancer la jalousie. Était-elle impliquée avec ce type ? D'abord Mark, puis Scott. Elle paraissait plutôt copine avec les hommes qui travaillaient avec elle, et cela ne lui plaisait pas. Il n'aurait su dire pourquoi il s'en souciait. Ce n'était pas comme s'il était en quête d'une relation durable. Du moins, ce n'était pas le cas jusqu'ici. Il n'était pas certain de ce qu'il voulait aujourd'hui, mais ce qu'il savait, c'était que l'imaginer avec un autre le rendait fou.

Sophie épousseta le sable de ses pieds, et il contempla ses bras nus. Il pouvait encore sentir le goût de sa peau, la pression de ses cuisses autour de sa

taille. Il la désira de nouveau, là, sur cette plage.

Et elle sut quel effet elle lui faisait car, s'appuyant contre lui, elle posa une main sur son genou, et leva sur lui un regard où couvait un lent brasier.

— On a fini de manger ? demanda-t-il.

Elle hocha la tête.

Ils retournèrent au motel, sans se toucher ni même se parler. Elle semblait morose. Pour ce qui était de déchiffrer les femmes, il n'était pas un crack, mais il comprit que quelque chose la tarabustait.

Peut-être était-ce la promesse qu'il lui avait faite, à propos de son intention de ne pas rentrer sans elle. Ou peut-être avait-elle des remords d'avoir couché avec lui.

Quand ils pénétrèrent dans la chambre, il y faisait frais et sombre. Le climatiseur cliquetait toujours sous la fenêtre. Jonah jeta la carte-clé sur la commode, puis attira Sophie à lui. Insérant les deux mains à l'arrière de son jean, il toucha la peau tiède qu'il brûlait de caresser depuis plus d'une heure.

— Tu n'es pas une diversion, affirma-t-il.

— Ah non ?

Les mains de la jeune femme remontèrent le long de son torse pour aller caresser sa nuque.

— Et moi qui me croyais plutôt divertissante...

Elle pressa ses seins contre lui, et il sut qu'elle le faisait encore – réduire ça au sexe. Mais en cet instant, il s'en ficha, car il n'avait plus qu'une pensée en tête : l'étendre sur le lit.

— J'ai encore faim, chuchota-t-elle.

Jonah déposa son Glock sur la commode. Puis il l'entraîna avec lui sur le matelas grinçant.

— C'est Sharpe.

Silence.

— Est-ce une ligne sécurisée ?

— Qu'est-ce que vous croyez ?

— Vous aviez dit : hier. Vous deviez me faire un compte rendu hier.

L'homme lâcha sa cigarette sur l'asphalte, où elle continua à se consumer. Il regarda le stand de pétards, de l'autre côté de la rue. Vingt pétards chinois pour un dollar. Cela le dépassait. Ces gens-là n'ouvraient boutique que quelques jours par an, et c'était tout juste s'ils ne faisaient pas cadeau de leur marchandise.

— Qu'est-ce qui se passe, merde ? Vous deviez en avoir fini !

— Ce sera le cas. (Il écrasa le mégot du talon de sa botte.) Tout se déroule comme prévu.

Nouveau silence. Il imaginait sans peine le type assis à son luxueux bureau en verre, rouge comme une pivoine.

— Il y avait un article dans le journal aujourd'hui. Une voiture qui s'est écrasée près du labo, puis a explosé. C'était vous ?

L'homme serra les dents.

— Aucune victime. C'est ce qui est dit dans le journal. Donc, si c'était vous, vous auriez tout intérêt à revoir votre plan de bataille.

Revoir votre plan de bataille. Ce connard avait-il jamais vu de plan de bataille ? Il ignorait la signification du mot « bataille », ou « combat », ou « pays », d'ailleurs.

— Peur et intimidation, répondit-il calmement. C'est de ça qu'il s'agit. J'ai capté son attention, maintenant. Elle y réfléchira à deux fois avant d'ouvrir de nouveau la bouche.

Deux gosses quittèrent le stand les bras chargés de chandelles romaines. Son père et lui fabriquaient les leurs autrefois, et y mettaient le feu au bord de la rivière. Il avait appris à tirer là, à confectionner des bombes. Trente ans plus tard, il s'adonnait toujours à la même fichue occupation, sauf qu'aujourd'hui, il l'avait élevée au rang d'art.

— Donc, si elle est intimidée, peut-être ne sera-t-il pas nécessaire de la tuer, tout compte fait ?

Enfoiré de pédé !

— Il le faut.

— Vous êtes sûr ? Nous en sommes déjà à trois. N'est-il pas préférable de l'effrayer suffisamment pour qu'elle garde le silence ? Je veux dire : peut-être ne sait-elle rien, et n'a-t-elle fait que se vanter devant ce journaliste.

L'homme se la représenta, derrière le volant de cette Tahoe noire. Cheveux blonds, lunettes noires tendance. S'il l'avait aussi bien vue, lui, elle avait forcément vu quelque chose.

— Elle mourra, décréta-t-il. C'est votre seule garantie.

Pop.

Sophie se redressa en sursaut, et regarda autour d'elle, affolée.

Son cœur bondit dans sa poitrine. Elle donna un coup de coude à Jonah, forme sombre et massive dans le lit, à côté d'elle.

— Tu as entendu ? siffla-t-elle.

Pop. Pop. Pop.

Elle plongea en direction de son sac à main. Il la retint par le bras.

— Des pétards.

Elle s'arrêta pour écouter. Le silence régnait, mais elle rejoua le bruit dans sa tête. Se dégageant de l'emprise de Jonah, elle gagna la fenêtre.

Elle écarta le rideau, regarda dans le parking.

Long sifflement puis... *pop !*

— Tu vois ? (Jonah s'assit dans le lit.) Des fusées.

Sophie prit une profonde inspiration. Elle ne pouvait les voir, mais elle en reconnaissait le son. Elle vérifia le verrou, sur la porte. Puis récupéra son sac sur la commode et le laissa tomber à côté du lit.

— Viens là.

La voix de Jonah était rauque de sommeil. Elle se glissa dans le lit à son

côté et, enroulant son bras autour d'elle, il l'attira tout contre lui.

Remontant le drap, elle nicha sa tête sur son torse, et écouta son cœur. Un régulier *boum-boum*, puis pause, puis *boum-boum*. Le sien cognait à toute allure. Sa respiration était saccadée. Elle sentait sa poitrine se comprimer, comme elle le faisait parfois. Elle ferma les yeux, et espéra qu'elle n'allait pas avoir une attaque de panique.

— Ça va ?

Le souffle de Jonah était chaud, sur sa tête.

— Ça va.

Sa main remonta lentement le long de son bras, puis redescendit, et elle inspira de nouveau profondément. Lovée contre lui, elle respira son odeur, sentit sa poitrine se desserrer, son pouls se ralentir. Les secondes s'égrenèrent, puis les minutes.

Passant une main sous le drap, il trouva son genou, puis tira dessus jusqu'à ce que la jambe de Sophie repose en travers de son estomac.

— C'est pas mieux ?

Elle rit.

— Non.

Il remonta nonchalamment la main sur sa jambe, sa hanche, avant de redescendre vers son genou. Elle entendait le bourdonnement sourd du climatiseur, de l'autre côté de la pièce. Et aussi d'autres pétards, mais ils ne l'inquiétaient plus, désormais.

C'était bon d'avoir la tête contre le torse de Jonah. Trop bon. Ses bras étaient puissants et chauds autour d'elle. Sa solidité lui fit éprouver une drôle de douleur, à l'intérieur.

— Ça va mieux, maintenant ?

— Oui.

Elle s'éclaircit la voix, des papillons dans l'estomac.

— Parfois, j'ai du mal à dormir.

— C'est ce que tu m'as dit.

— Ah bon ?

Elle releva les yeux vers lui.

— Au petit déjeuner, l'autre jour.

— Oh.

Reposant la tête, elle ferma les yeux.

— Tu as déjà vu un médecin ou quelqu'un ?

— Un psy, tu veux dire ?

Il ne répondit pas, mais elle savait que c'était exactement ce qu'il voulait dire.

— Ma mère a essayé de me faire voir un thérapeute, mais... je ne sais pas. Je ne sais pas quelle différence ça pourrait faire.

Rien n'effacerait jamais cela. Quoi qu'elle fasse, elle se reverrait toujours reprendre connaissance dans cet espace froid, obscur, et comprendre qu'elle était enfermée dans un coffre de voiture. Elle se souviendrait toujours

du métal qui vibrerait sous son corps. De ses poignets endoloris, si solidement liés qu'elle ne sentait même plus l'extrémité de ses doigts. Elle se souviendrait toujours de l'étau glacial de la panique quand la réalité s'était imposée à elle, et qu'elle avait compris qu'elle ne pouvait ni crier, ni bouger, ni faire quoi que ce soit d'autre qu'écouter les pneus avaler des kilomètres et des kilomètres d'autoroute.

Jonah lui caressa de nouveau la jambe, et elle s'imprégna de sa chaleur.

— C'est juste que... on se dit que ça ne nous arrivera jamais. Et quand ça nous arrive, on sait que n'importe quoi peut nous arriver.

Elle posa une main sur son sternum. Le cœur de Jonah cogna contre sa paume. Il l'écoutait, et pour une fois, cela ne l'ennuya pas d'en parler.

— Je suis différente aujourd'hui. Payer une fortune un spécialiste n'y changera rien.

— Différente comment ?

Elle soupira.

— Je ne sais pas. Moins insouciante, je suppose.

Moins heureuse. Plus lunatique. Plus garce. Mais elle ne tenait pas à faire l'inventaire de tous ses défauts, aussi s'efforça-t-elle de se concentrer sur quelque chose d'agréable.

— Je ne prends plus les choses pour acquises, maintenant. Pas un seul jour. Pas un seul souffle.

Il ne répondit rien, et le moment s'éternisa. Elle se tourna pour déposer un baiser sur son torse. Elle souhaitait qu'il sache qu'elle ne le tenait pas pour acquis, lui non plus, mais ne put se résoudre à le lui dire tout haut. Peut-être le savait-il. Une partie d'elle l'espérait, et l'autre paniquait à cette seule pensée. Il éveillait de si fortes émotions en elle, alors qu'elle n'était pas sûre de ce qu'elle lui inspirait au-delà d'un banal désir. Même si ce n'était que cela, elle le prendrait – pour l'instant, du moins. Il la faisait se sentir plus vivante qu'elle ne l'avait été depuis une éternité, et elle aimait cela.

Ôtant son bras de ses épaules, il bascula au-dessus d'elle, la clouant sur le lit de ses hanches. C'était agréable, cette sensation de poids sur elle, bien qu'il en supportât la majeure partie en s'appuyant sur ses coudes. L'intensité, dans son regard, accéléra son pouls.

Il l'embrassa dans le cou.

— Pour en revenir à cette insomnie... je crois que je peux t'être utile...

— Tu crois ?

— Je crois, oui.

Son ton était tout à fait sérieux, et elle sourit.

— Je n'en doute pas.

19

Allison suivit l'agent de sécurité dans le couloir à la cloison vitrée.

— Ce quai appartient-il à D-Systems ? s'enquit Sean à côté d'elle.

L'agent tourna les yeux, et Allison suivit son regard. En contrebas d'une pelouse verte qui descendait en direction de l'eau se trouvait un quai flottant avec plusieurs bateaux pontons.

— La propriété s'étend sur huit hectares du pont jusqu'à la ceinture verte à l'ouest.

— Ça comprend donc aussi le quai, je suppose, déduisit Sean. Vous utilisez ces bateaux pour des fêtes ? Des pique-niques d'entreprise ? Ça doit être sympa de travailler pour une société qui a tant d'argent à jeter par les fenêtres comme ça.

L'agent ne répondit rien, et Allison devina qu'il n'appréciait guère d'avoir été cuisiné tout du long depuis le hall. À l'aide d'un badge qu'il passa dans un lecteur, il les fit entrer dans un salon de réception, puis traversa l'espace d'attente désert en direction de doubles portes lambrissées.

— Attendez ici, décréta-t-il avant de frapper légèrement, puis de franchir le seuil.

Allison regarda Sean.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Il lui retourna un regard innocent qui semblait dire « qui, moi ? ».

— Vous avez l'air d'avoir un oursin sous les fesses depuis ce matin. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Une des portes lambrissées s'ouvrit.

— M. Maxwell va vous recevoir.

Allison pénétra dans le saint des saints du P-DG de D-Systems, remerciant l'agent de sécurité d'un hochement de tête. Sean lui emboîta le pas, mais sans le hochement de tête. Il était d'une humeur de chien, mais elle n'avait pas encore pu déterminer pourquoi.

Allison reporta son attention sur la pièce. Ou, plus exactement, sur l'homme assis derrière la table de travail en verre. Adossé à son fauteuil de cuir noir, Ryan Maxwell les détailla brièvement d'un regard froid.

— Je le veux sur mon bureau lundi, décréta-t-il dans le dispositif mains libres fixé à son oreille.

Il avait un visage fin, hâlé, et de courts cheveux bruns, un peu

grisonnants sur les tempes. Allison lui donna dans les quarante ans, ce qu'elle considéra comme plutôt jeune pour être à la tête d'une des plus importantes sociétés technologiques de l'État.

Après avoir mis fin à la communication, il décrocha l'oreillette, la jeta sur le bureau, puis se leva.

— Ravis de vous voir ce matin, inspecteurs.

Contournant la table, il tendit la main. Comme beaucoup de jeunes Austinites le dimanche, il arborait le look cycliste : caleçon moulant, tee-shirt extensible et bracelet jaune au poignet.

Allison la lui serra.

— Je suis l'inspecteur Doyle, et voici l'inspecteur Byrne.

Sean accepta la main tendue avec un hochement de tête, mais sans décrocher un mot.

— Merci de nous recevoir un week-end, ajouta Allison.

Il haussa les épaules.

— Week-end, semaine, répondit-il, esquissant un geste vers la pile de dossiers, à côté de son ordinateur. Le travail ne connaît pas de repos. Je suis sûr que c'est pareil pour vous. En quoi puis-je vous être utile ?

Allison décocha un regard à Sean, qui demeura muet comme une carpe.

— Nous aurions quelques questions à vous poser à propos d'Eric Emrick.

Une expression de gravité s'inscrivit sur les traits de Maxwell. Il secoua tristement la tête.

— Terrible nouvelle. Nous sommes encore sous le choc, ici.

— Oui, j'ai vu le drapeau en berne, à notre arrivée.

— Eric sera regretté. Il était très apprécié par tout le personnel.

— Je ne vous ai pas vu aux funérailles, observa Allison.

La bouche de Maxwell se pinça.

— Oui, enfin, je ne le connaissais pas personnellement. Il était stagiaire. Un certain nombre de ses collègues y étaient, cependant, se justifia-t-il avant de jeter un coup d'œil à Sean. Puis-je vous offrir quelque chose à boire ?

— Non, ça ira, merci, déclina Allison.

— De vous asseoir, peut-être ?

Maxwell les invita à prendre place sur un canapé de cuir noir avec fauteuils assortis devant l'immense baie vitrée qui, du sol au plafond, offrait une vue panoramique du lac. Allison s'assit. S'approchant de la paroi, Sean contempla le paysage. Maxwell lui décocha un regard un rien curieux avant de s'asseoir à son tour.

Allison sortit son calepin de sa poche et l'ouvrit sur une page vierge.

— Donc, que faisait Eric pour vous ici ?

— Il était dans notre département R&D. Recherche et développement pour certains de nos logiciels.

— Si nous rembobinions un peu, que vous me disiez ce que vous faites exactement ? le pria Allison avec un sourire penaud. L'informatique, ce n'est

pas vraiment mon truc. Vous créez des applications ou quelque chose comme ça ? C'est ce que je dois comprendre ?

Maxwell sourit.

— Nous créons toute une panoplie de solutions logicielles de pointe pour un large éventail de clients.

— Et vos clients sont... ?

— Principalement des sociétés de renom – fabricants d'ordinateurs, sociétés de téléphonie mobile.

— Le département de la Défense ?

Allison releva vivement les yeux sur Sean, surprise à la fois par sa question et le tranchant de son ton.

— Nous avons, par le passé, collaboré avec le département de la Défense, concéda Maxwell avant de reporter son attention sur elle. La plupart de nos logiciels utilisent la technologie GPS. Elle offre des applications très utiles d'un point de vue militaire.

— OK. Et Eric travaillait-il sur l'un de ceux-là ?

Autre sourire.

— J'ai bien peur qu'Eric n'ait pas eu le niveau d'habilitation nécessaire pour quoi que ce soit d'aussi sensible. De toute façon, nous ne travaillons plus pour la Défense.

— Est-ce exact ?

La question venait de Sean.

— Tout à fait exact.

Le sourire vacilla, mais demeura.

— Nous avons ces temps-ci bien assez à faire avec les projets de nos clients du secteur privé.

— Et sur quel projet travaillait Eric ? s'enquit Allison, son stylo à l'aplomb de son calepin.

— Certaines de nos applications pour téléphones mobiles. Nous créons des programmes qui, pour l'essentiel, offrent divers services à l'utilisateur, et nous préférons les tester, pour ainsi dire, avant de les lancer sur le marché. C'est là que nos stagiaires interviennent. Nous recrutons des étudiants intelligents, technophiles. En ce qui le concerne, Eric a aussi des compétences en ingénierie.

— Avait, intervint Sean.

— Pardon ?

— Il *avait* des compétences en ingénierie. Avant d'être tué.

— Oui, eh bien, reprit gauchement Maxwell, ces étudiants ont un bon feeling sur ce que les gens attendent. Un doigt sur le pouls du marché, pourrait-on dire. C'est pourquoi nous les prenons en stage, et parfois même leur offrons un emploi après l'obtention de leur diplôme.

— Si vous me donniez un exemple ? demanda Allison. À moi qui n'ai pas le doigt sur le pouls de tout ça.

— Eh bien, par exemple, disons que vous passez devant un cinéma le

soir où le dernier Matt Damon sort. (Se penchant en avant, Maxwell posa les coudes sur ses genoux, enthousiasmé par son sujet.) Par le passé, vous avez utilisé votre téléphone pour consulter les horaires de la série des Jason Bourne, aussi savons-nous que vous êtes fan de l'acteur.

— Vous le savez ?

— Notre logiciel stocke l'information numériquement. Quoi qu'il en soit, vous passez devant ce cinéma, et le GPS de votre mobile le signale à notre logiciel, lequel en retour vérifie les horaires des séances, compare ça avec vos préférences passées, et ping !

— Ping ?

— Vous recevez un courriel vous informant que c'est la soirée d'ouverture d'un film qui pourrait vous plaire. Vous pourrez même acheter vos places en quelques clics.

Cela parut très intrusif à Allison.

— Et si je ne veux pas être *épinglée* par cette pub ?

— C'est le cas de certains utilisateurs, aussi est-ce optionnel. Si vous n'en voulez pas, il vous suffit de programmer vos préférences sur votre téléphone pour bloquer l'application.

Allison consigna quelques notes dans son calepin.

— Et donc, Eric travaillait là-dessus ?

— Eh bien, ce procédé n'est pas vraiment nouveau. Il travaillait sur des fonctionnalités additionnelles. De même que le reste de son équipe.

— Et était-ce un domaine sensible ? Ce sur quoi Eric travaillait ?

— C'était un étudiant de première année, inspecteur.

Allison le regarda fixement, l'air d'attendre une autre réponse.

— En d'autres termes, non. Nous ne permettons pas à nos stagiaires d'avoir accès à des projets sensibles.

Une sonnerie électronique retentit. Allison en chercha l'origine du regard tandis qu'une voix de baryton s'élevait d'un interphone.

— Votre rendez-vous de neuf heures est arrivé, monsieur, annonça l'agent de sécurité.

Maxwell sourit, puis se leva.

— Voilà qui répond à vos questions, j'espère ?

Allison échangea un regard avec Sean. Ils étaient congédiés. Et elle aurait pu parier un millier de dollars que le rendez-vous de Maxwell était aussi factice que son personnage.

L'agent les attendait derrière la porte pour les escorter jusqu'à la sortie. Il emprunta un itinéraire qui contournait le hall, empêchant Allison de jeter un coup d'œil au prétendu rendez-vous de neuf heures.

Ils émergèrent de l'immeuble de verre et d'acier, et marchèrent en silence jusqu'au parking où Sean avait garé sa Buick cabossée à distance de portière de la Land Rover argentée qui appartenait probablement à Maxwell.

— Qu'est-ce que vous en avez pensé ? demanda Allison alors que Sean démarrait.

Il y faisait déjà chaud comme dans un four, et elle se pencha pour augmenter la climatisation d'un cran.

— Intéressant.

Elle soupira.

— Vous pourriez être plus précis ?

— Il n'a pas aimé nous voir là.

— Ça, j'avais compris. La question est : pourquoi ?

— J'en sais rien.

Sean sortit du parking pendant qu'Allison contemplait, par la vitre, le parc paysager avec ses sentiers pédestres et pistes cyclables. Huit hectares sur une colline surplombant le lac. D-Systems ne devait pas avoir de problèmes de trésorerie.

Elle regarda son collègue.

— Ce logiciel qu'ils fabriquent... ça m'a tout l'air d'être du genre Big Brother, non ?

— Ouai.

Il lui jeta un coup d'œil.

— Vous savez ce que signifie le D de D-Systems, n'est-ce pas ?

Elle attendit.

— « Défense ». Son appellation d'origine, dans les années 1980. Elle a été créée pour mettre en œuvre les projets top secret du Pentagone, mais les fonds se sont taris après la guerre froide. Elle a donc changé de nom, et s'est mise à développer des applications à l'intention du consommateur américain. C'était bien plus lucratif.

Elle le dévisagea, impressionnée.

— Vous avez fait des recherches, dites-moi.

Il lui coula un regard en biais.

— Je suis enquêteur, vous savez. C'est mon boulot.

— Donc, vous pensez qu'Eric était sur un projet top secret ? Ça paraît peu probable. Je veux dire : c'était un stagiaire à quatre cents dollars la semaine. Il serait toujours un parfait anonyme ici, si sa mort n'avait pas fait la une des journaux.

— Ce que je pense, c'est juste que tout ça est intéressant.

Allison pianota des doigts sur le rebord de sa portière.

— Vous savez, ce n'est pas tant ce qu'il a dit, qui me turlupine, que ce qu'il n'a pas dit.

— À savoir ?

— Il n'a pas fait un seul commentaire sur notre affaire, précisa Allison. Pour la plupart des gens, l'enquête s'est achevée quand Himmel s'est fourré ce pistolet dans la bouche. Donc, pourquoi serions-nous encore en train de poser des questions à propos des victimes ?

Elle reporta son regard sur le lac.

— Je trouve ça bizarre. Il n'a pas paru vraiment surpris de nous voir.

Maxwell regarda la Buick s'éloigner sur le chemin. Puis il prit son portable, et composa le numéro qui lui avait été donné en cas d'urgence.

— Les flics sortent juste de mon bureau, annonça-t-il.

Silence.

— Eh bien ?

— Que leur avez-vous dit ? demanda Sharpe.

— Rien.

— Vous êtes sûr ?

— Ne m'insultez pas, répliqua Maxwell. Ils sont venus ici, et je n'ai pas aimé leurs questions.

— Je m'en charge.

— Bon sang, ça dérape, là !

— Je m'en charge, répéta son interlocuteur.

Et la communication fut coupée.

Sophie s'éveilla dans une chambre vide. Tout était d'un calme inquiétant, et plus sombre que la veille. Les rideaux étaient tirés, ses vêtements éparpillés par terre. L'arme de Jonah n'était plus sur la table de chevet, et elle eut un accès de panique.

La poignée de la porte cliqueta. Il entra, un gobelet de café en carton dans chaque main, et un petit sachet en papier entre les dents. Sophie s'assit. Il déposa les gobelets sur la commode, puis lui lança le sachet, annonçant :

— Petit déjeuner !

Elle posa le sachet sur la table de chevet sans regarder à l'intérieur, puis coinça le drap sous ses aisselles tout en le détaillant d'un œil critique. Il portait les mêmes vêtements que la veille, de même que son holster. Il n'avait pas du tout l'air de quelqu'un prêt à aller passer la journée à la plage.

Il consulta son portable, marmonna quelque chose, puis le fourra de nouveau dans sa poche. Après quoi il la regarda.

— Nous devons y aller.

— Où vas-tu ?

— *Nous* retournons à San Marcos.

Calmement, elle sortit du lit et ramassa son paréo, qu'elle drapa autour d'elle comme une serviette avant de se diriger vers la salle de bains.

— Moi je vais à la plage, décréta-t-elle, lui décochant un sourire par-dessus son épaule. Sois prudent sur la route.

Elle s'apprêtait à refermer la porte sur lui, quand il coinça un pied dans l'entrebâillement.

S'emparant de sa brosse à dents sur l'étagère, elle ouvrit le robinet, et entreprit de se laver les dents. Jonah se faufila dans la minuscule pièce, derrière elle.

— Tu permets ?

Des fesses, elle lui donna une petite poussée de manière à pouvoir se pencher pour cracher dans le lavabo.

Un coup sec, et le paréo tomba.

— Eh !

Elle le foudroya du regard, mais il était bien trop occupé à contempler son reflet dans le miroir. Lui écartant les bras, il examina son corps. Les hématomes avaient pris une écœurante teinte verte. Elle rabattit vivement ses bras.

— Comment tu te sens ?

La sollicitude, dans sa voix, provoqua de drôles de palpitations dans son abdomen.

— Ça va.

— As-tu pris un cachet ?

— Pas encore.

Il disparut dans la chambre, et revint avec un gobelet. Au creux de sa paume immense, se trouvait une gélule bleue.

— Merci.

Elle l'avalait avec une gorgée de café, tout en reconsidérant sa stratégie. Voilà qu'il jouait les sensibles, et se disputer avec lui allait être plus difficile – ce qui était probablement la raison de son attitude.

Il posa les mains sur ses hanches, accrocha son regard dans le miroir.

— Je comprends pourquoi tu es venue ici.

Elle ne répondit rien.

— Tu as la trouille, et tu avais besoin de te ressaisir. Ça m'a rendu dingue au début, mais maintenant je comprends.

Il planta fermement son regard dans le sien.

— Tu as raison d'avoir la trouille, Sophie. Quelqu'un a placé une bombe dans ta voiture.

Son estomac se souleva.

— C'est confirmé ?

— Depuis ce matin, oui. Ils ont trouvé des résidus sur le lieu de l'accident. L'explosion était intentionnelle.

— Ça, j'aurais pu te le dire. Je te l'*ai* dit. Je l'ai dit à tout le monde là-bas : ce type m'a éjectée de la route.

Jonah hocha la tête.

— C'est probablement celui qui a conduit la voiture de Himmel jusqu'au campus. Il l'y a laissée avec toute une caisse de matériel supplémentaire – couteau, fusil, grenades – dont Himmel n'a jamais eu aucune intention de se servir. C'est l'homme que tu as vu, Sophie. Il cherche à accréditer l'hypothèse du tireur fou qui serait monté là-haut pour tirer au hasard sur la foule avant de se suicider. Mais il n'y avait aucun hasard là-dedans. Il avait une cible précise.

Sophie le regarda dans le miroir. Une boule se forma dans sa gorge. Il lui parlait franchement, comme à une vraie personne, et pas une étrangère à qui il était impossible de confier la moindre information.

Et il la croyait.

— Qui était la cible ? demanda-t-elle.

— Nous avons quelques idées là-dessus. Tu peux nous aider.

— Je peux ? s'étonna-t-elle, tournant la tête pour le dévisager par-dessus son épaule.

— Je t'ai pris un rendez-vous avec une portraitiste judiciaire aujourd'hui à treize heures. Celle qui a fait le croquis post mortem de Himmel.

— Mais...

— C'est la meilleure, et Reynolds est prêt à payer l'extra. Nous avons besoin de ta collaboration, Sophie. Si tu as vu quoi que ce soit, même brièvement, cette portraitiste pourra sans doute en tirer quelque chose, affirma-t-il avant de marquer une légère pause. Ça aiderait vraiment l'enquête.

— Ça t'aiderait aussi à me traîner jusqu'à ta fichue cabane de chasse !

Elle pivota pour lui faire face, tout en saisissant une serviette au passage. Avoir cette conversation alors qu'elle était nue et lui complètement habillé la mettait mal à l'aise. S'appuyant contre le rebord du lavabo, elle maintint la serviette devant elle.

Sa soudaine pudeur parut le contrarier.

— Qu'est-ce que tu as contre les cabanes de chasse ? s'impatientait-il. Je pourrais t'y rejoindre le soir après le boulot. Et comparé à ce trou à rat, c'est quasiment un quatre-étoiles !

— Ce n'est pas de ça dont je m'inquiète, affirma-t-elle, bien que ce fût le cas.

Son père et ses frères possédaient ce genre de cabane, et la décrire comme primitive aurait été un euphémisme.

— C'est de ton père.

Un pli se forma sur le front de Jonah.

— Quoi, mon père ?

— J'ai fait sa connaissance l'autre jour chez toi. Il ne te l'a pas dit ? Il est venu avec ses *tomates*, Jonah.

— Et ? insista-t-il, l'air déconcerté.

— Il est à la retraite. Il est *âgé*. Et si adorable et... pourquoi ris-tu ?

Adossé au mur, il se gaussait en silence.

— Quoi ?

Les yeux fermés, il se plia en deux, riant si fort qu'elle crut qu'il allait en pleurer.

— Tu t'inquiètes pour mon *père* ?

— Oui ! Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? C'est un vieil homme, Jonah ! Comment peux-tu lui demander d'aller s'isoler dans une cabane de chasse par quarante degrés à l'ombre pour me protéger d'un tueur à gages ? C'est une aberration ! Je n'arrive pas à croire que ça te soit venu à l'esprit !

— Sophie... (Il l'attira à lui.) Laisse-moi te dire quelque chose à propos de mon père, d'accord ? Et d'un, c'est un flic. Il est en effet à la retraite aujourd'hui, mais il sera toujours flic. Et de deux, il collectionne les armes depuis toujours et c'est un vrai crack au tir. Ça alors, j'ai du mal à croire que tu l'aies qualifié d'« adorable » ! ajouta-t-il avec un sourire amusé. Ne lui dis

jamais ça en face.

— Jonah...

— Quoi qu'il en soit, j'ai confiance en lui. (Le sourire s'évanouit, et il redevint tout à fait sérieux.) Personne n'est mieux placé pour garder un œil sur toi le temps que je résolve cette affaire, avec l'aide du portrait-robot que tu vas nous fournir dans... (Sortant son portable de sa poche, il consulta l'heure.) ... à peu près quatre heures. Alors dépêche-toi si tu veux prendre une douche, conclut-il en lui assenant une petite tape sur les fesses. Nous partons dans dix minutes.

Elle le fixa, frustrée au-delà des mots. Ils portaient. Elle irait avec lui. Elle allait faire exactement ce qu'elle lui avait dit au moins une demi-douzaine de fois qu'elle ne *ferait pas*.

La police sollicitait son aide. Ils en avaient besoin. Au lieu de la traiter comme une hystérique, ils la croyaient vraiment et espéraient sa collaboration.

Et Jonah savait depuis le début que c'était là son atout. Elle se souciait de ces victimes. Elle en avait été une elle-même, et il savait qu'elle était prête à tout pour coincer l'homme qui avait aidé à ravir la vie à trois innocents.

Il lui donna une nouvelle tape sur les fesses, et elle saisit la lueur de triomphe dans son regard.

— Allez hop, Sophie ! Il ne faudrait pas être en retard à ton rendez-vous.

Elle haussa les épaules.

— Soit. Je verrai ta portraitiste. Ça t'ennuierait de sortir, là ? J'aimerais me doucher.

— Alors tu viens ?

Il sortit de la pièce, l'air méfiant.

— J'ai dit que oui. (Elle commença à fermer la porte, puis passa vivement la tête dans l'entrebâillement pour ajouter :) Ah, et autant que je te le dise tout de suite : à partir de maintenant, tu ferais mieux de t'habituer au self-service, parce qu'il est hors de question que je couche avec toi dans cette fichue cabane avec ton père juste à côté !

Après quoi elle claqua la porte sur l'expression abasourdie de Jonah, puis entra dans la cabine de douche.

La portraitiste judiciaire habitait Austin, et Sophie se demanda pourquoi elle avait accepté de gâcher son samedi après-midi à se déplacer jusqu'à San Marcos pour esquisser un croquis d'après le témoignage de quelqu'un qui n'avait quasiment rien vu.

Mais, quand elle pénétra dans la salle d'interrogatoire et se présenta, Sophie eut une idée plutôt claire de ses motivations.

— Désolée d'être en retard. Je ne m'attendais pas à ce qu'il y ait tant de circulation un samedi !

Souriante, Fiona Glass déposa une cannette de jus de fruits sur la table, puis entreprit de déplier un chevalet métallique.

Sophie se précipita pour l'aider.

— Besoin d'un coup de main ?

— J'ai l'habitude.

Accompagnant son refus d'un geste de la main, elle installa aisément le chevalet, puis y accrocha une feuille de papier gris. Elle tira ensuite une chaise, sur laquelle elle casa son encombrant corps de femme très enceinte.

— J'espère que ça ne vous ennue pas si je m'assieds aujourd'hui. Mes chevilles me tuent. Tout le monde vous parle des fêtes prénatales et des premiers coups de pied, mais personne ne mentionne les gonflements !

Sophie jeta un œil aux pieds de la jeune femme. Ses chevilles avaient en effet l'air douloureusement enflées. Elle en éprouva un pincement de culpabilité.

— Vous savez, j'ignore ce qu'ils vous ont dit, mais je ne suis pas vraiment certaine d'y arriver, objecta-t-elle.

Fiona sourit plaisamment, tout en sortant un assortiment de crayons et de gommes.

— Je n'ai eu qu'un bref aperçu, poursuivit Sophie, vraiment fugace. J'imagine mal comment je vais pouvoir en faire un croquis.

— C'est que, Sophie, vous n'aurez pas à le faire. C'est mon travail, nuança Fiona, ajustant la feuille, puis repoussant une boucle de cheveux blond vénitien derrière son épaule. Tout ce que vous avez à faire est de vous détendre et de me dire ce que vous avez vu.

— Justement. Je ne l'ai entr'aperçu qu'une seconde. Ce que j'ai surtout vu, c'est la voiture.

Fiona ouvrit sa cannette, en but une gorgée, puis la posa par terre à côté de ses pieds boursoufflés.

— J'ai eu affaire à toutes sortes de témoins – des enfants victimes d'abus sexuels, des personnes âgées dévalisées sous la menace d'une arme, des policiers atteints par une balle en pleine poitrine. L'unique chose qu'ils avaient en commun était qu'ils ne s'en croyaient pas capables.

Sophie la dévisagea avec scepticisme. Fiona se montrait exagérément optimiste, et elle pensait deviner pourquoi. Elle détailla son teint radieux et son ample robe de maternité style hippie, et ne put s'empêcher de se remémorer Jodi Kincaid.

— Je tiens vraiment à faire avancer cette enquête, mais...

— Écoutez, Sophie. (Fiona se pencha en avant, très sérieuse, tout à coup.) Je vais aller droit au but avec vous, parce que, en ce moment, mon mari est à la maison en train de s'échiner à assembler un berceau dont les instructions de montage ne sont qu'en suédois, et qu'il aurait bien besoin de mon aide.

Sophie se cala contre son dossier.

— Laissez-moi vous dire ce que j'entends tout le temps, d'accord ? J'entends : « ça s'est passé trop vite », ou « tout ce que j'ai vu, c'est l'arme » ou encore « il faisait trop sombre ». Je comprends vos réserves, mais nous pouvons tout de même y arriver. Nous n'avons pas à produire un croquis parfait. Nous devons juste en produire un. Je l'ai vu et revu des dizaines de fois : même une ressemblance approximative peut susciter un souvenir et conduire à une identification.

Sophie se mordit la lèvre, cependant que Fiona enchaînait :

— Et vous savez quoi ? Je suis enceinte de huit mois, tout comme Jodi Kincaid, et j'aimerais vraiment, vraiment aider la police à coincer les salauds qui l'ont tuée. Vous voulez m'y aider ?

Sophie prit une profonde inspiration.

— Je vais essayer. Que dois-je faire ?

Fiona déplaça le chevalet de manière à ce qu'il soit devant Sophie, mais sans lui faire directement face. Curieusement, cet ajustement mineur la mit plus à l'aise. Elle n'eut plus l'impression d'être fixée.

— Détendez-vous et fermez les yeux, reprit Fiona. Nous devons activer votre mémoire visuelle.

Sophie baissa les paupières.

— À présent, prenez une grande inspiration.

Elle s'exécuta.

— Et décrivez ce qui s'est passé.

— C'est que... au début, son visage était dans l'ombre.

— Si nous attendions un peu avant d'en venir à ce visage ? Dites-moi seulement tout ce que vous avez vu.

Sophie s'accorda quelques instants pour rassembler ses pensées. Puis elle débuta avec la voiture. Elle se la rappelait bien. Elle se souvenait

notamment d'avoir pensé que ces vieilles Coccinelle étaient rares, et qu'elle avait vraiment été furieuse quand elle lui avait piqué sa place.

— Et il était grand, précisa-t-elle. Je m'en souviens. Il paraissait trop grand pour ce petit modèle. Comme si, en quelque sorte, il n'allait pas avec.

— C'est parfait.

Sophie entendit le crayon s'agiter sur le papier, mais n'ouvrit pas les yeux.

— Et sa couleur de cheveux ? C'est ce que la plupart des gens remarquent en premier.

— Châtain, indiqua Sophie, surprise de son degré de certitude.

— Sa peau ?

— Pâle. Il était incontestablement caucasien. Je me rappelle son bras sur le rebord de la portière, à présent. Je suppose que la vitre était ouverte. Ça ne me revient à l'esprit que maintenant.

— Continuez.

Sophie obtempéra. Elle se cala contre son dossier, et parla. Et moins d'une heure plus tard, Fiona mettait la touche finale à un croquis étonnamment détaillé.

Sophie alla se placer derrière le chevalet et le contempla, stupéfaite.

— Comment avez-vous fait ça ? C'est... Seigneur, c'est si *réel*.

— La pratique, répondit Fiona. Les hommes entre dix-huit et quarante ans sont ma spécialité. Ce sont eux qui commettent la plupart des crimes.

Sophie la regarda. Quelque chose, en Fiona, trouvait un écho en elle. Avait-elle été une victime, elle aussi ? Elle faisait preuve d'une empathie particulière qu'elle commençait tout juste à reconnaître chez les autres femmes. C'était comme un club, mais sans poignées de main secrètes, juste une compréhension tacite.

Elle reporta son attention sur le croquis.

— Il y a quelque chose qui ne va pas avec ses yeux.

— OK.

— Il faudrait qu'ils soient... je ne sais pas trop. Plus méchants ? Est-ce que ça vous parle ?

— Les sourcils froncés, peut-être ? suggéra Fiona, ouverte à toutes les suggestions. Ou plus rapprochés ?

— C'est ça, rapprochés. Plus prédateurs, je suppose. Il avait ce regard... je veux dire : je ne l'ai qu'entr'aperçu mais... c'était comme s'il était investi d'une mission.

Saisissant un fusain, Fiona rajouta quelques ombres.

— J'entends ça souvent, en fait. Et parfois, c'est exactement ce que vous voyez. Ils ont cette espèce de concentration aiguës à propos de ce qu'ils s'apprentent à faire. Souvent, elle les fait déraiper, oublier les détails, comme la femme qui promène son chien et pourrait être témoin de quelque chose, ou la caméra de surveillance installée dans un angle.

Sophie étudia le croquis.

— Waouh, c'est lui ! C'est bien ce type-là. J'ignore ce qui manquait, mais vous avez visé droit dans le mille.

— Heureuse que vous en soyez satisfaite.

— Je le serais plus encore si nous pouvions l'identifier. La police a-t-elle besoin d'aide pour diffuser ça ? Parce que je connais un journaliste qui ne demanderait qu'à l'afficher en une.

Sean entra dans la salle de conférences et en perçut aussitôt l'atmosphère sinistre.

— Ça sent de plus en plus le complot, disait Reynolds, comme si c'était là un tout nouvel élément.

Sean jeta un coup d'œil à Jonah alors qu'il s'installait sur un siège vacant. Les bras croisés sur son torse, son collègue avait tout l'air de se rogner les dents jusqu'aux gencives. Sûr qu'il était fou de rage. La théorie du complot, il l'avait évoquée une semaine plus tôt, et le lieutenant l'avait envoyé bouler.

— La question est : qui était la cible ? lança Reynolds à la cantonade.

Son regard balaya les personnes convoquées autour de la table et s'arrêta sur Sean.

— Vous vous êtes renseigné sur cette assurance vie, n'est-ce pas ? Est-ce le professeur ?

Sean eut tout à coup l'impression de jouer au Cluedo.

— Je crois que nous pouvons éliminer Graham, répondit-il. Allison et moi nous sommes entretenus avec sa veuve, et ça ne colle pas.

— Deux millions de dollars, c'est beaucoup d'argent, observa Ric.

— L'as-tu vue ? lui demanda Sean.

— Juste brièvement aux obsèques.

— Eh bien, Allison et moi l'avons interrogée. Elle anime un cours d'étude biblique pour sa paroisse, et organise des collectes pour les enfants cancéreux. Je ne la vois pas lancer un contrat sur l'homme auquel elle était mariée depuis quarante-deux ans. Sans parler du fait que nous nous sommes renseignés sur l'état de ses finances, et qu'elle est riche de son côté. Sa famille possède une chaîne de concessions automobiles.

— Je ne crois pas que Graham soit la véritable cible, appuya Jonah. Je suis convaincu que le professeur n'était qu'un dommage collatéral, et qu'il n'a été visé que de manière à ce que ça ressemble davantage à un carnage qu'à un assassinat, de même que tous ces autres étudiants touchés.

— Et l'épouse Kincaid ? demanda Reynolds.

— Jodi, précisa Ric.

— Elle a été tuée par accident, indiqua Jonah. Ricochet. Je l'ai vérifié avec la balistique l'autre jour. (Son regard dévia sur Sean.) Ce qui nous laisse Eric Emrick. Où est Allison ? Je croyais que vous aviez une piste à son propos, tous les deux.

— C'est exact, confirma Sean. Et elle est dessus. Elle a justement

rendez-vous avec le journaliste qui lui a donné le tuyau ; elle pense qu'il ne lui a pas tout dit.

— Pas tout dit sur quoi ? s'enquit Reynolds.

Sean ignorait de quoi Reynolds était exactement au courant, aussi décida-t-il d'attaquer de front.

— Ce gars est convaincu qu'il se passe quelque chose à D-Systems.

— D-Systems ? répéta Reynolds, l'air ahuri.

— La société technologique où Eric était stagiaire, précisa Jonah. Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

— Rien de tangible, juste une drôle d'impression pendant l'entretien. Autrefois, ils développaient des projets pour le département de la Défense. Leur P-DG soutient qu'Eric Emrick n'a jamais eu accès à quelque chose d'aussi sensible et que de toute façon, les contrats gouvernementaux ont cessé. N'empêche, ce lien avec l'armée revient tout le temps. L'ex-femme de Himmel dit qu'avant leur divorce, il a été contacté par un ancien pote des forces militaires, ajouta-t-il à l'intention de Reynolds. Peut-être pour un contrat, justement.

— Tu connais le nom de l'employeur ? s'enquit Jonah, qui venait de passer d'un niveau d'alerte jaune à orange.

— Non.

Jonah marmonna un juron.

— Quoi ? s'étonna Sean.

— Une deuxième équipe canine a ratissé le lieu de l'accident, dit Jonah, et Sean sut qu'il parlait du lieu où Sophie Barrett avait failli être tuée.

Voilà qui expliquait probablement son humeur du jour particulièrement massacrante.

— Le premier chien a été entraîné à repérer les explosifs les plus couramment utilisés. Il n'a rien trouvé.

La porte s'ouvrit à la volée, et Allison entra en coup de vent dans la pièce, l'air éreintée. Elle s'installa sur la chaise vacante à côté de Jonah.

— Aujourd'hui, nous avons fait intervenir un autre chien, un plus jeune capable de détecter une plus grande variété de produits chimiques. Et il a détecté du PETN.

— Du PETN ? répéta Sean.

— Un plastique explosif de qualité militaire, indiqua Jonah.

— Tu es en train de dire que quelqu'un a éjecté cette femme de la route, et ensuite fait exploser sa voiture ?

— Sûrement à l'aide d'un détonateur à distance, précisa Jonah. Un téléphone portable ou quelque chose comme ça. Vu sa vitesse et les traces de dérapage, ç'aurait eu l'air d'un accident, sauf qu'elle s'en est sortie et a pu nous dire ce qui s'est passé.

Le silence s'abattit sur la pièce comme le poids de l'information de Jonah paraissait peser sur chacun. Quel que soit cet homme, il ne plaisantait pas.

- Où est-elle maintenant, la fille Barrett ? reprit Reynolds.
- Dans une salle d'interrogatoire avec Fiona Glass, répondit Jonah.
- Fiona Glass ? répéta Allison.
- Une portraitiste judiciaire. Nous avons parfois recours à elle.
- Qu'avez-vous obtenu du journaliste ? demanda Sean à Allison.

À en juger par son expression frustrée quand elle était entrée dans la pièce, il doutait que les nouvelles soient bonnes.

— Que dalle, répondit-elle. Il n'est pas venu au rendez-vous. Il ne répond pas non plus sur son portable. Je crois qu'il m'évite.

— Est-il de CNN ou d'une station locale ? demanda Reynolds, à l'évidence soucieux de limiter les dégâts.

— Ni l'un ni l'autre, répondit Allison. Dorion est un blogueur qui a écrit quelques articles pour le *Bee*. Mais je sens qu'il en sait davantage qu'il ne le dit. Je crois qu'il se garde quelques infos sous le coude dans l'espoir de faire la une.

Ric se pencha en avant.

— Vous avez dit Dorion ?

— Oui, le journaliste qui m'a filé le tuyau, pour Emrick.

— Nous venons juste de recevoir un appel du shérif de Blanco County à propos d'un Dorion.

Allison se raidit.

— Que s'est-il passé ?

— Il y a eu un incendie tôt ce matin au Rolling Hills Motel au bord de l'autoroute 12.

— Quelqu'un est-il...

— Un mort. Pas encore d'identification formelle, mais la chambre était enregistrée au nom d'un Tyler P. Dorion.

Jonah croisa Fiona dans l'espace bureaux.

— Vous avez déjà fini ? s'étonna-t-il.

Elle lui tendit une épaisse feuille de papier de la taille d'un bloc-notes de format légal. Elle était protégée par un rabat, que Jonah ouvrit.

— C'est lui ?

— C'est l'homme qu'elle a décrit.

— Fichtre, c'est tellement détaillé. (Il jeta un coup d'œil à Fiona.) Je craignais que vous n'obteniez pas grand-chose. Ça fait déjà dix jours.

— Mon temps moyen de latence est de trois semaines, l'informa Fiona. Malheureusement, beaucoup d'inspecteurs ne songent à nous qu'en dernier ressort. Dix jours, ce n'est rien.

Jonah étudia le visage du mystérieux complice dont personne hormis Sophie n'avait cru à l'existence. L'homme paraissait avoir dans les trente-cinq ans, corpulence moyenne. Des cheveux légèrement hirsutes, mais pas de cicatrices caractéristiques ni tatouages. C'étaient ses yeux qui ressortaient le plus. Ils étaient froids. Aiguillés. Et Jonah aurait volontiers parié sa paie que

c'était là le guerrier de l'ombre qui avait recruté James Himmel pour sa mission suicide.

Il releva les yeux.

— Pensez-vous que ce portrait est suffisamment précis ? Je veux dire : avait-elle l'air sûre d'elle ?

— En fait, l'assurance d'un témoin n'a que peu d'incidence sur la précision, nuança la portraitiste. Certains des témoins les plus hésitants, voire les plus réticents, fournissent des tonnes de détails. Et le timing n'est pas non plus un problème ici. Des études ont montré que les détails, quels qu'ils soient, qui vous restent encore soixante-douze heures après un incident vous resteront très, très longtemps. Alors oui, je dirais qu'il est précis, affirma la jeune femme en passant la lanière de son sac de matériel sur son épaule. Quoi qu'il en soit, il est à vous maintenant. J'espère qu'il vous mènera à une identification.

— Vous êtes prêt ?

Se tournant, Jonah trouva Allison à côté de lui, l'air anxieuse. Ils devaient se rendre au Delphi Center afin d'en apprendre davantage sur la victime de l'incendie du motel. Même le département du légiste ne disposait pas d'un anthropologiste médico-légal à temps complet.

— J'arrive, lui assura-t-il. J'ai juste quelques mots à dire à Sophie. (Il jeta un coup d'œil à Fiona.) Je suppose qu'elle est encore dans la salle ?

— Plus maintenant. Elle est partie il y a environ dix minutes. Elle a dit qu'elle avait une course à faire.

Sophie ratissait les rayons en quête de n'importe quoi qui eût pu être vaguement qualifié d'aliment diététique. Ou à tout le moins sain. Elle se rabattit sur une boîte de céréales de blé filamenté et un régime de bananes. Sûr qu'elle ne trouverait dans cette cabane qu'un garde-manger vide, ou alors plein à craquer de viande de bœuf séchée et de conserves de cassoulet !

Elle déposa sur le comptoir ses articles, puis un pack de six cannettes de soda sans sucre.

— Et la pompe numéro deux, s'il vous plaît, précisa-t-elle au caissier.

L'homme calcula son total, et elle lui tendit son billet de vingt avec un soupir. À ce rythme-là, elle n'aurait plus d'espèces en un rien de temps. Mais elle avait promis à Scott un réservoir plein, et c'était une promesse qu'elle avait l'intention de tenir.

Sortie de la boutique, elle jeta son sac de provisions dans l'habitacle du pick-up, puis vida les porte-gobelets. Ils avaient rendu la voiture de location de Jonah à Corpus sur le chemin du retour, et il avait insisté pour conduire les trois dernières heures de trajet restantes. Elle avait deviné sa crainte qu'elle ne lui file sous le nez s'il ne l'escortait pas personnellement jusqu'au commissariat.

Elle remplaça la pompe à carburant, s'installa derrière le volant, puis sortit de la station-service. Elle consulta sa montre. Jonah était encore coincé en

réunion quand elle était partie. Si elle pouvait convaincre Scott de la ramener immédiatement au poste, elle y serait probablement de retour avant même que Jonah ne remarque son absence. Mais elle devait se dépêcher. S'insérant dans la circulation, elle calcula mentalement le plus court itinéraire jusqu'à la maison de Scott.

Une sirène retentit derrière elle.

Elle jeta un coup d'œil dans le rétroviseur, et s'alarma à la vue des gyrophares. Un regard alentour lui confirma que oui, c'était bien elle que la voiture de patrouille avait dans son collimateur.

— Merde ! marmonna-t-elle tout en se garant dans un parking.

Quelle poisse ! Elle n'avait même pas de permis sur elle. Il avait brûlé dans l'explosion de sa Tahoe.

Elle regarda dans le rétroviseur de droite tandis que le policier effectuait un appel sur sa radio. Puis il sortit et s'approcha.

Woods, Dieu merci. Ses épaules s'affaissèrent de soulagement. Elle baissa sa vitre.

— Quel drôle de hasard ! s'exclama-t-elle gaiement.

Mais Woods n'avait pas l'air gai. Il avait même l'air plutôt grincheux, en fait, et elle se demanda s'il s'était fait remonter les bretelles pour l'avoir laissée s'éclipser de l'hôpital l'autre nuit.

— Permis et papiers du véhicule, ordonna-t-il d'un ton bourru.

Sophie sourit.

— Vous n'allez pas croire ce qui m'est arrivé. En fait si, vous allez probablement y croire...

— Permis. Et. Papiers, coupa-t-il en détachant chaque syllabe.

Dacodac. Woods était en rogne. Sophie se pencha pour ouvrir la boîte à gants. Cartes, lampe torche, préservatifs. Elle décocha un sourire à Woods par-dessus son épaule. Aïe, il ne semblait pas amusé du tout ! Elle continua à fouiller, et tira sur une enveloppe pour l'extraire du fatras. Elle regarda à l'intérieur. Bingo !

— Voici la carte grise, annonça-t-elle, son cœur battant un peu moins fort, maintenant.

Les contrôles routiers lui faisaient toujours cet effet. Elle tendit ensuite l'attestation d'assurance, puis plongea la main dans son sac fourre-tout, sur le siège passager.

— Je n'ai pas mon permis de conduire sur moi, mais j'ai une carte de crédit dotée d'une photo – vous savez, pour des questions de sécurité ? Peut-être pourriez-vous...

— Mains sur le volant.

Elle releva les yeux, surprise.

— *Mains sur le volant.*

Elle obtempéra. Woods avait les doigts sur son holster, à présent. Elle jeta un coup d'œil à son expression tendue, puis suivit son regard jusqu'à son sac. Où le Beretta était bien visible au milieu de son bric-à-brac.

Et merde !

— Vous avez un permis pour cette arme dissimulée ?

— En fait, non, admit-elle avec un sourire. Je m’apprêtais à en demander un et...

— Sortez du véhicule, madame.

Sophie en resta bouche bée.

— Sortez du véhicule.

Une main toujours crispée sur son arme, Woods usa de l’autre pour ouvrir brusquement la portière.

— Si vous voulez bien me laisser vous expliquer, je...

— Madame, je vous ordonne de sort...

— Je sors, je sors !

Avec un geste d’exaspération, Sophie descendit du pick-up. Debout sur l’asphalte, les mains en l’air, elle se sentit ridicule alors que les autres véhicules passaient sur la route à côté d’elle.

— Paumes sur le véhicule, madame.

— Quoi ?

— Paumes sur le véhicule, pieds écartés.

Sophie le regarda sans comprendre.

— Maintenant !

Sophie se tourna, puis posa les mains sur la cabine poussiéreuse du pick-up. Ça ne pouvait pas être en train de lui arriver. Woods se positionna derrière elle.

— Pieds écartés.

Hébétée, elle s’exécuta. Son estomac se noua. Woods se baissait pour lui tâter les jambes à travers son jean.

— Vous portez d’autres armes, madame ?

— Non.

Les véhicules continuèrent à défiler derrière elle alors que le policier lui palpa les jambes, les poches, les hanches. Il passa brièvement la main entre ses seins, et elle tressaillit en son for intérieur.

— D’autres armes dans votre sac ou votre véhicule ?

— Non. Je veux dire : je ne crois pas. Ce n’est pas ma voiture, donc...

— Vous êtes en état d’arrestation pour possession illégale d’arme à feu.

Sophie sentit son estomac sombrer.

— Vous avez le droit de garder le silence.

Sa vision périphérique s’obscurcit, et elle ne vit plus que la vitre poussiéreuse du pick-up de Scott. Il lui lisait ses droits. Elle était en état d’arrestation. Ses joues la brûlèrent à l’idée de ce dont elle devait avoir l’air du point de vue des automobilistes qui passaient.

Ce n’était pas possible.

Un cliquetis métallique retentit derrière elle. Woods lui agrippa le poignet droit pour le lui plaquer derrière le dos. Puis le gauche. Elle tourna la tête, aperçut un éclair argenté.

Une décharge de panique la traversa. Dégageant violemment ses bras, elle lui décocha un coup de poing en plein visage.

Jonah s'engagea dans le parking de l'immeuble, qu'Allison parcourut du regard. Aucune trace du pick-up Tacoma noir que Sophie Barrett était censée conduire aujourd'hui.

Jonah jura bruyamment.

— Et son club de gym ? suggéra Allison.

— Vous croyez qu'elle est allée faire de l'exercice ?

— Je ne sais fichtre rien de ce qu'elle est allée faire ! s'impacienta Allison en consultant sa montre. Ce que je sais, c'est que nous avons une autopsie dans trente minutes, et qu'il nous en faut quarante pour nous rendre là-bas. Avez-vous essayé Mia Voss ?

— Elle ne répond pas.

Le téléphone de Jonah vibra. Il le porta à son oreille d'un geste brusque.

— Macon.

Allison vit une vague de soulagement détendre son visage.

— D'accord, parfait. Donc, vous la ramenez au poste ? (Ses sourcils se froncèrent.) Quoi ? (Il renversa la tête contre son dossier.) Merde alors ! Vous vous foutez de moi ?

21

Kelsey Quinn n'eut pas l'air ravie quand Jonah et Allison entrèrent dans la section ostéologie, et il se dit qu'elle devait être encore contrariée qu'il soit venu tambouriner à sa porte quelques nuits auparavant.

— Inspecteurs, les salua-t-elle sèchement.

Jonah présenta Allison, qui avait à peine prononcé trois mots de tout le trajet. Elle ne se remettait toujours pas de l'éventualité que l'étudiant journaliste avec lequel elle s'était entretenue ait été assassiné.

Jonah était ébranlé, lui aussi. Par ce nouveau décès, certes, mais également par le fait de savoir qu'en cet instant même, Sophie était jetée en prison. Et il n'y avait fichtrement rien qu'il puisse y faire pour l'instant, même s'il l'avait voulu.

Ce qui, à dire vrai, n'était pas le cas. Cette nouvelle victime était une sonnette d'alarme de plus, stridente celle-là, indiquant à quel point cette affaire était devenue dangereuse. Donc, il préférerait savoir Sophie en train de piochauter en cellule plutôt qu'à courir partout et servir de cible à un assassin.

— J'ai une journée chargée, aujourd'hui, déclara Kelsey. Je n'ai pas pu vous attendre pour commencer l'examen préliminaire alors, entrez, et je vous ferai rattraper. Le shérif compte-t-il venir ?

— Un de ses adjoints est en chemin, l'informa Jonah.

Kelsey jeta un coup d'œil à une pendule sur le mur, alors qu'ils se dirigeaient vers la pièce qui se trouvait derrière elle.

— Eh bien, il lui faudra lire le rapport.

Elle ouvrit la porte, les fit entrer dans une salle d'autopsie, puis sortit une paire de gants en latex de sa blouse de laboratoire.

Jonah pénétra dans la pièce, et fut immédiatement pris à la gorge par une odeur de chair brûlée.

— C'est atroce, je sais.

Elle leur tendit des masques chirurgicaux bleus, appliqua quelques gouttes d'une substance sur le sien, puis leur passa le flacon.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Allison.

— Essence d'écorce d'orange. Ça marche mieux que le Vicks, du moins pour moi.

Enfilant son masque, Kelsey s'approcha d'une table en acier inoxydable où un drap bleu avait été étalé sur une grande masse ronde. Jonah cherchait

encore à deviner quelle était la forme qui se trouvait dessous quand Kelsey rabattit le drap.

Derrière lui, Allison inspira brusquement. Les restes carbonisés étaient recroquevillés en position fœtale.

— Nom de Dieu ! lâcha-t-il.

S'équipant de son masque, il s'approcha à son tour de la table. La position infantine soulignait à quel point cette toute dernière victime était encore jeune.

Et à quel impitoyable enfoiré ils avaient affaire.

Il regarda Kelsey.

— Pouvez-vous confirmer que c'est un homicide ?

— À mon avis, oui.

Allison vint se placer à côté de lui. Elle avait pâli, et ses yeux étaient écarquillés au-dessus du masque chirurgical. C'était probablement sa première autopsie, s'avisa Jonah, et malheureusement, celle de quelqu'un qu'elle connaissait.

— Je sais que c'est choquant, reprit Kelsey. La victime est positionnée ainsi parce que la chaleur fait se rétrécir les tendons et les tissus conjonctifs, ce qui explique que les bras et les jambes soient rétractés et les mains crispées en poings.

Impossible de regarder les restes calcinés sans imaginer une intense souffrance.

— Donc... est-il mort des brûlures, ou peut-être des inhalations de fumée ? s'enquit Jonah, espérant que la seconde option était la bonne.

— Ni l'un ni l'autre.

Il releva les yeux.

— Le feu est un moyen très surfait de dissimuler un crime, expliqua Kelsey. Je n'ai jamais vu une seule crémation qui consume entièrement les restes d'un corps humain. Ce qui se passe habituellement est qu'au lieu de masquer un crime, le feu agite sous le nez des enquêteurs un grand drapeau rouge indiquant qu'un meurtre a été commis.

— Êtes-vous en train de nous dire qu'il a été tué par balle ou autre, et que l'assassin a essayé de brûler les preuves ? s'enquit Jonah.

Kelsey traversa la pièce en direction d'un négatoscope, qu'elle alluma. Plusieurs clichés radiologiques y étaient accrochés.

— Les clichés ne révèlent aucune balle ou trace de balle.

— Trace de balle ? répéta Allison.

— Des fragments de métal incrustés qui pourraient indiquer une blessure par balle, même si celle-ci n'a fait que traverser le corps. Rien de tout ça n'est apparu.

Jonah passait en revue les différents scénarios possibles dans sa tête. En tant qu'enquêteur, il avait une nette préférence pour les balles. Elles révélaient toutes sortes d'informations utiles à la fois sur l'auteur et le crime.

— Donc, vous pensez... ?

— Je n'en suis pas certaine, mais le shérif m'a dit que les restes avaient été récupérés sur le lit de cette chambre d'hôtel. Je crois qu'il a été tué pendant son sommeil, ou peut-être tué et ensuite transporté sur le lit pour qu'il ait l'air d'être mort par intoxication, alors qu'en fait il a été assassiné.

— Le chef des pompiers du coin a évoqué une installation électrique défectueuse. Vous parlez d'incendie criminel ?

— Ce n'est pas mon domaine, nuança Kelsey, mais je ne serais pas surprise qu'il revienne plus tard sur sa conclusion. Ce dont je peux vous parler, c'est de la victime. Tout est brûlé, mais relativement intact, ce qui nous offre suffisamment d'éléments sur lesquels travailler du point de vue de l'enquête. (Elle désigna quelque chose sur l'écran.) Par exemple, j'ai jeté un œil à l'hyoïde, un minuscule os au-dessus du larynx. Il est brisé.

— Strangulation manuelle, déduisit Jonah.

— Ça m'en a tout l'air, confirma Kelsey en regardant Allison. C'est différent pour les enfants, mais dans la plupart des cas où un adulte est étranglé manuellement, l'hyoïde est brisé.

Jonah étudia le cliché, puis reporta son attention sur Kelsey.

— Des indices sur la manière dont ça s'est passé ?

— Il n'y a aucun autre signe de lutte, si c'est votre question. Pas de traumatisme contondant au crâne ou d'os qui paraissent avoir été brisés aux alentours de l'heure de la mort.

— Une identité ?

La question venait cette fois d'Allison, qui, de nouveau, contemplait fixement le corps. Jonah pensa qu'il valait peut-être mieux la sortir d'ici. Elle n'avait pas vraiment à voir ça, mais elle avait insisté pour s'impliquer.

— Pour ça, je vais avoir besoin d'un dossier dentaire, dit Kelsey. Le shérif est dessus. Nous effectuons généralement une analyse de pulpe dentaire, basée sur l'ADN, pour confirmation. Si c'est une urgence...

— Ça l'est, décréta fermement Allison.

— Dans ce cas, je peux apporter le prélèvement à Mia tout de suite.

— Nous apprécierions, déclara Jonah.

Le regard de Kelsey croisa le sien, et tout à coup, elle eut davantage l'air d'une amie inquiète que d'une scientifique détachée.

— C'est en rapport avec la fusillade du campus, n'est-ce pas ?

— Il semblerait.

— Je me fais du souci pour Sophie. Je n'ai plus eu de ses nouvelles depuis hier.

— Moi si, affirma Jonah. Et ne vous tracassez pas : elle est en lieu sûr.

L'intérieur de la prison ressemblait beaucoup à des pissotières, en plus grand et avec de pires odeurs en provenance de la rigole d'évacuation centralisée. Sophie la fixait en cet instant, s'efforçant de ne pas penser à la puanteur alors qu'elle remuait inconfortablement sur le banc métallique.

— Seigneur, qu'est-ce que je donnerais pas pour une cigarette !

La femme, à côté d'elle, se tourna pour la reluquer de la tête aux pieds.

— T'as quelque chose ?

— Désolée, je ne fume pas.

La femme plissa les yeux.

— T'es là pour quoi, toi ?

À cette question, la gorge de Sophie se noua. Elle détourna le regard, mais celui-ci se posa sur la cuvette de W-C en inox à l'autre extrémité de la pièce, actuellement occupée. Elle se tourna de nouveau vers sa voisine.

— Agression d'un officier de police.

— Sans blague ? s'exclama la femme, impressionnée. T'es là pour un bout de temps, ma pauvre fille !

Sophie serra les dents et se concentra sur la rigole. Des corps remuèrent par terre tout autour alors que les occupantes bataillaient pour un peu d'espace. On était à peine à mi-chemin de ce week-end férié, et l'endroit débordait déjà d'ivrognes et d'épaves.

— J'suis là pour ivresse publique, précisa sa codétenue.

Ça, Sophie l'avait déduit elle-même quand la femme était entrée en trébuchant et en crachant des obscénités. Elle s'était aussitôt écroulée dans un coin, où elle avait passé les quatre heures suivantes à ronfler.

Ivresse Publique remua à côté d'elle, et Sophie huma des relents d'alcool. Si écœurants soient-ils, elle eût volontiers troqué son bras droit en cet instant pour une margarita bien tassée.

Ou l'occasion de décocher un bon coup de pied dans les parties de Jonah Macon.

— Bon sang ! J'ai vraiment envie d'une clope !

Et moi de le frapper ! songea Sophie avec un soupir.

— T'as vraiment rien ? Même pas une gomme Nicorette ?

— Désolée.

Sophie lui jeta un coup d'œil. N'avaient-elles donc pas subi toutes les deux la même procédure d'emprisonnement ? Comment aurait-elle pu introduire en douce un chewing-gum ici ? Ils ne lui avaient même pas laissé ses chaussures !

D'un autre côté, peut-être Woods avait-il donné des instructions spéciales en ce qui la concernait.

— Sophie Barrett.

Sophie releva les yeux, à la fois mortifiée et follement soulagée d'entendre appeler son nom. C'était la gardienne d'un peu plus tôt, debout de l'autre côté des barreaux. Son frère devait être là, enfin !

Elle sauta sur ses pieds. Des dizaines d'yeux chassieux se tournèrent pour la regarder alors qu'elle se frayait un chemin parmi l'océan de corps. C'étaient pour la plupart des fêtardes du 4 juillet – des femmes qui s'étaient soit un peu trop enivrées au bord de la rivière, soit attiré des ennuis dans un des pubs locaux. Elle s'arrêta devant les barreaux, regarda l'austère gardienne déverrouiller la cellule. Elle portait de nouveau des gants en latex, et Sophie

frissonna à la pensée de l'endroit où ces doigts s'étaient récemment trouvés alors que la grille s'ouvrait avec un bruyant *clink*.

Elle suivit la femme le long d'un couloir sombre, ses chaussures à semelles de caoutchouc de prisonnière provoquant de drôles de couinements sur le béton. Autres odeurs nauséabondes. Autres rigoles d'évacuation. Ses jambes étaient raides et douloureuses, mais elle n'aurait su dire si c'était d'avoir passé des heures assise ou du contrecoup de l'accident. Elle préférerait ne pas penser à ce dont elle devait avoir l'air. Ted allait être atterré. Il la cuisinerait sans relâche. Mais elle était si anxieuse de sortir de là qu'elle s'en fichait.

— Par ici.

La pièce suivante était illuminée par un plafonnier à éclairage fluorescent douloureusement aveuglant. Sophie cligna les yeux. Sa vision s'ajusta, et elle remarqua l'homme qui se trouvait de l'autre côté, adossé au mur.

Pas son frère, mais Jonah.

Des larmes montèrent. Elle les chassa promptement d'un autre battement de cils.

Elle suivit la gardienne jusqu'à un comptoir, où un homme consignait des notes sur une écritoire.

— Signez ça, enjoignit-il sans relever les yeux.

Sophie feuilleta les documents, et signa à côté de chaque croix. Une énorme enveloppe brune apparut sous ses yeux sur le comptoir. L'homme la vida.

Ses effets personnels.

— Une paire de boucles d'oreilles en argent, débita-t-il d'un ton monocorde. Un sac fourre-tout. Une paire de sandales. Une carte Visa. Un flacon de médicaments, codéine. Un tube de pommade antibactérienne. Un téléphone portable. Une plaquette de pilules contraceptives. Une boîte de somnifères...

Elle entendit Jonah s'avancer à côté d'elle, mais ne le regarda pas.

— ... un flacon de crème solaire. Et une enveloppe contenant... cinq cent quatre-vingt-six dollars et soixante-deux cents.

Sophie sentit ses pommettes s'empourprer tandis qu'elle saisissait son sac et jetait tous les objets pêle-mêle à l'intérieur.

— Signez ici, madame.

L'homme lui présenta une sorte de reçu. Une fois encore, elle y griffonna son nom.

Elle se pencha pour ôter les sandales de douche. Elle les tendit par-dessus le comptoir, puis laissa tomber les siennes par terre.

— Et mes clés de voiture ? demanda-t-elle.

— C'est Scott qui les a.

Elle pivota face à Jonah, croisant son regard pour la première fois. Il avait l'air tout à fait calme, décontracté.

— Il est venu chercher son pick-up un peu plus tôt, précisa-t-il avant de s'adresser à l'homme derrière le guichet. On a tout ?

— Ça devrait être bon.

— Eh, quel est le score sur ce match ? lança Jonah, avec un signe de tête en direction du petit poste de télévision, sur le bureau derrière lui.

La vision de Sophie se brouilla de rage pure alors qu'elle s'agenouillait pour attacher les boucles de ses sandales. Ils parlaient sport !

— Onze à dix pour les Rangers, répondit l'homme. Début de la neuvième manche.

— Ravi de l'entendre. Merci encore, Phil.

Sophie balaya la pièce d'un dernier regard circulaire. La gardienne avait disparu, et elle espérait ne jamais la revoir. Elle se dirigea vers une porte sur laquelle était inscrit SORTIE. Feignant de savoir exactement où elle allait, elle s'engagea à pas vifs dans un couloir, puis emprunta le premier escalier qu'elle repéra.

Les pas de Jonah résonnaient derrière elle. Quand ils furent descendus, il passa un bras devant elle pour ouvrir la porte. Autre couloir à l'aspect institutionnel, avec cette fois un sol en linoléum et non plus en béton. Sophie fonça droit sur les doubles portes vitrées.

— Ça t'ennuierait de m'attendre ?

Elle poussa violemment les lourdes portes et se retrouva à l'extérieur du commissariat. Chaud et moite, l'air sentait bien moins l'urinoir que la pièce où elle venait de passer les huit dernières heures.

C'était une entrée latérale. Le pick-up de Jonah était garé au bord du trottoir. Elle inspira profondément. Elle allait devoir monter dedans. Avec lui. Et en cet instant, elle était si en colère qu'elle voyait à peine clair.

Elle sortit son portable de son sac.

— Qui appelles-tu ?

— Mon frère est en route pour ici en provenance de Dallas.

— Plus maintenant. Je l'ai décommandé.

Refermant son téléphone d'un coup sec, elle le foudroya du regard.

Il avait contacté son frère. Et Scott. Il avait tout pris en charge, et voilà qu'il prévoyait de la conduire à une parcelle de terre perdue au milieu de nulle part, où il espérait sans doute la convaincre de descendre de la tour de rage sur laquelle elle s'était juchée afin de pouvoir la déshabiller cette nuit.

Elle lâcha son téléphone dans son sac, puis marcha jusqu'au pick-up. Les serrures se déverrouillèrent à distance, et elle ouvrit la portière avant qu'il puisse le faire. Elle essaya ensuite de la claquer, mais il la bloqua.

— As-tu faim ? demanda-t-il.

— Non.

— Il est plutôt tard.

— Je n'ai pas faim.

Secouant la tête, il contourna le capot puis se hissa derrière le volant. Il démarra le moteur, s'écarta du trottoir.

— Un remerciement serait le bienvenu, tu sais.

Elle se tourna pour le regarder. Il la gratifia d'un bref coup d'œil, et eut le culot de paraître irrité.

— Tu veux que moi, je te remercie ?

Sophie sentait pratiquement la vapeur lui fuser des oreilles.

— En fait, oui. J'ai dû solliciter pas mal de faveurs pour te faire sortir de là ce soir.

Sophie écarquilla les yeux d'indignation.

— C'est toi qui as dit à Woods de m'appréhender ! Je t'ai entendu t'entretenir au téléphone avec lui ! Il était à ma poursuite !

Il la fusilla d'un regard noir.

— Exact, et il ne me serait jamais venu à l'esprit que tu cognerais un officier de police ! À quoi diable pensais-tu ? L'homme a un œil au beurre noir, Sophie ! Tu crois que ça a été facile pour moi de le persuader de retirer sa plainte et d'oublier tout ça ?

Elle serra les dents, détourna la tête.

— Sans parler de la procureure, que j'ai dû appeler alors qu'elle assistait à un foutu match de baseball. Inutile de te dire qu'elle n'a pas été enchantée de m'entendre !

Sophie se mordit la lèvre et se concentra sur le paysage qui défilait derrière sa vitre. Si elle ouvrait les vannes de ses émotions, elle doutait de pouvoir en contrôler le flot. Hors de question qu'elle ajoute le fait de s'effondrer en pleurs devant cet homme à la liste de ses humiliations de la journée.

Tirant son sac sur ses genoux, elle y trouva ses lunettes de soleil. Les chaussant, elle appuya la tête contre la portière.

— Ça s'arrête là ? C'est tout ce que tu as à dire ?

— Que veux-tu que je te dise ? rétorqua-t-elle.

— Si tu commençais par m'expliquer pourquoi tu as d'abord fui puis agressé un policier ?

Sophie sentit sa gorge se nouer. Elle se remémora les mains de Woods attrapant ses poignets. Cela avait déclenché quelque chose en elle, une sorte de terreur intérieure qu'elle ignorait encore abriter, et elle avait paniqué. Jonah était au courant de son kidnapping. Elle aurait cru que lui, entre tous, comprendrait. Qu'il soit si obtus la rendait physiquement malade. Elle s'était tellement trompée à son sujet !

Elle ferma les yeux, et appuya la joue contre la vitre fraîche.

— Eh bien ?

— Réveille-moi quand nous serons arrivés.

Elle se laissa gagner par la torpeur. Pendant un certain temps, elle somnola, vaguement consciente des vibrations du pick-up et des changements de vitesse. Ce n'était pas très reposant, mais du moins cela lui évitait-il d'entretenir la conversation.

Elle songea aux vagues sur sa peau. À la puanteur de cette cellule.

À Jonah qui, appuyé contre ce mur, la regardait ôter ces horribles sandales en caoutchouc.

Elle releva vivement la tête et se tourna vers lui.

— Quel match de baseball ?

Il lui jeta un regard, manifestement surpris de cette question soudaine après des heures de silence.

— Hein ?

— Tu as dit que tu avais contacté la procureure à un match de baseball. Quel match c'était ?

— Les Rangers contre les White Sox. Pourquoi ?

Elle le fixa au travers de ses verres teintés, de nouveau envahie par la fureur. Elle était tout à fait réveillée depuis quelques secondes. Elle reporta son attention sur le pare-brise. Le pick-up cahotait sur une route gravillonnée. Il faisait nuit noire, et les phares n'éclairaient qu'une étroite portion de la voie.

— Tu as attendu *six heures* pour appeler.

C'est à peine si elle put articuler cette affirmation, mais elle la savait exacte.

— Tu as dit à mon frère de ne pas venir me chercher, et ensuite, tu m'as laissée croupir dans cette cellule.

Le silence de Jonah le lui confirma.

Sophie ôta ses lunettes de soleil, puis les glissa dans son sac. Elle n'aurait pas cru pouvoir être plus remontée que quand elle était sortie de ce commissariat, mais cette journée lui apprenait toutes sortes de choses nouvelles sur elle-même.

Comme, par exemple, qu'elle ne pouvait supporter d'avoir les mains attachées.

Que le moment le plus humiliant de sa vie avait été quand on lui avait pris sa photo d'identité judiciaire.

Qu'elle était incapable de pisser devant des inconnus.

Elle souhaita ne jamais avoir fait la connaissance de Jonah Macon.

— Nous y voilà.

Dépassant un bosquet d'arbres, il s'arrêta devant une caravane. Elle était blanche. Vieille. Grande aussi, et Sophie fut surprise de la voir. Elle s'était imaginé une minuscule Airstream argentée, comme celle que conservait son père sur sa parcelle de chasse.

Elle descendit de voiture. Ignorant Jonah, elle étira ses jambes et s'efforça de s'orienter.

Contournant le pick-up, il vint se planter devant elle, les mains sur les hanches.

— Tu es toujours en rogne.

— Tu es perspicace, dis donc.

— Tu veux que je sois franc avec toi ?

— Non, mens-moi.

Il parut agacé. Les phares du pick-up s'éteignirent, et ils restèrent là l'un en face de l'autre, à se fusiller du regard dans le noir.

— J'ai songé à te sortir de là sur-le-champ, mais tu étais dans l'endroit le plus sûr pour toi. Et avec tes antécédents...

— Mes *antécédents* ?

— Oui, tes antécédents ! Je te dis de rester au travail, tu pars à la chasse aux appartements. De m'attendre aux urgences, et tu files à la plage ! Tu es incontrôlable, il y a quelqu'un de très dangereux qui te cherche, et j'ai foutrement assez de boulot comme ça pour me permettre de te courir après si l'envie te reprend de t'enfuir ! Alors, oui, je t'ai laissée poireauter en prison pendant quelques heures avant de remuer ciel et terre pour t'en sortir. Et c'est tous les remerciements que j'en ai !

Ayant gravi l'escalier métallique de la caravane, il la déverrouilla à l'aide d'une clé. Elle le suivit à l'intérieur, furieuse.

— Merci, Jonah, pour avoir demandé à un de tes potes de me coffrer, et de me confisquer mon arme ! Pour m'avoir fait subir une fouille au corps, une prise d'empreintes, et humiliée devant toute une brigade de policiers qui me connaissent, sans parler de ma famille tout entière, qui va certainement en être informée ! Merci pour m'avoir traitée comme une vulgaire criminelle, et prise en otage alors que j'avais accepté de venir jusqu'ici de mon plein gré ! (Les poings crispés sur ses flancs, elle le foudroya du regard à la faible lueur de la caravane.) Je ne m'enfuyais nulle part. J'allais rendre son pick-up à Scott avec le réservoir plein, comme je le lui avais promis. Parce que quand je dis à quelqu'un que je ferai quelque chose, je le fais. Je suis digne de confiance, Jonah. Si tu avais pris la peine d'apprendre à me connaître un minimum au lieu de seulement me baiser, tu le saurais, et rien de tout ça ne serait arrivé !

Elle demeura là, haletante, tandis qu'il la toisait avec une expression inflexible. Un côté de ses mâchoires tressautait. Il était fou de rage.

Eh bien, elle aussi !

Elle lui tourna résolument le dos.

Et tout à coup, elle se sentit éreintée, plus exténuée qu'elle ne s'était jamais sentie de sa vie. Elle s'effondra sur le siège le plus proche. Un vieux fauteuil élimé, vert avocat, dont elle crut qu'elle ne pourrait plus jamais s'extirper.

Jonah claqua la porte et la verrouilla. Pendant plusieurs minutes, il s'affaira à l'intérieur, jetant des denrées périmées à la poubelle, ouvrant et refermant des placards, bref, lui montrant exactement le peu de cas qu'il faisait de son petit discours.

Sophie regarda autour d'elle. L'endroit était spacieux pour une caravane. À une extrémité se trouvait un coin salon avec une table intégrée et une banquette en U. Il y avait ensuite une kitchenette et ce qui ressemblait à une minuscule salle de bains. Et de l'autre côté, un lit queen-size recouvert d'une couverture kaki.

Elle alla s'enfermer dans la salle de bains, où elle enclencha le jet et se

déshabilla pour la troisième fois de la journée. Sous le filet d'eau, elle s'efforça de se laver de son stress. Cela ne fonctionna pas. Elle sortit de la cabine de douche aussi tendue et furieuse qu'elle y était entrée. Évidemment, il n'y avait pas de serviette, aussi se borna-t-elle à s'égoutter et à essorer ses cheveux au-dessus du lavabo. Finalement, elle enfila tant bien que mal son tee-shirt et sa culotte, puis sortit.

La caravane était plongée dans le noir, et Jonah n'était plus qu'une forme massive sur le côté gauche du lit. Dormait-il ?

Il se redressa sur son séant, la contempla. Le rai de lumière en provenance de la salle de bains tomba en travers de son visage, et elle vit que son regard s'attardait sur son tee-shirt mouillé.

Elle marcha jusqu'au côté vacant du matelas. Il la regarda faire, circonspect.

— Tu viens te coucher ?

S'emparant de l'oreiller, elle l'emporta de l'autre côté de la caravane, où elle le laissa tomber sur un espace de moquette libre.

— Plutôt dormir en enfer !

Sophie s'éveilla avec une crampe dans la nuque, et un grand homme penché au-dessus d'elle, la mine renfrognée.

— Mon père est là.

Elle se redressa, repoussant ses cheveux de ses yeux. Quand elle essaya de remuer la tête, la douleur dans son cou lui arracha une grimace.

— Tu as bien dormi ?

Son ton satisfait lui fit étrécir le regard.

— Très bien. Et toi ?

— Bien aussi.

Elle regarda autour d'elle. Le lit avait été fait, et elle contempla le matelas avec envie, avant de reporter son attention sur Jonah. Il fronçait toujours les sourcils.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Cette fichue cafetière ne marche pas.

Sophie jeta un regard par-dessus son épaule en direction de la kitchenette. Une nuit merdique, elle pouvait gérer. Le manque de café était une tout autre chose. Elle se leva. Il lui tendit une gélule bleue, et posa un verre d'eau sur la table à côté d'elle. Elle prit le médicament sans faire de commentaire, mais ne put se résoudre à le remercier.

— Je serai absent toute la journée. Ne t'attire pas d'ennuis.

Saisissant ses clés sur la table, il sortit, la laissant le regarder par la fenêtre alors qu'il traversait l'herbe en direction du pick-up qui approchait. Elle reconnut Wyatt Macon derrière le volant.

Elle les vit s'entretenir quelques instants par la vitre ouverte du véhicule. Jonah était dans sa tenue complète d'inspecteur : pantalon noir, chemise à col boutonné, holster, badge. En dépit du fait qu'on était dimanche, il avait apparemment une importante journée devant lui.

C'était un policier dévoué, et elle l'admirait pour cela. Et, si en colère soit-elle, elle savait qu'elle était à moitié amoureuse de lui, et cela l'effrayait. Parce que si bon flic soit-il, si bon soit-il en tant qu'homme, il pouvait être exaspérant. Et dominateur. Et arrogant. Elle n'était pas sûre de pouvoir gérer un homme pareil pendant très longtemps. Et même pas sûre de vouloir essayer !

Gagnant la kitchenette, elle découvrit, dans l'évier, à côté d'un mug, une

cafetière démontée. Le tout recouvert d'une pellicule de marc de café trempé.

Jonah était parti en guerre contre le piston et avait perdu.

Elle rinça la cafetière, puis trouva une casserole et y mit de l'eau à bouillir sur la gazinière à propane. Alors qu'elle attendait, son regard tomba, dans un coin, sur un sac de gym familier.

Il était passé à son appartement.

Sa poitrine se serra de remords. Elle s'approcha du sac, et s'accroupit pour regarder à l'intérieur. Il l'avait rempli de tee-shirts, chaussettes de sport, tennis. Et une quantité affolante de sous-vêtements coquins. Sophie soupira. Qu'allait-elle faire de cet homme ?

Elle sélectionna les vêtements les plus pratiques qu'elle pût trouver et s'habilla. Elle dressa ensuite mentalement la liste de ce qu'elle avait à faire et se résolut à avoir une meilleure journée que celle de la veille. Après quoi elle prépara deux tasses de café noir, serré, puis sortit accueillir Wyatt.

Allison regarda le soleil pointer à travers les arbres qui bordaient la route sinueuse. Elle dépassa un panneau avertissant d'un virage en épingle, et donna un petit coup de frein quand une barrière en plastique orange apparut.

Elle ralentit alors qu'elle approchait de l'endroit où la Tahoe de Sophie Barrett avait été éjectée de la route. Jetant un regard de côté, elle remarqua la parcelle de broussailles roussies qui marquait l'endroit de l'explosion. Plus de trois jours s'étaient écoulés depuis, et aujourd'hui, elle avait encore plus de questions que de réponses.

Concentre-toi.

Allison riva son regard sur la route droit devant elle. Elle s'appliqua à planifier la journée qui l'attendait. À ignorer ses émotions. À analyser l'affaire objectivement, plutôt que laisser la colère qui lui rongait les entrailles prendre le dessus.

Cinq victimes, et ce n'étaient encore là que celles dont ils étaient au courant. Il pouvait y en avoir d'autres. Et ce n'était pas tant le nombre qui la choquait, que la manière dont elles avaient toutes été tuées. Si froidement. Comme si une vie humaine n'avait pas plus de valeur qu'une pression sur la détente ou le jet d'une allumette enflammée.

Elle négocia un virage, et le soleil l'aveugla. Alors qu'elle sortait ses lunettes de soleil de sa poche, ses doigts effleurèrent la carte de visite qu'elle y avait rangée quelques jours plus tôt à la sandwicherie.

Allison chaussa ses lunettes. Elle se remémora Tyler Dorion, avec sa poignée de main vigoureuse et son sourire ambitieux.

Dans sa course au scoop, il avait été complètement dépassé par les événements. Il n'était pas le premier journaliste à déraper, mais il devait être un des plus jeunes, et elle paraissait ne pas pouvoir juguler la rage qui la consumait depuis qu'elle avait vu ses restes calcinés.

Quand elle atteignit enfin le Delphi Center, elle se sentait calme et déterminée. Elle se fit ouvrir la grille par le garde en brandissant son badge,

puis se gara dans le parking quasi vide. Peu de gens travaillaient en ce week-end férié, mais elle avait réussi à obtenir l'expert dont elle avait besoin. Elle récupéra, sur le siège passager, le sac de pièces à conviction en papier brun, puis gravit les larges marches de marbre pour la troisième fois en une semaine.

Quelques minutes plus tard, elle se tenait dans un laboratoire stérile, avec un badge visiteur épinglé au revers de sa veste et un scientifique en blouse à côté d'elle.

— C'est le sac à dos du sujet ? demanda-t-il.

— De la victime, oui.

Allison regarda le Dr David Lemberger ouvrir la fermeture Éclair du sac et en aligner nettement le contenu sur une table de travail, au-dessus d'une longueur de papier d'emballage alimentaire vierge. En tant que responsable du département des documents, la spécialité de Lemberger était les documents contestés, et ses talents allaient de l'identification d'un toner d'imprimante à l'authentification de lettres de chantage. Mia l'avait décrit comme un magicien des mots. Avec ses lunettes rondes et sa barbe grise taillée, il paraissait correspondre à la description.

Elle le vit inspecter les cahiers à spirales tordues du reporter en herbe.

— Trois carnets, de quatre-vingts pages chacun, marmonna-t-il en caressant sa barbe. Que vous faut-il, exactement ? Je suppose que vous en avez déjà parcouru le contenu.

— En effet. Ils ont été trouvés dans l'appartement de la victime. Ce qui m'intéresse, c'était l'article sur lequel il travaillait au moment de sa mort.

Il fourra la main dans une boîte à gants, lesquels, à la surprise d'Allison, étaient en tissu. Il dut remarquer son regard intrigué.

— Coton, précisa-t-il. Le latex fait baver les traces d'encre et de crayon.

Après avoir enfilé les gants, il souleva le coin d'un des cahiers.

— Il y a des pages arrachées.

— Exactement.

Allison regarda le lambeau de papier encore accroché à la spirale.

— Je crois que ces pages étaient peut-être importantes à cause de ce qui venait juste avant. Dans celui-ci, il a écrit le nom et le numéro de portable d'une autre victime de meurtre, Eric Emrick, puis il a commencé à prendre des notes, comme lors d'un entretien téléphonique. La page d'après, ça s'arrête.

La spirale produisit un petit bruit de vibration alors que Lemberger comptait rapidement les pages.

— Soixante-quatorze, donc six manquantes. Pas nécessairement successives, mais nous pourrions le vérifier. Il a utilisé un stylo à bille, ce qui est une bonne chose.

— Comment ça ?

— Ça requiert davantage de pression. Je peux très probablement retrouver ce qui était écrit.

Allison soupira de soulagement.

— C'était ce que j'espérais. Pouvez-vous frotter dessus avec du graphite ou quelque chose comme ça ?

Il lui sourit.

— Vous regardez trop la télévision, inspecteur Doyle.

— Allison.

Elle l'avait tiré du lit un dimanche matin ; la moindre des choses était de rester informelle.

— Et, quoi ? Ce n'est pas ainsi que ça fonctionne ?

— La méthode de frottage ne permet pas habituellement de visualiser les sillons creusés par le tracé, et de surcroît les détruit, ce qui empêche d'utiliser d'autres méthodes plus efficaces. En règle générale, ici, quand nous avons affaire à des pièces à conviction, nous préférons recourir à des techniques non destructives.

— Ces autres méthodes étant... ?

— L'éclairage oblique devrait faire l'affaire.

Marchant jusqu'au mur, il éteignit le plafonnier, puis prit un projecteur portable, qu'il positionna à côté de la première page placée sous celles qui manquaient.

— Espérons que les notes les plus importantes se trouvaient sur celle-là, dit Allison. Les sillons seront plus profonds, n'est-ce pas ?

— Ce serait plus facile, mais je peux de toute façon creuser au travers de plusieurs couches.

— Vous pouvez, vraiment ?

Allison observa la feuille qu'il était en train d'examiner. La tâche était compliquée par le fait que plusieurs pages d'écriture avaient été superposées.

— Les lettres ne s'enchevêtrent-elles pas ?

— Si, mais nous pouvons les détacher. Déterminer quel mot va avec quelle page selon la profondeur du sillon, l'angle de l'écriture, sa signification.

— Et vous pouvez démêler tout ça ?

— Absolument, confirma-t-il avec un léger sourire, avant d'ajouter : c'est bien pour ça que nous sommes qualifiés de « traceurs ».

Allison regarda attentivement la page, s'efforçant de déchiffrer les ombres.

— Je vois des chiffres, hasarda-t-elle.

— Des dates, semblerait-il. Et le mot « D-Syst » ?

— D-Systems. (Le cœur d'Allison fit une embardée.) C'est la société où la victime était stagiaire cet été, et l'été dernier. Comment voyez-vous ça ? Ça m'a l'air de pattes de mouche, à moi.

— Des années de pratique. Tenez, voulez-vous ?

Allison s'efforça d'orienter le projecteur selon le même angle que lui alors qu'il sortait une loupe de sa poche pour étudier le tracé.

— Quelque chose à propos d'un « Projet Traqueur d'Ombre ». C'est

souligné trois fois, avec une forte pression. Probablement quelque chose d'important.

Allison n'en avait jamais entendu parler.

— Voyez-vous des noms ? s'enquit-elle avec espoir. Des dates ?

— Ici, il y a *07 AFG* et ensuite quelques autres acronymes : *SO*, *AR*, *USNS*, *RM*. (Il releva les yeux.) Ça vous dit quelque chose ?

— Non.

Allison sortit son calepin de sa poche et y nota tout.

— Je vous ferai un rapport, lui proposa-t-il. Mais vous avez dit que c'était une enquête hautement prioritaire, alors peut-être pouvez-vous au moins commencer avec ça.

Il passa à la page suivante, mais les sillons y étaient si légers qu'ils étaient quasiment invisibles.

— Nous pouvons essayer une autre méthode. Avez-vous jamais entendu parler de l'ESDA, autrement appelé appareil de détection électrostatique ?

Elle secoua la tête.

— C'est un instrument qui fonctionne sur la base d'une poudre révélatrice se déposant dans les sillons, qui peuvent ainsi être visualisés. Il me faudra un certain temps pour effectuer cette analyse ESDA, cependant. C'est un peu plus compliqué. (Il consulta sa montre.) Je vous recontacterai un peu plus tard dans la journée.

Allison jeta un coup d'œil à ses notes énigmatiques. Que signifiaient ces lettres ? Elle aurait préféré un enregistrement audio plutôt que tout ce mélémélo de mots. Mais elle se rappela ce que Sean lui avait dit après leur rendez-vous chez D-Systems : il était enquêteur, alors il enquêtait. Il lui fallait adopter cette attitude, elle aussi. C'était un homicide, pas un vol de vélo, et personne n'avait promis que ce serait facile.

Portant sa main à sa poche, elle tripota la carte de visite. Elle comptait la garder là comme pense-bête, jusqu'à ce que l'ordure qui avait assassiné Ty Dorion soit en prison ou en enfer, selon ce qui surviendrait en premier.

À son arrivée au poste, Jonah repéra quatre voitures familières, et trouva les forces vives de l'unité opérationnelle rassemblées autour d'une boîte de doughnuts. Apparemment, le cœur de l'enquête s'était déplacé de l'espace de travail à la salle de pause. Voir Noonan vous tourner constamment autour en jouant les Docteur Folimage avait tendance à étouffer votre créativité. Or c'était exactement ce dont ils avaient besoin pour faire enfin une percée sur cette affaire.

— Je savais que Maxwell nous cachait quelque chose, disait Sean. J'ai bien envie de retourner là-bas lui botter le cul !

Allison leva les yeux au ciel.

— Parfait. Juste ce qu'il nous faudrait : un procès pour brutalité policière à ajouter à tout le reste !

Jonah pénétra dans la pièce et échangea un regard avec Ric.

— J'ai raté quelque chose ?

— Le Projet Traqueur d'Ombre, ça te parle ?

— Non. Ça devrait ?

— J'ai apporté les carnets de Dorion au Delphi pour les faire examiner par leur expert en documents contestés, expliqua Allison. Il a mis en évidence les notes d'un entretien avec Emrick. Des acronymes, pour la plupart, mais aussi quelques mots entiers.

— Faites-moi voir, décréta Jonah en lui prenant son calepin.

— Ces notes-là sont les miennes, nuança-t-elle. Le Dr Lemberger a les originales. Il essaie de nous déchiffrer plus d'infos à l'aide d'une méthode high-tech.

— Deux mille sept, Afghanistan, lut Jonah. Ça m'a l'air d'abréviations pour plusieurs unités d'opérations spéciales : Army Rangers, US Navy Seals, Recon Marines, c'est-à-dire les éclaireurs de la Marine.

Lorsqu'il releva les yeux, tout le monde le fixait, bouche bée.

— Merde ! D'où tu tiens tout ça ? s'étonna Sean.

— Plusieurs années d'armée, précisa Jonah en rendant le calepin. On se croirait dans une putain de soupe aux pâtes alphabet, là-bas ! Désolé, ajouta-t-il avec un regard d'excuse à l'adresse d'Allison.

Autre roulement d'yeux au ciel.

— C'est ça, excusez-vous de jurer alors que vous décryptez enfin une partie de cette putain d'affaire ! Nom d'un chien, Macon, nous aurions dû vous avoir lors de ce rendez-vous avec Maxwell. Tout ça est en rapport avec un projet militaire, j'en mettrais ma main à couper !

— Je savais que ce type était pas clair, enchérit Sean. Tout ce qui sortait de sa bouche n'était qu'un foutu mensonge !

— Rembobine une seconde, reprit Jonah, s'appuyant contre le montant de la porte. Quelqu'un peut m'expliquer en quoi c'est une avancée sur l'affaire ? D'accord, Eric travaillait pour D-Systems. Et eux sur un éventuel projet du département de la Défense. Vous croyez que c'est pour ça qu'il a été tué ?

— Nous pensons que c'est possible, répondit Allison. Ce que j'aimerais vraiment savoir, c'est en quoi consiste ce mystérieux Projet Traqueur d'Ombre. Croyez-vous qu'un de vos contacts, à l'armée, pourrait le savoir ?

— Je ne faisais pas exactement partie de l'état-major, mais je peux fouiner un peu, concéda Jonah avant de regarder Sean. Je n'aime pas beaucoup tous ces indices qui pointent en direction d'opérations spéciales hors réseau. Traqueur d'Ombre. Guerrier de l'Ombre. Aucun nom concret ?

— Mia travaille toujours sur l'ADN collecté dans la Coccinelle, dit Ric, jetant un doughnut à moitié grignoté dans la poubelle. Toujours aucune correspondance. Notre meilleur espoir pour l'instant est ce portrait-robot.

— Et l'ex de Himmel ? demanda Jonah à Sean.

— Je lui ai laissé un message lui demandant de me rappeler pour que je

puisse le lui faxer. Aucune réponse.

— Numérise-le et envoie-le par mail, suggéra Jonah. Elle l'aura peut-être plus vite. Où est-elle, d'ailleurs ?

— Cachée avec sa sœur et ses gamines.

Ric arquait les sourcils.

— Elle est inquiète pour ses enfants ?

— Tu ne le serais pas, toi ? répliqua Sean. Jusqu'ici, celui qui est à l'origine de tout ça a fait tuer un grand-père, deux étudiants, une femme enceinte, et essayé de faire exploser une réceptionniste. Il m'a tout l'air de ne pas prendre de gants !

Ric lança un regard à Jonah.

— Tu lui dis pour la couverture à tête d'ours ?

— Quelle couverture à tête d'ours ? s'étonna Sean.

— C'était un lapin, nuança Jonah. Ç'avait l'air d'être le doudou d'un gosse. Nous l'avons trouvé dans la chambre de motel de Himmel. Quelqu'un lui avait coupé les oreilles.

— Une menace déguisée contre les enfants de Himmel au cas où il n'accomplirait pas la mission ? suggéra Allison.

— *Déguisée* ? (Sean la regarda comme si elle était folle.) Des oreilles coupées, c'est déguisé, pour vous ? Nom d'un chien, ces témoins devraient être à l'isolement !

Jonah comprenait la frustration de Sean, mais elle ne les mènerait nulle part. Il regarda Allison.

— À propos de chambre de motel, quel est le compte rendu du shérif sur la caméra de surveillance de celle qui a été incendiée ?

— Impasse. Ils en avaient une pointée sur le parking mais – vous allez adorer ça ! – le gérant a dit que c'était un leurre ! Elle est tombée en rade il y a des années, et ils n'ont jamais pris la peine de la réparer.

— Donc, aucune chance d'avoir un aperçu de la personne que Dorion devait y rencontrer, commenta Jonah.

— Comment sait-on qu'il devait y rencontrer quelqu'un ? demanda Ric.

— Il a dit à un ami qu'il avait rendez-vous vendredi soir avec une « source » à propos du scoop sur lequel il travaillait, précisa Allison avant de jeter à Jonah un regard morne. Et Kelsey vient juste d'appeler, au fait : l'identité de Tyler Dorion a été confirmée.

Le silence s'abattit sur la pièce.

— Il nous faut un mobile, reprit Jonah. C'est ce qui nous dira qui est à l'origine de tout ça. Je vais voir ce que je peux trouver à propos du Traqueur d'Ombre. Allison, voyez si vous pouvez avoir du nouveau sur ces notes d'interview.

— Je vais chercher du côté de l'incendie du motel, proposa Ric. J'ai un pote qui est adjoint du shérif, là-bas. Peut-être qu'il y a des trucs qu'ils n'ont pas essayés ou des employés qui nécessiteraient d'être de nouveau interrogés.

— Sean ? fit Jonah avec un regard dur à l'adresse de l'intéressé. Tu veux

venir avec moi ?

Un éclair de compréhension passa entre eux. Maxwell avait besoin qu'on lui mette un peu la pression, et Sean semblait plus que partant pour cela.

— J'en suis, répondit-il. Allons-y.

— Oh là, oh là, une minute !

Allison se leva.

— Vous allez faire quoi, tous les deux ? Vous pointer chez Maxwell et jouer au méchant flic et gentil flic ? Lequel d'entre vous sera le gentil ? Vous avez tous deux l'air de pitbulls en colère !

Sean ricana.

— Qu'est-ce que vous voudriez faire ? L'inviter à prendre un thé avec des petits gâteaux ?

Elle lui jeta un regard noir, et Jonah s'avisa qu'elle n'aimait guère être considérée comme quantité négligeable parce qu'elle était une femme. Il découvrait qu'Allison Doyle était plus coriace qu'elle ne le paraissait.

— Jonah, concentrez-vous sur l'aspect militaire, décréta-t-elle fermement. J'irai avec Sean.

— Pourquoi ? demanda Sean.

— Parce qu'il m'aime bien, rétorqua-t-elle. Et que je le désarmerai avec mon plus charmant sourire !

Installée sur le siège passager, Allison joua les copilotes quand Sean pénétra dans le labyrinthe qu'était le quartier chic, à l'est d'Austin.

— Juste là, à droite.

Sean lui décocha un regard tout en s'engageant dans une allée bordée de véhicules. On eût dit une exposition de voitures de luxe.

Allison sifflota.

— Sacrée garden-party ! Dommage que j'aie oublié mon carton d'invitation.

Ils dépassèrent deux jeunes gars en polos de golf identiques – les gardiens de parking, vraisemblablement – puis s'insérèrent à côté d'une Porsche Carrera rouge. Allison sourit. Si la simulation de noyade était évidemment une technique d'interrogatoire inenvisageable, du moins pourraient-ils recourir à la bonne vieille méthode de l'embarras. Ils se dirigèrent, badges bien en vue, vers la porte d'entrée.

— M. Maxwell est-il là ? s'enquit Sean, brandissant sa carte d'identification sous le nez de la domestique qui ouvrit.

— Un instant, s'il vous plaît.

Elle jeta un regard nerveux à son arme de service, puis voulut les conduire dans un petit salon sur le côté. Ils demeurèrent résolument dans le vestibule tandis qu'elle s'éloignait en hâte, et les yeux d'Allison se posèrent sur la toile géante qui trônait sur le mur du fond. Une sérigraphie à la Warhol d'une jolie brune. S'en approchant, elle étudia les pointillés orange et verts.

— Vous croyez que c'est un vrai ? demanda-t-elle.

Sean jeta au tableau un regard dédaigneux.

— Un vrai quoi ?

Allison secoua la tête, puis pivota. D'autres tableaux modernes, plusieurs sculptures abstraites. La moindre pièce de mobilier visible était en cuir, verre ou acier.

Un Maxwell à l'air très tendu accourut. Vêtu d'un pantalon taupe et d'un polo de sport très tendance qui eût été tout à fait à sa place sur la terre battue de Roland-Garros.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

Allison s'avança.

— Ravie de vous revoir, monsieur Maxwell.

Un jeune couple entra, et il plaqua un sourire sur son visage pour les accueillir. Ils jetèrent des regards curieux à Sean et à Allison, tandis que leur hôte se hâtait de les conduire vers l'arrière de la demeure. Il réapparut, incontestablement secoué.

— Par là.

Avec un brusque signe de tête, il les conduisit à travers un long couloir carrelé en direction d'un bureau. Encore plus de mobilier moderne et d'art abstrait.

Une immense baie vitrée donnait sur une piscine et un patio où les festivités du 4 juillet battaient leur plein.

La porte se referma derrière eux avec un claquement sec.

— Que signifie tout ceci ?

Allison sourit.

— Navrée d'interrompre votre petite fête, monsieur Maxwell. Nous avons quelques questions supplémentaires.

— Ça ne pouvait pas attendre ? C'est une réception privée.

Sean haussa un sourcil.

— Si vous préférez, nous pouvons la délocaliser au poste. C'est confortable et tout à fait officiel, là-bas. Si ça ne vous ennuie pas de déplacer toute votre paperasse, je crois que nous devrions avoir de la place sur la banquette arrière, précisa-t-il en se tournant vers Allison.

Les traits de Maxwell se durcirent.

— Quelles sont ces questions ?

Allison sortit son calepin et en feuilleta ostensiblement les pages. Relevant les yeux, elle vit que Sean prenait position près de la fenêtre, un peu comme la dernière fois. Elle n'ignorait pas qu'il avait lui aussi remarqué la caméra de surveillance fixée dans un angle du plafond. Elle en avait également repéré une dans l'entrée, ce qui l'avait incitée à s'interroger de nouveau sur ce tableau.

— Vous vous souvenez sans doute que nous vous avons questionné sur le stage d'Eric Emrick à D-Systems ?

— Et ?

Maxwell jeta un vif coup d'œil vers la fenêtre, probablement inquiet de savoir si le badge de Sean était visible aux yeux des invités qui déambulaient autour de la piscine à débordement.

— Nous nous demandions s'il avait pu travailler sur quelque chose du nom de Projet Traqueur d'Ombre.

Maxwell se raidit. Son regard passa d'Allison à Sean, avant de revenir sur elle.

— Je ne sais rien d'un tel projet.

Allison inclina la tête sur le côté.

— Vous êtes sûr ?

— Eric était stagiaire, répliqua Maxwell. Il travaillait sur des applications pour nos clients de téléphonie mobile. Je vous l'ai déjà dit.

— Vous n'avez pas répondu à sa question, observa Sean d'un ton doucereux.

— Qui était... ?

— Êtes-vous *sûr* que vous n'avez jamais entendu parler du Projet Traqueur d'Ombre ?

Maxwell fourra les deux mains dans ses poches d'un air de défi.

— Oui, j'en suis certain.

Allison n'aima pas la désinvolture de son ton. Et son attitude commençait à lui taper sur les nerfs.

— Nous disposons d'une source qui affirme le contraire.

— Qui ?

Il y avait du dédain dans sa voix. Sean croisa les bras.

— Un type du nom de Tyler Dorion ? Journaliste de presse ? Il a été retrouvé mort hier matin dans sa chambre de motel, à propos. Homicide.

— Nous sommes en train d'examiner tous ses dossiers, précisa Allison. Ils contiennent beaucoup d'informations sur vous, votre société, Eric Emrick...

— Ouai, et la procureure en a été informée, mentit Sean. Elle pense que ce sera une lecture très instructive pour le grand jury.

Maxwell blêmit.

— Vous êtes sûr que vous préférez vous en tenir à la version que vous nous avez servie ? insista Sean. Nous pourrions peut-être vous venir en aide si vous nous expliquez ce que faisait votre nom dans tous les dossiers de ce journaliste.

— Je n'ai jamais entendu parler de lui, affirma Maxwell avant de pointer un doigt menaçant en direction de Sean. Et si vous déclarez aux médias que j'ai quelque chose à voir avec la mort d'un gratte-papier de rien du tout, je vous traîne tous les deux devant les tribunaux dès lundi.

Sean feignit un mouvement de recul surpris.

— Sans blague ?

— Ne me poussez pas à bout, inspecteur. Vous ignorez apparemment à

qui vous avez affaire. J'ai suffisamment supporté de ces allégations calomnieuses.

— Ce ne sont pas des calomnies si elles sont vraies.

— C'en est assez !

Maxwell se dirigea vers une porte située de l'autre côté de la pièce.

— Vous partez appeler votre avocat ?

Lui décochant un regard venimeux, Maxwell disparut derrière la porte.

— Petit con ! maugréa Sean.

— Vous croyez qu'il ment ? demanda Allison.

Il la regarda comme si elle était attardée mentale.

— Vous plaisantez ?

Traversant la pièce, Allison alla ouvrir la porte que venait d'emprunter Maxwell. C'était une salle de bains. Appuyé contre la vasque en granit noir, il était en train de composer un numéro sur son portable. Elle referma la porte derrière elle, lui arracha le téléphone des mains, et mit fin à l'appel.

— Vous permettez ? protesta-t-il.

— Écoutez, Ryan.

Lui agrippant l'entrejambe, elle serra fort. Sa mâchoire s'affaissa, et il laissa échapper un hoquet de saisissement.

— Vous semblez passer à côté de quelque chose. Tyler Dorion est mort. (Elle serra encore plus fort.) Quatre autres personnes aussi, et je crois que vous savez quelque chose à ce sujet.

Les yeux de Maxwell roulèrent dans leurs orbites. Il émit un gargouillis étranglé.

— Là, maintenant, j'ai besoin que vous répondiez à des questions très simples, sans quoi je vais très bientôt me mettre vraiment en colère, d'accord ?

Autre gargouillis. Elle raffermi sa prise.

— D'accord ?

Faible hochement de tête.

— Nous sommes d'accord, donc.

Elle le lâcha, ouvrit la porte, puis alla reprendre sa place dans l'autre pièce, évitant délibérément le regard de Sean.

Quelques instants plus tard, Maxwell ressortit de la salle de bains en traînant les pieds, puis s'effondra dans son fauteuil de bureau. Sean décocha à Allison un regard qui signifiait clairement : « c'est quoi ce merdier ? ».

— Posez vos questions, ordonna-t-elle.

Penché en avant, Maxwell se tenait l'entrejambe. Son visage était livide, et son attitude plus du tout hautaine.

— Allez-y.

Sean s'approcha du bureau.

— Avez-vous entendu parler du Projet Traqueur d'Ombre ?

Maxwell hocha la tête.

— Eric Emrick en avait-il également connaissance ?

— Oui, lâcha-t-il dans un halètement.

— Est-ce la raison pour laquelle il est mort ?

Maxwell releva les yeux sur lui, puis les tourna vers Allison. Les refermant, il se frictionna le front avec lassitude.

— Oui.

— Je ne lui ai jamais dit de faire de mal à qui que ce soit, se défendit Maxwell. Il l'a fait de son propre chef.

— Qui ça ?

Avançant encore, Sean le domina de toute sa hauteur.

Maxwell releva les yeux. Son teint était pâle, sa peau moite, et Sean pouvait sentir la peur sur lui. Il était fichu, et il le savait. Désormais, ce n'était plus qu'une question de degré.

— Notre gars de la sécurité. Je ne connais pas son nom.

Allison secoua la tête.

— Il va vous falloir faire mieux que ça.

Il lui retourna un regard haineux.

— Je ne le connais pas, d'accord ? Il utilise un nom d'emprunt.

Sean s'approchant plus près, il se tassa davantage sur son fauteuil.

— Vous voulez me faire croire qu'un type chargé de la sécurité de votre société, dont vous ne connaissez même pas le nom, est parti dans la nature et a fait en sorte d'organiser ces meurtres, le tout de sa propre volonté ?

— Je ne sais pas ce qu'il a fait en sorte d'organiser.

Sean planta une paume sur le bureau, et se pencha droit sur son visage.

— Je ne marche pas.

Se reculant dans son siège, Maxwell jeta un regard pitoyable autour de la pièce.

— Ce n'est pas moi qui ai fait ça, d'accord ? Je le jure. Tout ce que j'ai fait, c'est appeler quelqu'un pour qu'il règle un problème de sécurité, et des drôles de trucs ont commencé à se produire.

Sean se redressa et l'examina de la tête aux pieds. Il voyait bien que Maxwell mentait. Mais il eut également l'impression qu'il y avait un fond de vérité.

— Soyez plus explicite, le somma Allison.

Maxwell se frictionna le front.

— C'était Eric, le problème de sécurité. Il était entré par effraction dans notre zone de stockage sécurisée pour télécharger des données à propos de certains de nos projets top secret.

— Comme Traqueur d'Ombre, commenta Sean.

— De ce genre-là, oui. Mais celui-là n'était plus en cours. (Maxwell se

trémoussa sur son fauteuil.) Le gouvernement l'a laissé tomber il y a deux ans, mais toutes les données sont encore là, dans des fichiers cryptés, et Eric les a piratées. Il menaçait de les vendre sur le marché noir.

— Traqueur d'Ombre, reprit Allison. Expliquez-nous ce que c'est.

— Je ne peux pas, répondit-il avec un regard coupable. J'ai signé un contrat avec le département de la Défense. Il pourrait y avoir des sanctions.

Sean ricana.

— Vous voulez nous faire avaler qu'un gamin aurait su à qui vendre un projet militaire top secret ?

— Il menaçait de le faire. C'était probablement du bluff, mais il réclamait de l'argent.

Maxwell regarda Allison.

— Il était hors de contrôle ! Tout n'était qu'un jeu pour lui ! J'ai pris contact avec notre responsable sécurité pour qu'il aille le dissuader de mettre son plan à exécution.

— Le torturer, vous voulez dire, nuança Allison.

— Non, lui parler. C'est tout. Il nous fallait lui rappeler la gravité de ce qu'il était en train de faire.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas signalé à la police ou au FBI ? demanda Sean.

— J'aurais dû. Je m'en rends compte à présent. Mais nous traitons beaucoup de choses sensibles ici, et je ne voulais pas qu'on apprenne qu'un gamin de fac en avait compromis la sécurité.

— Je veux un nom, exigea Sean.

— Je vous l'ai dit : je ne le connais pas. Juste un nom d'emprunt.

— Lequel ?

— Sharpe. C'est tout ce que j'ai. Ça et un numéro de téléphone.

Allison ouvrit son calepin et le jeta sur le bureau, face à lui.

— Voyons ça.

Maxwell hésita. Elle lui lança un stylo, et il commença à écrire. Quand il eut terminé, elle reprit le calepin.

— Je vais l'appeler, annonça-t-elle à Sean. Histoire de voir sur quoi ça tombe.

Elle sortit de la pièce, laissant Sean seul avec Maxwell et une très encombrante caméra de sécurité.

— Pour qui travaille ce type ? demanda-t-il.

— Je n'en sais rien.

— Où avez-vous eu son nom ?

Maxwell soupira.

— C'est mon prédécesseur qui me l'a donné. Il a dit que si j'avais un jour un problème de cet ordre, je devais appeler ce consultant.

— Un *consultant* ? (Sean avança d'un pas.) Il a orchestré la mort d'au moins cinq personnes ! Qui l'a payé ?

Cette question parut prendre Maxwell au dépourvu. « Suivez l'argent. »

C'était une des premières choses que Sean avait apprises à la Criminelle.

— Eh bien ? insista-t-il. Cinq liquidations. Six, si on inclut le fait d'inciter Himmel à se suicider pour couvrir les traces. Ça m'a tout l'air d'être un contrat juteux.

— Je ne lui ai jamais dit de tuer qui que ce soit ! Il était juste censé gérer un employé récalcitrant.

— Il semble l'avoir fait, et bien fait. Combien l'avez-vous payé ?

Maxwell hésita, et Sean attendit de pied ferme le mensonge.

— Il voulait être payé d'avance. En une fois. Il a dit qu'il ne travaillait que comme ça.

— Combien ?

— Cinq mille dollars pour parler à Eric, découvrir combien de fichiers il avait piratés, et donc, estimer quelles mesures de protection il nous fallait mettre en œuvre.

Le silence se fit dans la pièce, à l'exception du brouhaha de musique et de conversations en provenance du patio.

La majeure partie de tout ça n'était que foutaises. Sean le savait. Mais cela lui donnait au moins une direction.

Et aussi un tout nouveau sentiment d'urgence.

S'avancant, il plaqua de nouveau une paume sur le bureau. Il se pencha sur le visage de Maxwell, et sentit une vague toute fraîche de peur émaner de lui. L'homme puait le vinaigre et la lâcheté.

— Laissez-moi vous dire une chose, Maxwell. Beaucoup d'innocents ont été aspirés dans cette foutue spirale que *vous* avez créée. Vous savez ce que ça implique ?

Maxwell se rencogna dans son fauteuil.

— Ça implique que je ne vous aime pas.

Se penchant encore, Sean baissa la voix.

— Si n'importe qui d'autre est victime de tout ça, je vous traquerai personnellement, jusqu'à un endroit où il n'y aura pas de caméras. Et là, je vous arracherai votre putain de tête !

Le Rolling Hills Motel se trouvait à quinze kilomètres en dehors de la ville au bord d'une route nationale. Le bâtiment à un étage était vieux, décrépit, et caché à la vue des automobilistes par un bosquet de chênes. Jonah comprenait sans peine pourquoi il avait été choisi pour un rendez-vous secret et un incendie mortel « d'origine électrique ».

Ric se tenait juste devant la porte noircie de fumée de la chambre 119, laquelle avait été mise sous scellés par les enquêteurs. Il interrogeait une femme de chambre ne parlant qu'espagnol dont, curieusement, la déposition n'avait pas été intégrée au rapport des adjoints du shérif. Ric s'entretenait avec elle depuis un petit bout de temps, à cet instant, et Jonah espérait que la chance était de son côté.

Ce qui était sûr, c'était qu'elle n'était pas du sien. Il essayait depuis plus

d'une heure de joindre Wolchansky à Fort Benning, mais ce dernier était en plein exercice d'entraînement, et la femme qui lui avait répondu à la base paraissait incapable de le localiser.

Jonah inventoria mentalement la liste de ses contacts militaires. Il y en avait des tas qu'il aurait bien moins de mal à joindre, mais aucun n'était des Opérations Spéciales, à l'exception d'un SEAL qui était actuellement outre-Atlantique. Peut-être pouvait-il essayer son ancien chef d'unité et voir si...

— Wolchansky.

Jonah redevint tout à fait alerte.

— Eh, elle vous a enfin trouvé !

— Je viens juste d'arriver. Qu'est-ce qui se passe ? Elle dit que c'est urgent.

— Nouvelle piste dans l'affaire. Un autre lien avec l'armée.

— Merde.

— Oui, je sais. Avez-vous jamais entendu parler du Projet Traqueur d'Ombre ?

Il y eut un silence à l'autre bout de la ligne, et le poulx de Jonah s'emballa. Il s'était attendu à un : « non, mec, jamais entendu parler ».

— Ça fait un bout de temps.

— Donc, vous en avez entendu parler ?

— Pas récemment, nuança Wolchansky. Bien que je ne sois même pas sûr que nous parlions de la même chose. Vous avez dit *Projet* Traqueur d'Ombre ? Je ne me rappelle pas qu'on le qualifiait de « projet ».

— De quoi vous rappelez-vous ?

— Rien de vraiment concret. Ce n'était qu'une rumeur qui circulait il y a quelque temps dans le cercle des Opérations Spéciales. Je n'y croyais même pas.

Jonah sortit son calepin. Il était apparemment tombé sur le bon filon.

— C'était quoi, cette rumeur ?

— Une toute nouvelle technologie développée par, disons, le Pentagone ou autre. Vous savez, le genre opération ultrasecrète, etc.

— En quoi c'était secret ?

— Eh bien, soi-disant qu'ils pilotaient une sorte de projet où des gars des Opérations Spéciales – Rangers, SEAL, je crois que c'était à tous les niveaux – se faisaient implanter ces puces.

— Des puces ?

— Vous savez, ces trucs électroniques. À l'époque où j'en ai entendu parler, je me rappelle avoir pensé que c'était comme pour mon chien. Il en avait une pour que, au cas où il se perde, la fourrière n'ait qu'à la scanner pour retrouver le propriétaire. C'était comme ça, mais avec une fonction GPS en plus. Je me souviens que c'était supposé fonctionner à partir d'une batterie, du genre pacemaker ou quelque chose comme ça.

— Et on implantait ces trucs sur des soldats ?

— C'est là le hic : ce n'était qu'une rumeur, nuança Wolchansky. Je n'ai

jamais entendu parler de quelqu'un qui l'aurait fait. La plupart de ceux avec qui j'en ai discuté étaient plutôt paranoïaques à ce sujet.

— Pourquoi ça ? À première vue, il pourrait y avoir des avantages. Beaucoup de ces équipes opèrent derrière les lignes ennemies. Si la mission tourne mal, ils risquent d'être faits prisonniers ou même tués avant que nous puissions les localiser pour les extraire.

— Exactement, concéda Wolchansky. Et oui, certains estimaient que ça avait l'air bien. Mais moi ? Pas question. Je veux dire : ça ressemblait foutrement trop à Matrix !

— Donc, était-ce temporaire ? Permanent ?

Wolchansky hésita.

— Je n'en ai plus entendu parler depuis deux ou trois ans mais... je pense plutôt que c'était extractible. Oui, ça l'était, parce que je me souviens d'un gars – un de ces gars paranoïaques, mais là, il n'avait pas tort – qui disait qu'ils vous endormaient pour vous l'implanter. Alors comment savait-on qu'ils ne vous en implantaient pas plus d'une ? Du coup, Oncle Sam aurait été au courant de vos moindres faits et gestes à vie !

— Quand avez-vous entendu parler de ça ?

— Voyons... (Lourd soupir, puis :) Je rentrais tout juste d'Irak, à l'époque, alors ce devait être, disons, 2007 ? Comme je l'ai dit, ça fait un bail. Pour autant que je le sache, le programme n'a jamais décollé.

Maxwell avait dit à Sean que le gouvernement avait coupé les crédits. Mais si le projet avait été abandonné, pourquoi tant d'intérêt ?

Et il avait l'air coûteux. Si le programme avait vraiment été arrêté, la technologie ne valait-elle pas tout de même quelque chose, au moins sur le marché clandestin, où Eric Emrick était censé essayer de la vendre ?

Mais comment un gamin de fac – un gamin particulièrement intelligent, mais tout de même – avait-il réellement pu espérer trouver un acheteur pour ce genre de technologie ? Ce n'aurait pu être qu'un gouvernement, une agence de renseignement ou d'espionnage. Le cerveau de Jonah jonglait avec les diverses hypothèses. Projet Traqueur d'Ombre... cela ressemblait à un système de pistage des opérateurs les plus entraînés du gouvernement, chacun d'eux représentant à lui seul un investissement important. Le genre de chose qui pouvait être utile si utilisé par les bonnes personnes pour les bonnes raisons, comme récupérer un soldat blessé derrière les lignes adverses. Mais cette même technologie entre les mains de l'ennemi pourrait s'avérer désastreuse.

— Vous êtes toujours là ?

— Toujours là, confirma Jonah.

— Je dois y aller. Y avait-il autre chose ?

— Non, ce sera tout. À moins que vous ne vous souveniez plus tard de quelque chose d'important, et dans ce cas, appelez-moi.

— Je n'y manquerai pas.

— Et ne mentionnez ça à personne.

— Ça va sans dire.

Jonah coupa la communication, puis contempla le pare-brise. Toutes sortes de scénarios lui passaient par la tête, et aucun ne lui plaisait. Tous impliquaient d'énormes sommes d'argent, des informations hautement sensibles, et le genre d'individus sans scrupule qu'il n'aimait pas imaginer en activité à l'intérieur des frontières des États-Unis, et encore moins dans sa propre arrière-cour. L'envie le prit d'appeler son père afin de vérifier que Sophie allait bien.

Il éprouvait, tout à coup, un puissant élan de protection. Et ce qu'il voulait, c'était l'enfermer quelque part et perdre la clé jusqu'à ce que Sharpe soit à six pieds sous terre. Le fait que quelqu'un comme Sharpe ait Sophie sur sa liste de cibles à abattre éveillait en lui des pulsions viscérales, violentes... de même que d'autres, plus tendres, qui le mettaient tout aussi mal à l'aise, pour différentes raisons.

Voilà pourquoi il n'aurait jamais dû s'impliquer personnellement. Ses sentiments pour Sophie court-circuitaient son cerveau, alors qu'il ne pouvait se permettre aucune distraction.

Parce que la majeure partie de ce que Maxwell avait dit à Sean paraissait être des conneries. Il aurait payé un gars cinq mille dollars pour parler à Emrick ? Ce genre de montant ne sonnait pas juste, loin s'en faut. Ce qui sonnait juste, par contre, était l'autre partie : que Sharpe ait voulu un paiement d'avance, et en entier, avant même de s'attaquer au boulot. Si c'était ainsi que ça s'était passé, cela signifiait que la tête de Sophie avait été mise à prix, et même avec Maxwell neutralisé, elle était toujours en danger. Elle était un boulot inachevé ou, pire, un boulot bâclé. Et un type de la trempe de Sharpe ne tolérerait pas qu'on apprenne qu'il n'avait pas fait le boulot jusqu'au bout. Il serait considéré comme impuissant, dans tous les sens du terme.

Ric ouvrit la portière à la volée et sauta à l'intérieur.

— J'ai un véhicule !

Jonah lui jeta un coup d'œil tout en démarrant le moteur.

— J'en déduis que ce n'est pas un pick-up Dodge noir ?

Ric lui coula un regard en biais.

— N'avons-nous pas établi que ce type était bien trop malin pour ça ?

— Et excessivement bien financé, ajouta Jonah.

Il y avait d'énormes sommes d'argent impliquées là-dedans, ce qui l'incitait à s'inquiéter de la manière dont tout ça allait se finir. Les enjeux étaient bien plus importants que tout ce qu'il aurait pu imaginer.

— Ford Explorer blanche, vitres teintées, sans enjoliveurs, énuméra Ric.

— Elle a vu le conducteur ?

Alors que Jonah sortait du parking, Ric rangea sa copie du portrait-robot dans le dossier.

— Pas de pot de ce côté-là. Mais le véhicule est plutôt une bonne piste. Surtout dans la mesure où Sharpe ignore que nous sommes au courant.

Jetant un coup d'œil à Jonah, Ric fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai réussi à joindre mon contact. Il a entendu parler du Traqueur d'Ombre.

— Et ?

— C'est pire que ce qu'on croyait.

Jonah entendit son père avant de l'apercevoir. Il se trouvait près du coin feu de bois au sud de la caravane, à tirer sur une rangée de boîtes de conserve posées sur une barrière. Sophie se tenait à côté de lui. Elle se tourna quand Jonah remonta l'allée, et voir son corps sain et intact réduisit au moins un peu de son stress.

Il se gara sous un chêne, puis alla troquer sa tenue de travail pour un jean et des bottes. Attrapant une bière dans le réfrigérateur, il la décapsula, la porta à sa bouche... et cessa de boire à mi-gorgée quand son regard tomba sur le sac de couchage roulé dans un coin.

C'était son satané sac de couchage de louveteau, et elle l'avait exhumé d'un placard ou d'un autre et laissé là, à n'en pas douter pour le narguer en indiquant l'endroit où elle comptait dormir ce soir.

Pas question.

Après avoir passé la majeure partie de la nuit précédente à l'entendre se tourner et se retourner sur cette moquette jusqu'à ce que sa tête soit sur le point d'exploser, plutôt se damner que d'en passer une de plus ainsi !

Il rattacha son holster, puis sortit.

C'était au tour de Sophie de tirer. Il étudia sa silhouette alors qu'il approchait par-derrière. Elle avait les jambes bien écartées, une prise à deux mains, et une visée stable. Elle tira une salve de deux coups, et la boîte en aluminium tomba de la barrière, à dix mètres devant elle.

— Pas mal.

Jonah jeta un coup d'œil à son père. Sophie ne le savait pas, mais elle venait de recevoir le meilleur compliment de Wyatt Macon pour ce qui était du tir à la cible.

Ce dernier le salua d'un hochement de tête.

— Je lui ai prêté le 9 mm.

Autre surprise. C'était le pistolet qu'utilisait toujours sa mère.

Sophie tira une autre salve. Une deuxième boîte de conserve vola. Comme à cette heure l'astre du jour était plus bas, elle avait ôté ses lunettes de soleil, et les avait accrochées à l'encolure en V de son tee-shirt. Un petit pli se forma entre ses sourcils alors qu'elle visait de nouveau la barrière.

— Détends tes épaules, lui conseilla Jonah.

Elle l'ignore. Son père, par contre, lui décocha un regard sévère.

Elle pressa la détente, rata sa cible, et marmonna un juron.

Son père sourit.

— Ça suffira pour aujourd'hui, Sophie. Vous y êtes depuis déjà deux heures.

Pivotant, elle expira bruyamment.

— Oui, je suppose que vous avez raison.

Elle regarda en direction de Jonah, mais rien qu'une fraction de seconde.

— Je vais me chercher à boire. Vous voulez une bière ou autre chose ?

La question n'était manifestement pas adressée à Jonah, puisqu'il en tenait déjà une et qu'elle n'avait pas encore daigné remarquer sa présence.

— Je ferais mieux de rentrer, annonça son père.

Sophie parut inquiète.

— Vous ne restez pas ?

— Peux pas, répondit Wyatt en ôtant sa casquette John Deere pour s'essuyer le front de l'avant-bras. Je dois aller sortir le chien. Je reviendrai demain. Et si vous voulez, nous pourrions essayer avec une arme d'épaule.

Elle lui dédia un de ses rares sourires sincères.

— J'aimerais beaucoup, Wyatt, merci.

— Perdez pas celui-là, reprit Wyatt avec un hochement de tête en direction du pistolet qu'elle tenait. Il est à vous jusqu'à ce que vous ayez remplacé l'autre.

— Eh bien, merci, c'est vraiment adorable de votre part. À demain, alors.

Elle se tourna vers Jonah avec une pâle imitation du radieux sourire dont elle avait gratifié son père.

— Salut.

— Salut.

Elle partit en direction de la caravane, et Jonah la regarda s'éloigner.

Son père lui assena une vigoureuse tape dans le dos.

— Tu as du pain sur la planche, fils ! Je serai de retour à huit heures.

Sortant ses clés de sa poche, il retourna à son pick-up. La bière qu'il avait refusée ainsi que la légèreté de son pas indiquèrent à Jonah que son père avait un rancard, ce soir.

Jonah soupira.

— Merci d'être venu.

Wyatt agita la main sans tourner la tête, puis grimpa dans sa voiture. Alors que ses feux arrière disparaissaient au bout de la route, Jonah entendit la porte de la caravane s'ouvrir, puis se refermer.

Sophie le rejoignit. Avalant d'un trait son fond de bière, elle posa ensuite sa cannette sur le sol, à ses pieds, puis demanda :

— Tu veux tirer ?

— À toi l'honneur.

— À ton aise.

Elle leva le pistolet, visa.

— Alors. Comment s'est passée ta journée ?

« Comment s'est passée ta journée, mon chéri ? » La question rappelait une réplique à la June Cleaver, l'archétype des banlieusardes au foyer des années 1950. Elle paraissait étrange dans la bouche d'une femme en jean moulant et sandales à lanières et talons, qui brandissait un pistolet.

Pivotant vers lui, elle arqua un sourcil.

— Eh bien ?

— Occupée.

Elle secoua la tête avec un soupir, probablement vexée de ne pas être informée des détails. Elle reporta son attention sur la cible.

Pressa la détente. De l'histoire ancienne, la boîte de conserve.

— Qui t'a appris à tirer ? demanda-t-il, impressionné.

— Mon père.

— C'est lui qui t'a donné le Ladysmith ?

Elle visa de nouveau.

— Je me le suis acheté moi-même.

— Attends.

Se positionnant derrière elle, il posa les mains sur ses hanches.

— Les jambes plus écartées.

Elle s'exécuta sans protester, et Jonah laissa retomber ses mains.

Elle tira. Dans le mille.

Il siffla.

Elle lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et, pendant un instant, ils s'entre-regardèrent. Elle était toujours vraiment en colère, et il se sentit coupable.

— Ce sont les menottes qui t'ont fait paniquer, n'est-ce pas ?

Elle se détourna, faisant mine de ne pas savoir de quoi il parlait.

— Sophie ?

Lui agrippant le bras, il la força à lui faire face, puis lui ôta précautionneusement le pistolet des mains.

— Eh, je n'ai pas fini !

— Ne jamais se disputer avec une femme qui tient une arme chargée, se justifia-t-il avec un sourire. Règle personnelle.

Elle planta une main sur sa hanche.

— Je ne m'étais pas aperçue que nous nous disputions.

— La prochaine fois que tu auras envie de frapper un flic, frappe-moi, moi.

Elle leva les yeux au ciel.

— Je n'ai pas envie de te frapper.

— Mais si, contredit Jonah, enclenchant le cran de sûreté de l'arme et coinçant celle-ci à l'arrière de son jean. Vas-y. Je le mérite.

— Ne sois pas ridicule.

— Donne-toi à fond.

Elle l'inspecta de la tête aux pieds, pinça les lèvres... puis le frappa en

plein torse.

— Allez ! Tu frappes comme une fille !

— Je suis une fille !

Cette fois, elle resserra la main en poing, et lui assena un bon coup dans le plexus.

Il secoua la tête.

— Tes frères ne t'ont-ils donc rien appris ? (Lui levant la main, il lui ajusta le poing.) Pouce en dehors. Et maintenant, décoche-m'en un bon.

Elle hésita. Puis détendit son bras à la vitesse de l'éclair en direction de sa mâchoire, qu'elle atteignit du plat de la main.

Il ébaucha un rictus, et elle le considéra avec suspicion.

— Ça t'excite, hein ?

— Mon chou, tout ce que tu fais m'excite.

— Je suis toujours remontée contre toi.

Il décida d'abandonner tant qu'il avait encore l'avantage. Se saisissant de sa main, il entrelaça ses doigts aux siens.

— Viens. J'aimerais que tu voies quelque chose.

Il voulut l'entraîner vers le pick-up. Elle garda ses pieds fermement plantés dans le sol.

— Allez, viens.

Elle le suivit.

— Où allons-nous ?

— Tu verras.

Il lui ouvrit la portière passager, et résista à l'impulsion de la peloter quand elle monta à l'intérieur. Elle avait vu tout à fait clair en lui. Il ignorait si c'était le jean, les sandales, ou l'attitude, mais il ne pouvait être en sa présence sans penser au sexe !

Une fois au volant, il contourna la caravane en cahotant pour revenir sur le chemin. Le soleil était de plus en plus bas, et même les plus petits rochers projetaient de longues ombres sur le sentier de gravier. Il obliqua sur une autre voie où l'herbe avait trop poussé, puis desserra son emprise sur le volant et laissa les pneus trouver les ornières dans la terre.

— Où allons-nous ?

— Je vais te montrer.

Ils roulèrent en silence pendant quelques minutes le long de buissons, rochers et touffes de figues de Barbarie. La pente commença à se faire plus raide alors qu'il prenait la direction du nord.

C'était bon d'être là dans un paysage familier avec Sophie à côté de lui. Il ne s'était pas rendu compte à quel point son stress venait du fait de ne pas l'avoir sous les yeux. Et comme elle était juste là – même si elle était encore braquée contre lui – il était enfin en mesure de faire redescendre sa tension, progressivement, d'un 11 à peut-être un 9.5.

Il repéra une souche d'arbre familière, et tourna autour avant d'immobiliser le pick-up.

Sophie se pencha sur le pare-brise.

— Waouh !

Ils surplombaient une prairie. De leur position au bord d'une crête, ils pouvaient voir au-delà d'une rangée d'arbres un épais tapis d'herbe verte.

— L'autre rangée d'arbres, là-bas, qui borde le ruisseau, c'est la partie la plus basse de la propriété, alors elle est toujours humide.

Un Longhorn orange se tenait dans l'ombre d'un chêne à l'extrémité la plus éloignée de la prairie.

— C'est un ranch d'élevage ?

— Environ une centaine de têtes. Il s'étend sur deux mille hectares, et le propriétaire l'administre à distance de San Antonio. Le gardien vit sur quelques hectares de l'autre côté de la route. Ce taureau, là-bas, c'est un fauteur de troubles. Il a donc droit à son propre pâturage.

Ils contemplèrent la prairie. Les hautes herbes étaient dorées dans le soleil couchant. C'était le plus bel endroit de la propriété. Jonah y venait depuis tout petit, et c'était son coin favori.

Il coupa le moteur, et tout devint silencieux et tranquille. Le seul son était les stridulations des cigales.

— Je regrette d'avoir demandé à Woods de t'arrêter.

Sophie le regarda, puis baissa les yeux sur ses genoux.

— Je n'aurais pas dû le frapper. Il ne faisait que son travail.

Elle avait raison. Et du coup, il était normal qu'elle ait été coffrée. Mais Jonah se garda bien de le lui faire remarquer.

— Il me faudra lui présenter mes excuses à un moment ou à un autre, reprit-elle, regardant par sa vitre.

Jonah s'inclina et passa un bras sur le haut du siège de Sophie. Du pouce, il lui caressa la nuque. Ses joues étaient roses, tout comme le bout de son nez. Apparemment, elle avait passé une bonne partie de la journée au soleil.

Se tournant, elle lui lança un regard curieux.

— M'as-tu amenée ici pour une petite partie de jambes en l'air ?

— Ouai, confirma-t-il, repoussant plusieurs mèches de la jeune femme derrière son épaule.

— Ça ne fait pas un peu trop « ado » ?

Laissant sa main descendre jusqu'à sa taille, il tira sur la ceinture de son jean pour exposer une parcelle de peau et une étroite bande de dentelle.

— Violet, commenta-t-il, remontant son regard sur elle.

— En effet. Et merci, au fait : ta sélection de vêtements était très intéressante.

— Toujours prêt à rendre service.

Lui enlaçant la taille, il l'attira à lui.

— Tu n'es plus vraiment en colère contre moi, n'est-ce pas ?

— Si, très.

Jonah écarta plusieurs mèches des yeux de Sophie.

— Vraiment ?

Elle hocha la tête, et la souffrance qu'il lut sur son visage lui comprima la poitrine.

Il lui embrassa le front.

— Sophie. J'ai besoin que tu me pardonnes.

Elle le détailla un long moment. Il attendit, anxieux. C'était à peine s'il pouvait encore respirer, tant il la désirait, et il s'avisa qu'il n'avait jamais autant misé sur de simples excuses.

— J'y réfléchirai, répondit-elle finalement, avant de se pencher pour l'embrasser.

Les bras de Jonah se refermèrent autour de Sophie. Il la souleva hors de son siège pour l'attirer sur ses genoux. Elle retomba contre son torse, et il lui écarta les jambes de manière à ce qu'elle le chevauche.

— Waouh, tu n'y vas pas par quatre chemins !

Elle se positionna sur ses cuisses alors que, déjà, il tirait sur son tee-shirt. Elle lui tapa sur la main.

— Eh, on a pas encore commencé !

Une étincelle s'enflamma dans les yeux de Jonah. Il l'attira brusquement à lui. Sa bouche était dure, affamée. Sa langue plongeait sur la sienne, et elle s'abandonna à son goût familier, au contact de ses bras autour d'elle alors qu'il l'embrassait. Elle y avait pensé la nuit dernière de là où elle se trouvait, sur la moquette, et c'était tout juste si elle s'était retenue de ravalier sa fierté et de se glisser dans le lit à côté de lui. Mais elle tenait à ce qu'il lui fasse ses excuses d'abord. Il les lui avait présentées, et elle le connaissait assez pour savoir que ça n'avait pas été facile, parce qu'il était aussi opiniâtre qu'elle.

Comme en témoignait le fait que ses mains se faufilaient de nouveau sous son tee-shirt. Il moula ses seins de ses paumes, écartant la dentelle de son soutien-gorge de ses pouces, et elle décida que peu importait qu'il précipite les choses. Ils pourraient prendre leur temps plus tard, une fois qu'ils se seraient débarrassés de ce désir dévorant. Il lui pressa doucement les seins de ses grandes mains.

Elle adorait la manière dont il la touchait. Renversant la tête en arrière, elle passa son tee-shirt par-dessus, et il l'aida à en libérer ses bras. Jetant le vêtement par terre, il referma sa bouche sur un mamelon.

Elle ferma les yeux, et entremêla les doigts à ses cheveux. Ils étaient épais, étonnamment doux, et elle aimait qu'il en ait autant. Elle espéra qu'il ne serait pas l'un de ces hommes qui les perdaient tôt. Puis repoussa cette pensée, parce qu'elle était vraiment, vraiment prématurée, et qu'elle ne pouvait s'autoriser à s'emballer ainsi. Elle ne voulait penser qu'à l'instant présent, à quel point le contact de sa bouche était merveilleux contre sa peau, et que tout ce qu'il lui faisait lui enflammait le sang.

Elle remua contre lui, et une plainte sourde s'éleva du plus profond de la poitrine de Jonah. Elle le refit, regarda ses yeux s'ouvrir lentement. Il les riva à ses seins, se figea.

— Nom d'un chien, Sophie !

Elle suivit son regard vers la ligne d'hématomes, devenus verts. Il passa un doigt sur son abdomen, et elle le vit crispier les mâchoires.

— Ce n'est pas douloureux, affirma-t-elle dans un murmure, dégrafant son soutien-gorge.

Elle le jeta en l'air, puis détourna l'attention de Jonah en réclamant ses lèvres.

Elle laissa errer ses doigts sur sa barbe naissante tout en explorant sa bouche de la langue, tandis qu'il jouait avec ses seins. Elle ondula ensuite des hanches contre le dur renflement, sous son jean.

S'écartant, il lui décocha un regard désespéré.

— Tu veux me tuer ?

Avec un sourire, elle tira sur son tee-shirt. Il le passa au-dessus de sa tête, puis le laissa tomber par terre. Ne resta plus que l'homme, le jean et l'arme.

S'écartant, Sophie soupira de contentement tandis qu'il débouclait sa ceinture, puis la passait hors du holster. Elle regarda ses muscles rouler quand il l'ôta, puis tendit le bras pour insérer le tout dans la pochette, derrière le siège passager. Il passa ensuite les bras autour d'elle pour relever le volant, et elle frissonna de désir lorsque leurs deux peaux nues se touchèrent. Il recula son siège, leur accordant un peu plus de place.

— On dirait que tu as déjà fait ça, commenta-t-elle.

Il tira des deux mains sur ses hanches, et elle bascula sur lui.

— Exact, répondit-il, mais j'avais environ seize ans.

Elle s'appuya d'une main sur son épaule. Il baissa brièvement les yeux sur ses seins.

— Seize ans, hein ? Je suis impressionnée.

— Ne le sois pas. Ça n'a duré que deux minutes.

Il plaqua les lèvres sur son cou, tout en descendant sur le siège de manière à ce qu'elle se retrouve allongée sur lui. Il lui embrassa, lui lécha la gorge jusqu'à ce que, se contorsionnant pour lui échapper, elle s'écarte. Elle défit le bouton de son jean pour glisser une main à l'intérieur, puis sourit au grognement très mâle qu'il émit quand elle le toucha. À peine eut-elle le temps de comprendre ce qui lui arrivait que, l'instant d'après, il l'avait fait basculer sur le dos, échangeant leurs places, et s'activait sur la fermeture Éclair de son pantalon. Avec une certaine urgence, à présent, si bien qu'elle sut qu'il avait fini de jouer. Elle ôta ses sandales à coups de talons. Ensemble, ils luttèrent avec son jean. Il se retrouva assis sur le siège passager à côté d'elle afin qu'elle puisse étendre ses jambes, pendant qu'il tirait sur les ourlets. Ensuite, il ne lui resta plus qu'un chiche lambeau de dentelle violette, qu'il écarta impatiemment pour pouvoir la toucher.

Fermant les yeux, elle haleta, s'agrippant à ses épaules tandis qu'il se penchait sur elle. C'était bon, trop bon, et elle commença à voir des étoiles sous ses paupières. Elle sentit le dernier carré de tissu descendre sur ses

jambes, et ensuite, il se replaça sous elle, la basculant sur lui. Seulement, cette fois, elle était entièrement nue. Elle regarda autour d'elle, n'arrivant pas à croire qu'elle était en train de faire cela en plein jour, à la vue de tous.

— Jonah, crois-tu que...

— Personne ne peut nous voir.

Précipitamment, il descendit la fermeture Éclair de son jean, puis lui souleva les hanches et...

Elle hoqueta. Il remua sous elle, et elle hoqueta de nouveau. Et ensuite, il empoigna ses hanches et la plaqua contre lui, fort, et elle cria. Alors que, s'agrippant à ses épaules, elle s'arrimait à lui, elle sentit le désir enfler et enfler entre eux. Les yeux de Jonah étaient fermés, ses traits tendus. Il paraissait presque souffrir, et elle éprouvait exactement la même chose parce que cette sensation de perfection, de plénitude à laquelle elle aspirait était là, tout près, mais encore hors de portée et...

— Jonah, oh, mon Dieu !

— Dis-moi quand, mon cœur.

Elle s'agrippa plus encore à ses épaules, ferma les yeux, lutta pour s'approcher plus près, plus près encore, et il remua sous elle.

— Oui. Oh oui, j'adore ça ! Je t'aime, Jonah !

Il plongea encore plus profondément en elle, et tout à coup, tout fut trop fort, trop brillant, trop intense. Une vague de plaisir l'emporta. Frissonnant entre ses bras, elle éclata en mille morceaux. Elle s'écroula contre lui, épuisée, tandis qu'il la serrait convulsivement, puis achevait de chevaucher la même vague.

Le silence se fit dans l'habitable. Ne resta plus que le bourdonnement des insectes, dehors. La joue de Sophie était pressée contre l'épaule de Jonah. Leurs poitrines étaient collées l'une à l'autre de pure sueur. Les bras de Jonah, lourdement enroulés autour de son buste, l'ancraient encore à lui.

Ses paroles lui revinrent, et elle se sentit s'empourprer jusqu'au sommet du crâne. Peut-être n'avait-il pas entendu. Peut-être avait-il été trop absorbé par l'intensité du moment pour le remarquer. Ou penserait-il que c'était l'une de ces choses qu'elle disait dans le feu de l'action.

Seulement, elle ne l'avait jamais dit à personne. Pas ainsi. Et elle ne sut si elle devait en être gênée, ou affolée.

Les bras de Jonah retombèrent, et il grogna.

Elle l'écrasait. S'écartant de son torse, elle repoussa ses cheveux de son visage. Les yeux encore clos, il avait toujours l'air en extase. Elle en profita pour se ressaisir. Son soutien-gorge était enroulé sur le levier de vitesse ; elle l'enfila.

— Comment a-t-on réussi à embuer les fenêtres ? Il fait plus de trente degrés dehors !

Il entrouvrit les yeux et murmura :

— Il fait encore plus chaud ici.

L'attirant à lui, il la plaqua contre ses pectoraux, et elle y nicha

timidement sa tête.

— Tu es en sueur, observa-t-il.

— Non mais ! Toi aussi !

— C'était juste une observation.

— C'était ton idée.

L'enveloppant de ses bras, il soupira.

— C'est le plus beau coucher de soleil que j'aie jamais vu.

Ils restèrent ainsi un moment, et Sophie écouta le cœur de Jonah ralentir. Laissant courir un doigt sur son torse, elle espéra que la situation ne serait pas maladroite, entre eux, désormais. Elle pourrait accepter qu'il fasse mine d'ignorer son aveu, mais ne pensait pas pouvoir supporter son rejet. Elle imagina l'entendre lui servir quelque chose du genre : « je t'aime bien, mais je ne souhaite tout simplement pas m'engager pour l'instant », et son estomac se noua.

— Tu as faim ? demanda-t-il.

— Je suis affamée. Comment le sais-tu ?

— La dernière fois, c'était déjà le cas. Je me suis dit que c'était peut-être un toc.

Elle s'assit et, cette fois, il l'imita. Se replaçant sur le siège passager, elle s'efforça, avec autant de grâce que possible, de localiser et rassembler ses vêtements. Lui jetant un coup d'œil, elle le surprit à l'observer alors qu'elle s'arquait contre le siège pour remonter la fermeture Éclair de son jean.

— Quoi ?

— Rien.

Elle lui lança son propre tee-shirt, qu'il enfila. Autre regard en biais.

— Quoi ? demanda-t-elle à nouveau.

Il secoua la tête, puis mit le contact. Régulant l'air conditionné à fond, il orienta une des grilles d'aération sur elle.

— Steak et patates, ça te dit ?

— Génial.

— Je vais allumer le barbecue, déclara-t-il avant de la gratifier d'un regard appuyé. Et ensuite, nous discuterons.

Gretchen ouvrit la porte d'entrée de sa sœur, nullement surprise de trouver Sean sur le seuil.

— Vous êtes un peu loin de San Marcos, non ?

— Je vous ai laissé trois messages, pourquoi ne m'avez-vous pas rappelé ?

— J'allais le faire. J'ai été occupée tout l'après-midi.

— Par quoi ?

— J'ai vu un avocat. Un ami de ma sœur. J'avais besoin de ses conseils, histoire d'être sûre de n'enfreindre aucune loi.

— Et que vous a-t-il dit ?

— Que je dois faire attention à ce que je vous raconte.

Elle l'inspecta rapidement, et soupira. Il avait conduit de longues heures rien que pour venir lui parler, donc ce devait être important. Tant pis pour le conseil de l'avocat.

— Entrez.

Elle le conduisit dans la cuisine. Il la regarda impatiemment sortir deux verres d'un placard et les remplir d'eau.

— Avez-vous au moins lu mon e-mail ? demanda-t-il.

— Quel e-mail ?

— Je vous ai envoyé un croquis. Nous avons un témoin qui a peut-être vu Sharpe.

— Sharpe ?

Elle lui tendit un verre, qu'il posa sur le comptoir.

— C'est un nom d'emprunt. C'est l'homme qui a recruté votre mari. Nous avons besoin de l'identifier au plus vite, et nous avons enfin obtenu un portrait-robot de ce témoin qui l'a vu garer la voiture de Jim sur le campus.

Gretchen le dévisagea, son pouls s'emballant à présent. Dieu merci, les jumelles étaient en lieu sûr avec Marianne. Un endroit loin de tout que personne ne pouvait connaître.

— Je n'ai pas eu ce croquis. Peut-être a-t-il atterri directement dans mes spams.

Gretchen se dirigea vers la chambre de sa sœur, qui faisait aussi office de bureau. Le lit n'était pas fait, mais elle l'ignora tandis qu'elle s'asseyait dans le fauteuil et allumait l'ordinateur.

— Il s'est passé quelque chose, n'est-ce pas ?

Se tournant vers Sean, elle éprouva un élan d'inquiétude.

— Pourquoi n'êtes-vous pas avec vos enfants ? s'enquit-il.

Elle ne répondit pas.

— Vous ne devriez pas être là, Gretchen. Cet endroit est trop évident.

— Je me dis que si quelqu'un est à ma recherche ou à la recherche de l'argent, il me trouvera moi, mais pas mes filles.

— Ce n'est pas forcément de l'argent qu'il voudra, nuança Sean. Nous croyons Sharpe responsable du meurtre d'un journaliste et d'une tentative sur le témoin qui nous a fourni ce portrait.

Gretchen reporta son attention sur l'ordinateur en se mordant la lèvre. L'écran s'alluma, et elle entra le mot de passe de Marianne.

— Je les rejoindrai peut-être, dit-elle. Je ne sais pas encore. J'ai juste pensé que ce serait plus sûr ainsi.

— Gretchen, l'une de vos filles a-t-elle jamais eu un doudou en forme de lapin ?

Elle se tourna de nouveau vers lui, le sang refluant de son visage.

— Mr Bunny ?

— Était-il beige ? Une tête en peluche attachée à une couverture ?

— Que s'est-il passé ?

Bondissant sur ses pieds, elle se rua à travers la chambre pour décrocher

le téléphone, sur la table de chevet. Elle commença à composer le numéro de portable de Marianne.

— Calmez-vous. Il ne s'est rien passé.

— C'est la couverture d'Angela ! Nous l'avons perdue depuis des semaines. Comment saviez-vous à quoi elle ressemblait ?

— Allô ? fit Marianne à l'autre bout du fil.

— C'est moi. Où est Angie ? lâcha Gretchen avant de retenir son souffle.

— Elle est là, avec moi, pourquoi ?

— Et Amy ? Vous allez bien, toutes les trois ?

— Nous allons bien. (Marianne marqua une pause.) Gretchen, qu'est-ce qui ne va pas ?

Gretchen regarda en direction de Sean.

— Rien. Je vérifiais, c'est tout, affirma-t-elle, soucieuse de ne pas alarmer sa sœur. Désolée. Je te rappellerai plus tard, d'accord ? Embrasse les filles pour moi.

Elle raccrocha, puis regarda ses mains. Elle tremblait maintenant, au bord de la nausée. Elle releva les yeux.

— Dites-moi ce qui s'est passé. J'ai besoin de savoir.

Il hésita.

— Sean...

— La couverture a été retrouvée dans la chambre de motel de Jim, celle où il a passé la nuit la veille de la fusillade.

— Je ne comprends pas. Comment Jim aurait-il eu la couverture d'Angie ? Il ne l'a plus revue depuis un an.

— C'est peut-être quelqu'un d'autre qui l'a prise. Pour le menacer. S'assurer qu'il ne renoncerait pas à la dernière minute. (Sean marqua une pause, puis précisa :) Les oreilles du lapin ont été coupées.

Gretchen sentit la terre s'ouvrir sous ses pieds.

— Eh là !

Sean plongea en avant pour la rattraper alors qu'elle s'effondrait. Il l'aïda à s'asseoir sur le lit.

— Tête entre les genoux.

Il lui appuya sur la nuque, et elle fixa ses pieds nus.

Il menaçait les filles. Quel que soit cet homme, il savait, pour les jumelles, et il les menaçait !

— Ça va ?

Elle se redressa lentement en position assise. La tête lui tournait, paralysée qu'elle était par la terreur.

— Qui est-ce ? (Elle sauta sur ses pieds.) Je veux savoir qui c'est ! Je le tuerai moi-même !

— Calmez-vous.

— Qui êtes-vous pour me dire de me calmer ? Ce sont mes *enfants* ! Que savez-vous des enfants ? Vous n'en avez même pas !

Les larmes roulant sur ses joues, elle contempla le téléphone avec impuissance. Seigneur, si quoi que ce soit arrivait à ses filles, elle mourrait ! Elle se recroquevillerait sur elle-même, et mourrait, tout simplement.

Elle regarda l'inspecteur de la Criminelle, qui la dévisageait avec circonspection.

— Désolée, s'excusa-t-elle, se couvrant le visage de ses mains. Ce n'était pas bien de ma part. Je n'avais pas l'intention de m'en prendre à vous ainsi. C'est juste que... je suis terrifiée.

Elle sécha ses larmes, puis releva les yeux sur lui.

— Que puis-je faire ? Il faut que je fasse quelque chose.

— Vous devez rejoindre vos filles. Sont-elles dans un endroit sûr ?

Inspirant profondément, elle s'efforça de se ressaisir.

— Elles sont dans un parc national en Géorgie. Ma sœur y a loué un chalet. Elles sont à des heures de tout. Personne ne le sait. Je vais m'y rendre, déclara-t-elle, prenant la décision sur-le-champ. Je dois être avec elles.

— C'est probablement le mieux.

Elle retourna à l'ordinateur.

— Maintenant, montrez-moi ce portrait. Je doute de pouvoir vous aider, cependant. Je ne connaissais que très peu de copains d'armée de Jim. La plupart étaient célibataires. Quand me l'avez-vous envoyé ?

— Ce matin, vers onze heures.

Elle s'assit, et ouvrit sa messagerie. Et en effet, il y avait un e-mail de Sean dans son dossier de courriers indésirables. Elle cliqua sur le message, puis sur la pièce jointe.

Un portrait apparut sur l'écran, et son sang se glaça. Elle porta une main à sa gorge.

— Oh, mon Dieu. C'est lui ? C'est l'homme qui se fait appeler Sharpe ?

— Quoi ? Qui est-ce ?

— Joe Shugart. Ce n'est pas un copain de l'armée, ils ont grandi ensemble.

Elle jeta un coup d'œil atterré à Sean.

— Cet homme était à notre mariage.

Véritable pro de la conversation, Sophie réussit à entretenir l'échange de banalités tout au long du repas. Et ensuite, juste au moment où Jonah était prêt à aborder les sujets sérieux, elle détourna de nouveau son attention en se déshabillant.

Depuis un moment, étendue à côté de lui, elle prétendait être endormie alors que Jonah, les yeux rivés au plafond, s'efforçait d'élaborer un plan. Elle ne pouvait rester ici, pas après ce soir, en tout cas. Les événements s'accéléraient, et il ne se sentait plus à l'aise avec cet arrangement improvisé. Un peu plus tôt, il s'était entretenu avec Ric à propos d'une éventuelle intervention du FBI. Ils avaient prévu de le solliciter, même au risque d'agir dans le dos de Noonan. Certains des détails que Maxwell avait livrés à Sean et

à Allison impliquaient des contrats du département de la Défense, ce qui signifiait : accusations relevant de la juridiction fédérale, peut-être même haute trahison. Personne dans l'unité opérationnelle ne serait ravi de recourir aux fédéraux, mais leur implication aiderait, sur le plan de la protection des témoins. L'éventuelle vente de secrets militaires pouvait être qualifiée de foutu merdier, et transformait l'enquête tout entière, au sens littéral du terme, en affaire d'État.

Son portable vibra sur le sol. Déplaçant doucement Sophie sur le côté, il récupéra son jean sur la moquette, puis l'appareil.

— Ouais ?

— Nous l'avons identifié, annonça Sean.

— Attends une seconde.

Jonah posa le téléphone sur le lit, puis enfila son pantalon. Après quoi il inséra son Glock à l'arrière, sous sa ceinture, en observant Sophie, qui feignait toujours de dormir tout en tendant l'oreille. Il savait qu'elle faisait semblant, parce qu'elle n'émettait pas ce léger reniflement qui lui échappait quand elle dormait vraiment. Sorti de la caravane, il porta de nouveau l'appareil à son oreille.

— L'ADN a donné des résultats ?

— Non, le portrait-robot, répondit Sean. L'ex de Himmel l'a reconnu. Joe Shugart, alias John Sharpe. Le type était un Ranger, des Opérations Spéciales, avant d'être exclu de l'armée pour conduite déshonorante en 2005.

— On sait pourquoi ?

— On cherche toujours. Quoi qu'il en soit, ensuite, il s'est mis hors la loi, et a rejoint une organisation mercenaire privée sous un nom d'emprunt.

— Le sien ne me dit rien, observa Jonah. Himmel et lui se sont-ils entraînés ensemble ? Je croyais avoir interrogé tout le monde.

— Le lien est plus ancien. Il s'avère qu'ils étaient au lycée ensemble. Ce type était à leur mariage.

— Bon sang !

— Et écoute ça : j'ai passé les trois dernières heures à vérifier ses antécédents. Il n'a pas rempli de feuille d'imposition depuis cinq ans. Pas d'adresse actuelle. Ni de compte bancaire. Il vit totalement hors radar.

Jonah marqua une pause. Ce n'était pas le genre de vérifications qu'ils étaient en mesure d'effectuer au poste.

— Tu as fait intervenir le frère de Ric, au FBI ?

— Nous avons besoin d'aide sur ce truc-là, se justifia Sean. Ces témoins...

— Eh, je suis de ton côté. Qu'a-t-il dit ?

— Il est dessus. Il aura peut-être quelque chose d'ici demain. Et ensuite, tout dépendra de la bonne volonté de Sophie Barrett et de Gretchen Parker. Aucune ne me paraît être du genre à attendre tranquillement dans un coin pendant qu'une poignée de fédéraux traquent leur homme et instruisent un procès. Et après ? Pas sûr non plus qu'elles acceptent de tout recommencer

ailleurs.

— Il n'y aura pas de procès pour Sharpe, objecta Jonah.

Le silence se fit comme Sean absorbait la signification de ces paroles.

— Ça ne dépendra peut-être pas de nous.

Jonah n'argumenta pas, mais il était certain d'une chose : si quelqu'un réussissait à acculer Sharpe, il n'y aurait qu'un seul survivant.

Et il avait la ferme intention d'être cet homme-là.

— J'ai réfléchi à toute cette technologie, reprit Sean.

— Moi aussi.

— Il est peu probable qu'un étudiant de fac puisse dénicher un acheteur pour ce genre d'informations, si futé soit-il.

— Sans blague, commenta Jonah. Ce que je pense, moi, c'est qu'Emrick était en effet un pirate informatique, et qu'il est tombé par hasard sur quelque chose de juteux. Je ne crois pas qu'il essayait de le vendre, par contre. Peut-être a-t-il plutôt découvert que quelqu'un d'autre en avait l'intention.

— Maxwell, déduisit Sean.

— Exactement. Il a probablement dû se mettre en quête d'un acheteur lorsque le gouvernement lui a sucré les crédits. Et il utilisait Sharpe pour effectuer les démarches pour lui grâce à ses contacts. Sharpe comptait probablement se servir au passage, lui aussi.

— Et le tien, de contact militaire, sait-il si cette technologie a pu être testée avant que les fonds se tarissent ?

— Tu veux dire, certains de nos soldats ont-ils déjà eu ces puces implantées en eux ? s'enquit Jonah.

— Ouais.

— Je l'ignore, mais cette seule éventualité rend tout ça beaucoup plus attractif sur le marché noir. Tous les gouvernements hostiles et les organisations terroristes radicales vont ronger leur frein pour mettre la main sur ce truc. Maxwell pourrait en obtenir une fortune.

— Ce Sharpe a autrefois porté un uniforme, observa Sean. Difficile de croire qu'il puisse faire ça à son propre pays.

— Son pays l'a viré. Probablement avec raison, mais qu'importe. Peut-être est-ce sa façon de se venger de l'armée. Ou peut-être n'est-ce que l'appât du gain, tout bêtement, et qu'il use de son contentieux avec le gouvernement pour justifier ses actes.

— D'un côté comme de l'autre, Eric m'a tout l'air d'avoir découvert ce que tramait Maxwell, et c'est pour ça qu'il était devenu un « problème de sécurité ». Maxwell est un foutu menteur !

Jonah ne répondit rien. C'était le seul type de suspect qu'il avait jamais interrogé. Pourquoi Sean était-il si surpris ?

— Où est-il, d'ailleurs ? demanda-t-il.

Aux dernières nouvelles, le P-DG refusait d'en dire davantage en l'absence de son avocat.

— Nous l'avons arrêté pour entrave à la justice. Nous allons essayer de

maintenir le chef d'accusation jusqu'à ce que les fédéraux trouvent mieux, mais il y a de fortes chances qu'il sorte sous caution. Il a des relations.

— Il y a probablement une chose sur laquelle il a dit la vérité, reprit Jonah. Le fait que Sharpe se soit fait payer d'avance. Ça semble être son *modus operandi*. Se faire payer, effectuer le boulot, et se tirer.

Silence à l'autre bout de la ligne.

— L'ex-femme de Himmel est-elle en lieu sûr ? Jusqu'à ce que les fédéraux se manifestent ?

— J'y travaille, répondit Sean. Et Sophie ?

— Je m'en suis occupé.

Jonah rouvrit la porte de la caravane et remonta dedans. Sophie était étendue sur le ventre en plein milieu du lit, de sorte qu'il serait obligé de la déplacer quand il y retournerait. Ce qui mènerait à d'autres choses qu'il lui faudrait faire.

Tout cela avant qu'il arrive enfin à aborder la très divertissante conversation consistant à lui expliquer qu'elle allait devoir prendre des congés prolongés, voire permanents, le temps que des enquêteurs coincent un ex-militaire hyper-entraîné qui avait été payé pour la tuer.

— En tout cas, remercie-la pour moi, dit Sean.

— Pardon ?

Sophie remua dans le lit.

— Son portrait-robot. C'était la percée dont nous avions besoin. Sans elle, nous n'aurions pas pu l'identifier.

— Je lui dirai, affirma Jonah avant de couper la communication.

Sophie battit des paupières, puis le regarda. Un lent sourire se dessina sur son visage, et le pouls de Jonah s'accéléra. Cette expression, il la connaissait. L'épineuse conversation allait encore devoir attendre.

Demi-lune. Ciel clair. Brise modérée en provenance du sud-ouest. Il aurait préféré une couverture un peu plus nuageuse, mais dans l'ensemble, ce n'étaient pas de mauvaises conditions pour une chasse.

Sharpe prit son sac. Une rapide vérification de son équipement, et il fut prêt à partir. Il s'accroupit dans l'herbe, à côté du SUV, se dissimulant derrière les broussailles pour s'appliquer de la peinture de camouflage sur le visage à la lueur de sa lampe torche. Il étudia son reflet deux, trois fois dans le rétroviseur jusqu'à ce qu'il soit satisfait du résultat, puis remplaça la boîte de peinture dans son sac et se lança dans le vif du sujet.

Il sortit sa longue-vue Leupold, qu'il conservait dans un étui couleur camouflage à fermeture Éclair, puis en accrocha le cordon autour de son cou. Décision suivante : les munitions. La mission ne requerrait que des balles calibre .308, et il envisagea de n'en prendre que deux, une pour chaque cible. Un tir, un mort. Mais, bien qu'il puisse accomplir ce boulot les yeux fermés, il avait pour habitude de parer à toute éventualité. Il fourra donc dix balles dans la poche zippée de son treillis, puis prit un chargeur de plus pour son arme de

poing.

Enfin, le fusil. C'était un M40A1, pourvu d'une lunette télescopique Schmidt & Bender. Un beau fusil, bien équipé, mais encore très similaire au Remington 700 qu'il utilisait au début. Dès la première seconde où il l'avait eu entre les mains, il était tombé fou amoureux de cette arme. Il avait voulu devenir sniper. Chasser quelque chose capable de le chasser en retour.

Et il l'était devenu.

Aujourd'hui, ses missions étaient plus banales, et l'adrénaline d'un vrai défi, l'exaltation de la chasse – et pas seulement la mise à mort – lui manquaient. Mais exaltation ou pas, il avait un boulot à terminer. Il vivait de sa réputation, et sa réputation était d'être un exécutant fiable.

Relevant les yeux sur l'obscurité, il laissa sa vision s'ajuster. Puis il accrocha le fusil en bandoulière en travers de son dos, et s'enfonça dans les bois.

Sophie mit la touche finale à son maquillage. Quand elle sortit de la salle de bains, elle trouva Jonah en train de l'attendre impatiemment, appuyé contre la paroi.

— Pas trop tôt ! marmonna-t-il en consultant sa montre. Combien de temps te faut-il pour te préparer à une journée en pleine cambrousse ?

Se faufilant devant lui dans l'étroit passage, elle tendit la main en direction de la cafetière.

— Tu es de charmante humeur ce matin, dis-moi !

Il lui attrapa le bras, et la fit pivoter vers lui.

— Plus de diversion, Sophie. Nous devons parler.

Lâchant un soupir exaspéré, elle pencha la tête.

— Ne me dis pas que tu vas jouer les machos maintenant, si ?

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

— N'écoute jamais ce qu'une femme crie pendant l'extase !

Tendant le bras derrière lui, elle prit un mug dans un placard. Elle se versa du café, puis se tourna.

Le coin de la bouche de Jonah était relevé en un petit sourire suffisant.

— Quoi ?

— Extase, hein ?

Elle leva les yeux au ciel.

— Oh, s'il te plaît ! Nous savons tous les deux qu'il y a une certaine... alchimie entre nous. Ça ne veut pas dire que je vais m'empresse d'aller tatouer ton nom sur mon biceps ! Tu n'as pas à jouer les nerveux avec moi !

Maintenant, il paraissait contrarié.

— Ce n'est pas de ça dont je voulais te parler.

— Ah non ?

Il croisa les bras sur son torse.

— Non. Nous devons parler de ta sécurité.

Prenant une gorgée de café, Sophie s'efforça de calmer ses nerfs.

— Qu'est-ce qu'elle a, ma sécurité ?

— Je n'aime pas trop ça.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a de nouveaux développements dans l'affaire.

Sophie reposa son mug.

— Tels que ?

— Tels que des trucs dont je ne peux pas te parler. Mais crois-moi sur parole : c'est du sérieux.

Ce fut le tour de Sophie d'être contrariée.

— Ah ouais ? C'est ce que je me suis dit quand quelqu'un a fait exploser ma voiture, figure-toi ! Si tu étais enfin direct avec moi ?

Jonah la dévisagea longuement, durement, comme s'il se demandait s'il devait ou non lui faire confiance.

— Qu'est-ce que tu dirais de prendre un congé sans solde ?

— De mon travail ?

À la seconde où elle posa la question, elle se sentit stupide. Évidemment, de son travail !

— Pendant... combien de temps ?

— Je ne suis pas sûr. Une semaine ou deux. Peut-être un mois.

Elle le fixa bouche bée.

— Tu plaisantes ? Je vais me faire virer !

Son expression indifférente l'exaspéra.

— Pourquoi diable je ferais ça ?

— Est-ce que ça importe vraiment ? Tu as dit que tu avais un autre emploi en vue de toute façon.

— Oui, j'ai une *promotion* en vue ! Au Delphi ! Et j'ai de bonnes chances de l'obtenir, alors il est hors de question que je lâche tout maintenant ! Pourquoi tout ça, d'ailleurs ? Dis-moi ce qui s'est passé.

Il hésita.

— Ne t'avise pas de me servir une connerie du genre : « c'est confidentiel, etc., etc. » ! C'est de ma vie qu'il s'agit ! De mon moyen de subsistance ! Qu'est-ce que tu dirais, toi, si je te suggérais d'aller rendre ton insigne, là, maintenant ?

Il parut réfléchir, sans qu'elle soit certaine qu'il comprenne réellement ce qu'elle éprouvait.

— Le FBI est impliqué désormais, et je crois que je peux t'obtenir une protection fédérale.

Les mains de Sophie retombèrent sur ses flancs.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Parce que nous avons identifié la personne que nous cherchions, et que je ne suis plus très à l'aise avec cet arrangement-ci. Tu as besoin de quelque chose de plus durable, jusqu'à ce que nous refermions le piège sur ce type.

Le sang de Sophie se glaça.

— Quelqu'un sait-il que je suis là ?

— Juste mon père et Ric. Ce n'est pas la question.

— Mais...

— Je pense pouvoir me faire préciser les détails aujourd'hui et, avec un peu de chance, mettre en place quelque chose d'ici ce soir.

Grave, son expression indiqua à Sophie qu'elle n'allait pas aimer ce qu'il prévoyait.

— Qu'est-ce que ça veut dire, exactement ?

— Je n'en suis pas encore certain. Peut-être un ou deux agents, en surveillance alternée. (Il marqua une pause.) Le bureau de San Antonio travaille avec plusieurs autres, pour voir qui disposerait de la main-d'œuvre.

— Tu veux dire, dans un autre État ?

— Éventuellement.

— Pendant combien de temps ?

Sophie sentit son estomac se crisper. La perspective d'être évacuée ailleurs, loin de son travail, de ses amis et de Jonah, lui donnait la nausée.

— Ça dépend de l'enquête. Nous faisons tout ce que nous pouvons pour neutraliser ce type, pas seulement pour ta sécurité mais également celle d'autres personnes.

Sophie le considéra avec un pincement de souffrance. Il discutait de cela de manière si impersonnelle, comme si elle n'était qu'une citoyenne anonyme parmi toutes celles qu'il avait fait le serment de protéger. Comme s'il n'avait pas passé la majeure partie des douze dernières heures avec ses mains partout sur elle.

Se détournant abruptement, Jonah jeta un coup d'œil par la fenêtre. Elle entendit le bruit d'un moteur qui s'approchait.

— Mon père. (Il lui fit de nouveau face.) Je dois y aller.

Elle le fixa, et tout à coup, elle se sentit vulnérable, impuissante et tout à la fois furieuse. Submergée d'amertume à l'égard de toutes les forces hors de son contrôle qui chamboulaient sa vie.

S'avançant vers elle, il la regarda droit dans les yeux. De l'extérieur s'éleva le bruit du pick-up de Wyatt s'immobilisant dans un grincement de freins, et celui d'une portière s'ouvrant bruyamment, puis claquant.

Jonah posa une main sur son épaule.

— Ça va ?

— Ça va.

Sa bouche se crispa, comme s'il savait qu'elle mentait.

— Garde ton téléphone allumé. Je t'appellerai quand j'aurai un plan.

Il déposa un baiser sur son front, puis sortit.

— Baltimore, Maryland, annonça Ric. Ils viennent juste de boucler une importante enquête là-bas, et ils ont un ou deux bleus qui n'ont pas grand-chose à faire, alors...

— Merde, marmonna Jonah.

— Il y a un vol au départ de San Antonio à dix-huit heures trente. La réservation est faite. Si tu arrives à lui faire prendre cet avion, mon frère la fera récupérer à son arrivée.

Jonah ne répondit rien alors que, émergeant du sentier de gravier, il s'engageait sur la route. Baltimore lui paraissait très loin. Et il n'aimait pas

passer le relais à un autre.

— Elle sera dans un endroit sûr, insista Ric. Surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre par une équipe de deux agents.

— Comment ton frère a-t-il obtenu ça ?

— À l'évidence, nous ne sommes pas les seuls à nous intéresser à ce type. Dès que le nom de Sharpe a été prononcé, le Bureau s'est jeté sur l'affaire !

Enfonçant la pédale de frein, Jonah pila dans un crissement. Il enclencha la marche arrière, recula comme une flèche jusqu'au carré d'herbe qu'il venait de dépasser à quatre-vingt-dix kilomètres heure.

Traces de pneus parallèles, quittant la route et s'enfonçant dans les taillis.

— Jonah ?

— Je te rappelle.

Raccrochant au nez de Ric, il jeta son portable sur le siège passager, puis regarda autour de lui pour se repérer. Cet endroit appartenait au ranch.

Son estomac se noua. Descendant du pick-up, il suivit les traces jusque sous des cèdres. Peut-être le gardien était-il venu réparer des barrières. Il écarta les taillis, et ses entrailles se nouèrent encore plus car il ne parvint pas à y croire.

Derrière les feuillages, une barrière en barbelés... avec un morceau manquant entre deux piquets. Derrière la clôture, une autre rangée d'épais taillis. Jonah dégaina son arme et s'en approcha, scannant les alentours du regard. Il agrippa une grosse branche, l'écarta.

Et découvrit une Ford Explorer blanche, vitres teintées, sans enjoliveurs.

Sophie était trop en colère pour parler, aussi tenta-t-elle de se changer les idées en se concentrant sur le petit déjeuner. Elle ouvrit un placard, fourragea à l'intérieur. Soupe au poulet, viande de bœuf séchée, porc et jambon hachés. Le choix était limité, mais elle dénicha une boîte de tartelettes à la cannelle.

— Vous avez faim ? demanda-t-elle à Wyatt.

— Non, merci, mais je ne serais pas contre une tasse de ce café.

— Je ferais mieux d'en refaire, alors.

Versant le restant du premier pot dans l'évier, elle rinça la carafe.

— Ah, cette cafetière à piston, maugréa Wyatt. Macey ne jure que par elle, mais ça m'a l'air d'être drôlement tordu à utiliser.

— Il faut juste éviter de laisser le café macérer trop longtemps, sinon il devient amer.

Sophie remplit une casserole d'eau, puis se pencha pour allumer la gazinière.

La fenêtre explosa.

Elle plongeait à terre en hurlant, une pluie d'échardes retombant sur son visage et sa nuque. Des éclats de verre jonchèrent la moquette, sous ses mains et ses genoux. Elle regarda frénétiquement autour d'elle.

— Wyatt !

Il cilla, les yeux écarquillés de surprise. Une tache rouge s'étala sur son épaule alors qu'il glissait le long du mur.

Jonah fonçait à toute allure vers la caravane, priant pour être le premier à y arriver. Le pick-up cahotait dans les ornières. Il occupait toute la largeur du sentier, tête baissée pour ne pas représenter une cible trop facile.

La porte de la caravane était grande ouverte. Son cœur manqua un battement. La camionnette de son père n'était plus là. Il s'immobilisa parallèlement à la caravane, poussa sa portière, puis plongea droit dedans, arme à la main.

— Sophie !

Éclats de verre par terre. Personne. Il procéda à une brève inspection.

Du sang sur le mur, à côté de la porte. Une trace sur la moquette. Jonah sentit son estomac sombrer. Il regarda la vitre éclatée, le trou dans le lambris imitation bois, en face. Le tir était venu du nord-est, ce qui plaçait le tireur sur la crête.

Au moins un des deux avait été touché.

Mais il n'avait entendu aucune détonation. L'homme devait avoir un silencieux.

Il ouvrit à la volée le placard où son père et lui conservaient les armes et munitions. Le calibre .12 manquait, ainsi que les pistolets. Sophie devait savoir où ils étaient, aussi cela ne lui indiquait pas nécessairement qui était blessé et qui ne l'était pas. L'un comme l'autre ou tous les deux avaient pu s'emparer des armes et fuir.

Il se rua de nouveau à l'extérieur, ne se rappelant que de justesse de garder la tête baissée alors qu'il plongeait dans son pick-up. Il en claqua la portière derrière lui, puis s'accorda quelques secondes pour élaborer un plan.

Réfléchis.

Si Sophie était au volant, il l'aurait croisée en chemin, dans la mesure où elle ne connaissait que cet itinéraire-là. Alors que son père connaissait la propriété dans ses moindres recoins.

Sophie était touchée !

Repoussant cette pensée, il s'efforça de se concentrer. La crête nord-est. Tir dos au soleil directement dans la fenêtre de la cuisine. C'était une excellente position. Un tir plus difficile que la porte, mais personne ne tenait à viser face au soleil, et il y avait côté ouest bien moins d'endroits où se positionner avec une bonne vue sur la caravane. De plus, la crête n'était pas

loin de l'Explorer, donc insertion et extraction facilitées.

Jonah passa la première vitesse, tête toujours baissée. Son père couperait vers l'est, puis vers le sud en direction d'une des routes secondaires. À supposer que son père soit derrière le volant.

Il imagina Sophie à côté de lui sur le siège passager, en train de se vider de son sang.

Sophie bringuebalait le long du sentier de terre, les yeux dépassant à peine au-dessus du volant.

— C'est par là, Wyatt ?

Seigneur, voilà qu'il perdait conscience de temps à autre. Et bien trop de sang ! Le bandage de fortune qu'elle avait confectionné avec quelques tee-shirts était trempé.

Les paupières du vieil homme papillonnèrent, s'ouvrirent.

— Soleil. Est, marmonna-t-il. Puis allez... sud.

Sophie regarda le soleil. Il était face à elle, et l'aveuglait chaque fois qu'elle risquait un coup d'œil par-dessus le volant. Elle ne pouvait continuer à conduire ainsi. Elle allait atterrir droit dans un arbre ou un rocher, ou les faire chuter d'une corniche ! Mais elle était terrifiée à l'idée de se redresser complètement, de crainte de...

Le pick-up fit une embardée vers la droite. Puis vers la gauche. Au début, elle ne comprit pas puis, en un éclair, elle sut. *Les pneus !*

— Fusil ! cria-t-elle à la seconde où le pare-brise vola en éclats.

Elle plongeait sous la colonne de direction. Wyatt était déjà avachi sur le siège passager incliné mais, se penchant, elle lui couvrit la tête de ses deux mains pour la plaquer contre la console centrale. Le levier de vitesse s'enfonça dans son aisselle, et elle le tira en position parking, bien qu'ils fussent déjà arrêtés.

Il avait tiré dans les pneus. Ils étaient complètement à découvert, tels des canards dans un stand de tir de fête foraine.

Et elle n'avait même pas entendu le coup de feu !

Cette fois encore, il était venu de nulle part. Sans aucun avertissement. Ni bruit. Le corps tout entier parcouru de tremblements, elle attendit la prochaine explosion de verre.

À côté d'elle, Wyatt gémit.

Et soudain, elle perçut un bruit de moteur qui approchait, vite, très vite. La terreur s'empara d'elle, et elle saisit le pistolet, sur le plancher, aux pieds de Wyatt.

Deux coups de klaxon, très brefs. Oh, Seigneur, était-ce... ?

Le pick-up de Jonah rugit à côté d'eux. La portière, côté passager, s'ouvrit, et elle tâtonna en quête de la poignée de la sienne.

— Jonah !

La portière de Sophie pivota enfin et lui laissa apercevoir un bras tendu vers elle.

— Es-tu blessée ? Oh, merde ! Papa !

— Baisse-toi ! Il tire encore !

Se penchant au-dessus d'elle, Jonah vérifia le pouls de son père.

— C'est son épaule. J'ai essayé de la panser, mais...

— Vous devez sortir d'ici. Reste baissée et grimpe dans mon pick-up. Accroupis-toi sur le plancher, derrière le bloc-moteur.

— Mais...

— Es-tu blessée ?

Ses mains étaient sur ses bras, lesquels étaient maculés du sang de Wyatt en plus du sien, à cause des éclats de verre. Le regard de Jonah rencontra celui de Sophie, et elle y vit brûler une émotion qu'elle n'y avait jamais remarquée.

— Je vais bien. C'est ton père qui m'inquiète.

— Je m'en occupe. Toi, saute dans le pick-up, ordonna-t-il. Et reste baissée !

Sophie s'extirpa de sous la colonne, puis se servit des deux portières ouvertes comme bouclier pour grimper dans la camionnette de Jonah. Derrière elle, elle l'entendit échanger quelques mots avec son père. Wyatt était conscient. Bonne nouvelle. Mais les voix étaient très basses, et elle en déduisit qu'il était faible.

— Sophie, aide-moi à le transférer. Incline le siège ! Et ne te mets pas à découvert !

Cherchant rapidement la manette, elle ajusta le siège, avant de jeter un coup d'œil à la prairie environnante, visible au travers du trou entre les deux portières. Tous les tirs étaient venus de cette crête – celle-là même où Jonah et elle s'étaient garés la veille pour faire l'amour. Quelqu'un était là-haut à leur tirer dessus, et qu'ils ne puissent même pas *entendre* les détonations était affolant.

— Sophie !

Tendant les bras, elle aida Jonah à insérer les épaules de Wyatt dans l'habitacle. Et à présent, quoi ? Allaient-ils simplement partir d'ici ?

— Baisse-toi ! À ses pieds !

Sophie s'accroupit sur le plancher à côté des santiags poussiéreuses de Wyatt. Son cœur manqua un battement quand Jonah passa au-dessus d'eux, s'offrant comme cible un bref instant le temps de se glisser derrière le volant. Puis il se baissa et enclencha le levier en position conduite.

— Comment peux-tu voir ? glapit-elle.

Sans même regarder par-dessus le volant, il roulait à l'aveugle.

— Essaie ton portable, ordonna-t-il alors qu'ils cahotaient sur le terrain irrégulier.

— J'ai déjà essayé. Il ne fonctionne pas. On dirait qu'il est HS ou quelque chose comme ça, alors que la batterie est complètement chargée.

— Merde. Essaie le mien.

Sortant son téléphone de sa poche, il le lui jeta, et elle vit son regard dévier en direction de son père. Ce dernier était blanc comme un linge, et son

bandage suintait. Il lui fallait un hôpital, et vite.

Sophie s'empara du portable de Jonah et en pressa les touches avec des doigts tremblants. Rien.

— HS aussi. Je n'y comprends rien.

— Il a brouillé le signal. Bon sang !

Le visage de Jonah luisait de sueur. Il jeta un autre regard inquiet à son père.

Tout à coup, le pick-up dérapa vers la droite, puis la gauche.

— Les pneus ! hurla Sophie. À couvert !

Elle se recroquevilla dans l'attente de l'inévitable explosion du pare-brise, qui ne vint pas. Jonah appuya à fond sur l'accélérateur. La camionnette bondit en avant. Puis un bruit de métal broyé retentit alors qu'ils heurtaient quelque chose de dur. Un rocher ?

— Merde !

Frappant le tableau de bord du poing, Jonah passa rageusement le levier en position arrêt.

Pendant un instant, le calme régna dans l'habitacle. Ne résonnaient plus que le bruit du moteur au ralenti, et les inspirations saccadées, terrifiées de Sophie.

Jonah croisa son regard.

— OK, nouveau plan. Je vais faire diversion.

— Quoi ?

— Je vais m'éloigner de vous et le distraire. Vous deux, restez là. Très bas, derrière le bloc-moteur.

— Mais...

— Une fois que je l'aurai eu, je reviendrai vous chercher avec un autre véhicule.

Sophie sentit la tête lui tourner. Il était sérieux !

Il déboutonna sa chemise blanche, puis l'ôta. Il tâtonna ensuite sur la banquette arrière, dont il retira un fusil, et une boîte de munitions.

— Jonah... tu ne peux pas faire ça ! Ne nous laisse pas ici !

— Nous sommes trop groupés. Il vaut mieux éparpiller les cibles.

— Mais sa cible, c'est moi ! Laisse-moi faire diversion, moi ! protesta-t-elle, s'agrippant à son bras alors qu'il le tendait vers la poignée de la portière.

— Ce type est un sniper, Sophie. Il est trop dangereux, et patient. Il a entravé nos possibilités de communiquer, et attendra toute la journée qu'on sorte de là s'il le faut.

Il esquaissa un signe de tête en direction de son père, d'une pâleur presque cadavérique désormais.

— Il n'a pas le temps.

— Mais qu'est-ce qui l'empêchera de venir jusqu'ici nous descendre ?

— Il essaiera peut-être. Merde, nous avons laissé le calibre .12 dans l'autre voiture !

Regardant autour de lui, il récupéra une arme de poing sur le plancher.

— Garde ça en main, et tends l'oreille au cas où quelqu'un approcherait, d'accord ?

— Nous devrions rester ensemble.

— Alors nous mourrons tous.

Il la regarda intensément, l'air si certain, si confiant, qu'elle ne comprit pas. Comment pouvait-il vouloir faire ça ?

— Sophie, écoute-moi, d'accord ? Je connais ce genre de type. Il a un ego démesuré et il se croit invincible. Si tout ce qu'il voulait, c'est te tuer, il aurait pu poser une bombe sous la caravane hier soir, et fin de l'histoire. Ce qui l'intéresse, Sophie, c'est le défi.

— Mais...

— Et je vais lui en proposer un.

Jonah rampa à plat ventre à travers l'herbe haute et épaisse, son fusil devant lui. Encore environ dix mètres jusqu'à un regroupement de cèdres et, de là, il tirerait son premier coup de feu.

Tout ce qu'il avait à faire, c'était arriver là-bas avant que le tireur atteigne le pick-up pour y achever ses proies.

Tête baissée, il tâcha de réfléchir. Il devait faire ça vite et bien. Son père saignait. Il lui fallait un médecin. Se frayant un passage au travers des herbes et des mottes de terre, il élaborait sa stratégie.

La distance entre la crête et la caravane était d'environ trois cent cinquante mètres. Le tireur avait donc une lunette de visée longue portée et probablement une bonne paire de jumelles. Peut-être même l'observait-il au travers de ces mêmes jumelles en cet instant même, mais Jonah comptait sur un tout autre scénario.

Ne jamais tirer plus de deux fois d'une même position.

C'était une des règles fondamentales du tireur d'élite, et Jonah escomptait qu'il la suive, ce qui impliquait qu'en ce moment, l'homme devait être en mouvement, en quête de sa prochaine cachette.

La sueur goutta de son menton alors qu'il se traînait péniblement en avant. Il sentit la rosée, sur l'herbe, et la riche odeur d'argile de la terre, sous son ventre. Encore deux mètres. Un. Son univers s'assombrit alors qu'il plongeait derrière un dense massif de broussailles. Désormais, il était à couvert, mais il ne devait pas se relâcher.

Il lui fallait réussir ce tir.

S'accroupissant au pied d'un buisson de mesquites, il procéda à un rapide repérage. Soleil à l'est. Vent en provenance du sud-ouest, environ quinze kilomètres heure. Au nord-est, la crête. Il y faisait face en cet instant, et il imagina la propriété comme une horloge, avec Sophie et son père au centre. La crête était en diagonale, entre environ deux et trois heures. Le véhicule d'évacuation se trouvait à dix. Selon toute logique, la prochaine position du tireur se situerait quelque part entre dix et deux heures, là d'où il pourrait retourner rapidement à l'Explorer avec le bénéfice du couvert des

arbres tout du long.

S'agenouillant dans l'herbe, il cala le canon de son fusil sur le nœud saillant d'une branche. Il plaqua l'œil contre sa lunette, balaya les environs de deux heures à dix heures en quête de positions potentielles. Il doutait d'avoir la chance de le repérer, mais s'il évaluait correctement sa distance de tir, il lui occasionnerait sans aucun doute une petite frayeur.

Et lui lancerait un défi, ce qui était précisément tout l'intérêt de ce tir.

Un affleurement de calcaire, à environ onze heures, surplombé par quelques rochers. Une excellente position, qui placerait le tireur en visée directe sur le pare-brise du pick-up. Il lui suffisait de s'installer là, et d'attendre patiemment que quelqu'un jette un œil par-delà le tableau de bord. Jonah régla sa lunette.

Il appuya la joue contre la crosse, puis regarda par la lentille, et le monde se précisa sous ses yeux, à six terrains de football de là. Avait-il deviné juste ? Le sniper était-il là, à observer le pick-up au travers de sa ligne de mire, prêt pour son prochain tir ?

Il scruta l'endroit, en quête de quoi que ce soit d'inhabituel – les moindres mouvement, couleur, ou branche qui ne lui paraissent pas à leur place. Il avait chassé sur cette propriété toute sa vie. Il la connaissait comme sa poche et c'était son unique avantage. Mais tout semblait normal. Où que fût le tireur, il était bien caché.

C'est alors qu'il le remarqua : un frémissement un peu trop fugitif à côté du rocher. Il pressa la détente.

La crosse du fusil rebondit tandis que le bruit de la déflagration se répercutait alentour. Giclée de terre à la base du rocher. Il avait manqué le tireur, mais atteint son objectif.

L'attention de l'homme n'était plus focalisée sur le pick-up désormais. Il était bien trop occupé à se demander d'où venait ce tir.

Jonah tira une deuxième fois, pour faire bonne mesure.

Allez, la partie commence. Viens donc me chercher, ordure !

À la seconde détonation, Sophie tressaillit. C'était à la fois rassurant et terrifiant. Cela lui indiquait que Jonah était vivant, qu'il avait réussi, mais c'était aussi comme s'il se relevait de derrière ces buissons, côté est, et criait dans un mégaphone : « je suis là » !

Elle s'occupa l'esprit en déchirant la chemise de Jonah. Ôtant ensuite avec précaution la couche supérieure du bandage de Wyatt, elle appliqua la nouvelle étoffe par-dessus. Elle préférait ne pas toucher à la couche la plus proche de la peau de crainte de perturber la coagulation, bien que de ce point de vue, il ne paraisse pas se passer grand-chose. Seigneur, il saignait tant ! Elle scruta son visage pâle et moite tout en enveloppant le bandage d'une autre bande de tissu.

Wyatt marmonna quelque chose, et son cœur bondit.

— Wyatt ? Vous m'entendez ? Ça va aller maintenant. Jonah est parti

chercher de l'aide.

Comme elle nouait fermement les deux pans du morceau de tissu, il grimaça.

— Désolée. Je sais que ça fait mal. Tout le monde est médecin, dans ma famille, mais j'ai bien peur que vous deviez vous contenter de moi.

— Florence... Nightingale.

À l'évocation de la célèbre infirmière britannique, une bulle de rire hystérique remonta dans la gorge de Sophie, et des larmes lui brûlèrent les yeux.

— Si seulement ! Wyatt, je suis tellement navrée de tout ça. Nous allons vous sortir de là, d'accord ?

Les paupières du vieil homme s'ouvrirent, et il la fixa de ses yeux noisette si semblables à ceux de Jonah.

— Jonah... le coïncera.

Sophie se mordit la lèvre. Avait-il entendu Jonah parler de son plan ? Ils l'avaient cru inconscient. S'il avait entendu, il savait à quel point c'était risqué. Et qu'il était fort possible qu'ils meurent tous les trois sous les tirs d'un sniper.

La main de Wyatt remua sur la console. Sophie regarda autour. Il cherchait à atteindre quelque chose. Une bouteille d'eau ? Les clés ?

Le revolver, sur le siège conducteur. Sophie l'y avait posé, le temps de refaire le pansement.

— Vous voulez le pistolet ?

Seigneur, il était trop faible ne serait-ce même que pour le tenir !

— Vous, croassa-t-il.

Sophie reprit le pistolet et s'accroupit sur le plancher. Elle avait déjà une crampe dans la jambe, à force de se recroqueviller entre la colonne de direction et le levier de vitesse, mais elle n'ignorait pas qu'il leur fallait rester baissés.

Tendant la main, Wyatt lui donna une petite tape sur le bras, juste une, de sa paume flasque.

— Brave fille. Visez... juste.

Puis il ferma les yeux et sombra dans l'inconscience.

Se dissimuler, se fondre dans la nature, tromper l'ennemi.

Jonah inventoriait mentalement des concepts auxquels il n'avait plus pensé depuis des années. Il n'avait pas de tenue de camouflage, mais on lui avait appris à improviser. Il creusa donc avec sa main dans la terre jusqu'à atteindre une couche plus fraîche et humide que la surface, puis s'en badigeonna le visage, le cou, le torse et les épaules. Sa peau était hâlée des corvées du jardin effectuées tout l'été torse nu, ce qui l'empêcherait de se démarquer telle une balise dans la végétation. Par chance également, son choix de pantalon avait été judicieux, ce matin – kaki. Dans la catégorie moins de chance, par contre, son fusil. Métal noir avec une crosse en noyer.

Celui de son adversaire serait peint en discrets tons terre de manière à se confondre avec les arbres. Il porterait des vêtements de camouflage des pieds à la tête, peut-être même une combinaison recouverte de feuillage. Il allait, lui, devoir rester au maximum invisible. Il appliqua encore un peu de boue sur son visage, puis scruta les alentours. Il avait déjà défini sa prochaine position. Il lui fallait prendre un peu de hauteur, ce qui impliquait de se déplacer des broussailles jusqu'à l'endroit où le calcaire se détachait de la prairie. Le trajet était à couvert, mais pas entièrement, aussi lui faudrait-il être prudent. Aucun mouvement brusque qui puisse attirer l'attention. Aucune ombre projetée. Il regarda le soleil, qui se levait derrière la ligne d'arbres, à l'est, et calcula son itinéraire.

Puis il s'élança.

Wyatt n'avait pas l'air bien.

Sa peau était devenue couleur de cendre, et l'air entrant et ressortait de ses poumons avec un sifflement. Son sang avait déjà transpercé la chemise de Jonah, et Sophie avait ajouté son propre tee-shirt au bandage, qui paraissait enfin tenir – du moins le saignement avait-il cessé. Mais il se passait autre chose, bien qu'elle ne sache pas quoi et, pour la centième fois depuis le matin, elle regretta de ne pas avoir suivi les traces de son père.

Seigneur, où était Jonah ? Une éternité semblait s'être écoulée depuis le dernier coup de feu.

Le sniper avait une sorte de silencieux. Elle ne pouvait que constater les atroces résultats de ses actions. Elle ou Jonah pouvaient être dans sa ligne de mire en cet instant même.

Où Jonah était déjà mort, et elle ne le saurait jamais.

Jonah regardait au travers de la lunette, en quête de quoi que ce soit d'inhabituel. Une touche de couleur qui ne correspondait pas à l'environnement. Un déplacement soudain dans la végétation. Un trou noir, circulaire, dans les broussailles, qui indiquerait la présence d'une lunette de visée.

Son regard se posa sur un ensemble d'arbres aux environs de dix heures. Il se focalisa légèrement sur sa droite, espérant repérer un mouvement dans sa vision périphérique.

Bingo ! Il y avait quelque chose là-bas.

Son ennemi était à dix heures, face au sud-ouest s'il était en train de viser le pick-up, plein sud s'il le visait, lui.

Jonah posa un genou à terre de manière à être plus à l'aise. Il cala le talon de son fusil contre son épaule, puis en posa le canon sur sa paume, le coude en appui sur son genou.

Trois profondes inspirations.

Il attendit la pause.

Pressa la détente.

Deux secondes plus tard, éclat d'écorce, juste au-dessus de sa tête.

Putain de merde !

Jonah plongeait, le nez dans la terre, son fusil devant lui. Son cœur se mit à galoper. Le tir l'avait manqué de moins de sept centimètres, et il ne l'avait même pas entendu.

Il avait failli se faire exploser le crâne.

Mais son but était atteint. Il avait engagé le combat contre l'ennemi selon ses termes à lui. Et il s'était rapproché d'un pas de plus de la victoire.

Accroupie sur le plancher du pick-up, dos contre la console, le pistolet à bout de bras, Sophie surveillait la portière. Elle s'attendait à tout instant à voir le visage du tueur apparaître par la vitre et alors, elle le savait, elle se retrouverait à l'autre bout du canon de son fusil.

Où s'approcherait-il du côté de Wyatt et la débusquerait-il par l'arrière ?

Quelque chose étincela sur sa jambe. Un morceau de verre. Ils tombaient de ses cheveux, et elle avait de petites coupures le long du bras et de la joue, mais elle n'avait pas le temps d'ôter les tessons. Le temps, elle l'aurait plus tard, s'ils réchappaient de tout ça.

Si.

Elle regarda par-dessus son épaule en direction de l'est, où elle savait que Jonah se cachait. Puis vers l'ouest, où le ciel virait à un éclatant, profond bleu.

Jonah rampa sur le ventre jusqu'au bord de la crête, puis jeta un coup d'œil entre les oreilles d'un figuier de Barbarie. Il était sur la pente sud-est de la saillie, juste assez relevé pour voir par-delà l'herbe. Et à hauteur d'yeux du pick-up, où Sophie et son père attendaient et dans lequel il n'avait plus perçu le moindre mouvement depuis plus de quinze minutes.

Ce qui pouvait être bon, ou mauvais signe.

Étaient-ils accroupis, à attendre en silence, comme il le leur avait enjoint ?

Où morts ?

Jonah regarda au travers de sa lunette, et fixa son attention sur un affleurement rocheux à exactement neuf heures.

Une position peu avisée, face au soleil.

Mais tentante, parce qu'elle offrait un écran de protection compact et permettait une vue dégagée à la fois du pick-up et de la position de tir actuelle de Jonah, que le tireur devait probablement avoir repérée, depuis le temps.

Jonah voulait le coincer là, mais mordrait-il à l'hameçon ? Ou opterait-il pour la manœuvre la plus prudente et redescendrait-il à huit heures ? À moins qu'il ne tranche pour la décision la plus raisonnable et n'abandonne la mission.

Jonah savait que non. Il le savait au plus profond de lui-même. Ce type carburait au défi, à l'exaltation de la chasse. Et sa dépendance à sa dose

d'adrénaline serait sa perte. Jonah comptait dessus.

Il riva son regard à sa ligne de mire et attendit. Familiers, le poids et la forme de son fusil l'apaisaient, ralentissaient son rythme cardiaque. Sa lunette était réglée sur sept cents mètres, et il n'était pas sûr d'y arriver même si l'occasion de tirer se présentait.

Mais échouer n'était pas une option.

Un bref éclair, et son souffle se bloqua. Le soleil, se réfléchissant sur une lunette. C'était une sérieuse erreur, et maintenant, il lui appartenait de la rendre fatale.

Trois profondes inspirations. Pause. Il pressa la détente et visa pour le tir de sa vie.

Brusque mouvement dans les broussailles, derrière le rocher.

Le tireur qui tombait ? Était-il mort ?

Les tympanes de Jonah résonnaient encore quand il plaqua de nouveau l'œil sur l'embout de la lunette pour tâcher de le déterminer.

Le tir avait été précis. Stable. Il pensait l'avoir touché, mais il n'y avait qu'un seul moyen de s'en assurer.

Il devait aller voir.

Sophie ferma les yeux et murmura une prière. Jonah était en vie. Elle venait juste de l'entendre tirer.

Mais le sniper pouvait avoir riposté, et elle ne le saurait même pas.

Elle regarda de nouveau Wyatt, évanoui et effondré sur la console centrale. Il respirait. Il avait un pouls. Plutôt faible, mais toujours perceptible, et elle pria pour qu'il le soit encore quand Jonah reviendrait.

Et s'il ne revenait pas... Non, elle ne pouvait penser ainsi. Ce serait comme une trahison.

Il lui fallait être prête à tout. Rester alerte. Elle resserra son emprise sur le pistolet, et continua à fixer la portière.

Le sniper n'était pas là.

Jonah se rapprocha à pas de loup de la cachette, et constata qu'elle avait en effet été récemment utilisée. Il remarqua les plantes écrasées, les éraflures dans la terre.

La traînée de sang qui s'éloignait.

Son Glock en main, il regarda autour de lui. Il suivit la trace le long des plantes, aperçut l'objet couleur olive qui dépassait de la base d'un buisson.

Autre regard circonspect alentour. S'accroupissant, Jonah sortit le fusil de l'endroit où il avait été abandonné.

La lunette était détruite. La lentille extérieure avait été explosée. La balle avait progressé de trente bons centimètres au travers de multiples couches de verre très épais, mais sans ressortir de l'autre côté.

Bon sang ! Quelle était la probabilité pour un tel résultat ? Un tir parfait, et cette ordure avait été sauvée par sa propre lunette !

Peut-être.

L'impact avait dû être énorme. Même à sept cents mètres, la force de recul d'un fusil absorbant ce choc occasionnerait un sérieux traumatisme à la tête.

Avec un peu de chance, un traumatisme mortel.

Jonah détacha son fusil fixé en travers de son dos, puis le glissa sous le buisson, à côté du premier. Le combat allait être au corps à corps, et il devait être libre de ses mouvements.

Son cœur se mit à tambouriner alors qu'il pistait la traînée de sang au travers des taillis. Elle partait en direction de l'Explorer, mais son tracé était capricieux – soit volontairement, soit à cause d'une grave blessure.

Puis, tout à coup, rien. Plus de trace.

Jonah s'arrêta, et tendit l'oreille.

Le murmure du vent dans les broussailles. Le bourdonnement des insectes. Le lointain croassement d'un crapaud près du ruisseau.

Snap !

Jonah tomba sur un genou et pivota, arme brandie. Déflagration assourdissante, une seconde à peine avant qu'il n'appuie sur la détente. Il plongea à terre, roula sur lui-même, puis bondit sur ses pieds.

Un éclair de mouvement, si proche qu'il n'eut pas le temps de viser, juste de se jeter de tout son poids sur l'homme. Tous deux s'écrasèrent violemment contre un arbre, et un pistolet vola dans les airs à l'instant où Jonah pointait son Glock. Brusque torsion de son poignet, et l'arme chuta à terre. Relevant l'avant-bras, Jonah le flanqua en travers de la gorge de l'homme. Il eut son premier véritable aperçu de son assaillant quand la tête de ce dernier percuta le tronc. Fard gras vert et marron, cheveux maculés de sang. Enflé, l'œil droit de Sharpe était fermé, peut-être même manquant, là où la crosse du fusil l'avait heurté.

Jonah ressentit une vive douleur sur le côté et sauta en arrière. Mauvaise initiative. L'homme lui lança un coup de genou en plein flanc, directement dans le rein. Pressentant que le couteau allait de nouveau frapper, Jonah plongea sur la droite, puis pivota vivement et se projeta de tout son poids sur Sharpe. Il le frappa droit au plexus avec ses cent kilos de muscles en colère et, dans l'instant de paralysie qui suivit, agrippa la main qui tenait le couteau et en broya le poignet. L'arme blanche tomba à terre à côté de son Glock. Jonah plongea sur ce dernier. Aussitôt, Sharpe fut sur lui. Lançant les bras en arrière, Jonah l'agrippa sous les aisselles et, dans un énorme effort, le souleva, le faisant basculer par-dessus sa tête et atterrir sur le dos. Jonah roula de côté pour saisir son revolver, qu'il brandit à l'instant même où, de nouveau sur ses pieds, son assaillant se ruait sur lui avec la lame.

Pop.

Sharpe bondit en arrière comme s'il venait de heurter un mur invisible. Retombant contre un cactus, il s'effondra.

Les deux genoux à terre, Jonah fixa le tireur mort. Son arme toujours

brandie, pointée sur lui, comme si l'homme pouvait à tout moment revenir à la vie.

Se redressant sur des jambes mal assurées, Jonah avança d'un pas. Son cœur cognait sourdement. L'adrénaline courait dans ses veines, et il aurait pu s'attaquer à mains nues à un bataillon entier d'ennemis.

Celui-là était mort.

Il contempla l'homme avec dégoût. Les traînées de sang, sur son visage, contrastaient avec le maquillage et les tons vert et marron de sa tenue de camouflage. Un œil était enflé, fermé, tandis que l'autre fixait aveuglément le ciel.

Jonah pensa à son père. Et à Sophie. S'abaissant sur un genou, il vérifia rapidement le pouls de Sharpe avant de fourrager dans ses poches. Il en sortit non pas une, mais deux clés de voiture.

Un vertige le saisit. Y avait-il un autre véhicule d'évacuation ? Un autre complice ?

Empochant les deux clés, il partit en courant.

Sophie ne pouvait plus attendre. Wyatt avait besoin d'aide sur-le-champ. Enclenchant le levier de vitesse, elle appuya lentement sur l'accélérateur.

Le pick-up avança d'un centimètre, puis s'arrêta. Elle entendit un atroce crissement de métal contre la pierre. Elle passa en marche arrière, essaya ainsi, sans meilleur résultat.

Sophie jeta un regard désespéré à Wyatt. Sa peau avait viré au grisâtre, et les battements de son pouls étaient espacés. Elle ignorait ce qui se passait avec Jonah – ne pouvait même supporter d'envisager ce que signifiaient ces coups de feu – mais ce qu'elle savait, c'était qu'elle devait faire son possible pour les sortir de là. Elle passa en quatre roues motrices et essaya de nouveau de reculer.

Mouvement.

La camionnette bondit en arrière, cahotant sur une bosse. Ou était-ce la bande de roulement déformée du pneu ? Elle n'en avait aucune idée, mais ils roulaient. Elle jeta un coup d'œil au rectangle de bleu entre les deux sièges, derrière elle. Rien de grand, au moins. Elle redoutait toujours de relever la tête au-delà du tableau de bord, mais elle tâcha de se diriger en orientant le véhicule vers ce qui lui semblait être la direction des bois. Quelle distance pouvait-elle espérer parcourir sur un unique pneu en bon état ? L'air sentait le caoutchouc brûlé, et un épouvantable grincement s'élevait des roues avant. Y avait-il la moindre chance qu'elle trouve un chemin et parvienne à atteindre la nationale ?

Ils heurtèrent un obstacle, et Wyatt glissa en avant sur le siège. Arrêtant aussitôt la camionnette, Sophie se pencha pour le rattraper.

Du bruit à l'extérieur. Un véhicule, qui s'approchait. Bruyant, plus gros qu'une berline. Reprenant le pistolet, sur ses genoux, elle retint son souffle. Oh, Seigneur. Aurait-elle le courage de tuer quelqu'un ? Ou serait-elle

paralysée par la peur ?

S'appuyant contre le corps de Wyatt, Sophie braqua l'arme sur la portière.

— Sophie !

Jonah fonça sur le pick-up, et s'arrêta net quand il se retrouva face au canon d'un pistolet. Étendue en travers du siège conducteur, elle protégeait avec son corps celui de son père tout en pointant l'arme droit sur lui.

Elle s'affaissa de pur soulagement. Jonah tira brutalement sur la portière.

— Il est vivant ?

— À peine. Il a besoin d'aide.

Jonah contournait déjà le capot pour atteindre l'autre côté du véhicule, qu'il ouvrit.

— Il n'y a plus de danger, maintenant ? Le sniper est mort ?

Il croisa son regard par-dessus le corps inerte de Wyatt.

— Il est mort.

Ces paroles provoquèrent un frisson le long de l'échine de Jonah tandis qu'il soulevait son père, puis le hissait en travers de son épaule à la manière d'un pompier. Il contourna le pick-up.

— Monte à l'arrière. Aide-moi à le rentrer.

Elle se hâta vers l'Explorer, en ouvrit la portière arrière. Jonah s'efforça de porter son père à l'intérieur, sur la banquette, sans heurter sa blessure.

Passée de l'autre côté, Sophie l'aida à le faire glisser en l'agrippant par son bras valide. Puis elle monta à côté de lui, cala sa tête sur ses genoux, et claqua la portière.

— Fonce !

Jonah alla récupérer, dans le pick-up, une veste de bûcheron, puis retourna à l'Explorer et sauta derrière le volant. Il se dirigea vers la route la plus proche – un chemin de terre qui longeait le sud de la propriété avant de déboucher sur la nationale.

— Nous avons besoin d'un téléphone. Une ligne fixe, dit Sophie. Il nous faut une ambulance.

— Pas le temps.

Jonah enfonça la pédale, roulant aussi vite qu'il l'osait sur le terrain accidenté. Ce SUV n'était pas adapté à de telles conditions de conduite et ils n'avaient pas de temps à perdre avec un pneu crevé.

Son cœur cognait sourdement. Il jeta un coup d'œil à Sophie dans le rétroviseur. Elle ajustait le bandage, qui paraissait constitué de leurs deux

vêtements. Une flamme de détermination brillait dans ses yeux, et il se remémora cette image d'elle, lorsqu'elle avait braqué ce pistolet sur lui. Elle protégeait son père de son propre corps, et il ne doutait pas que, s'il ne l'avait pas appelée à la seconde où il l'avait fait, elle lui aurait fait exploser la tête.

Il prit la veste de bûcheron sur le siège passager, et la lui jeta.

— Mets ça.

S'en emparant, elle la plia et la plaça sur ses genoux, en guise d'oreiller pour Wyatt.

Le SUV rebondit alors qu'ils heurtaient une ornière. Jonah releva un peu le pied, mais pas beaucoup. Ils n'avaient pas le temps.

Sophie regarda impatiemment autour d'elle.

— Pourquoi ne prenons-nous pas la route principale ?

— Baisse la tête, lui enjoignit-il. Il pourrait y avoir un autre tireur.

La course effrénée vers l'hôpital s'était transformée en une insupportable attente.

Sophie acheta un troisième soda au distributeur, puis repartit en traînant les pieds à travers le couloir vers la salle d'attente, où Jonah était assis en compagnie de deux agents du FBI. Ils l'interrogeaient depuis plus d'une heure maintenant, et elle voyait bien qu'il en avait sa claque. Toutes les trois secondes, son regard glissait vers les doubles portes, d'où il espérait qu'un médecin apparaîtrait pour l'informer de l'issue de l'opération de Wyatt.

Sophie avait un mauvais pressentiment. D'habitude, elle n'était pas pessimiste, mais elle ne pouvait empêcher l'appréhension de se refermer sur elle. Elle ne se souvenait que trop bien des si nombreuses fois où son père était rentré d'une opération marathon, et où l'expression défaite, sur ses traits, racontait d'elle-même toute l'histoire sans qu'il ait à articuler le moindre mot.

Elle regarda la pendule. Déjà quatre heures et demie.

Elle pénétra dans la salle d'attente, et les trois hommes relevèrent les yeux.

— Salut.

Elle offrit le soda à Jonah. C'était un Dr Pepper bourré de sucre et de caféine, et elle espérait qu'il le ragaillardirait un peu, mais il secoua la tête.

— Est-ce que tout va bien ?

Les deux agents, qui lui avaient été présentés quelques heures plus tôt mais dont elle avait aussitôt oublié les noms, la fixèrent sans répondre.

— C'est bon, dit Jonah. Vous pouvez le lui dire.

— Me dire quoi ?

Le plus jeune des deux hommes se racla la gorge.

— Nous venons juste d'avoir des nouvelles de notre équipe d'intervention. Ils ratissent en ce moment même la scène de crime, laquelle est, comme vous pouvez l'imaginer, assez vaste.

Sophie se représenta mentalement une équipe d'agents du FBI en costumes noirs grouillant sur la parcelle de chasse de Wyatt telle une armée de

fournis.

— Et vous avez trouvé le sniper ?

— Nous l'avons trouvé.

— Il a été identifié ?

Les agents échangèrent un regard, et parurent décider qu'elle méritait le renseignement.

— Joe Shugart, déclara le porte-parole désigné. Également connu sous le pseudonyme de John Sharpe. Nous comptons le confirmer par les empreintes.

— À supposer qu'il soit fiché, objecta Sophie.

— Il l'est. C'est un ancien militaire.

Sophie jeta un coup d'œil à Jonah, dont le regard était de nouveau fixé sur ces doubles portes. Il portait un tee-shirt gris avec le logo du bureau du shérif dessus, qu'un adjoint lui avait donné. Il avait réussi à se débarrasser d'un peu de boue dans les toilettes, mais il en avait encore plusieurs traînées sur le cou et les bras – sans parler de l'entaille, sur son flanc gauche, dont il avait refusé de parler quand une infirmière lui avait fait un pansement. Sophie l'interrogerait plus tard.

Elle croisa le regard de l'agent qui n'était pas muet.

— Comment nous a-t-il trouvés sur cette parcelle de chasse ? Personne n'était censé savoir que nous y étions.

— Je l'ai conduit droit à vous.

Son regard surpris croisa celui de Jonah.

— Quoi ?

— Nous avons trouvé un dispositif de repérage GPS sur le pick-up de l'inspecteur Macon, expliqua l'agent avant de préciser, avec un coup d'œil en direction de Jonah : il était bien caché, sous l'essieu arrière.

Jonah se passa la main dans les cheveux et détourna les yeux. Elle devina qu'il culpabilisait sur ce point.

— Et il agissait seul ? demanda-t-elle, s'efforçant de changer de sujet. Pourquoi cette seconde clé de contact ?

— Tous les indices dont nous disposons indiquent qu'il était seul aux commandes. Cette clé est celle d'une Dodge, sans doute celle qui vous a percutée l'autre jour. Plusieurs de nos agents sont à sa recherche en ce moment.

Sophie dévisagea les deux hommes, qui avaient été convoqués dans cet hôpital rural en plein week-end de fête nationale. Elle en imagina des douzaines d'autres ratissant les alentours de la caravane.

— Beaucoup d'agents là-dessus, non ? observa-t-elle.

— Sharpe était sur la liste de surveillance du FBI depuis plusieurs années.

C'était la première fois qu'elle entendait parler l'agent muet.

— Une liste de surveillance ?

— Liens présumés avec des gouvernements hostiles aux États-Unis, explicita-t-il. S'il n'était pas mort à cette heure, il devrait certainement

répondre d'une accusation de haute trahison.

Les portes s'ouvrirent en chuintant derrière Sophie, et Jonah bondit sur ses pieds. Il se trouva devant le médecin en deux enjambées. L'homme portait une tenue de chirurgie bleue, et un masque pendait autour de son cou. Il était bien moins grand que Jonah mais, posant une main sur l'épaule de ce dernier, il le guida vers une rangée de chaises.

La poitrine de Sophie se serra.

Jonah dévisageait le médecin en hochant la tête. Son visage se figea. Il se laissa choir comme une pierre sur la chaise qui se trouvait derrière lui.

Sophie porta une main à sa bouche comme le chirurgien repartait et disparaissait derrière les doubles portes. Les coudes sur ses genoux, Jonah baissa la tête.

Traversant la salle d'attente, elle se planta devant lui. Il ne bougea pas. Elle s'agenouilla.

— Jonah ?

Il releva les yeux. L'expression accablée, sur ses traits, lui transperça le cœur.

— Est-il... ?

Il hocha la tête, puis pressa les paumes de ses mains sur ses yeux.

— Il a tenu. (Ses épaules s'affaîsèrent vers l'avant, tandis qu'il ravalait un sanglot.) Il va s'en sortir.

Jonah n'articula pas un mot de tout le trajet de retour. Il ne s'en pensait pas capable. Chaque fois qu'il commençait à dire quelque chose, sa gorge se contractait, et il avait l'impression qu'un sac de sable lui comprimait la poitrine.

Il avait failli perdre son père aujourd'hui.

Il avait failli se faire exploser le crâne.

Il avait failli perdre Sophie.

Pour la première fois depuis qu'il était devenu officier de police, il avait fait usage de son arme dans l'exercice de ses fonctions, et il avait tué un homme.

Et bien que ce dernier fait soit le plus concret, c'était le moins perturbant qui se soit produit, et Jonah savait qu'il ne perdrait pas une minute de sommeil dessus.

Le reste était une autre histoire.

— Ça t'ennuie si je reste avec toi ?

Il regarda Sophie, assise à côté de lui dans la voiture de location.

— Je n'ai toujours pas de nouvelle clé pour mon appartement, précisa-t-elle. Et même si j'en avais une, je n'ai aucun moyen de transport, alors...

Il continua à la dévisager.

— Mais si tu préfères rester seul, je comprends.

— Non.

Jonah reporta les yeux sur l'autoroute. Merde ! Il était si distrait qu'il

avait failli manquer sa sortie. Actionnant le clignotant, il traversa trois voies de circulation.

— Non, tu ne veux pas être seul ? Ou non, tu ne veux pas que je reste ?

Jonah sortit de l'autoroute inter-États, puis s'arrêta au feu rouge.

— Oui, je veux que tu restes.

La suite du trajet jusque chez lui s'effectua en silence. Jonah tendit la main en quête de la commande d'ouverture automatique du garage, avant de s'apercevoir qu'elle n'était pas fixée au pare-soleil. Elle se trouvait dans son pick-up, là où était sa place, mais ce dernier était toujours au ranch, ou peut-être dans un labo du FBI ou un autre, depuis le temps, en train d'être inspecté à la loupe par une équipe en quête de pièces à conviction.

Jonah l'ignorait.

Et il ne s'en inquiétait pas particulièrement.

Il ne se souciait que d'une chose pour l'instant, et elle se trouvait assise à côté de lui.

Il se gara dans l'allée, descendit, et attendit que Sophie le rejoigne. Elle portait sa veste de bûcheron poussiéreuse par-dessus la fine blouse de chirurgie que l'hôpital lui avait donnée pour remplacer son tee-shirt. Elle avait du sang et de la terre sous les ongles. Du verre dans les cheveux. Une crosse de pistolet qui dépassait de la poche de la veste. Il se remémora la lueur d'acier, dans son regard, quand elle avait braqué cette arme sur lui. C'était une femme brave et forte, une équipe SWAT à elle toute seule, et le cœur de Jonah chavirait rien qu'à la regarder.

Il prit sa main, et la conduisit à l'intérieur.

Il y faisait très froid, et Sophie resta debout dans la pénombre en frissonnant, tandis qu'il verrouillait derrière eux, puis allumait la lumière du porche. Il avait dû laisser la climatisation en route, et ils étaient partis depuis des jours. Combien, exactement ? Elle compta dans sa tête, et n'en revint pas d'en totaliser cinq.

Le temps lui paraissait flou, et son esprit confus. Elle ne savait pas quelle heure il était, elle pouvait seulement constater qu'il faisait sombre et qu'elle était exténuée. Et Jonah aussi, elle ne l'ignorait pas.

Lui reprenant la main, il l'entraîna dans le couloir, jusqu'à la salle de bains. Elle resta à côté du lavabo pendant qu'il actionnait l'interrupteur, puis le jet de la douche.

Il referma la porte, et la pièce commença à se remplir de vapeur. Elle demeura immobile, face au lavabo et à son reflet, alors que Jonah se plaçait derrière elle. Tendant le bras autour d'elle, il abaissa la bonde puis, sans dire un mot, il lui inclina doucement la tête en avant et entreprit de nettoyer ses cheveux. Il jeta de minuscules morceaux de verre dans le lavabo. Elle les fixa. Certains d'entre eux étaient maculés de sang, et elle s'avisa qu'ils étaient responsables des coupures, le long de sa joue et de ses mâchoires. Quand il y eut un petit tas de verre dans le lavabo, Jonah l'entoura de ses bras pour défaire la fermeture Éclair de la veste, qu'il fit glisser de ses épaules. Elle se

déshabilla, remarquant que son cou et ses bras étaient émaillés des petites touches brunes de désinfectant appliquées par le personnel de l'hôpital.

Jonah rabattit le rideau de douche. Lui saisissant le bras, il l'aida à enjamber le rebord de la baignoire. Le rideau se referma. Renversant la tête en arrière, elle laissa l'eau chaude se déverser sur ses cheveux. Le rideau remua de nouveau, et elle sentit Jonah grimper dans la baignoire avec elle, sans tenir compte le moins du monde de son pansement. La faisant pivoter, il s'empara d'une lotion. Puis ses mains furent dans ses cheveux, qu'il shampooina, puis démêla à l'aide de ses doigts.

— Attention, pria-t-elle.

Il la fit de nouveau pivoter, et elle s'arqua en arrière pour rincer sa tête. Elle resta debout pendant plusieurs minutes, les yeux clos, sous les gouttelettes brûlantes, pendant que Jonah se savonnait. Puis il la prit par les épaules pour la déplacer légèrement et se placer sous le jet.

Sophie baissa les yeux sur ses pieds. L'eau aspirée par le siphon était d'un brun mousseux. Il n'avait pas lésiné sur la boue, là-bas, et elle se rappela son air sauvage quand il s'était jeté sur le pick-up. C'était à peine si elle l'avait reconnu, et elle avait failli presser la détente. Rien que d'y penser, elle avait envie de vomir.

Il arrêta l'eau. Il tira de nouveau le rideau, puis l'aida à sortir en lui tenant un bras. Arrachant une serviette à une patère, il l'utilisa pour lui essorer les pointes des cheveux, avant de la sécher de la tête aux pieds. Alors qu'il s'accroupissait devant ces derniers, elle posa une main sur sa tête.

Il se releva. Il la regarda, mais elle ne lut rien sur son visage. Elle ne pouvait le déchiffrer en cet instant, et ne l'avait pu de toute la journée. Était-il triste ? Inquiet à propos de son père, encore en soins intensifs dans cet hôpital ? En colère contre elle pour les avoir entraînés, Wyatt et lui, dans tout ça ?

Se sentait-il complètement engourdi, comme elle ?

Elle appuya le front contre son sternum, juste au-dessus de son cœur. De la main, elle traça les contours du pansement humide, sur son flanc droit.

Une éraflure, avait-il dit.

— Vas-tu me parler de ce couteau ? demanda-t-elle en relevant les yeux sur lui.

— Plus tard.

Ouvrant la porte, il laissa la vapeur s'échapper. Puis il la souleva dans ses bras et l'emporta vers le lit.

Allison se laissa tomber sur la chaise et souffla sur son café. Ç'avait été une foutue journée, et elle n'était même pas encore terminée !

Ayant récupéré sa monnaie dans le distributeur de boissons de l'aéroport, Ric Santos vint la rejoindre à la table.

— Changez de place avec moi, lui dit-il.

— Pourquoi ?

— Parce que s’il vous aperçoit, il détaiera.

Allison se leva, et céda son siège face au terminal. Plantant son café sur la table, Ric s’assit.

— J’ai entendu parler de votre conception du gentil flic.

Allison s’adossa à sa chaise, sur la défensive.

— J’ai obtenu l’information, non ?

— Vous ne m’entendrez pas m’en plaindre, repartit Ric, une des commissures de ses lèvres relevée. Rappelez-moi seulement de ne jamais vous énerver.

Se tournant de côté, Allison observa le contrôle de sécurité de sa vision périphérique. À tout moment, désormais, ils s’attendaient à y voir passer Maxwell, en chemin pour la porte d’embarquement 11, d’où le dernier vol pour Seattle décollerait dans cinquante-cinq minutes. Le juge qui l’avait libéré sous caution suite à l’accusation d’entrave à la justice lui avait fait rendre son passeport, mais Allison pensait qu’il risquait tout de même de s’enfuir. Aussi, quand le FBI s’était impliqué, avait-elle profité de leur très appréciable système informatique pour vérifier les réservations des vols au départ en quête d’un éventuel Ryan Maxwell.

Et bingo !

— Les fédéraux ont creusé un peu, reprit Ric. Il s’avère que notre gars a des problèmes d’argent.

— Qui n’en a pas ? ricana Allison.

— Ceux-là sont du genre mastoc. D-Systems a perdu son principal client il y a six mois, et ils ont un urgent besoin de liquidités. La société est complètement dans le rouge. D’un point de vue personnel, Maxwell a un prêt hypothécaire de deux millions de dollars qui ne va pas tarder à le couler, et il est quasiment au bord de la faillite.

Allison songea aux œuvres d’art et à la piscine à débordement.

— Tout ça, c’est de l’esbroufe, commenta-t-elle.

— Pardon ?

— Les apparences peuvent être trompeuses.

Ric sirota son café tout en la regardant. Puis son regard dévia derrière elle.

— Et ce gars, là ?

Allison jeta un discret coup d’œil à l’embouchure de la ligne de sécurité, où les passagers s’arrêtaient pour remettre leurs chaussures après être passés par les portiques. Un homme en train d’enfiler une paire de Nike avait la carrure de Maxwell, mais il voyageait avec une femme et deux enfants. Allison l’étudia attentivement.

— Pas lui.

— Les gosses pourraient être un leurre.

— Non.

Allison sirota son café-crème. Cette boisson la maintiendrait éveillée toute la nuit, exactement ce dont elle avait besoin. Elle avait une tonne de

papierasserie à remplir pour cette affaire, et ce n'était pas comme si elle avait une vie personnelle à laquelle se consacrer en ce week-end férié. Alors, eh, pourquoi ne pas travailler ?

Un autre homme émergea du portique, puis s'arrêta pour récupérer un sac à dos et enfiler une paire de sandales Teva. Un mètre soixante-treize environ. Casquette de baseball. Barbiche.

— Ça pourrait être lui, dit-elle.

Il portait une chemise en flanelle en plein mois de juillet. Allison se tourna vers Ric.

— C'est lui !

— Vous êtes sûre ?

— Certaine.

Ric composa le numéro de son frère.

— Rey ? Ouais, nous sommes au café. Il vient juste de passer la sécurité.

(Pause, puis :) Certaine.

Il raccrocha et Allison, restée assise, attendit.

— Ça va ?

Elle haussa les épaules.

— Un peu nerveuse.

— Vous craignez de vous être trompée ?

— Je ne me suis pas trompée.

Le regard de Ric dévia par-delà son épaule.

— OK, c'est parti.

Jetant un coup d'œil de côté, Allison vit deux agents du FBI en costume sombre s'approcher de l'homme au sac à dos. Ils brandirent leurs badges. Elle perçut l'expression d'horreur, sur le visage du type à la barbiche.

— On l'a eu.

Ric et elle se levèrent. Désinvoltes, ils s'avancèrent vers l'homme, que l'on faisait se retourner pour être fouillé. Cette barbiche ne datait pas d'hier, ce qui contribuait grandement à confirmer l'hypothèse d'Allison selon laquelle leur suspect projetait de passer au Canada à l'aide d'un faux passeport.

Le frère de Ric fit pivoter Maxwell, et lui passa les menottes.

— Vous êtes en état d'arrestation pour avoir commandité le meurtre de Tyler P. Dorion.

— Quoi ? C'est absurde !

Apercevant Allison, Maxwell tressaillit.

— Hey, Ryan ! Ça gaze ?

Il s'empourpra.

— C'est scandaleux ! Je veux parler à mon avocat. Je vous traînerai en justice, tous autant que vous êtes !

— Alors faites la queue ! rétorqua Ric.

— Vous avez le droit de garder le silence, psalmodia l'agent spécial Rey Santos. Tout ce que vous direz pourra et sera retenu contre vous au tribunal.

L'autre agent s'empara du sac à dos, pendant que Rey entraînait Maxwell tout en continuant à lui réciter ses droits. Le visage de ce dernier vira à l'écarlate comme ils longeaient la foule des autres passagers dans la file de sécurité, et Allison secoua la tête. L'humiliation publique était bien le dernier des soucis de Maxwell désormais ; il allait devoir répondre d'accusations de trahison et de meurtre.

— Pas mal, Doyle.

Elle regarda Ric.

— Ne soyez pas étonnée qu'il y ait un peu de remaniement, poursuivit-il. Il se pourrait bien que vous passiez des crimes contre les biens à la Criminelle.

Allison observa Maxwell, qui devenait de plus en plus petit alors qu'il était escorté hors du terminal. Elle allait obtenir une promotion de tout ça. Rejoindre la brigade des crimes contre les personnes était son objectif depuis des années.

— Alors, quelle impression ça vous fait ? Votre première grande arrestation ?

— Pas ce que j'aurais cru, avoua-t-elle. Je m'attendais à jubiler, mais je me sens seulement... je ne sais pas... vaseuse.

— C'est ça, la Criminelle. Même quand ça se passe bien, ça craint.

Elle reporta les yeux sur lui.

— Pourquoi y êtes-vous, vous ?

Vague, le regard de Ric erra sur la foule.

— Au début, c'était pour l'adrénaline, le coup de pouce à l'ego. Nous autres, les gars de la Crim, on ne se prend pas pour de la merde, précisa-t-il en la regardant.

— Ah ? Je n'avais pas remarqué.

Il détourna de nouveau les yeux.

— Aujourd'hui, je suis père d'une ado. C'est plus compliqué. Quand j'enlève des ordures de la rue, je le fais pour elle. Et des gamines comme Becca Kincaid.

À l'autre bout du hall, les agents et Maxwell atteignirent une issue de secours, et disparurent.

Glissant sa main dans sa poche, Allison sentit la carte de visite de Ty.

— Je me dis que ce n'est pas une mauvaise raison de se lever le matin, ajouta Ric.

Allison acquiesça d'un hochement de tête.

— Ça me suffira, comme raison, à moi.

Sean coupa sa communication avec Allison, puis composa le numéro de Gretchen. Elle répondit à la troisième sonnerie.

— Des nouvelles ?

Elle avait dû reconnaître son numéro.

— Joe Shugart, alias John Sharpe, est mort, lui annonça-t-il.

Elle ne répondit rien, mais Sean, qui l'observait à travers la fenêtre, vit ses épaules s'affaisser de soulagement. Elle se laissa choir sur l'accoudoir du canapé.

— Je n'aurais jamais pensé être heureuse d'apprendre ce genre de nouvelle, mais... merci.

— Ryan Maxwell a été arrêté, ajouta Sean. J'ai pensé que vous aimeriez le savoir.

— Ryan qui ?

— L'homme qui a engagé le tueur à gages pour supprimer les témoins. Et sans doute aussi, indirectement, celui qui a recruté votre mari.

— Ex-mari.

Se levant, elle partit avec le téléphone de l'autre côté de la pièce, loin de l'endroit où ses filles, assises avec leur tante à la table de la cuisine, malaxaient de la pâte à modeler.

Gretchen s'approcha de la fenêtre de la cabane en rondins et contempla les arbres. Elle avait laissé les volets ouverts toute la nuit, ce qui avait rendu fou Sean, bien qu'il ait exercé une étroite surveillance du lieu depuis les douze dernières heures sans avoir remarqué quoi que ce soit d'anormal.

— Ça va ?

— Oui. C'est juste que je me sens comme... engourdie. Je ne sais pas. Tout ça paraît tellement... surréaliste. Pensez-vous que...

Elle soupira.

— Que quoi ?

— Je sais que ça pourrait ressembler à de la paranoïa, mais pensez-vous que c'était tout ? Juste ces deux-là ? Y a-t-il quelqu'un d'autre dont je devrais m'inquiéter et qui pourrait, vous savez bien... venir nous importuner ?

— Je ne crois pas. Tous les indices que nous avons rassemblés jusqu'ici tendent vers un unique commanditaire, qui aurait recruté Sharpe, lequel aurait ensuite recruté Jim. Rien n'indique qu'il y avait quelqu'un d'autre, mais si ça change, je vous le ferai savoir.

— Merci.

Il marqua une pause, puis :

— Vous allez devoir rendre l'argent.

— Je sais.

— Ce sont des pièces à conviction.

— Je comprends. Je n'en veux plus, de toute façon, depuis que je sais d'où il vient.

Sean hésita. Il ne voulait pas l'insulter, mais il avait eu accès à son compte bancaire dans le cadre de l'enquête, et...

— Vous vous en sortirez ?

— Oui.

Elle jeta un regard de côté, en direction de ses filles.

— Nous nous en sortions avant, nous nous en sortirons de nouveau. Nous sommes là les unes pour les autres, et c'est vraiment tout ce qui compte

à mes yeux.

Elle pressa une paume contre la vitre, et regarda au-dehors, rêveuse.

— Où êtes-vous, au fait ?

Assis sur le siège conducteur de la voiture de location, Sean éprouva un pincement de nostalgie pour quelque chose qu'il n'aurait pu exactement nommer.

— J'ai fini le boulot, je rentre chez moi, répondit-il, ce qui n'était pas vraiment un mensonge.

Repartie vers le salon, elle resta debout à côté du canapé, à regarder ses enfants. Pour la première fois depuis qu'il la connaissait, elle avait l'air décontractée et non plus tendue.

— Bien. Vous devriez prendre un peu de repos. Vous avez eu une longue semaine.

Il rit.

— Et vous, vous avez eu une longue vie !

Elle sourit, puis soupira.

— Je suppose que c'est vrai, concéda-t-elle avant de s'éclaircir la voix. Merci de m'avoir informée. Vous n'avez pas idée du poids que vous m'enlevez.

Oh que si !

Sean démarra le moteur. Effectuant une marche arrière dans l'allée gravillonnée, il orienta la berline vers l'entrée du parc. Il avait un long trajet devant lui, puis un vol au départ d'Atlanta. Gretchen s'était bien cachée.

— Prenez soin de vous, conclut-il. Et de vos petites.

— Merci, Sean, je ferai de mon mieux.

Et il sut qu'elle le ferait.

Sophie était à la maison.

Jonah se gara directement derrière son nouveau SUV, lui bloquant la sortie de manière à ce qu'elle soit moins encline à arguer qu'elle n'avait pas le temps de déjeuner avec lui. Il gravit les marches du porche arrière, se déchaussa de ses Nike crasseuses à coups d'orteils, puis les balança sur le côté.

— Ça m'a l'air intéressant, l'entendit-il dire au téléphone quand il pénétra dans la cuisine.

Il lui planta un baiser sur le front, et elle se recroquevilla contre l'évier avec une grimace.

Il ne l'en blâma pas. Il était couvert de sueur, de terre et de rognures de gazon, alors qu'elle était toute pimpante en jean blanc amidonné et bustier de soie verte.

— D'accord, quatorze heures. Oui, je vous retrouve là-bas.

Raccrochant, elle alla jeter le téléphone dans son sac fourre-tout, sur le comptoir.

— Comment va ton père ?

— Bien.

— Tu as fini de tondre sa pelouse ?

— Ouai.

Il sortit un verre qu'il remplit d'eau.

— Où vas-tu ?

— C'était une agence de location. J'ai trouvé un endroit dans le quartier ouest de la ville qui offre les deux premiers mois de loyer. C'est un chouïa au-dessus de mes moyens, mais je vais aller jeter un coup d'œil.

Jonah but toute l'eau. Il remplit de nouveau le verre, en avala encore une gorgée, puis le reposa sur le plan de travail.

— Tu veux venir ? demanda-t-elle.

— Non.

Il la dévisagea de là où il se trouvait, de l'autre côté de la cuisine, et sentit l'air se charger de tension. Cette conversation était le champ de mines qu'ils évitaient depuis les deux dernières semaines.

Il lui avait dit qu'elle pourrait rester chez lui aussi longtemps que nécessaire. Ce à quoi elle avait répondu, en résumé : « merci, mais non

merci ». Il en était encore irrité.

— Je pourrais retarder mon rendez-vous, suggéra-t-elle, consultant sa montre. Et toi, sauter dans la douche, m'accompagner et me donner ton avis ?

— Pourquoi voudrais-tu mon avis ?

Elle lui retourna un regard torve.

— Eh bien, tu es flic, non ? Alors je me disais que tu aurais peut-être quelque chose à dire sur l'aspect sécuritaire. Je veux dire : c'est précisément le but de ce déménagement. Mon appartement n'est pas exactement le plus sûr endroit sur terre et...

— Ton appartement est un taudis.

— Très juste. Et ça, c'est une résidence sécurisée, censée être très agréable. Elle a même une vue. (Elle croisa les bras, poursuivit :) Et figure-toi que j'espérais que tu y passerais un peu de temps avec moi et donc, que tu aurais peut-être un avis.

Jonah se contenta de la dévisager sans répondre.

— Ce n'est pas le cas ?

— Des avis, j'en ai plein. Tu ne veux pas les entendre.

— Comme quoi ?

— Comme, par exemple, que tu t'es inscrite à deux cours, n'est-ce pas ?
À partir de lundi ?

— Et ?

— Et tu viens juste de t'acheter une nouvelle voiture, mais le remboursement de l'assurance n'a pas tout couvert.

— Et donc ?

— Donc, tu gaspilles ton argent durement gagné, rétorqua-t-il. Je pense que c'est stupide.

— Tu penses que je suis stupide ?

Il soupira.

— Je pense que cette idée est stupide. Pourquoi aurais-tu besoin d'une résidence sécurisée alors que tu m'as, moi ?

Elle leva les yeux au ciel.

— Ne sois pas ridicule !

— Qu'est-ce qui est ridicule ?

— Je ne peux pas dépendre d'un homme pour ma protection !

— Pourquoi pas ?

Elle ouvrit la bouche.

— Pourquoi ne peux-tu dépendre de moi ? Je suis capable de te protéger, Sophie. C'est même ma spécialité.

Elle bafouilla.

— Jonah, nous ne sommes plus au Moyen Âge ! Je n'ai pas besoin qu'un chevalier en armure vienne me secourir sur son dest...

— Je parle de la vraie vie, l'interrompit-il. Je parle du fait que tu sois avec moi. Sous mon toit. Dans mon lit. Je parle de passer nos soirées ensemble, d'aller au ciné, de laver ta voiture. D'accepter que tu me réveilles la

nuît pour te distraire quand tu n'arriveras pas à dormir.

Elle le fixa, bouche bée.

— Tu veux que je m'installe ici ?

Il voulait beaucoup plus que cela, mais c'était un début. Elle avait déjà l'air assez assommée par ce qu'il venait de dire.

— Au diable la recherche d'appartement ! lâcha-t-il tout bêtement.

Sophie resta là à le regarder, crasseux et en sueur, de l'autre côté de la cuisine. Ce n'était pas exactement ainsi qu'elle s'était imaginé cette conversation. C'était plus que le « reste ici aussi longtemps que nécessaire », mais tout juste.

Son estomac se tordit. Il y avait un sérieux déséquilibre dans cette relation, et cela ne faisait qu'empirer. Elle aspirait désespérément à emménager avec lui, mais elle souhaitait avant tout qu'il l'aime, même s'il ne le lui disait pas tous les jours. Elle pouvait se passer des mots, du moment que le sentiment était réciproque.

Mais peut-être ne l'était-il pas.

Elle baissa les yeux sur ses pieds. Sa gorge se serra. Elle jeta un coup d'œil à sa montre.

De l'autre côté de la pièce, Jonah marmonna un juron.

— Reste là juste une seconde, OK ?

Alors qu'elle relevait les yeux, il sortit par la porte de service.

— Où vas-tu ? cria-t-elle au travers de l'écran-moustiquaire.

Sans répondre, il disparut dans le garage. Elle l'entendit déplacer des objets. Après quoi il regagna la cuisine, muni d'une boîte à outils en métal rouge. Il la posa à côté de l'évier, actionna le robinet. Humidifiant un torchon, il se frictionna le cou et le visage avec. Puis il prit une profonde inspiration, le regard rivé au fond de l'évier, tandis qu'elle l'observait, intriguée.

Ouvrant la boîte à outils, il en souleva le plateau supérieur. Dessous s'amoncelaient vis, boulons et une multitude d'autres petits objets en métal qu'elle ne put identifier.

Il en sortit un écrin de velours noir, et le cœur de Sophie s'affola. Elle plongea son regard dans le sien.

Les yeux noisette étaient sombres, sérieux, et son expression si tendre qu'elle sentit ses jambes flageoler.

— Je ne comptais pas le faire si tôt, mais...

Il ouvrit l'écrin et en sortit un anneau surmonté d'un diamant.

— Oh, Seigneur, Jonah !

Elle prit une brève inspiration étranglée alors qu'il lui saisissait la main. Ses doigts masculins étaient énormes, très bruns comparés aux siens, et il y avait de la terre sous ses ongles. Il glissa la bague à son annulaire.

— C'est mon grand-père qui me l'a donnée.

Elle releva les yeux sur lui ; il paraissait nerveux. Une agitation qu'elle percevait aussi dans sa voix.

— C'était il y a des années, après la mort de ma grand-mère. Il a dit qu'elle aimerait que je l'aie pour plus tard, quand je rencontrerais quelqu'un. (Il se racla la gorge.) Je l'ai récupérée la semaine dernière, et fait rétrécir à ta taille.

Elle cligna les yeux, abasourdie.

— Et ensuite, tu l'as gardée dans ton *garage* ?

Il esquaissa un léger sourire.

— C'est que... tu es du genre fouineuse. Et je prévoyais quelque chose de mieux que ça, mais...

Elle leva de nouveau le regard vers lui ; il était redevenu tout à fait sérieux.

— Je t'aime, Sophie.

Elle ne put plus bouger, plus parler. À peine respirer. Il la contempla, patient comme à son habitude, attendant que ses paroles s'imprègnent en elle. C'était réel. Il était réel, lui.

Il lui serra la main.

— Veux-tu m'épouser ?

Elle plongea son regard dans le sien, et sut qu'il était sincère. Elle pouvait lui faire confiance. Pas seulement pour la protéger et la garder en sécurité, mais pour continuer à la faire rire, argumenter, et perdre son sang-froid et l'esprit à force de passion pendant toutes les années à venir. Il pouvait faire tout cela, et elle aussi pour lui, en retour. Il lui offrait son cœur, là, maintenant, dans son tee-shirt trempé de sueur et les pieds nus. C'était le cadeau le plus précieux qu'on lui ait jamais fait.

— Oui.

L'enlaçant, elle le serra très fort contre elle.

— Oui, j'adorerais t'épouser.

À son soupir de soulagement, elle s'écarta en riant.

— Je t'aime aussi, tu sais. Juste au cas où tu te poserais la question.

Un des coins de sa bouche se releva en un sourire. Il se pencha pour l'embrasser.

— Je sais, murmura-t-il. Je t'ai entendue, la première fois.